

Diana Colonna, moeurs de la Corse, par l'abbé A.-F. Bartoli,...




SCDU DE CORSE
D 079 089346 6


RELIURAL
PARIS 2008

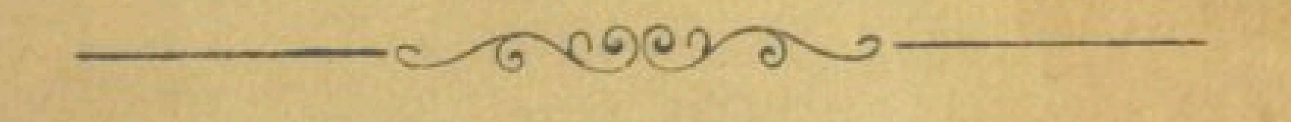
DIANA COLONNA

MŒURS DE LA CORSE

PAR

L'Abbé A.-F. BARTOLI

VICAIRE A PARIS



En vente chez M. CAPON, libraire
FAUBOURG DU TEMPLE, 81 — PARIS



PARIS
IMPRIMERIE DES APPRENTIS-ORPHELINS
40, RUE LA FONTAINE, 40

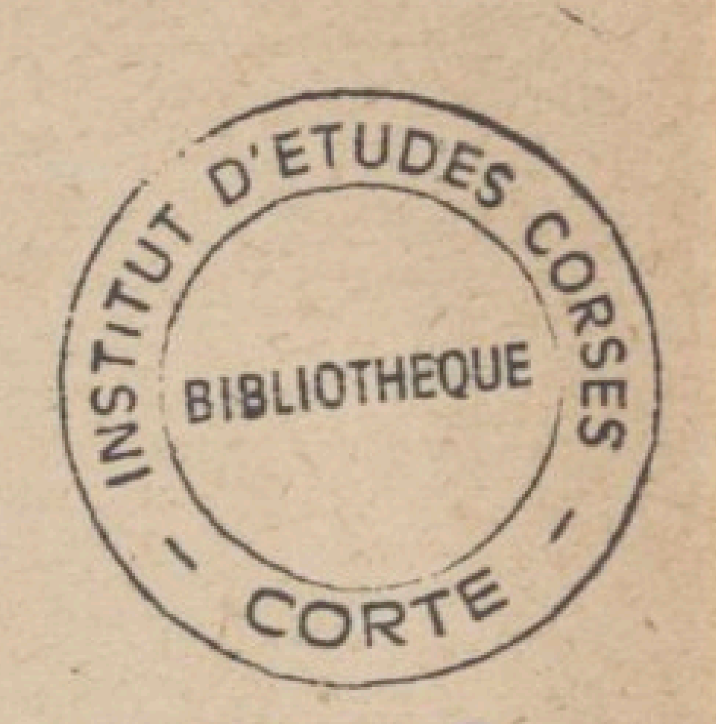
1885



à l'excellent comte Peraldi,
conseiller général de la Corse,
Hommage affectueux
de son ancien condisciple et ami
H. Bartoli

DIANA COLONNA

DIANA COLONNA



MŒURS DE LA CORSE

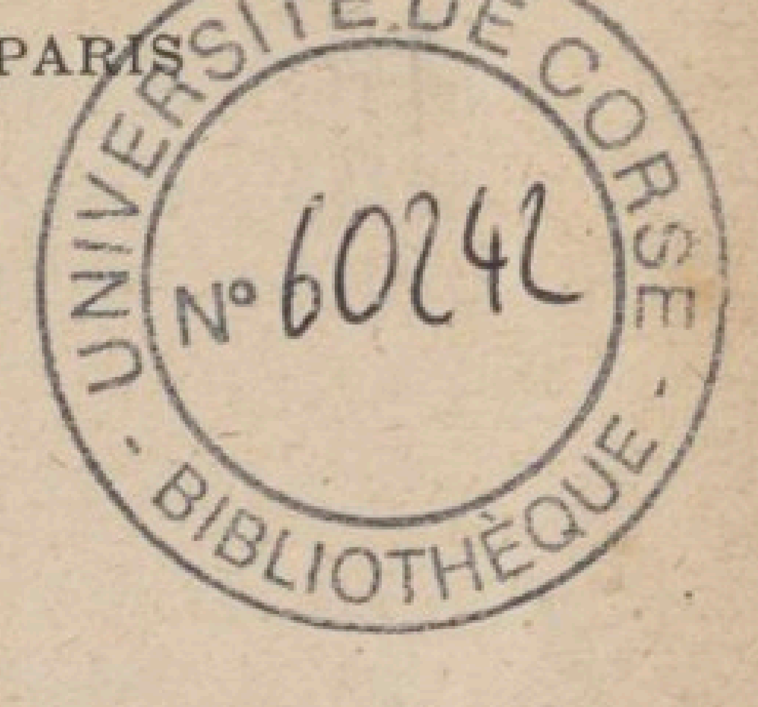
PAR

L'Abbé A.-F. BARTOLI

VICAIRE A PARIS



En vente chez M. CAPON, libraire
FAUBOURG DU TEMPLE, 81 — PARIS



PARIS
IMPRIMERIE DES APPRENTIS-ORPHELINS
40, RUE LA FONTAINE, 40

1885





DIANA COLONNA

— MŒURS DE LA CORSE —

Au milieu des ruines qui nous rappellent les malheurs de la Corse, le voyageur visite encore celles qu'on rencontre non loin de Serra-di-Ferro.

Ce sont les ruines du château de Forcone.

Ce château était situé sur un monticule, en forme de cône. Le site en était admirable: le climat y était sain; la température douce; le sol riche, fécond. Les vents alizés y entretenaient un printemps éternel.

La perspective était des plus agréables. Ici, à une petite distance du château, on apercevait la mer qui, tantôt calme, tantôt agitée, s'irritait contre la plage, la blanchissait de son écume. Là, dans le lointain, c'étaient des montagnes sombres, abruptes, aux sommets échancrés, par-

fois couverts de neige, qui reposaient le regard, charmaient l'imagination. Plus loin, dans la vallée, au pied même du château, le Taravo, promenait lentement ses eaux, à travers de gras pâturages, de riches moissons. Çà et là, dans la campagne, on voyait du blé, des forêts d'oliviers, des bosquets de myrtes, des vignes, des orangers qui exhalaient les parfums les plus exquis.

Le soir, quand le berger avait ramené son troupeau au bercail, que l'oiseau ne chantait plus, on voyait le soleil aux prises avec la nuit qui l'enveloppait de toutes parts. L'astre jetait sur le monde attristé, comme pour lui dire adieu, ses rayons expirants; la nature effrayée assistait en silence à la lutte suprême qui venait de s'engager, tandis qu'à l'occident des nuages de roses voltigeaient en masses compactes autour du soleil, se serraient près de lui,et, faisant miroiter sur la plaine liquide, à travers leurs flancs échancrés, les derniers feux de l'astre mourant, ils dissimulaient sa fuite, la couvraient, lui permettaient ainsi de cacher sa défaite au sein des ondes.

C'était dans ce château, si bien favorisé par la nature, qu'habitaient les comtes d'Ornano.

Cette famille est très ancienne dans le pays; mais il est difficile de déterminer l'époque à laquelle elle vint s'y fixer.

Les historiens sont très partagés à ce sujet. Les uns pensent que cette famille a survécu à la prise de la ville de Paulus ou Pollo, dont on voit



encore, non loin du château, quelques ruines éparses çà et là, sur les bords du Taravo. Les autres veulent qu'elle ait été jetée en Corse par une de ces tourmentes révolutionnaires qui agitèrent les dernières années de la république romaine. D'autres prétendent que cette famille s'y est établie, lorsque l'île fut définitivement conquise à Rome par Scipion Nasica. Il y en a même qui la font descendre de Charlemagne par les rois de Lombardie dont le dernier fut rejeté en Corse par l'invasion des barbares. Mais ni les uns ni les autres n'allèguent de raisons sérieuses à l'appui de leur thèse; ce ne sont que des conjectures plus ou moins fondées qui ne tranchent la question en faveur de personne.

Cette variété d'opinions, quelle que soit d'ailleurs celle que l'on préfère, permet de déduire, comme je le disais tout à l'heure, que la famille d'Ornano remonte à la plus haute antiquité. Si après cela, on considère la longue suite d'hommes illustres qu'elle a donnés à la Corse, à la France, à l'Italie; si on examine les postes élevés qu'elle y a occupés, les alliances qu'elle a contractées, on comprendra aisément toute la noblesse de son origine.

A cet éclat de la naissance, les comtes d'Ornano ajoutèrent une grande valeur personnelle, une rare intégrité de mœurs, une énergie qui les fit triompher de tous les obstacles, qui les rendit supérieurs aux plus rudes adversités. Nés pour commander aux autres, ils ne s'élevèrent aux

premières charges de la république, ni par bassesse, ni par brigue; le talent, la bravoure seuls leur en frayèrent le chemin. Cette ligne de conduite, ils se la transmirent de génération en génération. Le père apprit au fils l'histoire de ses ancêtres, le fils retraça après les exemples de ses pères.

Cette sage discipline les maintint toujours dans le chemin de l'honneur, de la gloire; elle fit éclore ces mâles vertus qui leur ont assuré une gloire immortelle dans la magistrature, dans l'armée.

Avec le respect des traditions domestiques, les comtes eurent aussi un grand amour de la patrie. La Corse les regardait comme ses pères; elle avait en eux des défenseurs vaillants, généreux.

Cet ensemble de toutes les vertus civiques, cette longue suite d'hommes illustres qui n'avaient jamais failli au devoir, les rendaient chers au peuple, leur conciliaient l'estime universelle.

Cette sympathie ne leur fit jamais défaut. Dans l'adversité, comme au faîte des grandeurs, ils furent toujours entourés de la vénération publique. Cet attachement paraissait encore plus vivace que jamais dans les jours de malheur.

Cet échange de sympathies eut les plus heureux effets. Les comtes mettaient toute leur gloire à être utiles aux peuples; ceux-ci s'intéressaient à tout ce qui regardait leurs maîtres comme à leurs propres affaires.

Cette tendre sollicitude des peuples pour leurs comtes se manifesta d'une manière encore bien plus éclatante, au quinzième siècle. A cette époque, la famille d'Ornano n'était plus représentée que par un enfant ; encore celui-ci donnait les plus sérieuses inquiétudes. Sa santé était faible; sa complexion délicate; il pouvait d'un instant à l'autre descendre dans la tombe. Le moindre accident aurait suffi pour l'y conduire.

L'inquiétude était grande parmi les peuples. Attachés à leurs comtes, ils ne pouvaient se faire à l'idée de changer bientôt de maîtres. Cette perspective les plongeait dans l'abattement, dans la tristesse; rien ne pouvait adoucir leur douleur, calmer leurs craintes.

Le comte Luca d'Ornano, père du jeune homme, était inquiet lui aussi sur l'avenir. La santé de son fils le tourmentait ; il appréhendait l'extinction prochaine de sa famille.

Cette pensée le rendait triste, rêveur.

Il ne voyait, ainsi que la comtesse, son épouse, tous deux avancés en âge, qu'un moyen de conjurer le malheur qui menaçait sa famille : c'était de marier le jeune comte, âgé alors de seize ans.

Mais où lui trouver une épouse? Quelle famille patricienne, en le voyant si chétif, eut recherché son alliance ? Quelle fille de condition lui eut donné sa main? Devait-on lui choisir une compagne dans les rangs infimes de la société ? Tout paraissait devoir justifier une telle conduite : les

intérêts des peuples, la conservation des d'Ornano. Mais le comte Luca, dans sa fierté princière, n'y eut jamais souscrit; il y voyait une tache pour son nom; c'était assez pour ne pas y consentir.

D'ailleurs il n'était pas sans quelque espérance sur le prompt rétablissement de son fils. Cette douce pensée ne le quittait pas : elle faisait toutes ses délices. Il se préoccupait même du choix de celle que la divine Providence destinait à son enfant.

Il ne se trompait pas dans son attente.

Alfonso — c'était le nom de son fils — devint vigoureux. A dix-huit ans, il était un des jeunes gens les plus robustes de la Corse.

Le comte Luca songea alors à le marier. Cette fois, il n'entendait plus attendre si on voudrait de son fils ; il prétendait, au contraire, n'avoir plus qu'à choisir. L'événement justifia ses prétentions. De toutes parts, on rechercha le jeune comte. Les grandes familles de la Corse se disputèrent l'honneur de le posséder.

Quelque avantageux que fussent pour Alfonso les différents partis qui s'étaient présentés, le comte d'Ornano n'était pas satisfait. Il espérait que Hugues Colonna offrirait sa fille. Cette attente le tenait en suspens ; il n'osait ni accepter ni refuser les offres qui lui étaient faites.

Cette hésitation le jetait dans la plus grande perplexité.

D'un côté, il craignait que les partis qui

s'étaient présentés, ne se dédissent ; de l'autre, il croyait encore devoir attendre pour sonder les dispositions du comte Colonna.

Ce dernier parti était très avantageux. Le comte d'Ornano y tenait beaucoup.

Les Colonna jetaient alors un grand éclat dans le monde. Leur nom, déjà illustre, s'était immortalisé dans les guerres dont l'Italie était alors le théâtre. On ne parlait que des Prosper, des Marc-Antoine, des Fabrice Colonna ; ils étaient la gloire de leur siècle. L'Europe ne se lassait pas d'admirer leur bravoure, d'applaudir à leurs exploits.

Un Colonna venait à peine de descendre de la chaire de Saint-Pierre ; un second régnait en Sicile ; d'autres occupaient des charges importantes auprès des diverses cours de l'Europe.

En Corse aussi, la famille Colonna tenait une des premières places. Sa popularité y était grande ; ses domaines étendus ; sa puissance redoutable. Elle y avait la haute main sur toutes les affaires.

A ces motifs s'ajoutait une autre considération. Le château de la famille d'Ornano n'était séparé de celui des Colonna que par le Taravo ; c'était là une faible barrière, un mince rempart ; ce fleuve n'a presque pas d'eau en été. Aussi, au moindre dissentiment, il pouvait en résulter, pour l'une des deux familles, l'extinction ou la ruine.

Pour prévenir toute rupture, — un rien suffit pour froisser dans ce pays, — le comte d'Ornano ne voyait qu'un moyen : marier son fils Alfonso

avec la belle Diana, alors âgée de seize ans.

En Corse, dès que deux familles se sont unies par un mariage, elles n'en forment plus qu'une : une dans leurs aspirations, dans leurs désirs ; une à la vie, à la mort ; une surtout quand il s'agit de venger une injure, de parer à un malheur.

Ce mariage était donc de la plus haute importance. Il pouvait avoir pour les deux familles les plus heureux effets. Alfonso surtout y était vivement intéressé. Avec la main de Diana, une des femmes les plus accomplies de son siècle, il acquérait une parenté nombreuse, puissante ; la paix avec ses voisins, un secours assuré contre toute invasion étrangère. Aussi le comte d'Ornano tènait beaucoup à cette alliance ; il en attendait la proposition avec anxiété.

En Corse, c'est toujours le père de la jeune fille qui fait les premières démarches. Il s'adresse au père du jeune homme ; les jeunes gens ne sont consultés que si les parents tombent d'accord. Cet usage, pour les personnes de condition, y a force de loi ; on s'y conforme scrupuleusement. C'est ce qui explique la réserve du comte Luca.

De son côté, le comte Hugues songeait à marier sa fille. Il avait fait plusieurs tentatives. Mais il avait toujours échoué devant les exigences de Diana ; celle-ci trouvait tout au-dessous d'elle ; elle se refusait à ratifier le choix de son père.

Fatigué des hauteurs de sa fille, le comte Colonna ne savait plus à qui s'adresser. Il restait encore quelques familles dignes de s'unir à

la sienne ; mais il craignait que Diana ne le désapprouvât ; aussi n'osait-il plus aborder personne ; il attendait.

Sur ces entrefaites, la santé d'Alfonso d'Ornano se rétablit. Cette nouvelle fit renaître les espérances du comte Colonna ; celui-ci reprit alors ses projets de mariage ; mais l'humeur hautaine de Diana l'inquiétait ; il voulut, avant de rien tenter, sonder les dispositions de sa fille.

C'était le printemps. La campagne était verdoyante, émaillée de fleurs ; les bosquets résonnaient du doux chant des oiseaux ; les animaux erraient librement dans de gras pâturages.

Il faisait bon à contempler la nature.

Sous ce climat fortuné, où les ardeurs du soleil sont tempérées par la brise des montagnes, par les zéphyrs de la mer, les jours s'écoulent sans nuages ; la joie y est sans tristesse. Comme malgré soi, on s'y laisse aller aux divertissements.

C'est l'époque plus que jamais des réjouissances publiques. La sève qui circule dans la nature a aussi son effet chez l'homme. Il faut un aliment à ce réveil. Aussi organise-t-on, en attendant les récoltes prochaines, des parties de chasse, des courses aux chevaux

Mais rien n'égale les fêtes qui ont lieu à la tonte des brebis.

La tonte des brebis se fait dans les derniers jours de mai. La campagne est alors dans toute sa beauté. Les champs de blé commencent à jaunir ; çà et là, dans la forêt, on entend le chant

du rossignol. Les coteaux fleuris répercutent avec grâce le gazouillement de mille oiseaux; on se croirait dans un lieu d'enchantement. Rien n'égale cette nature sauvage aux variétés sans nombre, cette mer d'azur qui entoure la Corse.

Sous un chêne touffu ou à l'ombre d'un peuplier sauvage, le berger fait entendre sa voix. Ses accents sont gais. Ce sont des opérettes frivoles, mondaines. Il chante l'*Herminie* du Tasso, ou la *Françoise de Rimini* du Dante. Les échos redisent aussi le nom de sa bergère. Puis c'est le tour du chalumeau; en frappant la terre en cadence, il en tire des sons mélodieux.

O fortunés habitants des champs! Qui ne jalouserait votre bonheur! Leurs jours s'écoulent dans la joie; ils sont exempts de préoccupations, d'inquiétudes. Un troupeau fait leur souci, toute leur richesse. Ils sont satisfaits.

La ville ne vient jamais avec ses bruits, ses intrigues, troubler leur repos. Leur vie frugale se contente de pain, de laitage; comme boisson, ils ont l'eau claire d'une fontaine, le courant limpide d'un ruisseau. Le soir, tous ensemble ou espacés de quelques pas, ils ramènent en fredonnant leur troupeau au bercail; les chiens le dirigent; pas une brebis ne s'égare; il n'y a ni confusion, ni mélange.

C'est en cheminant, qu'on fixe la tonte des brebis. Comme ce sont là des jours de réjouissances, on les espace à dessein, afin que personne n'y manque; tous se font un plaisir d'y assister.

On dirait une grande famille qui est toujours en fêtes, au sein de laquelle il n'y a ni discorde, ni antipathie, où règne la plus profonde paix.

Les propriétaires, ou pour mieux dire, les patrons y assistent avec leur famille. Ce sont eux qui président; ils sont comme des rois au milieu de leurs sujets. Toutes leurs paroles sont recueillies avec respect; cependant ils n'ont parfois ni l'intelligence, ni la finesse, ni l'astuce de ces humbles bergers. N'importe! ceux-ci les écoutent en silence.

Les patrons choisissent ces jours pour faire des invitations. Après le repas qui est servi sur le gazon, à l'ombre d'un chêne ou d'un ormeau, on tranche les différends; quelquefois on conclut des mariages; on en stipule les conditions.

C'est ce jour que choisit le comte Colonna pour sonder les dispositions de sa fille. A cet effet, il pria les d'Ornano, père et fils, de l'honorer de leur présence le jour de la tonte de ses brebis.

L'invitation fut acceptée.

Il tardait au comte Luca d'être fixé au sujet de son fils; il n'en dormait plus. Aussi se flattait-il, en cette circonstance, de pouvoir connaître les intentions du comte Colonna.

Au jour indiqué, on se met en route de part et d'autre.

La bergerie des Colonna se trouvait presque à égale distance des deux châteaux. Elle était située sur un monticule, la Stazzona, qui s'élève en cône sur les bords du Taravo, du côté de Sollacaro.

Les Colonna possédaient là de vastes domaines. Ce monticule légendaire en était comme le centre. A en croire la renommée, le démon y aurait eu ses forges. Mais, un jour, pris d'une violente colère, il bouleversa, anéantit tout. Dans son emportement, il lança si haut une enclume, que celle-ci, en tombant, creusa la terre jusque dans ses profondeurs. C'est dans ce puits sans fond, inaccessible, que la crédulité populaire place un serpent à sept têtes, nouvelle hydre de Lerne. Ce qui est certain, c'est qu'un silence lugubre y règne tout autour. Cà et là, sur les bords, on aperçoit encore de nombreux résidus de forge.

Ce n'est pas la seule histoire qu'on raconte en Corse, au sujet du démon. Ici, on prétend l'avoir entendu mugir; là, on croit l'avoir vu lançant des éclairs, déchaînant la tempête. Plus loin, on montre encore des traces de son passage, des signes de sa colère.

Dans notre jeune âge, nous nous souvenons avoir souvent visité sur le Golo, non loin de Castirla, un pont que la crédulité populaire attribue au prince des ténèbres.

On raconte qu'un jour, une femme, son enfant sur les bras, désirait franchir ce fleuve. Celui-ci — c'était au mois de novembre — avait subitement grossi. Il n'y avait plus possibilité de le traverser.

En même temps, la neige tombait par gros flocons. Dans un instant, elle avait obstrué l'étroit sentier qui mène dans le Niolo.

La malheureuse femme était ainsi clouée sur ces rives désertes, arides; elle était condamnée à périr impitoyablement de faim, de froid.

D'un côté, en effet, c'était le Golo, de l'autre un de ses affluents, torrent impétueux, qui lui barraient le passage; partout ailleurs se dressaient de hautes montagnes, naturellement impraticables, que les neiges rendaient alors inaccessibles.

L'infortunée était ainsi prisonnière sous un pan de la voûte du ciel. Et quelle prison! celle de la mort. Aussi de ses lugubres gémissements, remplissait-elle tous les lieux d'alentour.

A ses cris les habitants de Castirla accourent. Ils sont massés sur la rive opposée du fleuve. Mais personne n'ose se jeter à l'eau. Le Golo n'est là qu'un gros torrent impétueux. Le téméraire qui s'y risquerait, trouverait infailliblement la mort.

On ne pouvait même pas lui jeter du pain, tant les rives sont distantes l'une de l'autre. Aussi tous les cœurs étaient navrés de douleur. On pleurait.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue; elle était sombre, menaçante. Tous, insensiblement, les larmes aux yeux, avaient gagné leurs demeures.

L'infortunée était restée seule. Dans cet abondon, en face de la mort qui s'avançait lentement, ses cris avaient redoublé; ils étaient aigus, déchirants. De temps à autre aussi, on entendait les

vagissements du pauvre petit enfant. C'était lugubre, navrant; aussi, on n'en dormit pas dans tout le village.

Au milieu de cette désolation universelle, une femme priait; elle suppliait Dieu, avec larmes, de délivrer cette pauvre abandonnée.

Une heure s'écoule, puis deux, puis trois. Les cris augmentent sans cesse, l'enfant pleure toujours. Elle prie encore. C'était minuit. L'infortunée prisonnière, transie de froid, presque à bout de forces, ne fait plus entendre que des gémissements sourds, étouffés. C'est la fin. Elle n'a plus que peu de temps à vivre.

La femme redouble ses prières. Mais le ciel est toujours sourd. A la fin, dans son impatience, dans son trouble, elle invoque le démon. Celui-ci paraît aussitôt. Elle lui demande s'il veut jeter un pont sur le Golo.

« A la condition, répondit l'Esprit malin, que l'âme du premier passant m'appartiendra. Et ce sera toi. »

La femme hésite. Mais, à l'instant, elle songe à cette infortunée qui gémit sur l'autre rive; elle est attendrie; elle pleure.

Le marché est accepté.

Le matin, le pont était achevé.

Restait à remplir la condition.

La femme ne sait d'abord que faire. Soudain, comme subitement illuminée, elle appelle son chien; puis, lançant sur le pont un morceau de pain, elle l'y envoie chercher. A cette vue le

démon ne se possède plus de rage. Dans sa colère, prenant la pauvre bête par les pattes, il la fait pirouetter dans l'espace.

Il se disposait à renverser le pont. Déjà d'un coup de pied, il en avait percé la voûte de part en part. On voit encore le trou; c'est une des curiosités du pays. Mais la femme fait un signe de croix. Satan part. Longtemps dans les montagnes du Niolo, au milieu du tonnerre, des éclairs, on entendit un grand bouleversement ; on aurait dit un ouragan, un cataclysme.

La femme était sauvée ; le pont existait. Personne désormais ne gémira plus sur les rives du Golo.

Mais revenons à notre sujet.

La journée était belle. Le soleil se levait radieux. Aucun nuage ne se montrait à l'horizon. La mer se ridait à peine sous le souffle incertain du vent.

Diana, simplement vêtue, montait un coursier superbe, richement harnaché. Elle disputait le premier rang aux plus habiles. Parfois, malgré la difficulté des routes, elle tenait le premier rang. A sa taille élancée, à son visage gracieux, à ses yeux noirs, étincelants, on l'aurait prise pour une déesse; elle en avait la démarche, toute la beauté. Sa chevelure tombait en cadence sur les épaules, au gré des vents. A sa course folle à travers cette campagne boisée, on aurait dit Diana dont elle portait le nom, parcourant les forêts de l'Œta. Cependant, malgré son humeur

folâtre, emportée, rien ne lui échappait; elle remarquait tout, s'intéressait à tout; par ses questions adroites, intelligentes, elle soutenait la conversation, la rendait animée.

Quelques minutes après, on était à la Stazzona.

Au même instant, y arrivait aussi le comte d'Ornano avec son fils. Il était suivi d'une nombreuse escorte. Alfonso se faisait remarquer par sa tenue correcte, par son air distingué; il était l'objet de la sympathie universelle.

Il avait la taille haute; le teint brun; le corps robuste, bien fait; le port majestueux; l'air mélancolique, sévère. Quelque chose de grand, de chevaleresque, se dégageait de sa personne, faisait présager de lui les plus hautes destinées. On reconnaissait facilement l'héritier des d'Ornano.

Diana, si capricieuse, si fière d'elle-même, daigna aussi jeter un regard sur son jeune hôte. Elle croyait dans sa présomption, pouvoir s'exposer au péril sans courir de danger; elle se trompait; elle aurait dû plutôt se conformer aux sages conseils de l'Évangile.

Ce regard lui fut fatal; son cœur faiblit alors pour la première fois; elle devint la captive d'Alfonso. Des yeux, furtivement, elle mendiait un regard de son vainqueur; elle ne pouvait s'en détacher, buvant ainsi à grands traits le poison de l'amour.

Alfonso paraissait insensible; on aurait dit qu'il s'occupait d'autre chose que de Diana.

Cette indifférence irritait la jeune fille; celle-ci n'y comprenait rien. Froissée dans son amour-propre, elle s'étudiait à son tour à vaincre le jeune homme; elle étalait ses charmes; elle se montrait maussade, sévère; elle s'éloignait de lui, espérant ainsi piquer sa curiosité. Tout était inutile : Alfonso semblait ne se douter de rien; il paraissait sourd aux avances de Diana.

En présence de cette insensibilité, le cœur de la jeune fille s'enflammait toujours de plus en plus.

L'heure du déjeuner arriva. La gaieté régnait parmi les convives. Seule Diana, contrairement à ses habitudes, était morne, silencieuse. Elle ne mangeait pas; elle ne buvait pas. Il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire; elle paraissait ignorer elle-même le motif de son indisposition.

A plusieurs reprises, on voulut connaître la cause de ce malaise. Diana répondait qu'elle n'avait rien; mais ses traits pâles trahissaient ses dénégations; on crut cependant que ce n'était qu'une indisposition passagère; on n'y fit pas attention.

Alfonso était loin de se douter du martyre qu'il infligeait à Diana. Il ignorait lui-même la puissance de ses charmes.

Le repas avait été servi sur le gazon, à l'ombre d'un chêne vert. Les mets étaient délicieux, abondants; le vin généreux, varié. De la colline où l'on était assis, on jouissait d'une riante perspec-

tive. Ici, à une petite distance, on voyait la mer avec ses flots azurés. Là, c'étaient des montagnes qui formaient tout autour comme une couronne. Plus près, au pied de la colline, le Taravo promenait ses eaux à l'ombre des aunes, des peupliers sauvages. La brise, de sa douce haleine, venait tempérer les ardeurs du soleil. Dans la vallée, résonnait le murmure enchanteur d'un petit ruisseau dont les eaux limpides fuyaient à gros bouillons, en serpentant à travers la campagne.

C'était un lieu enchanteur. Tout y portait à la joie; la gaieté ne cessa un instant de régner parmi les convives. Diana faisait toujours exception; rien ne put épanouir son visage, dérider son front.

En définitive, la journée fut triste pour la jeune fille. Celle-ci ne prit plaisir à rien; tout la laissa froide, indifférente; elle était en proie au déchirement le plus cuisant. Le soir, quand on se sépara, une mélancolie secrète s'empara de sa personne; elle n'osait ni s'avouer sa flamme, ni reconnaître sa défaite.

Agitée, inquiète, Diana cheminait silencieuse, pensive. De temps à autre, cependant, elle tournait instinctivement la tête, cherchant Alfonso du regard; mais celui-ci ne paraissait pas. Cette absence était un nouvel aliment à son amertume.

Ce n'était plus cette jeune fille du matin, fraîche, dispos, chevauchant follement. Le soir, comme si elle avait vieilli dans un jour, elle trottait lentement, en compagnie des plus âgés. Si

elle interrompait le silence, ce n'était que pour parler ironiquement d'Alfonso; elle trouvait ce dernier timide, vulgaire; elle osait même émettre des doutes sur son intelligence. Mais c'était peine perdue. En voulant cacher sa flamme, elle ne faisait que l'attiser davantage.

Le comte Hugues, sans s'en douter, augmenta le trouble de sa fille. Il fit d'Alfonso le plus bel éloge. C'est, dit-il en terminant, un jeune homme accompli; il a toute la maturité d'un vieillard; on ne découvre en lui rien de léger, d'enfantin; il est un prodige pour son âge.

Ces paroles firent rougir Diana. Cette dernière crut que son père blâmait sa flamme, critiquait sa légèreté. Mais elle ne laissa rien paraître de son émotion; elle sut cacher son trouble.

Le lendemain, de retour au château, Hugues Colonna — il était seul avec sa fille, — fit adroitement tomber la conversation sur Alfonso. Diana rougit. Il n'en fallut pas davantage au comte pour comprendre que sa fille aimait le jeune d'Ornano. Aussi, de peur qu'elle ne devinât sa pensée, s'arrêta-t-il aussitôt; il parla d'autre chose.

Diana était sans cesse préoccupée d'Alfonso; elle ne le perdait jamais de vue; ce fut alors que, par l'indiscrétion d'une servante, elle apprit les intentions du comte son père; elle sut ainsi qu'il se disposait à faire la proposition de mariage au comte d'Ornano.

Cette nouvelle jeta la jeune fille dans l'anxiété;

elle craignait un refus. Ce jeune homme inflexible, indifférent, lui faisait peur; elle était mécontente d'elle-même; pour la première fois, elle ne crut plus à ses charmes. Elle était même étonnée qu'elle eut allumée tant de feux. Puis ses craintes recommençaient. La possibilité d'un échec ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit; elle ne mangeait pas, buvait peu. La maigreur envahissait ses traits.

Ce fut alors qu'arriva à Sollacaro, le comte Luca; il y passa deux jours. Il venait remercier Hugues Colonna de la réception qui lui avait été faite.

Les deux comtes s'entretinrent longuement; ils parlèrent de différentes choses. La plus grande affabilité présida toujours à leurs entretiens.

Le comte Colonna cherchait une occasion propice pour parler du mariage d'Alfonso. Plusieurs fois, il fit tomber la conversation sur ce sujet; mais toujours la question fut écartée. Ce ne fut que longtemps après, que le moment désiré arriva.

« Je suis vieux, s'écria soudain le comte d'Ornano. J'ai un fils; il est jeune, sans expérience, sans réflexion. Un rien peut le jeter dans une guerre désastreuse. L'avenir de ce fils m'inquiète. Je ne descendrais pas tranquille dans la tombe, si je devais le laisser sans appui, sans alliés. J'ai songé à vous, comte. Votre grandeur d'âme m'est un garant de la sincérité de votre parole. Aussi, serais-je heureux, avant de mourir, de conclure un traité d'alliance avec vous. »

« La divine Providence, répondit le comte Colonna, vous conservera longtemps au milieu de nous. Mais si Dieu en jugeait autrement, vous pouvez être sans inquiétude. Votre fils aura en moi un allié, un père ; il a toutes mes sympathies. J'ai même pensé — mais j'ai toujours hésité à vous le dire, — à unir nos familles par un mariage, à offrir la main de ma fille Diana à votre fils. Cette union resserrerait les liens qui nous unissent déjà. »

« Votre proposition de mariage, comte, me comble de joie ; je ne saurais vous en exprimer toute ma reconnaissance. Je vous remercie également de l'honneur que vous faites à ma famille. Diana vaut une couronne. Aussi Alfonso ne refusera pas l'offre que vous lui faites ; je pense qu'il sera heureux d'unir ses destinées à celles de votre fille. Quant à moi, je ne crains plus maintenant la mort ; je suis satisfait. Pour le reste je me repose sur la Providence ; elle saura disposer les cœurs de nos enfants à partager nos vues, à seconder nos désirs. »

« Je l'espère, répliqua Hugues Colonna. Nos efforts avec le secours de Dieu, aplaniront toutes les difficultés, s'il s'en rencontre. Je compte sur vous, fiez-vous à moi. »

Le comte d'Ornano reprit ensuite le chemin de Forcone.

De retour chez lui, le comte informa aussitôt son fils de ce qui se passait. Il lui tardait de connaître son sentiment. Sa joie était comme en sus-

pens. Il ignorait s'il devait se réjouir ou craindre. Ce doute le tourmentait.

Le comte, pour prévenir toute hésitation de la part de son fils, commença par faire l'éloge de Diana. Il en exalta les vertus, les qualités. Il n'était pas facile de se méprendre sur ses intentions ; il voulait en imposer à son fils, le porter par respect pour lui, à partager ses vues.

« Allié aux Colonna, vous n'aurez, mon fils, rien à craindre. On vous respectera chez vous, à l'étranger. On recherchera votre alliance. Tous les maux seront conjurés. Moi-même je pourrai descendre tranquille dans la tombe. »

Alfonso écoutait sans rien dire. Il trouvait peut-être que c'était peine perdue de faire plus longtemps l'éloge de celle qu'il aimait déjà ; mais en enfant respectueux, il se taisait ; il voulait laisser croire à son père que c'était lui qui lui avait choisi une épouse. Il concentrait en lui-même son émotion, toute sa joie. Aussi, par un mot, rassura-t-il son père :

« Je souscris d'avance, lui dit-il, à tout ce que vous ferez. »

Cette réponse plut au comte Luca. Il remercia son fils de ses sentiments à son égard ; il le félicita ensuite du choix qu'il venait de faire ; puis il l'embrassa tendrement.

Le soir un exprès partait pour Sollacaro ; il était porteur d'une lettre.

Le comte Hugues attendait ce message. Il lui tardait d'être fixé sur les sentiments d'Alfonso ;

il était anxieux. Rien cependant ne transpira au dehors ; on ignorait tout. Diana elle-même, conformément à la coutume, n'était pas du secret ; on lui avait tout caché. On attendait pour lui parler de mariage, que le jeune d'Ornano se fût prononcé.

Le comte Colonna fut dans la joie, en recevant la missive. Il informa aussitôt sa fille des dispositions d'Alfonso. Diana ne put cacher son trouble. On lisait son bonheur sur son front ; aussi ne se fit-elle pas prier pour donner son consentement. Elle l'octroya avec toute l'ingénuité de son âge.

Le comte, son père, en fut surpris : il fut étonné de sa résolution si prompte. Mais il ne laissa rien paraître au dehors. Au contraire, après l'avoir fortement félicitée, il la pressa contre son cœur.

Le lendemain, le comte Colonna partait pour Forcone. A sa suite nombreuse on reconnaissait facilement le plus puissant seigneur de la Corse ; mais le motif de son voyage était ignoré. On croyait que ce n'était qu'une simple visite qu'il voulait faire au comte d'Ornano.

La réception fut enthousiaste au château. Le comte y fut accueilli avec des vivats, des cris de réjouissances. Les airs retentirent longtemps des coups d'arquebuse.

Le soir on illumina. Un maïo fut élevé sur la place ; la joie y était grande.

On donne le nom de maïo à un amas considé-

rable de fagots, de branchages. Le tout est entassé pêle-mêle, sans ordre. Un grand arbre ébranché, qu'on a planté à cet effet, en occupe le milieu ; il soutient tout l'édifice. Le sommet est surmonté de couronnes.

On dresse les maïo sur des hauteurs, afin qu'on puisse les apercevoir de loin.

A la tombée de la nuit, le personnage le plus marquant y met le feu. Quand la flamme s'élance, des vivats retentissent de toutes parts; des coups de feu se font entendre ; c'est une véritable décharge.

Ce feu roulant dure des heures entières.

La même cérémonie se passa au château de Forcone. Le comte Colonna, en sa qualité d'étranger, mit le feu au maïo; il se retira ensuite sur la terrasse du château.

Le spectacle y était grandiose. Les coups d'arquebuse avaient déjà commencé; dans un instant, sur tous les points du territoire, on n'entendit plus qu'une décharge formidable ; elle n'était interrompue que par les cris de réjouissances.

La flamme du maïo illuminait tous les lieux d'alentour; elle affectait mille formes diverses. Tantôt, en pétillant, elle se tordait autour de l'arbre; puis, elle s'élançait jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Tantôt elle se baissait, se roulait sur elle-même, s'élançait encore pour retomber après. C'était une véritable lutte. Ses efforts semblaient dirigés contre l'arbre autour duquel elle se roulait en gémissant.

L'arbre lui, ferme, insensible, quoique ayant perdu toutes ses couronnes, se riait de ses attaques, la laissait s'épuiser en vains efforts.

En même temps, çà et là, dans la vallée du Taravo, on voyait d'autres maïo. Ces feux, en dissipant les ténèbres de la nuit, rendaient le spectacle plus saisissant, plus beau. Le paysage n'offrait plus la même physionomie; l'ombre des montagnes qui se projetait au loin, lui donnait un tout autre aspect. On aurait cru la position topographique changée. Cette nouveauté charmait par son apparence à la fois sombre, sauvage.

Quand les flammes se furent éteintes, les quelques oiseaux qui avaient quitté leurs nids à la faveur de ce jour factice, s'empressèrent d'y retourner. On n'entendit plus après — c'était le printemps — que le chant monotone du hibou, que le croassement déplaisant des grenouilles.

Le lendemain, les réjouissances recommencèrent avec le lever du soleil. Toute la population s'était portée en foule au château. Les airs retentirent encore de vivats, de cris d'allégresse. De temps à autre, comme pour faire diversion, on tirait des coups d'arquebuse.

Une partie de chasse fut offerte au comte Colonna. Celui-ci accepta. En attendant le moment du départ, on tira au coq.

Le tir au coq est un amusement en grand honneur en Corse. C'est là qu'on fait voir son adresse à manier le fusil. Le plus adroit y est vivement applaudi.

Ce jeu consiste à lier un coq en rase campagne. On lui laisse une grande liberté de mouvement. Il vole, il s'agite, il remue ; mais il y a une limite qu'il ne saurait franchir ; il est comme circonscrit dans un cercle.

Une grande distance sépare le coq des amateurs. Pour dédommager le propriétaire, on perçoit une taxe ; elle est de quelques centimes par coup.

Les plus inexpérimentés tirent d'abord ; viennent ensuite les plus adroits. Le coq est adjugé à celui qui le blesse. Si, au contraire, il n'a été atteint par aucune balle, il est rendu à son propriétaire.

Ce jeu excite la plus grande hilarité. Le mouvement du coq, son éloignement, l'inexpérience des premiers tireurs préservent l'animal des premiers coups. Le sable vole ; la poussière se soulève ; le coq effrayé saute, gambade, s'agite, se fatigue, puis s'abat comme pour se cacher sous ses ailes. Dans l'intervalle, à chaque coup qui ne porte pas, on plaisante, on rit. C'est la joie dans toute son expansion. Mais les balles sifflent toujours, se succèdent sans cesse. Enfin le coq tombe, roule sur lui-même. Les plumes qui volent dans les airs, annoncent sa défaite. On accourt. Chacun veut voir, constater la blessure. Il y en a même qui improvisent des complaintes. Ils font semblant de déplorer une fin si tragique.

En arrivant le vainqueur reçoit le coq ; il le jette sur ses épaules. D'un pas assuré, au milieu

des applaudissements, il gagne sa demeure. Ses enfants l'entourent, se pressent autour de lui; ils veulent voir, porter le coq. Lui, doucement, il les écarte; il marche toujours, mendiant du regard, les éloges des spectateurs.

Ses enfants se dédommagent de ne pouvoir porter le coq, en le touchant, en le caressant; ils empêchent ceux de leur âge d'en approcher.

On tirait encore au coq, quand le comte Colonna parut sur la place. Aussitôt les coups cessent. On va à sa rencontre; les airs retentissent de vivats frénétiques.

Sur la place, en attendant que le comte soit prêt, on casse des noix, des amandes ; on boit ; on plaisante sur la maladresse des tireurs. Puis, on part.

Le comte Colonna marchait le premier, escorté d'Alfonso, de toute l'élite de la jeunesse. Les autres le suivaient par bandes, sans ordre. La conversation y était animée. On parlait de tout : des guerres du continent, des luttes entre les seigneurs de la Corse, des récoltes prochaines. Tout y était traité, discuté avec finesse, intelligence. La jeunesse seule s'occupait de futilités ; elle passait du coq à l'âne ; elle riait aux éclats. Une heure après, on arrivait dans les forêts de la Sampolinca.

Les chasseurs se distinguèrent. On tua des sangliers, des lièvres, des perdrix, des bécasses, des merles. Le gibier fut abondant. On eut le soir beaucoup de peine à l'emporter.

En rentrant au château de Forcone, on voyait non loin de la route, un sanctuaire dédié à Marie. La mère de Dieu y avait opéré des miracles. Le comte voulut le visiter. Sa suite l'y accompagna.

Aussi, dès qu'on arriva à proximité du bois qui dérobe aux regards le sanctuaire de Marie, un silence religieux se fit. Tout rentra dans l'ordre : la jeunesse cessa d'être tapageuse. Quelques instants après, on apercevait la chapelle elle-même.

Près du sanctuaire, au pied d'un monticule rocailleux, se trouve une fontaine. Elle est abritée contre les ardeurs du soleil par un buisson de myrtes. Ses eaux sont fraîches, limpides ; elles fuient à travers des rochers en roulant du sable. Leur doux murmure est enchanteur.

Cette fontaine n'offre rien d'artistique. Une pierre plate, oblongue, creusée dans toute sa longueur, avec une cavité au centre, permet d'y boire ; elle est fixée horizontalement. L'eau y arrive par un trou pratiqué dans la muraille. Le tout est recouvert, tapissé de mousse. A droite, à gauche, sous l'ombrage du bois, se trouvent des bancs en pierre. On s'y arrête un instant ; on s'y recueille. Quand on a arrangé sa toilette, on part. On arrive aussitôt à la chapelle.

Ce sanctuaire de Marie est situé sur une colline. Sur le devant, près de la porte d'entrée, se trouve un ormeau. Partout ailleurs ce sont des oliviers, des myrtes, d'autres arbrisseaux. Ils sont

groupés autour de la chapelle dont ils ombragent tout le pourtour. Ils empêchent ainsi les ardeurs du soleil d'y pénétrer. C'est un véritable bois sacré que les oiseaux font résonner de leurs chants.

La chapelle est fort simple. A l'extérieur, ses murailles sont noircies par le temps, tapissées de mousse ; on y aperçoit même, çà et là, quelques herbes sauvages, des brins de paille que les oiseaux ont apportés pour construire leurs nids. Sa forme est rectangulaire. La porte d'entrée se trouve à l'occident, sur l'une des façades étroites ; elle n'a rien de particulier. Au dessus de la porte, à sa droite, là où commence le pignon, s'élève le clocher ; il est la continuation de la muraille. Sa hauteur n'est que de quelques mètres. L'arcade qui le termine est surmontée d'une pierre. Celle-ci qui ne parle ni au cœur ni à l'intelligence, est cylindrique, oblongue, grossièrement taillée, étranglée dans son milieu par une entaille.

A l'intérieur, règne la plus grande simplicité. Le pavé est en pierre ; on y voit même quelques brins d'herbes que l'humidité a fait pousser. Une vieille armoire contient le linge, les vases sacrés. C'est le seul meuble qui y existe ; il n'y a même pas de tableau. Le jour y pénètre par une pauvre fenêtre. Au fond du sanctuaire, se trouve l'autel ; il est en face de la porte. C'est une grande pierre grossièrement taillée. Au dessus, dans une niche, se trouve la statue miraculeuse de la mère de Dieu.

Un moine y dit la sainte messe. Il a pour demeure une hutte. Un jardin planté d'arbres fruitiers lui donne le nécessaire. On voit aussi, dans le bois, des treilles, la vigne sauvage. Ce religieux, à l'approche de la nuit, sonne l'*Angelus*. Au tintement de la cloche, la campagne devient déserte; le laboureur quitte la charrue; le berger ramène son troupeau au bercail. Tous s'empressent de gagner leur demeure.

On se ferait un crime de se mettre en retard; c'est que le Corse est fort superstitieux. Brave, intrépide en face de la mort, énergique, opiniâtre dans les grandes résolutions, il tremble devant des chimères. On est étonné de trouver en lui un mélange si bizarre de vertus, de faiblesses. On le verra marcher impassible à la rencontre d'un ennemi, braver vaillamment la mort pour défendre son pays; cependant ce même homme, ce brave n'osera pas sortir, voyager pendant la nuit. Tout alors lui fait peur. Ce n'est pas qu'il craigne les hommes; les hommes, il ne les craint pas. Ce qui l'arrête, ce sont les sorciers, les revenants; ce sont les démons. Il croit les apercevoir partout : au coin d'un bois, derrière un rocher, au bord d'une rivière. Son imagination inquiète enfante, grossit ses frayeurs; aussi la nuit, voyage-t-il rarement. On comprend ainsi pourquoi il quitte les champs au son de l'*Angelus*.

Si la nuit le surprend en chemin, ou s'il est obligé de voyager pendant les ténèbres, quoi qu'il

aperçoive, il avance toujours. La tradition lui a appris qu'il ne faut pas reculer; il ne recule pas. Il est persuadé qu'en rebroussant chemin, il serait victime des embûches des sorciers, de l'astuce des démons. Aussi rien ne l'arrête: le danger lui rend son énergie; il avance. A défaut d'armes à feu, qu'il croit inutiles à cause des maléfices, des enchantements, il tient à la main un poignard; dans la bouche, pour ne pas perdre l'usage de la langue, il a la lame de son couteau. Ainsi, dans cette attitude, si, malgré son signe de croix, malgré ses trois sommations de partir, l'ombre reste encore, ne bouge pas, il s'élance à sa rencontre. Dans son aveuglement, il frappe tout ce qui lui tombe sous la main; il n'a égard à rien. Quelquefois, il se blesse lui-même, en se heurtant contre un rocher ou contre un arbre qu'il prenait pour des sorciers, pour des fantômes.

En arrivant à la chapelle, le comte et sa suite y furent accueillis par le moine. Ce vénérable vieillard les reçut avec bonté. Il les introduisit, après les compliments d'usage, dans le sanctuaire. Là, agenouillés au pied de l'autel de Marie, les visiteurs prièrent un instant. Quand ils eurent fait leurs dévotions, ils reprirent le chemin de Forcone.

Jusque là, on avait ignoré le mariage d'Alfonso avec Diana. On en apprit la nouvelle bien tard, la veille du départ du comte Colonna. Ce fut une véritable explosion de joie. Toutes les familles, toutes les chaumières, fêtèrent cette alliance; on

en était heureux. A Forcone comme à Sollacaro, on se promettait des jours prospères. On songea ensuite à faire les préparatifs des fiançailles.

Les fiançailles ont lieu à la maison de la jeune fille. C'est là que les deux familles se réunissent; là, aussi, pour la première fois, les deux fiancés se jurent une inaltérable amitié.

Ce jour-là, si les deux familles sont distantes l'une de l'autre, on n'omet rien, de la part du fiancé, pour donner de l'éclat à la cérémonie. Les coursiers sont fringants; les cavaliers bien équipés, élégants. Aussi l'escorte d'Alfonso était imposante. On y remarquait les personnages les plus illustres de la Corse.

La famille de la jeune fille ne fait pas moins de frais. Elle est jalouse de son honneur; elle veut se montrer, sinon supérieure, du moins égale à celle du jeune homme.

C'est qu'en Corse, le jour d'une cérémonie, on étale un grand luxe. Les familles veulent alors faire voir quelle est leur puissance, combien grande est leur parenté. A cause de la solidarité qui existe dans ce pays entre parents, personne ne fait défaut. Chacun concourt à sa manière à faire honneur aux siens. Il ne recule ni devant la fatigue, ni devant les frais; il s'impose les plus lourds sacrifices. Il veut s'oublier, lui, si sobre d'ordinaire, pour se grandir, en imposer.

Au jour fixé pour les fiançailles, on se mit en route. Alfonso marchait le premier. On voyait à sa démarche, à la richesse, à l'élégance de son

costume, à son coursier superbement harnaché, qu'il était le roi de la fête. Ses yeux étaient étincelants; son visage gracieux, rayonnant. Il était heureux. Derrière lui, marchaient le comte Luca, et toute l'élite de la noblesse corse.

L'entrain régnait déjà parmi les cavaliers. Mais quand le soleil eut réchauffé la terre de ses rayons brûlants, on n'y tint plus. La marche entraînante des chevaux augmenta la gaîté. Ce ne fut plus qu'une cavalcade. On n'entendait que le galop monotone des coursiers, des phrases inachevées, que les cavaliers, en s'excitant à la course, échangeaient entre eux. Seul le fiancé marche lentement, avec dignité; il n'est escorté que par les personnes âgées.

A quelques milles de la maison de la jeune fille, les cavaliers s'arrêtent; le calme se rétablit; on se groupe autour du fiancé. Au galop, on entre alors dans le village au milieu des vivats, des réjouissances publiques.

La cérémonie des fiançailles est très simple. Le père de la jeune fiancée reçoit le jeune homme sur le seuil de sa porte; il l'introduit ensuite, en compagnie de sa fille, dans le salon. Le fiancé y fait la connaissance de sa nouvelle famille. Il présente après sa future à son père, à toute son escorte. On se fait des vœux réciproques; on casse des noix, des amandes; on prend des rafraîchissements. On part. Là, est toute la cérémonie des fiançailles.

Quelques jours après, le futur vient passer

une semaine dans la maison de la fiancée.

Le soir, après les présentations d'usage, Alfonso reprenait le chemin de Forcone. A son air pensif, distrait, on devinait facilement qu'il s'éloignait à regret de Diana. Mais il maîtrisait son émotion; il faisait des efforts pour que rien ne parut au dehors. De temps à autre cependant, en songeant qu'il reviendrait bientôt à Sollacaro, la joie reparaissait sur son visage. Sa gaîté le trahissait; comme s'il y retournait dejà, instinctivement, il éperonnait, son coursier; il hâtait la marche. L'infortuné! il ignorait ce qui allait arriver.

Les deux châteaux étaient en face l'un de l'autre, chacun sur une hauteur dominant la vallée du Taravo. A vol d'oiseau, la distance qui les séparait, pouvait être d'une lieue. On aurait dit qu'ils s'épiaient, prêts à s'entre-détruire à la première hostilité.

A la brune, de part et d'autre, on alluma de grands feux. C'était l'annonce de l'heureuse alliance qui venait d'être conclue. Il y eut des réjouissances; on passa ainsi dans la joie la plus grande partie de la nuit. Puis les coups cessèrent; les feux s'éteignirent. On se livra au sommeil.

A peine eut-on été couché, que, chose étrange! des bruits singuliers se firent entendre. Ici, c'était le son sourd d'une cloche fêlée; là, c'étaient les pleurs de toute une famille; plus loin, on entendait des paroles entrecoupées, plaintives.

Des voix sans nombre, discordantes, remplissaient la vallée. On avait beau regarder, chercher à se rendre compte d'où partait ce vacarme, on ne voyait rien, on n'apercevait aucun être humain, ni quoique ce soit. Mais c'étaient toujours des voix aigües, des cris déchirants qui résonnaient tout autour. Il y avait de quoi frissonner. Quelques uns crurent même y distinguer le nom d'Alfonso.

L'épouvante était générale; on n'en dormit pas de toute la nuit. Le lendemain différentes versions circulaient dans le public, chacun expliquant à sa manière ces faits étranges. Tous cependant s'accordaient à dire que de grandes calamités allaient fondre sur le pays.

L'effroi devint encore plus grand, quand des personnes eurent assuré avoir reconnu dans ce concert plaintif, étrange, la voix du comte Luca, celle de la comtesse son épouse. Ceux-ci demandaient à grands cris leur enfant. On en conclut qu'Alfonso était menacé; on le garda à vue. De peur qu'on ne lui tendit des embûches, il ne lui fut plus permis de sortir de chez lui; il dut renoncer, contrairement à l'usage, à se rendre à Sollacaro.

Mais qui pourrait se soustraire à sa destinée? Qui changerait l'ordre que Dieu a établi dans le monde? Nous sommes entre ses mains comme de fragiles instruments; il en dispose comme il lui plaît.

En Corse, on prétend que ces bruits, que ces

voix mystérieuses qu'on entend, sont des avertissements que donne le ciel. On est même persuadé que ce sont les parents d'outre tombe qui, revêtant différentes formes, viennent prévenir leurs enfants des dangers qui les menacent. Ce qui est certain, c'est que dans ce pays, on raconte des faits étranges, palpitants d'intérêt ; on en a pour garants de vénérables vieillards, dignes de foi.

Rien, en effet, n'est aussi intéressant que les veillées en Corse. En couronne près d'un bon feu, le vin sur la table, plusieurs personnes racontent des histoires. La conversation roule généralement sur les revenants, sur les fantômes. C'est amusant. On ne se fatigue pas d'écouter le narrateur. Mais à la fin, après tous ces récits plus sombres les uns que les autres, on est saisi d'un certain frisson; on se sent impressionné ; on craint, on redoute de pénétrer dans la chambre à coucher, d'y éteindre la lampe.

L'un narre que pendant qu'il dormait, il a été éveillé par une main glaciale ; que ses draps de lit ont été jetés par terre ; qu'il a entendu quelqu'un se rouler sur le plancher, y gémir. Un autre affirme avoir ouï le râle d'un mourant. Un troisième assure avoir vu dans sa chambre un cierge s'allumer, puis s'éteindre. D'autres prétendent avoir rencontré des processions mystérieuses où l'on chantait les litanies, le *Libera me Domine.* On y croit. Aussi, quand on se sépare, on est transi de

peur; on n'ose plus se déshabiller; on ne peut plus surtout s'endormir. On est la proie de mille chimères.

D'ailleurs, sans vouloir expliquer tous ces faits qui, à notre humble avis, peuvent parfaitement se produire, pourquoi n'admettrait-on pas que le démon, pour tromper la foi des simples, des ignorants, prendrait toutes ces formes, afin de faire croire que, soit qu'on meure en état de grâce, ou en état de péché mortel, on aboutit au même résultat : à errer sans fin de village en village, de chemin en chemin? Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que cette population si intelligente, si pleine de foi, est imbue des préjugés les plus monstrueux, des croyances les plus bizarres. On en est étonné ; on ne s'explique pas cet assemblage de vertus chrétiennes, de folles superstitions. Mais nous ne prétendons pas imposer notre sentiment; on en croira ce qu'on voudra.

Jusque-là, on n'avait entendu que des bruits vagues; seule l'attention du public était éveillée; mais on n'avait rien de précis. On ne pouvait faire que des conjectures. Bientôt on eut des données plus précises. Il y en eut qui purent indiquer l'endroit où se passerait la scène, annoncer qu'Alfonso y trouverait la mort, que le sang coulerait à flots, que des cris de désespoir s'élèveraient de toutes parts, qu'à Sollacaro régnerait la même panique, le même désordre, qu'on y verserait des pleurs.

C'était un mystère; personne ne savait y rien lire.

Devait-on croire que le jeune d'Ornano serait victime d'une trahison, d'un guet-apens ? Que Hugues Colonna ne lui avait proposé sa fille que pour le tenir, s'en débarrasser? Telles étaient les questions qu'on se posait à voix basse, qui volaient de bouche en bouche. Personne cependant ne trouvait de solution au problème ; ce n'étaient que des suppositions hasardées ; mais, à force de bavardage, on avait fini par semer la défiance.

Le comte Colonna était froissé de tous ces chuchotements. Il ne pouvait pas comprendre qu'on mît en doute sa bonne foi, qu'on le soupçonnât d'une infamie, lui qui, en toute rencontre, s'était montré homme de cœur. Aussi ne dissimulait-il pas son mécontentement, son indignation. Il était prêt à en tirer vengeance.

De son côté, le comte d'Ornano était soucieux, indécis ; il ne savait s'il devait croire à ces bruits, ou les rejeter ; la question était très délicate ; elle demandait de la réflexion, du sang-froid. Aussi n'osait-il se prononcer. Mais, en attendant il empêchait son fils de se rendre à Sollacaro.

Les choses, comme on le voit, prenaient mauvaise tournure. Les relations étaient tendues ; on craignait une rupture. Cette alliance qui tout à l'heure avait si étroitement uni les sujets des deux comtes, menaçait de tourner au tragique. On s'épiait ; les deux peuples, sans motifs sé-

rieux, se tenaient sur la défensive. On armait. Chose étrange ! ce fut cette défiance qui sauva la Corse de l'invasion des Sarrasins.

Le 26 juin, huit jours après l'abbraccio (1), on aperçut sur le soir, dans le lointain, quelques barques qui paraissaient se diriger vers le golfe du Taravo. On n'y fit pas attention ; on crut que c'étaient des pêcheurs ; on les laissa approcher du rivage. D'autres navires arrivèrent pendant la nuit.

A minuit, quand tout est calme, les Sarrasins débarquent. Les uns profitent de la nuit pour mettre leurs vaisseaux en sûreté ; d'autres choisissent un camp, le fortifient. Les plus hardis, sans perdre de temps, courent attaquer le château de Forcone ; ils espéraient le surprendre.

Le choc fut terrible. Comme on s'attendait au château à une attaque de la part du comte Colonna, on s'était fortifié. Les fossés avaient été entourés de palissades ; on avait élevé partout des redoutes. Des hommes aguerris veillaient sur les retranchements.

Çà et là, pour rendre les accès du château difficiles, on avait entassé des rocs énormes ; c'étaient autant de citadelles qu'il fallait escalader ; les assaillants ne pouvaient qu'y trouver la mort. Aussi, dès qu'on a crié : aux armes ! la résistance est vite organisée ; les forts sont occupés ; chaque soldat est à sa place. La mort fait de tristes ravages parmi les Sarrasins.

(1) C'est sous ce nom qu'on désigne les fiançailles en Corse.

Ces derniers ont encore un autre ennemi à combattre. Au son de la conque marine qui résonne sur les hauteurs de Forcone, et qui trouve un écho à Sollacaro, ceux qui sont valides dans la campagne prennent les armes ; ils volent au château. Mais il leur est impossible d'en approcher. Les Sarrasins l'ont déjà cerné de toutes parts.

Les Corses s'arrêtent ; c'est pour se retrancher. De chaque rocher, de chaque ravin, ils font un fort. Ils portent ainsi la mort, l'épouvante, dans les rangs ennemis.

Les Sarrasins sont au désespoir ; mais ils ne peuvent encore se résoudre à reculer. Dans leur rage, décidés à tenter un dernier effort, ils se jettent avec furie sur tout ce qui leur tombe sous la main : ils se battent en désespérés ; mais ils n'avancent pas. On aurait dit que devant eux se trouvait un mur d'airain ; ils ne réussissent qu'à mordre la poussière.

D'heure en heure, leur situation s'aggrave ; leurs rangs s'éclaircissent ; ils sont à leur tour cernés de toutes parts. Qui leur dit qu'avec le jour, ils n'auront pas de nouveaux ennemis à soutenir ? Ils ne peuvent échapper à un désastre complet que par la retraite. Mais quel chemin prendront-ils ? Ils l'ignorent : le pays leur est inconnu ; ils craignent pendant la nuit, de tomber dans des embuscades. Aussi, malgré le feu ennemi, ils se décident à attendre le jour, avant de tenter aucun mouvement.

La déroute fut alors affreuse. Le désordre se mit dans les rangs des fuyards ; on assista à un spectacle déchirant. Les uns sont déjà blessés ; à bout de forces, contraints de s'arrêter, par leurs gémissents, ils supplient leurs compagnons de ne pas les abandonner. Les vallons répètent tristement leurs cris lugubres. Les autres s'égarent ; de chaque rocher, de chaque taillis, part le coup fatal qui leur donne la mort. D'autres poursuivent leur chemin ; mais c'est au milieu des plus grandes difficultés. Harcelés sans cesse, épuisés de fatigue, ils n'échappent à un danger que pour en rencontrer un autre. Le comte d'Ornano est partout ; il ne leur laisse même pas le temps de respirer. Ils eussent été écrasés jusqu'au dernier, si on ne fut pas venu à leur secours. Ce renfort leur permit de gagner leur camp ; ils s'y fortifièrent.

Sur ces entrefaites, arriva le comte Colonna. Instruit du débarquement des Sarrasins, de l'attaque de Forcone, il était accouru à la hâte au secours des assiégés. L'élite de ses hommes l'accompagnait. Il avait, en même temps, envoyé des exprès partout. De toutes parts venaient à lui des troupes fraîches, aguerries.

Les Sarrasins furent aussitôt investis. Les issues furent interceptées. Ils ne purent plus communiquer avec la mer. Sans eau, sans vivres, ils étaient condamnés à périr par la faim, par la soif.

Ils étaient dans une triste situation. Le nombre de leurs ennemis augmentait sans cesse. Leurs

palissades étaient insuffisantes. Ils ne pouvaient échapper au massacre qu'en se frayant une route à travers les rangs ennemis. Néanmoins, ils temporisaient ; ils espéraient que leur flotte qui était déjà en mer, arriverait; mais une tempête qui sévissait depuis le matin sur la Méditerranée, leur fit perdre courage; ils crurent qu'elle ne cesserait pas. Aussi toutes leurs espérances s'évanouirent; ils résolurent, le lendemain, à l'aube naissante, de s'ouvrir un chemin vers leurs vaisseaux.

On vit alors des prodiges de valeur des deux côtés.

Les Sarrasins s'élancèrent comme des lions de leurs retranchements; ils brisèrent, détruisirent tout sur leur passage. Les Corses, un moment ébranlés, revinrent bientôt de leur surprise ; ils combattirent avec toute l'énergie dont ils sont capables; ils ne défaillirent pas.

La mêlée fut affreuse. Les Sarrasins voulaient, à n'importe quel prix, gagner leurs vaisseaux. Les Corses se refusaient à leur livrer passage. Longtemps la victoire resta indécise. De part et d'autre, on luttait avec acharnement. On voyait aux prises, les deux plus vaillants peuples du monde.

Les Sarrasins cependant auraient triomphé ; leurs rangs étaient compacts, serrés. Les Corses, au contraire, échelonnés sur un terrain inégal, ne pouvaient se soutenir que faiblement les uns les autres.

Alors parut terrible, menaçant, le jeune comte d'Ornano; il était suivi d'un gros escadron. A cette vue, les Sarrasins perdent contenance; ils se troublent; bientôt commence la débandade.

Les Corses ont le temps de se grouper; ils suivent de près les Sarrasins; ils ne leur donnent ni trève ni merci; ils en font un carnage épouvantable. Des heures entières sont employées à cette triste boucherie.

Malheureusement Alfonso se laissa entraîner trop loin. Il ne consulta que son ardeur guerrière. Son père ignorait même qu'il eût pris les armes; il le croyait occupé à garder les bagages.

Le jeune imprudent paya cher sa témérité; il n'eut même pas le temps d'avertir du danger où il se trouvait. Tout d'un coup, en effet, quand il s'y attendait le moins, il se voit entouré de Sarrasins. Ses compagnons se battent en désespérés; mais ils sont écrasés par le nombre; ils succombent tous à ses côtés. Lui-même, épuisé de fatigue, affaibli par une blessure qu'il a reçue à la poitrine, chancelle, tombe, perd connaissance. Les Sarrasins s'en saisissent, le chargent sur leurs vaisseaux; ils prennent le large.

Le soir de cette triste journée, beaucoup manquaient à l'appel. Ils étaient tombés vaillamment sur le champ de bataille, en vendant cher leur vie; en mourant, ils avaient eu la consolation de voir leur pays sauvé. On connaissait déjà le nom de la plupart de ces braves. Toutes les familles

comptaient des morts. Ce n'était qu'un long cri de douleur qui retentissait d'un bout à l'autre de la piève. On oubliait qu'on avait remporté une grande victoire.

Déjà la nuit était venue de ses ombres couvrir ce vaste champ de carnage. Tout dans la nature était rentré dans le silence. Seuls les blessés, les mourants faisaient entendre de lugubres gémissements; ils appellaient au secours. Mais qui aurait osé s'aventurer au milieu de ces forêts immenses, remplies peut-être d'ennemis, où l'on pouvait à chaque pas recevoir un coup mortel? Aussi l'anxiété était grande; la douleur profonde; on n'en dormit pas. C'étaient partout des scènes déchirantes. Les parents répondaient à l'appel de leurs mourants par de longs cris de douleur; on y lisait la compassion, le désespoir. C'était un spectacle à fendre le cœur. Ce qui augmentait encore le trouble, c'est qu'Alfonso ne paraissait pas.

Le jour arriva enfin. Il éclaira de sa douce lumière ce carnage affreux.

Les corps étaient pêle-mêle, mutilés, sanglants. Quelques-uns respiraient encore; ils n'avaient qu'un souffle de vie, prêt à s'échapper à chaque instant. Seuls les Sarrasins dormaient du sommeil de la mort; aucun n'avait survécu à ses blessures; ils s'étaient achevés eux-mêmes de peur de tomber entre les mains de leurs ennemis.

Alfonso n'avait pas encore paru. On ne le trouvait ni sous le tas des morts, ni dans les profondeurs des forêts; on était inquiet. On se

rassura un instant, en pensant qu'il pouvait être à Sollacaro. Mais bientôt on connut la triste réalité des faits.

Non loin de la mer, dans une vallée profonde, sous un monceau de cadavres, on entendait un homme râler. Il se débattait tristement contre les étreintes de la mort, au milieu des plus horribles souffrances. C'était Pianelli, jeune cavalier de la suite d'Alfonso. Ce guerrier avait longtemps lutté à côté de son prince; il l'avait constamment couvert de son corps. Mais, blessé à mort, il était tombé. Dans cette posture, gisant à terre, il avait eu la douleur de voir son maître chanceler, tomber, s'évanouir. Il avait fait des efforts pour voler à son secours; mais il n'avait pu se relever. Il vit alors les Sarrasins s'emparer d'Alfonso, le charger sur leurs vaisseaux, partir.

On s'approcha du mourant. On ne trouva qu'un homme horriblement mutilé; il était couvert de blessures, de sang. Son corps n'était plus qu'une plaie. De ses lèvres livides s'échappait difficilement un souffle de vie, prêt à s'éteindre; il n'avait que quelques instants à vivre.

On l'interrogea. Le mourant ne put articuler que quelques syllabes. Ce fut assez; on apprit le fatal événement: Alfonso, blessé, mourant, avait été enlevé par les Sarrasins.

Cette triste nouvelle se répandit comme l'éclair. On fut d'abord dans la stupeur; puis l'étonnement fit place à la réflexion. On n'en-

tendit plus que des cris déchirants. Alfonso était aimé. Sa perte causa une douleur universelle, profonde; on ne pouvait s'en consoler.

On était exaspéré qu'Alfonso fut au pouvoir des ennemis, On aurait voulu le secourir. Mais il n'y avait plus à y songer. Les Sarrasins avaient déjà gagné la haute mer. A Forcone, il n'y avait aucun navire pour les poursuivre, les atteindre ; il fallait se résigner.

Rien n'égalait la douleur du comte Luca. Comme Evandre, il pleurait sur la perte d'un fils unique. Ses gémissements remplissaient les vallons; les échos redisaient tristement le nom d'Alfonso ; mais rien ne venait adoucir son amertume. Plus malheureux que le prince latin, il ne pouvait même pas contempler le visage de son fils,coller ses lèvres sur le front de son enfant, lui dire un dernier adieu.

Il n'avait plus devant les yeux que l'image d'Alfonso. Il lui semblait le voir blessé, couvert de sang, chargé de chaînes. Ses sanglots l'étouffaient. « Mon fils ! mon fils ! s'écriait-il, si du moins, en tombant, tu ne pouvais plus souffrir ! Mes larmes eussent eu un terme. Mais comment reposerai-je, maintenant que je te sais couvert de blessures, en esclavage? Chaque jour augmentera ma douleur ; mon existence ne sera plus qu'un supplice. Je ne pourrai ni te venir en aide, ni partager ton sort. Alfonso ! Alfonso ! ne valait-il pas mieux que je te susse mort ! Je souffrirais moins. »

Puis, un morne silence succédait ; il n'était plus maître de lui-même.

Son esprit était flottant, incertain ; ses idées se suivaient avec peine, sans ordre ; il était comme anéanti ; il n'était plus reconnaissable. Tantôt, en envisageant d'un regard distrait, toute la grandeur de son malheur, il s'abîmait dans une profonde rêverie ; puis, il en sortait soudain pour éclater en sanglots, en gémissements. Tantôt, c'étaient des reproches qu'il s'adressait à lui-même :

« Père insouciant, infortuné, s'écriait-il, qu'as-tu fait ? Tu as mené ton enfant la à boucherie ; tu n'as pas même daigné diriger ses premiers pas. O mon enfant ! mon pauvre enfant ! Est-ce ainsi que je devais te prouverma tendresse, mon amour ? »

Puis, arrivait le souvenir de son fils blessé, captif, enchaîné sur un vaisseau ennemi.

Alors une cruelle douleur le saisissait ; il était haletant, hors de lui-même. Si on ne l'eut retenu, il se fut déchiré le visage. Tantôt enfin, comme s'il revenait d'une longue léthargie, sans savoir ce qu'il disait, il appelait son enfant :

« Alfonso ! Alfonso ! où es-tu ? Qui veillera sur ton vieux père ? Qui lui fermera les yeux ? Qui lui rendra les honneurs de la sépulture ? Ta mère, tu l'abandonnes aussi ? Qui lui apprendra la triste nouvelle ? Qui lui en détaillera les circonstances ? Comment supportera-t-elle un si rude coup ? ô mon fils ! n'abandonne pas ton père ! Ne quitte

pas ta mère ! Réponds moi ! un mot ! mon enfant, une parole ! »

Soudain, comme s'il revenait à lui, il s'écriait : « Père infortuné ! Que valent désormais tes regrets tardifs ? Pleure ! Ton malheur est irréparable ; pleure ! Te ne verras plus Alfonso. Sa mère s'en prendra à toi seul.

« O mort ! Qu'attends-tu pour venir me chercher? Que ne suis-je tombé à la place de mon fils ! Je ne traînerais plus maintenant une vieillesse inutile, à charge à tout le monde. Malheureux que je suis ! Il fallait que je survive à ma disgrâce ! Ce fils que je pleure, vit-il encore ? Il n'est peut-être plus ? S'il vit ? dois-je m'en réjouir? Il n'est plus qû'un esclave ! sort déplorable ! Est-ce ainsi que devait être récompensée la valeur ? Que devait finir l'orgueil de mes vieux ans ! O Alfonso ! mon pauvre enfant ! comment suppórterai-je ma douleur ? Qui me consolera ? »

Il parlait encore. On vint l'avertir que le comte Colonna, accompagné de sa fille, était arrivé au château.

Le comte Luca s'arracha avec peine à l'endroit où son fils était tombé. On aime voir le lieu où l'un des nôtres a péri. Quelque chose vous y retient, vous parle au cœur ; on est à la fois attendri, consolé; mais par considération pour le comte Colonna, il reprit le chemin de Forcone, sans cesser pourtant d'être à sa douleur.

Il marchait sans savoir où il allait ; il était distrait, réoccupé. Cent fois, si on n'eut veillé

sur lui, il fut tombé dans un précipice ; il se fut heurté contre un arbre, contre un rocher.

Puis, à haute voix, il appelait son fils. Mais Alfonso ne répondait pas ; seuls dans le lointain, les échos répétaient son nom. Alors c'était la mère, la fiancée qui se présentaient à son esprit ; il était surexcité.

« Que leur dirai-je, s'écriait-il ? Quels reproches me feront-elles ? Comment supporterai-je cette dernière épreuve ? ô mon fils ! mon fils ! »

Mais ce nom, ce doux nom, loin d'atténuer sa douleur, ne faisait que l'augmenter ; il était au désespoir.

Il marchait encore, quand il tomba dans les bras du comte Colonna. Un instant l'un et l'autre restèrent muets de douleur, sans pouvoir se parler, les larmes aux yeux. C'était une scène navrante ; on était attendri. Dans l'entourage des deux comtes, on pleura.

Hugues Colonna rompit enfin le silence. Ce fut pour consoler son illustre ami.

« Vous savez, dit-il, comte, combien je partage votre douleur. Alfonso devait être mon fils ; je pleure avec vous un enfant. D'ailleurs tout n'est peut-être pas perdu. Qui sait si Dieu ne nous réserve pas une surprise ? Pour moi, j'ai le pressentiment que nous reverrons Alfonso. Mais fut-il mort, nos larmes doivent avoir un terme. Levons plutôt nos regards vers le ciel. Dieu nous y fera trouver celui que nous venons de perdre. Notre attente ne peut être longue ; nous touchons pres-

que au seuil de l'éternité; nous n'avons plus longtemps à souffrir. »

« On ne regrette pas la terre, quand on a connu les misères de la vie, constaté l'inanité des choses d'ici-bas. Il est aussi des circonstances, comte, qui nous commandent des efforts. Nous nous devons, en effet, aux autres. On sera résigné si nous le sommes ; notre exemple sera suivi. Aussi, n'écoutons plus notre douleur. Il est temps de rentrer au château. Ces dames nous y attendent; elles ont besoin d'être consolées.»

Puis, tenant son ami par le bras, le comte Colonna prit le chemin de Forcone.

Une scène navrante les y attendait. La comtesse d'Ornano, muette de désespoir, s'arrachait les cheveux, se déchirait le visage. En proie à sa douleur, elle ne se possédait plus; elle allait à la dérive, laissant échapper des cris rauques, des sons inarticulés. Parfois, elle s'asseyait comme une masse ; puis elle se levait soudain. Son aspect était hideux ; ses yeux hagards. Comme une folle elle n'écoutait plus rien ; elle ne voyait plus personne. Elle voulait être tout entière à son malheur, à ses larmes. On était obligé de la surveiller ; on ne pouvait plus la perdre de vue un seul instant. Son état inspirait les plus vives inquiétudes.

Dans un coin de la salle, on voyait Diana sanglottante, toute en pleurs. Son visage était pâle; ses yeux ternes; sa voie fatiguée. Elle était méconnaissable. Par intervalles, elle laissait

échapper des sons aigus que les voûtes du château amplifiaient étrangement.

Ce spectacle remplissait l'âme de tristesse ; l'émotion gagnait tous les cœurs. On plaignait la mère; on s'apitoyait sur la jeune fille. Ce n'était partout que des pleurs, des sanglots.

Les deux comtes étaient atterrés ; ils auraient voulu par leur attitude ferme inspirer la confiance, ranimer les esprits. Mais à un pareil spectacle, l'émotion les gagnait ; ils n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes. Leur parole entrecoupée trahissait leur douleur. Ils pleuraient à leur tour.

A ce moment, des différentes parties de l'île, arrivaient au château les parents, les amis du comte d'Ornano. On ne parla que d'Alfonso ; il ne pouvait en être autrement. Ces visites n'apportaient aucune consolation ; c'était un surcroît de douleur.

Partout on s'était ainsi associé au deuil des d'Ornano. Cette famille, comme nous l'avons déjà dit, était sympathique en Corse ; on y partageait ses joies comme ses peines. Aussi on ne sera pas étonné si les regrets furent universels, la douleur générale.

Les parents surtout étaient désolés ; ils étaient inconsolables de la perte d'Alfonso. Leur tristesse était peinte sur leur visage.

En approchant de Forcone, les femmes faisaient retentir les airs de leurs gémissements lugubres ; elles se lamentaient. On leur répondait du

château sur le même ton, par les mêmes cris. C'était une scène navrante. Il y avait dans la foule comme un frémissement indescriptible ; personne ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Les hommes, au contraire, marchaient gravement, en silence ; tout chez eux respirait la douleur. En présentant leurs condoléances au comte, on les entendait s'écrier : « Si du moins nous pouvions venger Alfonso ! » Ce cri était l'expression sincère de leur âme. Ils l'eussent vengé, si une mer infranchissable ne les eut séparés des Sarrasins.

Toutes ces visites, loin d'adoucir le chagrin des d'Ornano, ne faisaient que l'augmenter. Chaque personne, en effet, répétait les mêmes condoléances, exprimait les mêmes regrets ; on ravivait ainsi une douleur qu'un rien aurait suffi à allumer. Alors les mêmes scènes recommençaient ; c'étaient les mêmes cris. La désolation était à son comble.

Pendant huit jours, on ne fit que se lamenter au château. Les gémissements ne cessèrent un instant de s'y faire entendre ; on s'y laissait aller au désespoir ; on n'y prenait plus de nourriture. On fut mort de faim, de chagrin, si le comte Colonna n'y eut porté remède.

Hugues coupa court à toutes ces visites, en éloignant de Forcone le comte et la comtesse d'Ornano. Ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit; il lui fallut insister, supplier. Ils cédèrent ; mais ce ne fut pas sans une vive résistance. Ce fut à

contre-cœur qu'ils prirent le chemin de Sollacaro.

En partant, ils ne purent retenir leurs larmes. C'est avec amertume qu'ils se souvinrent des joies qu'ils avaient goutées dans leur château ; ils ne pouvaient se faire à l'idée, qu'ils étaient obligés de le quitter pour chercher ailleurs le calme, la consolation, la paix ; ils se refusaient à croire à leur infortune ; il leur semblait que c'était un rêve.

Mais le souvenir d'Alfonso ne tardait guère à se présenter à leur esprit ; ils le voyaient captif, chargé de chaînes, malheureux ; parfois même ils se le figuraient mort. A cette pensée, leur cœur se brisait de douleur ; ils éclataient en sanglots ; leurs yeux versaient un torrent de larmes. De temps à autre aussi, ils tournaient tristement leurs regards du côté de Forcone. Il leur semblait que leur château, dans son isolement, dans son deuil, leur reprochait leur abandon, leur ingratitude ; ils poussaient de profonds soupirs ; puis suivaient les pleurs.

Ils arrivèrent à Sollacaro épuisés de fatigues ; on aurait dit qu'ils venaient de faire un long voyage. Mais ils ne trouvèrent dans le château des Colonna ni consolation, ni joie ; ils ne prirent plaisir à rien ; tout les y laissa froids, indifférents. Leur douleur subsistait aussi vivace, aussi profonde qu'auparavant. Les larmes étaient seules leur partage ; ils étaient abattus, désolés.

Diana partageait leur douleur. Elle était dans

une grande prostration; ses yeux versaient un torent de larmes. Aussi ses traits s'altéraient ; sa maigreur devenait extrême. Elle n'était plus qu'une ombre, qu'une pâle image de la Diana d'autrefois. Elle était méconnaissable.

La scène, en changeant de place, n'avait pas diminué d'intérêt. Le chagrin était le même ; les larmes coulaient toujours. Sollacaro, aussi bien que Forcone, était impuissant à soulager une si grande amertume. Ces cœurs désolés ne se plaisaient que dans les pleurs.

Aussi leur séjour ne fut pas de longue durée à Sollacaro. Ils retournèrent aussitôt à Forcone. Le comte Colonna les y accompagna; il passa quelques jours avec eux. En vain essaya-t-il d'adoucir leur chagrin; tout fut inutile; leur douleur était aussi profonde que le premier jour ; on ne lui trouvait pas de remède. L'un et l'autre n'avaient plus qu'un désir : mourir; la vie leur était à charge.

Cependant, chose incroyable, leurs souffrances ne les accablaient pas; on aurait dit, au contraire, qu'ils y puisaient une nouvelle vigueur, de nouvelles forces. On était étonné de les voir encore debout.

Le comte Colonna était affligé de la perte d'Alfonso. Il avait pleuré ce dernier comme un fils ; ses regrets duraient encore à son endroit. Le triste état du comte d'Ornano le touchait aussi. Il avait mis tout en œuvre pour le consoler ; il ne s'était épargné en rien. Sa conduite avait été celle d'un homme de cœur.

Mais, au sujet de sa fille, il était sans inquiétudes. Ses larmes lui paraissaient devoir bientôt tarir ; il songeait même à la marier.

Il ne pouvait pas, en effet, la laisser toujours à sa douleur. Sa santé en souffrait. On commençait même à être fatigué de son deuil, de son chagrin, de ses larmes. On la trouvait exagérée.

Le comte prit à part sa fille. Sans blâmer ses larmes, il lui fit doucement comprendre qu'il était temps d'y mettre un terme.

« Sans doute, dit-il, nous avons fait une grande perte dans Alfonso. Sa mémoire mérite nos regrets. Mais si nous pleurions trop longtemps, nous insulterions à la Providence ; nous critiquerions ses décrets. Nos larmes blessent également toutes les grandes familles de l'île : elles pourraient croire que nous les jugeons inférieures aux d'Ornano ; que nous dédaignons leur alliance.

« Nous courrons risque plus tard d'éprouver des refus ; elles seraient dans leur droit. Leurs jeunes gens en valent d'autres ; ils sont braves, actifs, courageux. Leur alliance ne peut que nous honorer. Le comte d'Ornano ne saurait blâmer votre mariage ; il ne peut que l'approuver. Il serait le premier, si nous le consultions, à vous le conseiller. Que gagnerions-nous donc d'ailleurs à attendre ? Nous ne pouvons qu'y perdre. Alfonso n'existe plus ; s'il vivait, on aurait eu de ses nouvelles : on l'aurait aperçu. Vivrait-il ? Nous ne pouvons pas, dans l'incertitude, l'attendre

indéfiniment. Remercions plutôt la Providence que le mariage n'ait pas été célébré; elle nous laisse libres de faire un autre choix, de voler à un autre hyménée. »

Le raisonnement du comte Colonna était sensé, concluant. Mais il n'avait nullement ébranlé la résolution de la jeune fille. Diana avait résolu de ne contracter aucun autre engagement, de rester sourde à toutes les avances. Elle se promettait de pleurer Alfonso jusqu'au dernier soupir.

Il n'était pas difficile de deviner sa réponse.

« Ma résolution, dit-elle, est prise ; je ne veux plus qu'on me parle de mariage : je ne changerai pas dans mes affections. D'ailleurs — comme si elle voulait donner une lueur d'espérance à son père, — pourquoi en causerions-nous maintenant? Il n'y a rien de prêt. Ne suffit-il pas de s'en occuper au moment voulu ? Je crois même qu'il serait convenable, avant de rien conclure, de consulter le comte d'Ornano, de connaître son sentiment. Je le considère comme un père ; son approbation me ferait bien plaisir. Je pourrais dans ce but, si vous l'agréez, me rendre à Forcone. »

Le comte Colonna aurait désiré une réponse catégorique. Mais il n'insista pas ; il parut même satisfait. Conformément au désir de sa fille, il lui permit de se rendre auprès du comte d'Ornano. Il espérait ainsi, par la douceur, pouvoir vaincre ses répugnances.

Diana quitta Sollacaro le jour même ; il lui tardait de donner libre carrière à ses larmes.

Forcone, par ses lugubres souvenirs, s'y prêtait admirablement.

En arrivant, elle ne dit rien au comte d'Ornano des projets de son père. Elle était tout entière à sa douleur ; elle priait ; elle pleurait ; là était toute sa distraction. De temps à autre, elle se rendait non loin du château, sur un pic escarpé. De là elle regardait la mer ; mais aucune barque ne paraissait ; ou si elle en apercevait une, c'était pour la voir aussitôt s'éloigner. D'ordinaire, c'était toujours même solitude, même silence. Alfonso ne se montrait pas à ses regards épleurés. La nuit seule venait l'arracher à son pic, à ses méditations.

Avec le jour ses observations recommençaient ; on la revoyait à son poste. Mais c'était toujours inutilement. Rien ne venait adoucir son chagrin, ou plutôt elle était insensible à tout.

Le comte d'Ornano ne négligeait rien pour la distraire ; il oubliait sa propre douleur pour consoler celle de Diana qu'il aimait comme sa fille. Il trouvait même quelques paroles d'encouragement. Tout était inutile. Diana était toujours triste, toujours affligée. Les larmes étaient son partage.

Pendant son séjour à Forcone, plusieurs partis avantageux s'étaient présentés. Les plus grandes familles de la Corse aspiraient à la main de Diana. Aussi le comte Colonna crut qu'il était temps que sa fille se prononcât ; à cet effet, il envoya la chercher.

Nous avons dit ailleurs, comme on l'aura remarqué, que c'est le père de la jeune fille qui fait les premières démarches. Ici nous avons l'air de nous contredire. Nous avons donc besoin, pour nous éviter une critique désobligeante, de donner quelques explications.

Le jeune homme ne demande jamais le premier une jeune fille en mariage. S'il recevait un refus, il serait le jouet de tous ses camarades ; on le montrerait au doigt. Les autres jeunes filles se font un point d'honneur de ne pas le convoiter ; elles ne veulent pas épouser un homme qu'une de leurs compagnes a refusé ; autrement elles seraient enveloppées dans le même dédain; on ne parlerait que d'elles ; elles seraient l'objet de toutes les conversations. Ce qui fait que le jeune homme n'est plus recherché par personne; il est complétement délaissé. Il ne trouve à se marier que difficilement ; il est obligé d'épouser une jeune fille d'une condition inférieure à la sienne.

Aussi le jeune homme, bien qu'il aime une jeune fille, ne fait aucune démarche ; il attend : il la laisse plutôt se marier que de découvrir ses sentiments.

Cet inconvénient n'existe pas pour la jeune fille. Comme on a pu le remarquer, ce n'est pas elle qui fait les premières démarches ; c'est son père. Elle ignore absolument ce qui se passe ; elle n'en est informée que si le jeune homme consent. Dans le cas contraire, on lui cache tout. On ne saurait donc rien lui reprocher ;

au surplus, le refus s'adresserait à son père. Le jeune homme ne peut en tirer aucune vanité; il ne sait pas quels sont les sentiments de la jeune fille; celle-ci pourrait bien ne pas partager les vues de son père.

S'il en était ainsi, le refus qu'essuierait le jeune homme — supposé qu'il ait consenti — serait compensé par les avances faites par le père de la jeune fille. Les deux familles sont également intéressées à garder le silence.

Il n'en est pas de même pour la femme qui est devenue veuve, ou pour la jeune fille qui a perdu son fiancé. Elle n'a plus alors de prestige. Fut-elle riche, un jeune homme de bonne famille, qui serait même pauvre, peut la demander. Il est son égal. Elle aurait mauvaise grâce à le refuser. On la blâmerait même si une cause légitime ne l'excusait. Elle serait réputée fière ; on rirait de ses exigences. Personne ne la regarderait plus. Le jeune homme, au contraire, en cas de refus, n'encourt aucun blâme. On suppose qu'il voulait badiner, qu'il ne parlait pas sérieusement. On l'excuse. Tous les torts sont du côté de la veuve ou de la jeune fille.

Après ces quelques explications, on trouvera, nous pensons, que nous ne nous contredisons pas ; on ne sera plus étonné si on recherchait Diana.

Revenons à notre sujet.

Au château de Forcone, les adieux furent déchirants. La jeune fille s'arrachait avec peine à

sa chère solitude , à son pic escarpé. Elle fondait en larmes. De leur côté, le comte et la comtesse d'Ornano sanglotaient ; c'était une scène de désespoir ; personne ne parlait. Tout à coup, au milieu de ce silence, retentit la voix du comte Luca :

« Allez, dit-il à Diana, où votre devoir vous appelle. Vous ne pouvez pas toujours vivre dans la tristesse ; vous méritez, ma fille, des jours meilleurs ; vous les trouverez en accomplissant la volonté de votre père. Les mânes d'Alfonso sont satisfaits de votre fidélité ; je vous en remercie. Puisse le Dieu tout puissant vous en savoir gré ! Puissiez-vous vous-même trouver parmi cette jeune, vaillante noblesse de la Corse, quelqu'un qui soit digne de votre cœur. Allez, ma fille ; pardonnez à ma douleur, si je m'exprime mal ; mais sachez que le père d'Alfonso sera toujours votre père. Vous pouvez disposer de lui comme il vous plaira. »

A ces mots, il versa un torrent de larmes.

La jeune fille ne répondit que par ses sanglots. Plusieurs fois, elle voulut parler ; toujours la voix expira sur ses lèvres. Elle ne put faire entendre que des sons inarticulés où se lisaient la douleur, la reconnaissance. Mais, intérieurement, elle vouait à Alfonso des regrets éternels ; elle lui jurait que jamais personne n'aurait sa main.

Tout étant prêt, il fallut partir. Diana ne put plus alors contenir sa douleur. Elle éclata en gémissements. Ses cris remplirent les vallons

d'alentour ; elle était folle de désespoir. L'assistance pleura avec elle. On maudissait l'heure fatale qui avait séparé ces deux existences qui se fussent si tendrement aimées.

A mesure qu'on approchait de Sollacaro, Diana devenait plus sombre. Elle entrevoyait déjà les combats qu'elle aurait à soutenir contre son père. Cette lutte l'effrayait. Elle tremblait pour la résolution qu'elle avait prise de rester fidèle à Alfonso. Mais cette crainte ne durait pas; son énergie savait en triompher ; la confiance renaissait aussitôt dans son âme. Elle était prête à la résistance.

Ce combat intérieur donnait je ne sais quel charme à sa physionomie dont il relevait la beauté. Diana était sublime dans sa rêverie ; personne n'osait l'en interrompre ; on l'y laissait tout entière.

En arrivant au château de Sollacaro, Diana y fut accueillie avec de grandes démonstrations de joie. On fêta son retour ; il y eut de grandes réjouissances. On voulait noyer dans la joie sa profonde tristesse. On espérait ainsi la porter insensiblement à une nouvelle alliance.

La jeune fille ne se laissa pas prendre au piège. Cet apparat la laissa froide ; elle ne se montra occupée que de sa douleur. On sentit qu'on avait à faire à une de ces âmes énergiques qui ne font que ce qu'elles veulent.

Quelques jours s'écoulèrent avant qu'on lui parlât de mariage. Encore son père s'y prit adroi-

tement. Il eut de nouveau recours à la douceur.

« Comme vous, ma fille, je pleure Alfonso ; j'oublierai difficilement son souvenir. Aussi est-ce pour moi une grande douleur d'avoir à lui substituer quelqu'un dans votre cœur ; je ne cède qu'à la nécessité. On dirait si vous ne vous mariiez pas, que personne n'a voulu de votre main. Ce serait une honte pour vous, comme pour moi. D'ailleurs quelle consolation, seule, sans famille, espérez-vous trouver dans le monde ? Croyez-vous que ç'en sera une de penser que vous êtes restée fidèle à vos engagements ? Ce serait une erreur, ma fille. Bientôt vous éprouveriez de grands regrets. Il vous convient donc de prendre une résolution, de vous décider. Maintenant vous avez le choix. Des partis avantageux se sont présentés ; plus tard, il pourrait ne pas en être de même. Peut-être seriez-vous obligée de vous allier à des familles qui n'ont ni votre origine ni votre fortune. Vous vous en voudriez à vous-même. C'est ce qui m'a engagé à vous rappeler. »

Diana, qui connaissait le caractère violent, altier de son père, qui savait à quels excès allait le porter son refus, usa pour gagner du temps, de stratagème, de ruse.

« Votre volonté, dit-elle à son père, est la mienne. Je ferai tout ce que vous désirerez. Mais je crains que ce ne soit encore trop tôt pour songer à mon mariage. Y pensez-vous ? Il n'y a que quelques mois qu'Alfonso est absent. On croirait

peut-être, — il y a tant de mauvaises gens dans le monde, — que nous avons souhaité sa disparition. Ne vaut-il pas mieux, pour éviter toute critique, attendre encore quelque temps ? Ceux qui prétendent à ma main, comprendront ce retard, me le pardonneront. Je suis même persuadée qu'ils m'approuveront ; l'amour d'ailleurs est patient ; il ne se lasse jamais. Il convient donc, tout bien pesé, de remettre à plus tard nos projets de mariage. Cette époque ne saurait être trop éloignée. Comme vous, je suis d'avis, si je dois me marier, qu'il ne faut pas attendre longtemps. »

Cette réponse embarrassa beaucoup le comte Colonna. Il ne se dissimulait pas les sentiments de sa fille. Mais, en homme adroit, il jugea à propos de ne rien brusquer. C'était le parti le plus sage, le seul qui convint à la situation présente. Il comprenait qu'il n'aurait réussi par la force qu'à irriter la résistance de sa fille. Aussi se montra-t-il satisfait. Il remit à plus tard ses projets de mariage. En attendant, il ne négligea rien pour contenter les désirs de sa fille.

Une nouvelle ambassade ne tarda guère à arriver. Elle flatta singulièrement le comte Hugues Colonna ; c'était le comte Bozzi, seigneur de la Foata, qui faisait demander la main de Diana. Le comte pensa que sa fille, cette fois, n'oserait refuser. Il croyait même tenir son consentement. Bozzi était le parent, l'héritier présomptif des d'Ornano. Jeune, vaillant, ressemblant à Alfonso, il avait tout pour plaire. En outre, il possédait

une grande fortune. Son nom était aimé, respecté partout ; sa puissance considérable; sa parenté nombreuse. C'était un des grands seigneurs de la Corse.

Cette fois encore le comte Colonna se trompa. Sa fille rejeta les offres qui lui étaient faites.

Le comte Hugues entra dans une grande colère; il ne se maîtrisa plus :

« Je suis, s'écria-t-il, le maître ici ; j'agirai en conséquence. Je n'attendrai plus votre bon plaisir. Votre obstination à tout refuser est sotte, ridicule ; on dirait qu'il n'y a que vous qui ayez perdu un fiancé ! Croyez-vous qu'elles ne vous valent pas ces veuves, qui, à la mort de leur mari, ont volé à d'autres hyménées ? Elles ont aimé, pleuré, gémi comme vous ; mais elles se sont résignées à leur triste sort. Aussi en faisant l'intéressante, — vous avez perdu moins qu'elles ; elles du moins pleuraient un mari, — vous ne réussissez qu'à faire rire de vous. Il est donc temps que vous en finissiez avec votre comédie ; j'en suis fatigué. Je vous laisse encore libre de faire un choix ; mais si vous tardez, ce mari, je le choisirai, moi ; je vous l'imposerai ; je vous traiterai comme une esclave qu'il convient de mettre à la raison. »

Diana ne se laissa pas déconcerter par cette boutade; elle connaissait le tempérament bilieux, violent du comte, son père. Aussi, loin de s'y heurter par la résistance, elle fit semblant de fléchir. La ruse n'est jamais à bout d'expédients.

« Fallait-il, s'écria-t-elle, qu'à l'occasion de

mon deuil, je fusse pour mon père un objet d'impatience, d'ennuis ! Malheureuse que je suis ! — Un torrent de larmes coulait de ses yeux. — Si la mort pouvait du moins me délivrer de la vie ! Je ne serais plus à charge à personne ! Je tarirais mes pleurs ? Je ne chagrinerais plus mon père ! Infortunée ! Mais que faut-il que je fasse ? Que je me marie ? Faites un choix, mon père ; je l'accepterai. On ne pourra ainsi rien me reprocher ; on plaindra mon sort. Mais ce mari, s'il faut que je le choisisse, moi !.....

« J'y consens, je l'ordonne, répliqua brièvement le comte Colonna. »

« ... un jour ne me suffit pas. Il me faut des semaines, du silence, de la réflexion ; j'ai besoin de l'assentiment, des conseils du comte d'Ornano ; je veux que tous, si un jour Alfonso revenait, vous puissiez vous reprocher la résolution que je prendrai. Ordonnez, mon père, que dois-je faire ? Ou donnez-moi un mari comme à une esclave ; ou laissez-moi, pour faire mon choix, partir au château de Forcone ; j'y trouverai le calme dont j'ai besoin. »

Le comte resta quelques instants sans rien répondre. On aurait dit qu'il était honteux de sa colère. Le trouble était dans son âme ; mais il n'osait revenir sur sa sévérité. Il craignait en s'adoucissant de tout compromettre.

« Allez, dit-il enfin à sa fille, allez au château de Forcone. Je ne m'y oppose pas. Le premier, je vous aurais engagé à vous y rendre, si je ne

savais que vous prenez ces détours pour gagner du temps. Mais, puisque tel est votre désir, je me garderai bien de vous refuser mon consentement. Vous pouvez partir quand il vous plaira; mon ami d'Ornano ne saurait vous donner que de bons conseils. Mais je veux que vous preniez une prompte résolution. »

Diana quitta Sollacaro extrêmement inquiète. Son trouble était visible. Sur sa physionomie se reflétait une certaine tristesse. On sentait qu'elle était sous l'empire d'une préoccupation grave. On n'osait pas lui parler.

En chemin, elle profita de ce silence pour songer aux moyens de se soustraire à sa mauvaise destinée. Mais les combinaisons qui se présentaient à son esprit, se heurtaient les unes contre les autres ; elles s'entre-détruisaient ; il n'en restait pas une debout. Elles s'évanouissaient comme par enchantement devant l'attitude ferme, énergique du comte Colonna.

La jeune fille était soucieuse ; elle pensait ne pouvoir pas échapper au mariage. Cette perspective la jetait dans un état voisin du désespoir ; elle était anéantie.

Ce fut alors, dans cette triste perplexité, qu'elle songea à intéresser en sa faveur le comte d'Ornano. Elle savait l'affection que celui-ci lui portait ; elle en avait des preuves. Aussi crut-elle devoir faire appel à sa sensibilité, à sa tendresse, pour se soutraire aux exigences de son père.

C'est en réfléchissant de la sorte, qu'elle arriva

au château de Forcone. Elle était pâle, défigurée, abattue ; on aurait dit qu'elle avait fait le voyage à pied. Sa maigreur était extrême ; ses yeux mornes ; sa voix presque éteinte ; son air distrait, rêveur. On devinait sans peine, son agitation, sa douleur, ses inquiétudes. En la voyant, on était ému ; on la prenait en pitié.

Le comte d'Ornano était inquiet sur Diana ; sa maigreur l'effrayait ; il souffrait de la voir triste. Dans son anxiété, il n'omettait rien pour la consoler ; mais rien ne pouvait dérider son front ; elle était constamment à sa douleur, à ses sombres réflexions ; elle ne vivait plus que pour pleurer, s'épuisant ainsi de jour en jour. Sans son énergie, elle fut cent fois tombée malade.

Cet état de Diana inspirait néanmoins quelques craintes. Aussi le comte d'Ornano crut à propos d'en avertir Hugues Colonna.

Celui-ci, pour toute réponse, priait le comte d'Ornano, d'agir auprès de Diana, de l'engager à se marier.

« La mission que je vous confie, disait-il, est pénible pour vous ; elle réveillera dans votre esprit de tristes souvenirs. Aussi ai-je longtemps hésité à recourir à votre ministère. L'avenir seul de ma fille m'y contraint. J'ai également pour excuse l'intérêt que vous lui portez, l'ascendant que vous avez sur elle. Votre bon cœur d'ailleurs ne saurait m'en vouloir. Je sais que c'est pour vous une joie de me faire plaisir. Aussi ai-je recours à vous pour une si pénible mission.

Vous êtes le seul qui puissiez triompher des résistances de Diana. Ma fille, en effet, ne veut plus entendre parler de mariage. Elle est jeune, sans expérience ; aussi on ne saurait l'approuver dans sa résolution. Mais jusqu'à présent, rien n'a pu l'ébranler ; elle est ferme comme un roc. Peut-être craint-elle de vous déplaire. Un mot de vous, cher comte, trancherait toutes les difficultés. Cette bonne parole, quelque pénible qu'elle soit pour vous, vous la direz, j'en suis sûr, dans mon intérêt, dans celui de ma fille. Je ne pourrai que vous en être éternellement reconnaissant. »

Le comte d'Ornano, quoique à regret, s'acquitta de la triste mission qu'il avait reçue. Il s'y prit avec adresse ; rien ne fut omis. Il déploya une grande habileté de langage. Avec un tact rare, après avoir légèrement glissé sur Alfonso, il fit entrevoir à la jeune fille les joies d'une épouse, d'une mère ; les inconvénients d'une vieillesse caduque, délaissée. Il s'apitoya sur sa grande jeunesse, sur ses charmes indicibles ; il fit ressortir la malignité, la critique du public. Il employa tour à tour la persuasion, la prière. Tout fut inutile. Il n'obtint de Diana que des larmes, des sanglots.

La jeune fille ne put rien répondre. De ce jour, elle devint plus triste ; sa douleur fut plus profonde ; elle ne mangeait plus. Sa seule consolation était de s'agenouiller au pied de l'autel de Marie, d'y prier en silence la mère de Dieu, de contempler la mer du côté de l'Afrique, comme

pour lui réclamer son cher Alfonso. Mais rien ne venait la consoler dans sa douleur.

Quelques jours après, le comte Colonna envoya chercher sa fille. Il était inquiet sur sa santé. Il lui tardait également d'être fixé sur ses intentions, sur le choix qu'elle avait fait. Il se promettait de l'entremise du comte d'Ornano les plus heureux effets. Mais, comme on l'a vu, le comte Luca avait perdu son temps. Diana ne lui avait répondu que par ses larmes ; elle était décidée à n'avoir d'autre époux qu'Alfonso, à l'attendre à n'importe quel prix. Elle était inébranlable dans sa résolution.

Tout, au château de Forcone, était prêt pour le départ. On n'attendait plus que Diana ; mais celle-ci ne paraissait pas. Selon son habitude, elle était allée s'agenouiller au pied de l'autel de Marie.

On l'attendit longtemps. A la fin, le comte d'Ornano se rendit à la chapelle.

Il y trouva Diana toute en pleurs. Cette vue l'émut ; il pleura avec elle. Avec elle, à genoux, il pria pour son cher Alfonso.

Il se passa alors la scène la plus émouvante qu'on puisse imaginer. La jeune fille, surexcitée par la douleur, se lève soudain :

« Au nom d'Alfonso, s'écrie-t-elle, d'une voix à fendre le cœur du vieillard, ne m'abandonnez pas. Je n'ai plus que vous pour père. Vous êtes mon seul soutien, mon refuge; venez à mon aide; délivrez-moi du mariage que l'on veut m'imposer.

Conservez-moi pour votre fils, pour mon fiancé. »

A ces mots, elle se laisse tomber comme une masse sur une chaise ; elle n'articule plus que quelques syllabes inintelligibles ; elle s'agite ; elle écume. La pâleur couvre son visage. Ses yeux, pleins de larmes, se fixent sur le vieillard. Elle respire à peine ; elle est essoufflée, haletante, — un instant le comte est inquiet, — mais elle surmonte aussitôt son émotion.

« Mon père, murmura-t-elle d'une voix sourde, ne m'abandonnez pas ; sauvez-moi. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. »

Puis élevant insensiblement la voix, elle remplit bientôt la chapelle de ses cris, de ses sanglots ; on y accourt de toutes parts.

Le comte est ému. Il tremble de tous ses membres ; il ne répond que par ses sanglots aux supplications, aux instances de Diana. A la fin, il surmonte son émotion.

« Ma fille, dit-il, pourquoi vous affligez-vous de la sorte ? Voudriez-vous passer votre jeunesse dans les larmes ? Ce ne serait pas raisonnable. Ecoutez plutôt votre père ; acceptez le parti qu'il vous offre ; ainsi le veut le sort. Pour moi, je n'oublierai jamais votre affection, votre attachement. Je vous donnerai des gages de ma gratitude. »

« Quels gages, interrompit frénétiquement la jeune fille, voulez-vous me donner ? Je n'en veux qu'un : celui de me soustraire au mariage qu'on veut m'imposer. C'est tout ce que j'exige de votre tendresse. Seriez-vous, ô mon père, insensible à

mes larmes, à ma douleur ? La fiancée d'Alfonso n'aurait-elle aucun empire sur votre cœur ? Vous permettriez qu'on la violente jusque dans la fidélité qu'elle a jurée à votre fils ? Mais alors vous ne seriez plus un père ? Je regretterais d'avoir mis ma confiance en vous. »

Le vieillard était embarrassé, interdit. Il ignorait s'il devait épouser la cause du père ou celle de la fille. Il ne savait quel parti prendre. Dans son incertitude, il aurait voulu réfléchir. Les larmes, les sanglots de Diana ne lui en laissaient pas le temps. Il fallait se prononcer, choisir. Il pencha du côté du plus faible ; il opta pour la fille.

« Non, mon enfant, s'écria-t-il, je ne vous abandonnerai pas. Vous tiendrez auprès de moi la place d'Alfonso. Je mourrai, s'il le faut, mais on ne violentera pas votre volonté. »

Puis, sans rien ajouter, il se rendit auprès de ceux qui étaient venus chercher la jeune fille. D'un ton ferme, il leur fit savoir qu'il ne pouvait la leur confier.

« Diana, leur dit-il, est fatiguée. Elle a besoin de repos. Quelques jours suffiront pour la remettre. D'ailleurs, comme vous avez pu le constater, tout était prêt pour le départ. En la retenant, je ne cède qu'à ses larmes, qu'à son désir de rester encore au milieu de nous. Je ne puis qu'y obtempérer. Elle a droit à mes égards. Bientôt je me ferai un devoir de la conduire moi-même à son père. En attendant, rassurez le comte Hugues sur mon attachement, sur mon inviolable amitié.

Les gens du comte Colonna reprirent le chemin de Sollacaro. Ils étaient visiblement contrariés. Leur dépit paraissait sur leurs visages. On aurait dit qu'ils réfléchissaient à l'accueil froid que leur réservait leur maître. Peut-être, inquiets de n'avoir pas réussi dans leur mission, songeaient-ils aux reproches que leur ferait le comte Colonna, à la colère, à l'indignation de ce dernier. Aussi leur marche était nonchalante ; leurs chevaux trottaient lourdement. On eut cru volontiers qu'ils voulaient arriver à Sollacaro le plus tard possible.

Le comte Colonna, en effet, les reçut froidement. Il s'emporta ; il tonna surtout contre sa fille. Il n'épargna personne. A ses yeux, tout le monde était coupable. Aussi, à l'instant même, il députa quelques-uns de son entourage pour ramener la mutine.

En même temps il écrivit au comte d'Ornano. Il le priait de l'excuser de tous les ennuis qu'il lui causait. Il insistait surtout pour qu'il intervint énergiquement auprès de sa fille.

Le comte d'Ornano avait pris son parti. Il était décidé à soutenir Diana, à la soustraire au mariage qu'on voulait lui imposer. Aussi renvoya-t-il les gens du comte Colonna. En même temps il faisait savoir à ce dernier qu'il ne pouvait pas s'acquitter de la mission dont il était chargé ; que jamais il ne consentirait à renvoyer Diana.

« Votre fille, disait-il dans sa lettre, peut quitter Forcone ; je ne m'y oppose pas ; elle est libre.

Plusieurs fois, comme vous le savez, je l'ai engagée à obtempérer à vos désirs. Qu'ai-je obtenu de sa part? Des larmes, des sanglots. Mon insistance a même souvent donné lieu à des scènes déchirantes qui me fendaient le cœur. Vais-je les faire recommencer? Malgré tout le désir que j'ai de vous être agréable, je ne le puis; je n'en ai pas le courage. Il me répugne d'être le bourreau de celle que j'aime comme ma fille. Autant vaudrait pour moi l'expulser de mon château. Mais qui pourrait l'exiger? Qui s'y résoudrait? Ce serait une lâcheté, une infamie. Ce n'est pas moi qui m'en rendrai jamais coupable. Ce jour-là, j'insulterais aux mânes d'Alfonso; j'outragerais sa mémoire. Puissent plutôt les voûtes de mon palais m'écraser sous leurs décombres! D'ailleurs Diana est-elle si intraitable? Doit-on la regarder comme une rebelle qu'il faut réduire? Je ne le pense pas. Je crois, qu'à son égard, il vaudrait mieux recourir à la douceur qu'à la dureté. Ce serait le meilleur moyen de vaincre ses répugnances; le temps ferait le reste; ce serait peut-être l'affaire de quelques mois. Telle est ma conviction. Je serais heureux qu'on en fit l'expérience. La rigueur, au contraire, ne peut que l'exaspérer, l'irriter. On n'en viendra jamais à bout. Votre fille, avec sa volonté de fer, se laissera plutôt mourir que de céder. Il ne faut pas la connaître pour croire qu'on la réduira par la force.»

Cette lettre, quelque sensée qu'elle fût, déplut grandement au comte Colonna. Celui-ci en fut

irrité. Il ne cacha plus son mécontentement. De ce jour, il n'en voulut plus seulement à sa fille ; le comte d'Ornano eut à ses yeux sa part de responsabilité ; il le regarda comme le conseiller néfaste de Diana. Il n'y a pas de menaces qu'il ne proférât, dans sa colère, contre lui.

Toutefois, avant d'en venir à la dernière extrémité, il députa encore auprès du comte d'Ornano. Il le priait de lui renvoyer sa fille.

« Je ne sais, disait-il, dans sa lettre, à qui m'en prendre sur la résistance de Diana, ni à qui en attribuer la responsabilité. Une telle insubordination me blesse. Je ne saurais la supporter plus longtemps. Aussi mon indignation est extrême. Vous en comprendrez facilement le motif ; vous y compatirez même, en me renvoyant aussitôt ma fille. Dans le cas contraire, toute la culpabilité retombe sur vous ; je m'en prendrai à vous seul. J'espère que vous éviterez toutes ces complications. Il ne saurait exister de difficultés entre nous.

« Si j'exige l'extradition de ma fille, c'est dans son intérêt. Il s'agit pour elle de son avenir ; le moindre retard lui serait préjudiciable. Je compte donc sur votre amitié, sur votre diligence. J'attends Diana au plus tôt. »

Les porteurs de la missive étaient persuadés cette fois qu'on leur livrerait la jeune fille. Mais ils se trompaient. Le comte d'Ornano n'agréa pas leur demande ; il leur répondit qu'il ne renverrait pas Diana ; qu'elle était libre de rester ou de partir.

Les envoyés rentrèrent à Sollacaro, inquiets sur les conséquences de ce refus, augurant de tristes événements. Là guerre leur paraissait inévitable.

Ils disaient presque vrai. Le comte Colonna entra dans une grande colère. S'il n'eût écouté que son premier mouvement, il fut parti à l'instant pour Forcone. Mais cette fois encore il se retint; il préféra faire une autre tentative. A cet effet, il envoya au comte d'Ornano une autre députation.

« Votre conduite, écrivit-il au comte Luca, me surprend ; je dirais même qu'elle m'indigne. J'attends demain Diana à Sollacaro. J'espère enfin que vous ferez droit aux justes réclamations d'un père. Vous m'éviterez ainsi la peine de venir la chercher. Vous-même, vous vous épargneriez la douleur de voir votre château envahi, saccagé. Réfléchissez aux conséquences de votre obstination. Evitez-moi une telle promenade, »

Cette lettre blessa Luca d'Ornano. Elle était, en effet, hautaine, injurieuse. Aussi le comte maîtrisa-t-il difficilement sa colère, son emportement. Il parlait déjà de résistance ; il faisait entendre que son château pouvait soutenir, braver l'attaque de Hugues Colonna. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât sur le champ les députés de ce dernier.

Mais bientôt l'emportement fit place à la réflexion. Il comprit que le comte Colonna était dans son droit, en exigeant le rapatriement de

sa fille. Aussi, sans plus hésiter, il se rendit auprès de Diana pour l'engager à obéir à son père.

« Vous ne pouvez pas, lui dit-il, résister plus longtemps à la volonté de votre père. Il a des droits sacrés sur vous. Il peut exiger que vous rentriez à Sollacaro. Lui désobéir, c'est lui manquer d'égards ; c'est le froisser dans sa dignité de père, de chef de famille. Je comprends facilement son indignation. Vivrez-vous toujours du souvenir de notre regretté Alfonso? Un jour viendra que vous serez obligée de vous marier. Pourquoi donc montreriez-vous alors tant d'obstination ? Resteriez-vous sourde aux conseils, aux désirs de votre père ? Réfléchissez ; celui-ci pourrait se porter aux plus fâcheuses extrémités. Vous ferez peut-être par force, ce que vous auriez pu accomplir de bonne grâce. »

« Mon parti est pris, répondit la jeune fille, — des larmes coulaient de ses yeux, — vous pouvez me chasser de chez vous : je m'en irai. Dieu fera le reste. Mais quant à me marier, c'est une autre affaire ; je n'y consentirai jamais. On pourra me trouver exagérée, ridicule, insensée, déraisonnable. C'est mon moindre souci. Ce que je désire, c'est de rester fidèle à mes engagements. Je ne veux avoir qu'une parole, Le reste m'est indifférent ; on pourra penser de moi ce qu'on voudra. C'est l'affaire de mes contemporains. Encore suis-je loin de leur supposer des sentiments bas, indignes. J'ai d'eux une meil-

leure opinion. Sans doute, pour ne pas déplaire à mon père, ils permettront qu'on enchaîne ma liberté, qu'on m'impose un joug que je déteste. Mais est-on sûr qu'ils approuveront la violence, la brutalité dont je serai victime ? Et si à l'heure actuelle, on se tait; on laisse faire; la postérité du moins me vengera, me rendra justice. Elle condamnera mes oppresseurs ; elle applaudira à mes efforts. Elle me dressera un piédestal du haut duquel j'insulterai à mes détracteurs. Je serai regardée, dans l'avenir, comme l'héroïne de la foi jurée. Mais pour vous, vieillard, — je n'ose plus vous appeler mon père, — en sera-t-il de même ? Je crains, si vous abandonnez la fiancée de votre fils, que les siècles à venir n'oublient vos larmes, votre douleur, pour vous reprocher éternellement cet acte de faiblesse. J'ai peur qu'ils n'insultent à votre mémoire ; que le plus beau nom de la Corse ne soit à jamais avili par votre faute. Réfléchissez. Et si rien ne vous touche, ni le souvenir d'Alfonso, ni les larmes de sa fiancée, ni l'honneur de votre famille; dites, où dois-je, seule désormais, sans personne, où dois-je aller en exil ? Parlez ; je vous obéirai. »

Le vieillard était atterré, interdit. D'un côté, cette jeune fille toute en pleurs, sans défense, l'intéressait. Il en était ému. De l'autre, il trouvait que le comte Colonna avait raison, qu'il était dans son droit en agissant comme il faifait. Aussi n'osait-il se prononcer ; il hésitait.

Un rude combat se livrait dans son cœur ; il ne savait de quel côté pencher, qui soutenir du père ou de la fille. Il était dans la plus grande perplexité. Renvoyer Diana, lui semblait une lâcheté ; il reculait devant les reproches de ses contemporains ; le jugement de la postérité lui faisait peur. Il croyait même entrevoir l'ombre d'Alfonso, triste, courroucée. Ne pas faire droit à la demande du comte Colonna, était à ses yeux une injustice, un manque d'égards, une violation des droits paternels. Il redoutait les conséquences d'une telle bravade ; il avait peur pour ses sujets. Il croyait même apercevoir déjà partout des ruines fumantes. Ce fut alors, au milieu de son trouble, que se présenta tout d'un coup à son esprit une solution à ses doutes : il pensa pouvoir résister au père, protéger la fille.

Le comte Colonna, se disait-il, pourrait croire que je retiens sa fille malgré elle ; que je l'empêche de se marier. C'est peut-être là le nœud des complications de l'heure présente. Un tel malentendu ne saurait durer. Il faut qu'il cesse. C'est à Diana d'y remédier. Celle-ci peut ne pas quitter Forcone : je ne l'y forcerai jamais ; elle y restera aussi longtemps qu'elle voudra. Je lui dois ces égards par respect pour Alfonso. Mais qui l'empêcherait d'écrire à Sollacaro ? Elle pourrait de la sorte, se disculper, m'innocenter. Elle fléchirait peut-être son père. Dans tous les cas, les choses ne peuvent que prendre une meilleure tournure.

Ces réflexions se succédèrent avec la rapidité de l'éclair.

« Vous savez, dit-il, en se tournant du côté de Diana, combien je vous aime. Aussi vos larmes me fendent le cœur. — Il s'essuya les yeux. — Ma situation, reprit-il aussitôt, est fort délicate. Vous ne devez pas être vous-même à votre aise. Ce désaccord qui existe entre votre père et moi, ne peut que vous ennuyer ; vous devez craindre qu'il n'en résulte de fâcheuses conséquences. C'est assez pour troubler votre repos ; vous devez vivre dans l'inquiétude. Moi aussi, quelque amitié que j'aie pour le comte Colonna, je ne pourrai jamais me résoudre à vous renvoyer de chez moi. Non, je me révolte à la pensée qu'il faille expulser de ce château, celle qui fut la fiancée de mon fils. »

« Au nom d'Alfonso, interrompit Diana, ne m'abandonnez pas. »

« Ne craignez rien, ma fille ; personne ne vous chassera jamais d'ici. On ne vous touchera pas. Mais il ne faudrait pas, — vous en conviendrez facilement — que hors d'ici, chez votre père, on interprète mal mes sentiments, ma conduite. Mon honneur doit être sauvegardé. Vous écrirez donc à votre père. Vous lui direz que ce n'est pas moi qui vous retiens à Forcone ; que si vous y restez, c'est parce que vous voulez qu'on respecte votre volonté, qu'on ait égard à vos répugnances. Vous ajouterez que vous êtes prête, s'il vous laisse libre, à vous rendre sur sa parole

auprès de lui, qu'il en recevra tous les offices d'une enfant dévouée. Cette lettre pourrait contenter votre père. Celui-ci ignore ce qui se passe. Il me rend peut-être coupable de votre résistance. »

La jeune fille suivit avec joie les conseils du comte d'Ornano. Elle était heureuse de lui prouver toute sa soumission. Aussi, sans retard, elle se mit à l'œuvre. Après bien des ratures, elle s'arrêta au texte suivant :

« Je regrette vivement, mon cher père, de vous causer tant d'ennuis, de vous désobéir. Ma douleur en est si grande, que je ne puis reposer ni le jour ni la nuit ; je pense constamment à votre chagrin ; j'en suis désolée. Il ne tient qu'à vous, cher père, d'en finir avec vos peines, de me permettre de vous obéir. La chose est facile. Il suffit de me laisser libre pour ce qui concerne mon mariage. Ce n'est certes pas là une condition que je vous pose, — une fille ne saurait qu'obéir aux ordres de son père ; — c'est une prière que je fais ; vous l'exaucerez. Serait-il juste, équitable, en effet, de m'imposer des liens, de vouloir que j'accepte un joug que j'abhorre ? Si vous vous en rendiez coupable, mon père, on vous critiquerait ; on vous taxerait de cruauté, d'injustice. Votre prestige en souffrirait ; vous déploreriez plus tard une telle conduite ; je ne vous résiste que pour vous éviter ces regrets tardifs, que pour me soustraire au mariage. De grâce, mon père, laissez-moi libre ? Permettez-

moi de vous obéir ? N'abrégez pas mes jours par des exigences que je ne saurais accepter ? Ne me rendez pas davantage malheureuse ? Ayez pitié de votre fille? A qui donc irai-je maintenant que le comte d'Ornano me conseille lui aussi de me marier ? Me reste-t-il une ressource ? Ai-je un appui ? Je suis seule, délaissée. Cependant si, dans mon isolement, on persistait à vouloir m'imposer des chaînes, devrais-je, pour m'y soustraire, fuir jusqu'aux extrèmités du monde, je le ferais. Je resterais ainsi fidèle à mon serment. J'ai promis mon cœur à Alfonso ; je le lui dois; je le lui garderai, dussé-je même ne le revoir que dans l'éternité. Ayez donc, cher père, égard à mes répugnances. Permettez à celle qui vous fut toujours chère, qui vous aime, de venir auprès de vous, de vous revoir, de vous embrasser. »

Cette lettre porta à son comble la colère de Hugues Colonna. Celui-ci crut y reconnaître la composition du comte d'Ornano. Aussi regarda-t-il ce dernier comme l'instigateur, le mauvais conseiller de Diana. Il prit sa fille pour une victime qu'à tout prix, il fallait délivrer. Sa fureur ne connut plus de bornes. Il proférait des menaces qui eussent glacé d'effroi même les plus indifférents. Il ne parlait plus à personne. Ses yeux étaient hagards ; sa mine menaçante. De temps à autre, dans son emportement, il s'écriait qu'il voulait mettre tout à feu et à sang. Puis, il retombait dans un mutisme désespérant ; il n'en sortait que pour éclater de nouveau en impré-

cations, en menaces. Il était hors de lui-même.

Le troisième jour seulement on connut ses desseins ; on apprit ce qu'il méditait.

« Le comte d'Ornano, s'écria-t-il, ose me léser jusque dans mes droits les plus légitimes. Il retient ma fille prisonnière ; il se rit de mes envoyés. Je me vengerai ! Si demain Diana n'est pas rentrée à Sollacaro, j'irai la prendre. Je prouverai encore une fois que je n'ai pas dégé-néré, que je suis le digne fils des Colonna. »

Le lendemain un exprès partait pour Forcone Il était porteur d'une missive à l'adresse du comte d'Ornano. Hugues Colonna l'y traitait avec hauteur. Son langage était dur, arrogant ; son ton sec ; sa note persiflante. Il rappelait Darius écrivant à Alexandre. Comme le roi des Perses, il parlait à Luca avec dédain ; il lui refusait son titre de comte. En tête de sa lettre, on lisait ses mots : le comte Colonna, seigneur des seigneurs de la Corse, à Ornano. Le reste répondait au commencement.

« Demain, disait-il, j'attends Diana à Sollacaro. C'est le dernier délai que je vous accorde. Ce laps de temps écoulé, ce sera le tour de la force brutale. Pour le coup, je crains que vous n'osiez plus me résister. Les bras vous tomberont de peur ; votre courage se repliera en bon ordre. Encore une fois, vous ferez preuve de prudence. Je le regret-terais. J'aurais été si heureux de vous donner une leçon, de châtier votre félonie, d'humilier votre orgueil ! Mes hommes s'en chargeraient ; ils

perdraient ainsi l'occasion de mériter votre estime; moi, celle de vous prouver qui vous êtes, qui je suis. »

Cette lettre fut remise le jour même à Luca d'Ornano. Celui-ci fut fort surpris du langage de Hugues Colonna. Un instant il ne sut qu'en penser. Il était interdit. Puis ses doutes se portèrent sur Diana. Il crut qu'elle n'avait pas écrit à son père ; ou que, dans sa lettre, elle s'était mal exprimée. Aussi, avant de formuler aucune plainte, il fit venir la jeune fille.

Son air était grave, soucieux ; ses yeux tristement tournés vers la terre : on lisait sur son visage une certaine mélancolie. Un moment, il garda le silence. Il ne le rompit que pour donner lecture à la jeune fille de la missive du comte Hugues.

« Votre père, ajouta-t-il en finissant, me traite comme le dernier des misérables. Il n'a égard ni à mes cheveux blancs, ni à notre ancienne amitié ; il foule tout aux pieds. Je crains que vous ne l'ayez offensé dans votre lettre. Peut-être vous y êtes vous exprimée d'une manière compromettante pour moi. Que dois-je penser ? »

Diana pâlit. Puis quelques larmes humectèrent ses paupières. Un instant ses sanglots l'empêchèrent de répondre. Mais quand elle eut maîtrisé son émotion, elle n'eut pas de peine à se justifier. Une copie de la lettre qu'elle avait envoyée à son père, acheva de l'innocenter.

Le comte d'Ornano répondit alors à Hugues

Colonna. Il essaya, par la douceur, de le faire revenir à de meilleurs sentiments à son égard ; une fois de plus, il voulut lui faire comprendre qu'il n'était pour rien dans la résistance de Diana.

« Vos lettres, disait-il, deviennent de plus en plus violentes ; j'y suis traité comme un scélérat. Vous m'y traînez dans la boue. Vous m'y accusez de retenir malgré elle, votre fille ; vous faites de moi son bourreau, son mauvais génie. Il n'y a pas d'injures que vous ne me prodiguiez. Mon honneur même n'est pas respecté. Vous plaisantez sur mon courage. Vous me refusez le titre de comte. Mes remparts, mon château lui-même ne sont pas épargnés. Tout est bafoué par vous. Vous avouerez que vous poussez trop loin l'insulte; mais ne craignez rien. Vos invectives me laissent indifférent. Je vous dirai même que je m'en console par la pensée que vous reconnaitrez bientôt vos torts. Vous ne pourrez pas toujours céder à un premier mouvement de colère. L'avouerai-je ? J'ose même me bercer de la douce espérance qu'avant longtemps, vous nourrirez à mon endroit de meilleurs sentiments. Mais pourquoi attendre du temps qu'il vous fasse comprendre que je ne suis pour rien dans les refus de Diana? Mais, dans un instant, vous pouvez vous en convaincre vous-même ! Vous n'avez qu'à vous rendre au château de Forcone ; vous n'en êtes pas bien éloigné. Les portes vous en sont ouvertes. On vous recevra en ami. Je ne vous demande

qu'une grâce : c'est de respecter les répugnances de Diana ; c'est de ne pas la forcer à courir malgré elle à de nouveaux hyménées. A cette condition, venez. Vous pourrez ainsi reconnaître vous-même la vérité de mes assertions. Je pense que vous devez me trouver très modéré. Mais gardez vous bien de croire que je suis timide ; vous me connaîtriez mal ; je n'ai jamais cédé à la peur. Je respecte seulement, en agissant de la sorte, la mémoire d'Alfonso, le père de Diana, notre ancienne amitié. »

Cette lettre si digne, si calme, ne réussit qu'à rendre encore plus orgueilleux le comte Colonna.

« Il tremble, s'écria-t-il dans sa superbe ; il a maintenant recours aux subterfuges ; c'est trop tard. Il ne pourra plus désarmer mon courroux. Bientôt je lui prouverai qui je suis. Allez ; qu'on l'avertisse du commencement des hostilités. Je lui donne trois jours pour ses préparatifs. On ne dira pas que je le prends en traître.»

Il accompagna cette déclaration de guerre, d'une lettre de dédain à l'adresse du comte Luca.

Ce dernier, cette fois, lui répondit sur le même ton ; il était temps d'en finir avec les insultes du comte Colonna.

« Vous avez, dites-vous, une armée ? Moi aussi j'en ai une. Sa bravoure vous est connue. Vous avez dû l'admirer au combat de Forcone. Elle n'a pas changé : mes guerriers sont toujours braves, courageux, fidèles. Ils me suivront partout.

Rien n'arrêtera leur ardeur. Eux comme moi, nous saurons mourir avec courage. Nous vous prouverons que nous n'avons pas dégénéré. Je vous dirai même qu'il me serait doux de tomber sur un champ de bataille, de mourir pour celle qui fut la fiancée de mon fils. La famille d'Ornano finirait ainsi dignement.

« Quant à vos bravades, réservez-les pour me les servir sur le champ de bataille. Je vous donne rendez-vous dans la plaine de Taravo. Elle est assez vaste pour nous y mesurer. Plus d'une fois elle à servi de théâtre à nos pères. Nous l'utiliserons à notre tour. »

Le temps qui s'écoula jusqu'au jour du rendez-vous fut employé aux préparatifs. De part et d'autre on déploya une grande activité ; on ne reposa ni jour, ni nuit. L'animation était extrême. Partout résonnaient les marteaux. On entendait le cliquetis des armes. Les chevaux caracolaient, se préparaient à la lutte ; le bétail quittait les champs; les hommes se dressaient aux manœuvres. De toutes parts, on restaurait à la hâte les forts ; on en construisait de nouveaux. On ne parlait que combats ; on était tout à la guerre.

Trois jours après, les deux armées étaient campées en face l'une de l'autre, sur les deux rives du Taravo. Leur animosité était grande. Elles n'auraient pas tardé longtemps à en venir aux mains ; mais une crue subite du fleuve ralentit leur ardeur. Elles durent forcément attendre.

En cet endroit, le Taravo coule avec lenteur. Il se traîne péniblement à travers des bancs de sable ; tout autour s'étend une vaste plaine. Son lit est peu profond, tortueux; ses bords sont évasés; çà et là, on remarque des rognures de terrain. C'est par là que les eaux débordent. Dans un instant, elles ont tout envahi. Ce n'est plus qu'un étang.

La moindre crue suffit pour couvrir toute la plaine.

Il serait dangereux de vouloir alors traverser cette dernière. Le terrain est fangeux, gluant; des fossés le sillonnent en tous sens; on y rencontre même des ravins. Çà et là, gisent pêle-mêle de grands arbres; on y voit également des joncs, des saules, des peupliers, des aunes, d'autres arbrisseaux sauvages. C'est ce qui rend la circulation difficile. Les chevaux expérimentés eux-mêmes y courent un réel danger. En maints endroits, en effet, les eaux sont basses; la terre s'enfonce ; plusieurs périssent ainsi dans la vase.

Il serait beau alors, d'une hauteur, de contempler cette vaste étendue d'eau. On dirait qu'elle est la continuation de la mer dont elle n'est séparée que par une faible crête de sables. Les arbres n'y apparaissent plus qu'en petit nombre; ils sont presque submergés. Çà et là, sur leurs cîmes, on aperçoit encore quelques oiseaux. Mais ils ne chantent plus; ils sont en proie à une terreur secrète. Seuls les aigles marins plongent et replongent dans ce nouvel océan ; ils sont heureux d'y

trouver une nourriture abondante. Plus loin, des sangliers, des renards, des lièvres luttent péniblement contre le courant. Ils deviennent bientôt la proie du chasseur.

Les hommes donnent un autre spectacle. On ne saurait trop admirer leur dévouement, leur courage ; leur conduite est digne d'éloges. Les uns portent secours à ceux qui n'ont pas eu le temps de se retirer; les autres vont dégager des animaux; d'autres veillent sur les rives, prêts à s'élancer dans l'eau au premier signal. Les chevaux dont ils se servent en pareille circonstance, sont exercés, vigoureux. Partout ailleurs on est anxieux, haletant. Tous les yeux sont fixés sur ces intrépides ; on ne les quitte du regard que quand tout danger a cessé.

Ce contre-temps exaspéra le comte Colonna. Celui-ci comptait sur la célérité pour abattre son adversaire. Cette inondation l'arrêtait court; elle dérangeait tous ses plans. Il ne pouvait plus entrer sur le territoire du comte Luca que par un chemin : c'était en traversant les terres du comte d'Istria. Mais ce dernier n'était pas disposé à lui livrer passage. Une compétition de famille les divisait depuis longtemps. Le moindre prétexte aurait suffi pour rallumer les hostilités. Aussi le comte Colonna préféra attendre sur les bords du Taravo, que les eaux eussent diminué.

Il employa ce repos à isoler son adversaire. A cette fin, il envoya des exprès partout. On répondit à son appel.

Abbatucci, dans le Talavo, devait s'opposer à la marche de Bartoli. Rossi du côté de Bastelica, à celle de Costa. Leca que rien n'inquiétait dans la Cinarca, devait rejoindre le comte Colonna.

Dans la vallée du Taravo, restaient encore deux seigneurs puissants : les comtes d'Istria et Bozzi. Au premier il opposa Roccaserra, jeune homme d'une grande naissance. Quant au second il n'eut pas à s'en inquiéter. Au mépris des liens du sang, Bozzi abandonna son oncle, pour se ranger sous la conduite du comte Colonna.

Cette défection du comte Bozzi, seigneur de la Foata, rassura Hugues Colonna. Il crut qu'il n'avait plus rien à craindre. Il négligea même de se faire de nouveaux alliés. Il n'était qu'impatient d'entrer en campagne.

Tout paraissait donc désespéré du côté du comte d'Ornano. Bartoli et Costa ne pouvaient quitter leurs montagnes. Du moins on le croyait. Le comte d'Istria était cerné. Le comte Leca s'avançait à grandes journées pour rejoindre Hugues Colonna. Seul le défenseur de Diana restait sans secours; il était réduit à ses propres forces. Aussi ses adversaires n'avaient aucun doute sur l'issue de la guerre. Ils se croyaient déjà en possession du château de Forcone.

Le comte d'Ornano cependant ne désespéra pas de la fortune. A son tour, il envoya des députés partout; son appel fut entendu. Bartoli et Costa, ses parents, se groupèrent les premiers autour

de son drapeau. Vint ensuite le comte d'Istria. D'autres seigneurs promirent également leur concours. C'était Ogliastroni, Césari, Benetti, Ortoli, Susini, Galloni, Forcioli, Balesi, Giacomoni, Pianelli, Léonetti, Lucciani, Giudicelli, Orsati, Codaccioni, Peretti, Panzani, Pandolfi, Trani. Mais ils mirent tant de lenteur dans leurs mouvements, qu'ils ne furent, à l'exception d'Ogliastroni et de Césari, d'aucune utilité au comte d'Ornano. Leur nonchalance sauva Hugues Colonna.

Ce dernier eut plus à souffrir des petits seigneurs de la vallée du Taravo. Ceux-ci étaient forts animés contre lui; ils avaient ou une injure à venger, ou un joug à secouer. Aussi tant qu'ils restèrent unis, ils furent redoutables. Colonna était enfermé comme dans une enceinte; il ne pouvait remuer. Quant à Leca, il fut à plusieurs reprises, rejeté dans la plaine de Campo di Loro. Il essuya des pertes considérables.

Abbatucci et Bozzi, dans le Talavo, éprouvaient également des revers. Le premier fut battu à Vitalbeto. Il perdit dans cette rencontre deux de ses plus habiles capitaines : Fiamma et Morazzani. Le second fut également défait à Culiri. Aussi durent-ils renoncer à faire leur jonction. Ils n'eurent que le temps l'un et l'autre de gagner leurs châteaux. Les alliés les y suivirent. Paoletti, Olivieri et Renucci marchèrent sur Zicavo. Lafranchi, Peraldi et Poggi, sur le château de Bozzi.

Zicavo est situé à mi-côte, non loin d'un affluent du Taravo. Au nord, à l'est et à l'ouest, il est entouré de montagnes escarpées, d'un accès difficile. Au sud, il est protégé par un défilé très-étroit, tortueux, impraticable. Çà et là, on voit des ravins profonds, des rochers énormes. Impossible d'approcher de ce village. Le soleil lui-même n'y pénètre qu'avec difficulté. On dirait que la nature s'est étudiée à le fortifier. Une seule route y donne accès; elle est flanquée de tours. Quelques hommes suffisent pour la défendre. Sa population est active, intelligente, robuste, pleine de courage. Elle fournit les meilleurs soldats de la Corse. C'est là que les Abbatucci demeurent.

Le château de Bozzi est assis sur un énorme rocher ; il s'élève sur le penchant d'une haute montagne très abrupte. Sa hauteur doit être de deux cents pieds. Tout près, à droite et à gauche, se trouvent des ravins. Ils sont profonds, couverts de broussailles. Un silence lugubre y règne ; il n'est interrompu que par le bruissement des vents, les cascades des rivières, le chant monotone des oiseaux de proie. Çà et là, au milieu des forêts, se dressent de gigantesques masses de rocs. Ceux ci sont entassés pêle-mêle, tapissés de mousse. Leur sommet est parfois surmonté de vieux arbres qui en sont comme la couronne. Mais aucun ne le dispute au rocher du château de Bozzi ; ce dernier les dépasse tous par sa grandeur, sa majesté. On ne pouvait mieux choisir.

Sa perspective est des plus agréables : il domine une superbe vallée. Sa vue s'étend au loin ; on aperçoit les montagnes, la mer. A ses pieds roule le Taravo ; on voit des champs fertiles, des prairies, des vignes. Il est naturellement fortifié. Des précipices l'entourent de toutes parts. Aussi serait-il difficile d'en approcher ; quelques hommes pourraient le défendre contre toute une armée.

Les assiégeants se trouvèrent donc en face de grandes difficultés. A Zicavo comme à Bozzi, ils n'avancaient pas. Ils avaient même fait des pertes considérables. Cependant si l'entente avait existé dans leurs rangs, ils eussent triomphé : ce n'était que l'affaire de quelques jours. La faim aurait obligé les assiégés à capituler.

Mais la division se mit parmit eux. Les Paoletti et les Renucci en vinrent les premiers aux mains. Le sang coula. Ce ne fut bientôt qu'un affreux désordre.

Les horreurs de la guerre civile ne suffirent pas. Il s'y ajouta des vengeances personnelles. La terreur se répandit partout : personne n'osait plus sortir. On ne voyait dans le Talavo que meurtres, incendies. C'était le règne des scélérats. Ceux-ci ne reculaient devant aucun crime ; l'impunité les rendait même plus hardis. Aussi voyait-on partout des scènes de désordre.

Les honnêtes gens étaient traqués ; les riches volés ; il n'y avait plus de sécurité nulle part. Il était même défendu de se plaindre. On avait sur-

nommé ces scélérats : rois de la montagne.

Les Renucci et les Paoletti s'étaient retirés dans leurs terres ; ils s'épiaient, prêts à fondre les uns sur les autres à la première occasion. Aussi, tout entiers à leur querelle, avaient-ils oublié leur commun ennemi, Abbatucci. Ils s'étaient fortement retranchés : Tasso et Ciamanacce offraient l'aspect de places fortes. Il y avait une grande agitation. Leur position d'ailleurs les rendait imprenables.

Tasso est admirablement situé sur le penchant d'une colline. Au nord et à l'est, il est entouré d'une rivière profondément encaissée qui en rend l'accès très difficile. Un homme suffirait pour arrêter toute une armée. Au sud et à l'est se trouve un terrain accidenté, entrecoupé de ravins, de rochers. De ce côté également, il est à l'abri d'un assaut, d'un coup de main. Sa population est tranquille, hospitalière. L'aisance y règne. Il possède à la plage de riches domaines ; il en tire tout ce dont il a besoin. D'autres montagnes l'entourent de toutes parts. Elles sont escarpées, rocheuses ; on ne peut les traverser qu'avec de grandes difficultés. A chaque pas, l'imprudent qui s'y engage peut trouver la mort. Ces montagnes forment une seconde enceinte qui rend Tasso inattaquable.

Ciamanacce est aussi bien disposé. Il se trouve dans le creux d'un vallon. Des montagnes abruptes, des collines aux pentes rapides, dangereuses, l'entourent de toutes parts. Ce sont des forts natu-

rels, redoutables ; ils le protègent contre toute incursion étrangère. Une rivière le baigne ; c'est un torrent rapide, aux bords escarpés. Le sol est aride, ingrat. Il a une fâcheuse influence sur la population. Celle-ci, en effet, est dure, batailleuse. Rarement se passe-t-il une année sans assasinats. L'aspect du village est riant. Ses maisons sont bien alignées, propres. L'aisance y existe ; elle provient des excellents terrains situés sur les bords du Taravo.

Ce brandon de discorde pénétra également sous les murs de Bozzi. Les démêlés y furent graves. Peraldi et Lanfranchi s'y donnèrent des assauts meurtriers. La confusion fut bientôt partout.

Bartoli perdait son temps à pacifier le Talavo.

Au même instant, des dissensions éclataient entre Arrighi, Barboni, Mariani et Brunati. Ces seigneurs en vinrent aux armes ; des combats sanglants eurent lieu. Le comte Leca en profita pour se rapprocher de Forcone. Il établit son camp sur une colline voisine, la Colliciola ; il s'y fortifia.

Bozzi quitta également le Talavo, à la faveur des divisions qui y avaient éclaté. Il ne laissa que quelques hommes à la garde de son château. Le reste de ses troupes le suivait.

Abbatucci reçut l'ordre de demeurer à Zicavo. Il devait y retenir Bartoli par des sorties continuelles.

Les choses ainsi réglées, Bozzi se met nuitamment en marche. Son départ n'est connu de per-

sonne. Semblable à un lion à qui on a enlevé sa proie, il ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Il culbute, taille en pièces tout ce qui lui oppose une résistance. Le lendemain, il campait non loin de Forcone, sur une hauteur, la Torre.

Le comte d'Ornano ignorait tous ces mouvements. Il n'avait même pas été averti des scissions profondes qui existaient dans son parti ; il se croyait en sûreté. Aussi négligea-t-il de fortifier son château. Il ne l'entoura que d'une simple palissade. Ce fut une faute. Il en commit une seconde ; elle n'était pas moins grave que la première. En négligeant de fortifier Forcone, il aurait dû du moins y concentrer toutes ses forces. Il se mettait ainsi à l'abri d'une surprise ; il pouvait attendre l'arrivée de ses alliés. C'est ce qu'il ne fit pas. Au château, il ne laissa que quelques hommes. Le gros de son armée, il le fit camper sur les bords du Taravo, en face de l'armée du comte Colonna.

Ce dernier sut profiter de cette faute. D'ailleurs tout le secondait : l'assurance du comte d'Ornano, l'arrivée de Leca et de Bozzi. En même temps, les eaux du Taravo avaient baissé ; la plaine était libre ; les alliés divisés. Istria lui-même paraissait insouciant.

Hugues enjoignit à ses deux alliés d'attaquer, sans retard, le château de Forcone.

Cet ordre ne parvint pas à Bozzi. Celui-ci était indisposé ; il lui fallait du repos. Son entourage crut bien faire, en le retenant au camp. Aussi

ne lui communiqua-t-il pas l'injonction du comte Colonna. Il était persuadé que Leca suffirait pour emporter d'assaut le château de Forcone.

Le lendemain, à la pointe du jour, Leca sort de son camp. Il marche en silence. Mais il est bientôt étonné de ne pas rencontrer Bozzi. Il ne sait s'il doit l'attendre. Il hésite un instant. Mais dans la crainte que l'ennemi ne s'aperçoive de son mouvement, il continue sa route. Il arrive aussitôt à Forcone. Le château est attaqué à l'improviste.

De son côté, le comte Colonna retenait Luca d'Ornano sur les bords du Taravo, en essayant de franchir ce fleuve.

A Forcone, tout plie devant les armes du comte Leca. Les palissades cèdent ; l'épouvante est partout. Dans un instant, il est maître des postes avancés. Mais il ne sut pas profiter de la première panique qu'il inspira. Au lieu d'attaquer résolument les vaincus, sans leur donner le temps de se reconnaître, il s'arrête soudain. On dirait qu'il est étonné de sa victoire-

Cette hésitation ranime le courage des assiégés. Ceux-ci ont le temps de se grouper ; ils se rallient, se serrent de près. Diana qui est déjà au milieu d'eux, les électrise par ses exhortations. Ce ne sont plus les mêmes hommes. Aussi font-ils des prodiges de valeur. Leca résiste d'abord ; il est honteux de s'avouer vaincu ; il fait des efforts ; il se multiplie. Mais bientôt ce n'est plus qu'une débandade. Il a beau s'y opposer. Ses soldats ne

l'écoutent plus. Il est entraîné lui-même à leur suite.

Bozzi a entendu l'arquebusade; il se lève furieux. Le danger où se trouve Leca lui fait oublier son mal, lui rend ses forces. Il monte aussitôt à cheval. Dans un instant, avec l'élite de ses hommes, il a rejoint les fuyards. Il les arrête, leur reproche leur lâcheté. Il les oblige à rebrousser chemin.

Le choc fut terrible. Les vaincus de tout a l'heure ont hâte de se faire pardonner leur défaillance; ils se battent en désespérés. Les vainqueurs sont irrités que la victoire leur échappe des mains. Ils ne veulent pas reculer; il font un grand carnage. Mais ils sont bientôt écrasés par le nombre.

Bozzi les presse de toutes parts. Il est partout; il ne leur donne même pas le temps de respirer ; il les oblige à reculer. Il s'en fallut de peu qu'il ne pénétrât avec eux dans le château; c'en était fait sans l'énergique intervention de Diana. Celle-ci s'était contentée jusqu'alors, du haut des remparts, d'animer les siens. Aussi s'étaient-ils comportés en braves; ils avaient jonché le sol de cadavres ennemis. Mais la victoire les abandonne; il faut céder; il n'y a plus de salut que dans la retraite.

Déjà les vaincus se pressent en rangs serrés autour de la porte du château. Le désordre règne dans leurs rangs ; l'ennemi ne peut qu'en faire un grand carnage. Bientôt il sera maître de For-

cone. Diana ne se laissa pas déconcerter. Elle oublie qu'elle est femme. On est étonné de la voir au fort de la mêlée. Elle anime ainsi les uns, encourage les autres. Le combat recommence. L'héroïne est partout. Elle brave les dangers.

Bozzi est consterné. Il ne sait ce qu'il doit faire. Il hésite. D'un côté, en effet, en pressant les vaincus, il craint pour Diana. Celle-ci pourrait trouver la mort dans la mêlée. Cette appréhension le glace d'effroi; il n'ose même plus remuer. De l'autre, il renonce à regret à la victoire. Il la tient déjà entre les mains; elle lui est assurée. Aussi est-il en proie à un rude combat. Il frémit d'indignation; il bouillonne de colère. Mais la vie de Diana l'emporte. Il ne balance plus ; il s'arrête. Les vaincus en profitent pour gagner le château; ils s'y fortifient. La jeune fille n'y entre que la dernière. On ferma aussitôt les portes.

Bozzi reconnut alors sa faute. Il en mesura toute l'étendue. Mais c'était trop tard. En vain voulut-il la réparer; ses attaques furent inutiles. Il ne réussit qu'à perdre du monde. Aussi se décida-t-il à rentrer dans son camp.

Diana profita du départ de Bozzi pour se fortifier. Elle ne reposa ni jour ni nuit. De toutes parts on s'empressa de la seconder.

La plus grande animation régnait dans l'intérieur des murs. Hommes, femmes, tous travaillaient à l'envi. Les uns transportaient la pierre, la chaux ; les autres muraient ; d'autres, du haut des remparts, veillaient sur les mouvements de

l'ennemi. Aussi les murailles furent promptement restaurées; des redoutes construites; les forts consolidés. On vit même surgir de nouvelles tours. Forcone était en état de soutenir un assaut.

On enterra ensuite les morts.

Cependant on n'était pas sans inquiétudes au château. Il n'y avait pas d'hommes; on était sans armes; en vain attendait-on Bartoli et Costa. Personne n'arrivait. On craignait qu'ils n'eussent été défaits. Le comte d'Ornano lui-même perdait son temps sur les bords du Taravo.

Il était urgent d'aviser. Aussi envoya-t-on un exprès à Luca d'Ornano.

La distance à franchir n'était pas grande. Mais il y avait çà et là, sur le trajet, des buissons, des ravins. L'ennemi y avait posté des hommes. C'était pour intercepter toute communication entre les assiégés et le comte d'Ornano. A Forcone, on ignorait ces dispositions. Aussi l'envoyé fut découvert, pris; on le conduisit au comte Bozzi.

Ce dernier tira merveilleusement parti de la situation; sur le champ, il fait venir deux hommes: Folacci, Santucci. C'était un Bastélicais et un Palnécais. L'un sujet de Bartoli; l'autre de Costa; tous les deux éprouvés, braves, courageux. Ils étaient à son service. Plus d'une fois, il les avait chargés de missions délicates; ils s'en étaient toujours acquittés avec succès. Ils avaient la réputation d'habiles diplomates.

Bozzi les avait en grande estime. Il appréciait leur talent: il admirait leur tact. Sa confiance était grande à leur endroit. C'étaient eux qu'il choisissait toujours dans les moments difficiles. Cette fois encore, il eut recours à leur ministère.

La capture de l'envoyé de Diana lui suggéra la pensée de s'emparer de Forcone par surprise. Pour y réussir, il fallait deux choses: agir promptement, retenir sur les bords du Taravo le comte d'Ornano. Celui-ci était brave, actif, indomptable. S'il rentrait une fois dans son château, c'en était fait: la prise en devenait difficile, impossible même. Tout surtout était perdu si Bartoli et Costa l'y rejoignaient. Les assiégeants n'avaient plus qu'à se retirer; encore n'eussent-ils pas été exempts de courir de grands dangers.

Les hommes qu'il envoya au comte d'Ornano étaient, comme nous l'avons dit, bien choisis. Ils étaient souples, adroits, insinuants. Rien ne leur coûtait pour réussir; ils avaient recours à tous les moyens : à la ruse, au mensonge même. En cette circonstance, ils mirent également à profit leur nationalité. Rien, en effet, ne leur était plus facile que de se faire passer pour les sujets de Bartoli et de Costa. C'est ce qu'ils firent. Leur langage les y autorisait. Ils réussirent ainsi, sans lettre, à se faire accréditer auprès du comte Luca.

Le comte d'Ornano les accueillit avec joie. Il n'y eut chez lui pas même l'ombre d'un soupçon. Il crut tout ce qu'ils lui racontaient; il se prêta

à tout ce qu'ils désiraient de lui. Il était surtout heureux d'apprendre que Bartoli et Costa étaient arrivés au château de Forcone. Il n'avait plus de soucis. Aussi tourna-t-il tous ses efforts contre le comte Colonna. Il suivit même ce dernier au delà du Taravo, quand, sur l'ordre qu'il avait reçu, Hugues se fut replié sur Sollacaro.

Les envoyés firent semblant de retourner à Forcone.

De son côté, Bozzi songeait aux moyens de s'emparer du château. Un instant il eut la pensée d'emporter ce dernier de vive force. Mais il y renonça aussitôt. Forcone, par sa position, était d'un accès dangereux. D'énormes rochers, des ravins, des précipices l'entouraient de toutes parts ; une poignée d'hommes suffisaient pour le défendre. Depuis quelques jours surtout, on le fortifiait sans relâche; on y travaillait jour et nuit ; on ne reposait pas. Il était difficile d'en approcher. Un assaut ne pouvait être que meurtrier ; il y avait à craindre qu'on échouât.

Pour réussir, il aurait fallu emporter le château d'un seul coup. La moindre lenteur pouvait tout compromettre.

Qui pouvait affirmer, si le siège traînait en longueur, que le comte d'Ornano n'en aurait pas été informé? Que Bartoli et Costa ne seraient pas arrivés? Dès lors la position des assiégeants devenait critique. Ils auraient été entre deux feux : on les aurait écrasés. Aussi Bozzi renonça-t-il à attaquer Forcone par la force armée. Il

préféra pour le réduire, recourir à la ruse.

A l'instant il fait venir le prisonnier ; il l'interroge. Il essaie ainsi de découvrir ce qui se passe à Forcone. Mais il n'obtient pas de réponse ; il ne peut rien apprendre. Il a alors recours aux promesses, aux menaces ; même insuccès ; le captif ne répond pas. Il prit alors un ton plus doux ; il employa la ruse. Il arriva ainsi à ses fins.

« J'ai voulu, seigneur, dit-il avec assurance, éprouver votre fidélité. Celle-ci est à l'abri de tout soupçon ; aussi suis-je heureux de lui rendre hommage. — En disant ces mots, il retirait une bague de son doigt. — Recevez, ajouta-t-il, en la lui offrant, ce gage de ma reconnaissance. — Le captif hésitait. — Acceptez, insista-t-il, en la lui glissant dans la main. Dès ce jour, vous êtes mon homme de confiance ; vous m'accompagnerez partout. Plus tard, à la mort de mon oncle, quand je lui succéderai, je vous constituerai l'intendant de Forcone ; vous y exercerez la suprême autorité. Je vous en donne ma parole. — Il lui tendit la main. — Si je suis en armes sous les murs de Forcone, continua-t-il, c'est par obéissance. J'exécute la volonté de Luca d'Ornano. Le comte en effet, aime Diana comme sa fille ; il désire que je l'épouse. Mais celle-ci ne peut s'y résoudre. Elle est retenue par la parole qu'elle a donnée à mon regretté cousin, Alfonso. Mon oncle n'a donc consenti à prendre les armes que par pure complaisance. Il a voulu ainsi prouver à la jeune

fille qu'il avait fait tout son possible; qu'il n'avait pas dépendu de lui de la soustraire au mariage. Telle est la conduite du comte mon oncle. Vous devinez maintenant ce qu'il désire.

« Ce qui prouve qu'il en est ainsi, c'est qu'il a quitté Forcone. Il n'y a même pas laissé de soldats. Si Diana ne l'avait pas fortifié, le château pouvait être emporté au premier assaut. Vous en avez eu la preuve l'autre jour. Il n'a tenu qu'à moi de m'en emparer.

« D'ailleurs, si ce que je vous dis n'est pas l'exacte vérité, pourquoi le comte d'Ornano, après avoir laissé son château sans défense, n'est-il pas venu à son secours, quand Leca et moi, nous l'avons attaqué ? Croyez-vous qu'il n'a pas entendu l'arquebusade ? Pourquoi, maintenant que Forcone est pressé de toutes parts, s'en éloigne-t-il ? Regardez — il lui montra le comte d'Ornano — ne vient-il pas de franchir le fleuve ? Pourquoi encore Costa et Bartoli ne sont-t-ils pas arrivés ? Qui les en empêche ? Le Talavo est tranquille. Personne également n'inquiète le seigneur de Bastelica. La route leur est ouverte à tous deux ; ils sont même sûrs, sur leur chemin, de rencontrer de nombreux amis. Cependant ils ne sont pas encore là. D'où vient ce retard ? Comment expliquer leur absence ? l'excuser ? Sinon qu'ils connaissent la volonté du comte d'Ornano ? Qu'ils ont reçu l'ordre de ne pas quitter leurs terres ?

« Moi même si je n'avais pas été tranquille à leur endroit, aurais-je pu venir ici, quitter mon château?

Mais je m'exposais aux plus cruelles déceptions. Je courais risque de tout perdre. Puis-je dans ces conditions livrer bataille, prendre Forcone d'assaut ? Je m'en voudrais toute ma vie ; je ne saurais y consentir. Qui immolerais-je de vous ou de mes soldats ? Est-ce vous ? Mais oserais-je ensuite régner sur un peuple que j'aurais décimé ? Vous même me supporteriez-vous? Est-ce mes soldats? Mais ils sont prêts à m'accompagner partout; ils donneraient pour moi jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Que dois-je donc faire ? Prendrai-je le château par la famine ? Diana se laisserait plutôt mourir avec ceux qui l'entourent que de se rendre jamais. Vous en avez la preuve dans ce qu'elle a fait l'autre jour. Vous la rappellez-vous au milieu des soldats animant les uns, pressant les autres ? Je ne puis y penser sans frémir. Jamais femme n'a fait paraître autant de fureur ! Elle était décidée à tout immoler, à mourir la dernière. Forcone, si je n'avais cédé par égard pour mes sujets, n'aurait été maintenant qu'un monceau de ruines; personne n'aurait survécu à sa prise. C'est de l'exaltation ! Vous avouerez que nous ne pouvons pas la suivre dans cette voie. »... Mais... parlez, je vous en prie, lui dit Bozzi ; vous me ferez plaisir. »

« ... Mais, hasarda alors Carlotti, — c'était le nom du captif,— il me semble qu'il y aurait un moyen de tout arranger. Ce serait, pendant la nuit, de vous ouvrir les portes de Forcone. Vous vous en empareriez ainsi sans verser de sang. Diana

serait le prix de la victoire; elle vous appartiendrait par droit de conquête. »

— Mais votre idée est excellente, s'écria Bozzi; je n'y aurais jamais pensé !

Le fourbe, il voulait faire croire qu'il n'en était pas l'auteur; que ce n'était pas là le but qu'il s'était proposé depuis bientôt trois quarts d'heure !

— Mais, continua-t-il, qui m'ouvrira les portes du château ?

— Moi, répondit Carlotti; il était fier que le comte eût approuvé son plan.

— Vous ? mais vous êtes un brave! je n'oublierai jamais un tel service ! vous rendriez la paix à nos populations, la sécurité à nos bourgades. La terre ne se couvrirait plus de ronces; elle fournirait en abondance à nos besoins. On vous bénirait. Diana elle-même, j'en suis sûr, vous en saurait gré. Mais comptez surtout sur ma reconnaissance. »

Carlotti reprit le chemin de Forcone, repassant dans son esprit les promesses qui lui avaient été faites. Ainsi, gaiement, sans s'en apercevoir, il s'approchait du château, fier de la connaissance qu'il venait de faire, se croyant déjà le maître de Forcone. Il était heureux de son aventure. Mais en même temps, il songeait aussi aux moyens de faire réussir l'entreprise.

A Forcone on était dans l'épouvante. La terreur régnait partout. Ici, le hibou, oiseau de

mauvaise augure, avait fait entendre sa voix. Là avaient résonné d'affreux hurlements de chiens, des miaulements de chats. Plus loin, c'était une poule qui s'était couchée près du feu; ou encore on avait été frolé par une personne invisible. C'était autant de signes, en Corse, qui annoncent la maladie, la mort. Aussi chacun craignait pour soi. On était inquiet.

Des bruits d'une autre gravité circulaient également dans le public ; ils avaient effrayé la population. L'un racontait qu'il avait rencontré une procession de fantômes qui charriaient des cadavres. Ces spectres, ayant chacun un cierge à la main, prêtre et croix en tête, marchaient en chantant les litanies des saints, fendant les airs du son lugubre d'instruments félés. Ces cérémonies ont lieu, paraît-il, toutes les fois que quelqu'un va mourir: elles sont l'annonce de celles qui seront faites à l'église. Une personne ou deux seules peuvent les voir; ce sont les sorciers du village. Il n'y a pas de secret pour eux. Aussi se trompent-ils rarement quand ils prédisent un décès. Ils sont craints à une lieue à la ronde. L'autre disait qu'il avait entendu des voix sépulcrales, des lamentations, des complaintes, des cris déchirants, des sanglots étouffés. C'étaient autant de mystères. On avait eu beau chercher, on n'avait rien vu, rien rencontré. On était persuadé que c'était là le présage de grands malheurs, de pertes regrettables. On s'attendait à de grands désastres. Un troisième affirmait qu'une voix

lugubre avait crié de la plate-forme du château : sauve qui peut!

Aussi la panique était partout. Les plus timorés étaient d'avis de quitter Forcone ; ils n'y voyaient plus de sûreté. Les intrépides eux-mêmes avaient perdu courage; ils ne parlaient que timidement de résistance. Personne n'était rassuré. Le nombre était grand de ceux qui racontaient ces récits. C'étaient des vieillards, des gens graves; on ne pouvait qu'ajouter foi à leur parole.

Ce qui surtout porta le dernier coup au patriotisme des assiégés, ce fut le comte d'Ornano lui-même. En lui reposait la confiance de la foule. Aussi quand du château,on le vit au delà du fleuve, on désespéra; le trouble, l'agitation s'emparèrent de tous les esprits. On ne se possédait plus de douleur. Il était même à craindre qu'on en vînt à de fâcheuses extrémités. C'est en ce moment qu'arriva Carlotti. On l'accueillit avec enthousiasme. On passe facilement, dans les temps de malheur, de la tristesse à la joie. La moindre chose, un rien suffit.

Carlotti profita perfidement des dispositions de ses concitoyens à son égard ; il s'en servit pour les tromper.

« D'où vient, leur dit-il, ce trouble, cette agitation que j'aperçois au milieu de vous ? Ne seriez-vous plus les mêmes hommes ? Votre courage vous aurait-il abandonnés ? En vérité, je ne vous reconnais plus. On ne dirait jamais, en vous voyant, que vous êtes les vainqueurs de

l'autre jour. Quelle est la cause de ce changement? Seraient-ce les bruits, les voix mystérieures qu'on a entendues ? Il serait puéril de s'y arrêter : je ne pense pas que vous y attachiez la moindre importance. Qui vous dit que ces choses n'ont pas été inventées à plaisir pour vous décourager ?... Serait-ce alors l'ennemi ? Mais il n'a pas changé. C'est celui-là même que vous avez battu aux portes du château. Ses pertes ont été si grandes qu'il ne se croit même plus en sureté dans ses retranchements. Il s'estimerait heureux si vous l'y laissiez tranquille. Que pouvez-vous donc craindre maintenant surtout que le comte d'Ornano va rentrer à Forcone? S'il a franchi le Taravo, c'est un stratagème. Il le repassera aussitôt. Cette nuit vous le verrez au milieu de vous ; il veut tromper la vigilance de ses ennemis. Ainsi grâce à cette ruse, il pénètrera dans son château, sans coup férir, sans perdre un seul soldat. Il n'en aurait pas été de même, s'il avait voulu y rentrer pendant le jour. Leca et Bozzi s'y seraient opposés. Il lui en aurait coûté des fatigues, du sang ; peut-être n'eût-il pas réussi ; eût-il été repoussé? Pouvait-il, je vous le demande, s'y prendre plus adroitement ? Le critiquera-t-on encore d'avoir passé le fleuve?... A ces mots toute la foule applaudit de joie. Le fourbe acheva alors ainsi : « Reprenez courage, cessez de craindre ; vous pouvez vous reposer de vos travaux. Cette nuit, au signal convenu, j'ouvrirai les portes. Je n'ai besoin que de quelques hommes. Mais rappelez-

vous qu'il nous faut du calme. Une joie trop bruyante pourrait tout compromettre ; elle éveillerait les soupçons de l'ennemi ; elle dévoilerait peut-être le plan du comte. Ce serait un désastre.»

Ce discours rassure les assiégés ; il rétablit le calme ; on se livre aux divertissements, aux plaisirs ; on boit. Le soir tous sont appesantis par les vins, les viandes ; ils s'endorment. Le sommeil engourdit leurs membres ; partout règne un profond silence. Cartotti est arrivé à ses fins.

Vers minuit, le nouveau Sinon donne le signal; il ouvre ensuite le château. Bozzi et Leca y pénètrent par deux portes différentes; il sont bientôt maîtres de la place.

A Forcone tout est en désordre. Les guerriers sont troublés, interdits; ils ne trouvent même plus leurs armes; ils marchent au hasard. S'il y en a quelques-uns qui se rallient, ils sont vite dispersés. La mort fait déjà de tristes ravages dans leurs rangs. La résistance est impossible.

Diana a entendu les cris. Elle écoute. Le bruit augmente sans cesse; il approche. Bientôt elle distingue le cliquetis des armes; elle comprend qu'on se bat dans la rue. Plus de doute. L'ennemi est dans la place. Eperdue, elle se lève soudain. Elle ne sait ni où elle est, ni ce qu'elle fait. Elle veut mourir. Mais la pensée d'Alfonso la retient. Elle recule devant une lâcheté; elle se rappelle aussi qu'elle est chrétienne. Le fer tombe alors de ses mains; elle consent à vivre. Mais déjà

Bozzi touche presque au seuil du palais. Il n'y a plus de temps à perdre. Diana n'est plus en sûreté. Il faut qu'elle se retire. C'est ce qu'elle fait. Dans son trouble, elle enfile un long corridor; elle espère par là gagner un souterrain. Vain espoir! Des soldats y sont postés. La jeune fille recule d'effroi. Les cheveux épars, elle erre à travers les appartements, cherchant une issue. Elle n'en trouve aucune. Toutes sont gardées. Au même instant, Bozzi et Leca pénétrent dans le palais. Le fer brille; les portes cèdent : rien ne résiste; tout se débande. Il n'y a plus d'espoir pour Diana; il faut qu'elle se rende. Qui dirait quelles furent alors ses angoisses! Une sueur froide glace tous ses membres. Sa langue s'engourdit. Sa poitrine est oppressée, haletante. Ses yeux versent un torrent de larmes. Elle est immobile. Ce qui l'effraie davantage, c'est qu'elle craint de tomber entre les mains de Bozzi. Ainsi une biche que les chasseurs ont cernée de toutes parts, n'attend pas avec plus d'effroi, le coup mortel qui va l'abattre.

Le jour commençait déjà à luire.

A ce moment paraît Leca. Diana l'aperçoit. A cette vue, sa confiance renait; elle espère. Le comte de Cinarca est son proche parent; c'est le frère de sa mère. Elle va à lui sans hésitation.

« Mon oncle, lui dit-elle, je me jette entre vos bras; je me confie à vous. J'espère que votre protection ne me fera pas défaut. J'y ai droit. Je ne pense pas avoir dégénéré. Quel est, en effet,

mon crime? C'est de n'avoir pas voulu me marier. En cela, je n'ai fait que mon devoir. Je suis restée fidèle à la parole que j'avais donnée. Pouvez-vous, mon oncle, m'en vouloir ? Mais j'en aurais fait autant si j'avais consenti à épouser un de vos fils. Je fusse demeurée inébranlable dans ma résolution. Je n'aurais plus après accordé ma main à personne. Ainsi, qu'on ne croie pas que je changerai. On se tromperait. Je n'aimerai qu'Alfonso. Celui-là épouserait une esclave qui, malgré moi, me traînerait au pied de l'autel. Il n'aurait jamais mon cœur. Blâmerez-vous ma franchise, mon oncle ? Permettrez-vous qu'on m'insulte?... A ces mots, Diana éclata en sanglots.

Leca accueillit la jeune fille avec bonté. Il était heureux de sa capture. On lisait son bonheur sur son front. Peut-être roulait-il déjà dans son esprit, des projets d'avenir. Mais il n'y avait dans ses manières aucune insolence. Au contraire, les larmes de sa captive l'avaient attendri ; il était ému. Aussi s'empressa-t-il de la rassurer.

« Personne, lui-dit-il, ne vous insultera. Dans mon camp vous serez plus en sûreté qu'à Forcone. Vous y agirez en toute liberté. On y respectera tous vos désirs ; on n'y violentera point votre volonté. Rien ne sera changé dans votre manière de vivre. Cessez de craindre. »

A ces mots, il fait venir Mattei. C'était un vieillard respectable, brave, éprouvé. Il lui confia Diana ; il lui enjoignit de la conduire au

camp, de s'y fortifier. L'ordre fut promptement exécuté.

Il n'était que temps. Bozzi approchait. Il était couvert de poussière, de sang ; il ne respirait que carnage. L'épouvante le précédait. Sur son passage, on reculait de frayeur. Un torrent dévastateur inspire moins de crainte quand, se déversant dans la plaine, il y porte la désolation, le ravage. De quoi, en effet, le seigneur de la Foata, dans sa fureur de jeune homme, n'eût-il pas été capable ? Quelle fatigue, quel danger eussent pu l'arrêter? Sa passion l'aveuglait. Il ne voyait plus que Diana ; il la cherchait partout. S'il l'eût. aperçue, il l'aurait enlevée à Leca lui-même. Celui-ci s'en doutait. Aussi usa-t-il de ruse pour l'éloigner; il s'y prit adroitement. Il fit dire partout que Diana s'était réfugiée au camp de la Torre ; qu'elle y attendait le comte Bozzi, impatiente, pour se faire pardonner ses torts, de lui donner sa main. Ce bruit se répandit rapidement. Il arriva bientôt aux oreilles du jeune comte.

Bozzi douta d'abord. Il ne voulait pas croire à un tel changement. Mais ses hésitations tombèrent quand il eut rencontré Giorgi ; c'était un de ses familiers. Ce dernier, gagné par Leca, abusa indignement de son amitié ; il lui affirma que Diana l'attendait à la Torre.

Il n'en fallut pas davantage pour décider Bozzi. Au même instant, il se dégage du milieu des combattants; il abandonne la lutte ; il court à la Torre. Sa passion l'obsède. Les siens eux-mêmes

ne l'ont pas vu ; ils n'ont pu le suivre. Aussi continuent-ils à combattre ; ils sont bientôt maîtres de la place. Ce ne fut qu'alors qu'ils s'aperçurent de l'absence de leur chef. Un moment, ils furent inquiets.

De son côté, Leca quitta aussi Forcone. Il craignait que Bozzi, dans son désappointement, n'allât attaquer son camp. Il se hâta d'y rentrer. Le château fut ainsi presque abandonné ; il n'y resta que quelques hommes des deux comtes. En cas d'attaque, ceux-ci étaient incapables d'y faire une longue résistance.

En arrivant au camp, Bozzi comprit qu'on l'avait trompé. Il entra dans une grande colère. On voit encore le roc qu'il fendit de son épée. Il était hors de lui-même. Ses yeux étaient hagards ; son visage courroucé ; on n'osait l'approcher. Comme un furieux, il se promenait de long en large dans son camp. Tantôt il était muet de douleur ; tantôt il proférait des paroles de menaces. On ne lui parlait plus. Il était inconsolable.

Il était surtout sensible à l'affront qu'il venait de recevoir. Il en voulait à tous : à Giorgi, à Leca ; il s'en prenait à lui-même de s'être laissé tromper. Sa colère faisait alors place à la confusion. Il était honteux : on le voyait se cacher dans sa tente. Mais l'indignation reprenait bientôt le desssus. On l'y entendait éclater en reproches, en imprécations. Il branlait son épée, comme s'il eut voulu en frapper quelqu'un. Le nom de Giorgi et de Leca revenait sans cesse sur ses lèvres. A

l'un il donnait le nom de lâche ; à l'autre celu de traître. Puis, oppressé par sa colère, il sortait précipitamment de son pavillon. On aurait dit qu'il allait marcher sur la Colliciola. Mais il s'arrêtait aussitôt, comme retenu par un sentiment de honte. Il rentrait de nouveau dans sa tente.

Alors c'était le tour de Diana. Son image se présentait à son esprit ; elle ne le quittait plus. Il l'apercevait le jour, la nuit, à chaque instant. Cette vue ne lui laissait pas de repos. Il était inquiet. Divers sentiments agitaient son âme ; il était le jouet de son imagination. Celle-ci, en effet, enfantait des soupçons, forgeait des fantômes. Elle les grossissait, les dénaturait ou les détruisait à plaisir ; ou encore elle s'évertuait à leur donner une vraisemblance, une réalité ; elle égarait ainsi son esprit par mille vaines idées, plus importunes les unes que les autres.

Tantôt elle lui montrait Diana, assise dans sa tente, entourée d'adulateurs, ou soupirant encore après Alfonso. Tantôt elle la lui faisait voir folâtrant dans le camp, recherchant l'amitié d'un des fils de Leca ou répondant à ses avances. Tantôt elle la lui peignait le sourire sur les lèvres, se moquant ainsi de ses feux, de sa dernière aventure. C'était pour l'infortuné Bozzi un vrai supplice. Volontiers il aurait voulu se défaire de ces tristes pensées. Mais c'était peine perdue. Elles revenaient sans cesse ; elles l'obsédaient. Il n'était plus maître de lui-même ; il divaguait. On le voyait, dans son délire, sortir de son pavil-

lon, y rentrer aussitôt, en ressortir ; ou encore, en grommelant, il marchait, sans ordre, dans toutes les directions. « Que suis-je venu faire ici, s'écriait-il de temps en temps ! Insensé que je suis ! J'ai couru à la honte, au déshonneur. Désormais on ne parlera plus que de moi, de mon aventure. On en rira. Diana le sait peut-être déjà. Sort déplorable ! Je la verrai, après avoir abandonné un oncle, heureuse entre les bras d'un autre ! et c'est moi qui l'y aurais jetée ! » Un long silence succédait ; il était comme anéanti. Puis, sortant soudain de sa rêverie : « Non ! s'exclamait-il, non ! Diana ne sera à personne ; elle m'appartiendra. Je le jure par cette épée ! Je mourrai plutôt que d'abandonner à ses ravisseurs celle qui m'était destinée ! Ne crains rien, Diana ; je te vengerai. Pardonne seulement à ma douleur, si, il y a un instant, je t'ai soupçonnée. Je n'en crois rien. Je connais ta vertu ; je lui rends hommage. Plus que jamais je travaillerai à ta délivrance. Je ne reposerai ni jour ni nuit. »

Il serait parti à l'instant. Mais on le retint. Ce fut un grand service qu'on lui rendit. Toutes les responsabilités, en effet, lui auraient incombé, si, sans explications, il avait eu recours à la violence. On l'aurait critiqué, blâmé ; il se perdait dans l'estime du public. Les rôles, au contraire, changeaient, si Leca se refusait à faire justice à ses réclamations. Bozzi le comprit. Aussi envoya-t-il un député au camp de la Colliciola. C'était Géronimi.

L'envoyé était bien choisi. C'était un homme intègre, sévère. Sa démarche était grave ; son port majestueux. Il était digne, modéré. Il en imposait par sa taille avantageuse. Sa parole était douce, persuasive ; sa diction soignée, pleine de charmes. Son raisonnement serré, clair. La nature l'avait doué de cette finesse, de cet à propos qui fait les diplomates.

En arrivant à la Colliciola, Géronimi fut accueilli avec égard. On l'introduisit aussitôt auprès du comte. Leca était majestueusement assis sur un trône élevé, tout ciselé d'or. A la main il tenait un sceptre, signe de sa puissance. Son front était ceint d'une couronne de lauriers. Ses habits étaient chamarrés d'or. Une longue épée pendait à son côté. Il avait toute la sévérité d'un monarque. A ses pieds, debout, se trouvait Diana ; elle était richement parée. A droite et à gauche, on voyait des jeunes gens, tous correctement mis, élégants. C'était l'élite de la noblesse. Sa tente offrait le même luxe. On y voyait des sculptures, des festons, des vases d'or et d'argent, des draperies du plus grand prix. La porte était gardée par des hommes en armes. On voulait en imposer à l'envoyé de Bozzi.

Géronimi n'était pas homme à se laisser intimider. Cet apparat le laissa froid. Il fit même semblant de n'y pas faire attention. Aussi, après les compliments d'usage, il s'exprima ainsi :

« Mon maître, dit-il, m'envoie ici, comte, pour se plaindre du procédé dont il a été victime. Sa

dignité en a souffert. On s'est servi d'un faux bruit pour l'éloigner de Forcone. Un des vôtres lui a même affirmé, avec serment, que Diana s'était retirée à la Torre. Une telle manœuvre est déloyale. Tous les gens d'honneur l'ont flétrie. Nous espérons, comte, qu'à votre tour, vous la désapprouverez. Vous dégagerez ainsi votre responsabilité. Ce n'est pas que nous vous soupçonnions d'une lâcheté. Mais qui vous dit que les autres penseront comme nous ? Nous ne demandons pas qu'on punisse le coupable. Nous laissons aux gens de cœur, le soin de stigmatiser sa conduite. Ce que nous voulons, c'est qu'on renvoie Diana à son père. Vous ne pouvez pas, comte, vous y refuser. Autrement, on serait en droit de supposer bien des choses à votre égard ; on vous critiquerait ; vous encourriez le blâme universel. Quel était notre but, à tous, en prenant les armes ? C'était de délivrer Diana. Nous y avons réussi ; la jeune fille est libre maintenant. Vous n'avez plus qu'à la rendre à son père. C'est à ce dernier à en disposer. Ainsi finiront les horreurs de la guerre. Parlez, comte, que dois-je dire à mon maître. »

Le comte était visiblement embarrassé. Il ne savait ni ce qu'il devait dire, ni par où il fallait commencer. Il craignait de se compromettre. D'un côté, il aurait voulu faire croire qu'il n'était pour rien dans l'aventure de Bozzi ; ce qui n'était pas facile. Il désirait ardemment ne pas rompre avec ce dernier. De l'autre, il souhaitait garder

auprès de lui, dans son camp, sa prisonnière, Diana. Autre difficulté. C'était ce double but qui lui rendait la tâche pénible pour répondre.

« Exprimez tous mes regrets à votre maître, dit-il enfin à Géronimi, au sujet de ce qui lui est arrivé. Je n'y suis pour rien. Assurez-le qu'il a toute ma sympathie. La manœuvre dont il a été victime est indigne. Je la désapprouve ; on a agi contrairement à mes désirs ; je blâme une telle conduite ; quant à Diana, je ne demande pas mieux que de la renvoyer à son père. C'est ma pensée. Je ne l'ai accueillie que dans ce but. Mais je ne vois pas le moyen de lui faire traverser les lignes de Luca d'Ornano. Elle pourrait même tomber entre les mains du comte d'Istria. Ce serait à recommencer. Peut-être courrions-nous de plus grands dangers ; échouerions-nous ! Nous serions la risée de tous les siècles. Ne vaut-il pas mieux pour éviter toute surprise, que je la garde dans mon camp ? Elle est ici en sûreté ; elle est libre dans ses mouvements ; elle n'a rien à craindre. »

« Je vous remercie, comte, répondit Géronimi, des sentiments que vous nourrissez à l'égard de mon maître. Il en sera lui-même touché. C'est aussi un bonheur pour moi, de constater qu'ici comme à la Torre, on désapprouve la conduite de ceux qui ont trompé le seigneur de la Foata. Recevez, messieurs, tous mes compliments. »

Il salua toute l'assemblée.

« Mais, reprit-il, Bozzi, — vous pardonnerez

facilement cela à un amant — serait inquiet si Diana restait ici. Ce n'est pas, comte, qu'il ait le moindre soupçon sur les vôtres. Il connait trop l'honneur de votre maison, pour suspecter jamais personne ici. Il a en vous une entière confiance. Mais, je le répète, un prétendant est toujours soucieux il craint pour celle qu'il aime mille et mille dangers ; il est torturé sans cesse par des idées vagues, importunes ; il redoute ce qu'il y a de plus inoffensif ; son imagination est toujours agitée ; il a quelquefois peur de son ombre. Aussi il ne goûte aucun repos ; il est malheureux. Qui oserait dire qu'il n'en est pas de même de mon maître? A-t-il une autre nature que la nôtre? N'est-il pas sujet aux mêmes besoins, aux-mêmes infirmités que nous? Il y est d'autant plus exposé que son tempérament est vif, ardent. Dans l'intérêt de la paix, de la tranquillité, il convient qu'on choisisse dans les deux camps, les personnes les plus graves. C'est à elles qu'on confiera Diana ; elles la garderont pour la remettre à son père. Cette satisfaction, comte, vous ne pouvez pas nous la refuser. Elle nous est due. Comme vous, nous avons contribué à la prise de Forcone ; nous avons les mêmes droits au butin. Diana nous appartient au même prix qu'à vous.»

« Personne, interrompit Leca, ne vous conteste que vous n'ayez fait votre devoir à la prise de Forcone. Nous avons tous admiré le courage, l'ardeur de votre maître. Il s'est comporté en héros. Je dirai plus : c'est grâce à lui que le châ-

teau des d'Ornano est tombé en notre pouvoir, que Diana est captive. Mais ce que vous proposez, est-ce bien pratique? Je ne le pense pas. Je loue, sans doute, la délicatesse de vos sentiments à l'égard du comte, votre seigneur. Vous voudriez, en effet, éloigner de lui, tous les soucis, toutes les inquiétudes. S'il ne tenait qu'à vous, vous le feriez volontiers reposer sur un lit de roses. Il serait bercé par des anges. C'est un trésor pour un prince de posséder un ami comme vous; il nous en faudrait des milliers. Mais vous avouerez que ce serait peu délicat de ma part, si je devais me mêler des amours de Bozzi, fut-ce même pour les adoucir. Je suis censé ne pas les connaître. Ce serait plutôt à Diana d'y répondre. Le fera-t-elle? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que l'autre jour, elle s'est jetée entre mes bras pour échapper aux poursuites du seigneur de la Foata. A-t-elle changé depuis? Je n'oserais l'affirmer. Aussi, tant qu'elle ne se sera pas déclarée pour votre maître, tous les jeunes gens ont les mêmes droits que lui, à sa main. Ils peuvent y prétendre. On ne saurait s'y opposer. Mais, encore une fois, ce n'est pas mon affaire; je ne m'en occupe pas. D'ailleurs où placerions-nous ces hommes choisis qui garderaient Diana? Est-ce dans mon camp? Dans celui de la Torre? Mais, dans ce cas, la condition de Diana ne change pas; elle reste la même. Cette jeune fille aurait toujours un maître; ce serait celui de nous deux qui lui donnerait asile. Devons-nous lui assigner une autre demeure,

qui ne sera ni la Colliciola, ni la Torre? Mais qui la défendra? qui la protègera contre les attaques de nos ennemis? Qui ne comprend que nous nous exposerions à nous la voir enlever? On rirait de nous. Il n'y a donc rien à changer à la situation de Diana; elle est ici, chez un oncle; elle y restera. »

« Tout à l'heure, comte, reprit Geronimi, j'étais heureux de vous disculper. Je croyais à votre innocence. J'étais persuadé que vous n'étiez pour rien dans l'aventure de mon maître. Maintenant mon opinion est faite ; je ne saurais me tromper. Tout ce qui est arrivé, a été exécuté par vos ordres. Vous en êtes responsable. Ce n'est pas tout. Vous avez encore la prétention, après avoir trompé Bozzi, de le tourner en dérision. Vous en riez à votre aise. Mais qu'y a-t-il d'indigne dans ses amours? Il prétend à la main qui lui a été offerte par le père de celle qu'il aime. Echouerait-il? Il ne partagerait que le sort de beaucoup d'autres. Il pourrait se consoler en compagnie de vos fils que Diana a refusés. Sans doute, espèrez-vous peut-être que vos enfants auront plus de chances maintenant que vous tenez cette jeune fille en votre pouvoir. On ne saurait comprendre votre conduite qu'à cette condition. Il faut avouer que vous savez profiter des circonstances! »

A ces mots, il est interrompu par un murmure désapprobateur. Mais Géronimi, sans se laisser intimider, continue de la sorte :

« Quoi ! vous ne plaisantez plus sur mon maître ? Mais qui vous en empêche ? Tenez : nous renonçons même à nos réclamations. Nous ne vous demandons plus qu'une chose : c'est un combat singulier. Diana sera le prix du plus brave. Nous refuserez-vous cette satisfaction, comte ? Le cœur ne vous en dirait pas ? Ce serait peu digne du vainqueur de Forcone ! Dites : que voulez-vous faire ? Mon maître attend une réponse. Ce n'est plus le temps des bravades ; décidez-vous ; il me faut une solution. »

Alors éclata dans la salle un tumulte affreux. Géronimi n'eut que le temps de se retirer. Il partit sans avoir rien obtenu.

Bozzi, en apprenant ce qui s'était passé à la Colliciola, entra dans une violente colère. Il était surtout sensible aux plaisanteries du comte Leca. Aussi résolut-il d'en tirer une prompte vengeance. Il se décida à entrer en campagne dès la nuit suivante.

De son côté, Leca n'était pas rassuré. Son camp n'était entouré que de quelques fossés peu profonds. Une simple palissade lui servait de rempart. Il lui était difficile de soutenir longtemps le choc de Bozzi. Dans son inquiétude, il songea a se retirer dans le château de Forcone. Mais c'était trop tard. Luca d'Ornano y était déjà entré. Le comte de Cinarca dut donc renoncer à son projet. Il n'avait même plus le temps de se fortifier. Aussi le trouble était parmi les siens. D'heure en heure,

on s'attendait à voir paraître Bozzi. Ce dernier ne tarda guère à arriver.

C'était minuit. Le silence le plus profond régnait au sein de la nature. A peine entendait-on le chant nocturne de quelques oiseaux, le clappement du renard. La lune s'était couchée. Des nuages sombres voltigeaient au firmament. Les étoiles avaient disparu. On était dans l'obscurité. Dans le lointain résonnait le mugissement de la mer; les vallons en répétaient tristement les échos. On était saisi de frayeur. A cet instant, en deux endroits différents, du côté de Piazza et à Alziglione, se fait entendre un bruit; il est d'abord confus. Mais bientôt on distingue la marche des chevaux. Le cliquetis des armes retentit. Plus de doute : c'est l'ennemi. Aussi l'épouvante était grande à la Colliciola. On y était dans l'anxiété.

En effet, Bozzi et Costa en approchaient par deux routes opposées. Tous les deux, sans s'en douter, avaient le même but : surprendre, attaquer Leca. S'ils s'étaient entendus, c'en était fait de ce dernier. Heureusement pour lui, en se rencontrant, ils eurent peur l'un de l'autre. Chacun d'eux s'imagina, dans l'obscurité, qu'on venait au secours du comte de Cinarca. Aussi s'arrêtèrent-ils. Ils craignaient d'être enveloppés ou de tomber dans un piège ; ils perdirent ainsi le fruit de leur marche nocturne. Le reste du temps, ils l'employèrent à se fortifier. La nuit leur parut longue.

Bozzi surtout était inquiet. Un grand bruit, ressemblant à celui d'une armée en marche, se faisait entendre du côté de la Torre. Il crut même distinguer des cris de détresse. Il était anxieux, tourmenté. Il craignait que Bartoli ne fût arrivé; que son camp n'eût été attaqué. Sa douleur était immense. Néanmoins, dans l'incertitude où il était, avant de rien tenter, il préféra attendre le jour.

Costa n'était pas plus rassuré. Depuis trois jours, en effet, il était en marche. Il avait même dû livrer contre Pasqualini un combat sanglant ; ses soldats étaient fatigués. L'ignorance des lieux surtout, la présence d'une armée ennemie le rendait soucieux. Il craignait qu'on ne l'attaquât à l'improviste, qu'on ne l'enveloppât.

A la Colliciola, régnait la même inquiétude. On ne savait qu'y penser des bruits qu'on entendait. On était dans l'agitation, le trouble. On s'attendait d'heure en heure, à une attaque subite. Aussi on resta en armes toute la nuit. A peine osait-on remuer.

Le jour arriva enfin. Leca fut douloureusement surpris de voir aux portes de son camp Bozzi et Costa. C'étaient deux habiles guerriers, jeunes, vaillants, intrépides, actifs. Rien ne leur manquait de ce qui fait les grands généraux. Ils eussent brillé d'un éclat incomparable, s'ils se fussent trouvés sur un champ plus vaste. Aussi, s'ils venaient à s'entendre, c'en était fait du comte de Cinarca. Ce dernier ne pouvait que leur résister difficile-

ment. Il songea donc, avant qu'aucun accord ne pût intervenir entre eux à s'attirer le seigneur de la Foata.

Celui-ci se fut montré difficile sans l'arrivée de Bartoli qui menaçait déjà la Torre. Il s'empressa donc, avant de donner une réponse à Leca, d'accourir au secours de son camp. Il n'y arriva qu'avec de grandes difficultés.

Costa fut étonné de ce départ précipité de Bozzi. Un instant il ne sut qu'en penser. Mais Seta lui en donna l'explication, en lui annonçant que Bartoli venait d'arriver à la Torre. Cette nouvelle fit un immense plaisir au seigneur de Bastelica. Aussi se prépara-t-il sérieusement à attaquer le camp de la Colliciola.

Bartoli était arrivé au même moment que Costa. Il fut comme ce dernier dans l'anxiété. La nuit lui parut longue. Il craignait que l'ennemi ne profitât des ténèbres, de son ignorance des lieux, pour l'attaquer. Il s'attendait à chaque instant à voir paraître Bozzi. Aussi se retrancha-t-il solidement. Ses hommes firent alors entendre une immense clameur : c'était un défi pour l'ennemi l'écho en arriva jusqu'à Bozzi. Ce dernier trembla d'abord pour son camp. Il aurait couru à son secours, s'il avait connu l'arrivée du seigneur de Palneca ; mais il crut celui-ci occupé ailleurs. Il fut également retenu par la crainte de tomber dans une embuscade.

Aussi se persuada-t-il facilement que le vacarme qu'il avait entendu, avait retenti autre

part que dans le voisinage de son camp. Néanmoins, il n'était pas sans inquiétude. Sa pensée, malgré lui, se reportait sur son jeune antagoniste ; il avait peur que ce dernier ne fût arrivé. Cependant il ne pouvait croire à sa présence. La chose lui paraissait impossible.

Bartoli, comme on l'a déjà remarqué, s'était arrêté dans le Talavo. C'était pour apaiser les divisions qui y avaient éclaté. Il fut assez heureux pour y rétablir la paix. Aussi, en apprenant le départ de Bozzi, serait-il venu au secours du comte d'Ornano. Mais alors, par les intrigues de ses ennemis, éclata la révolte de Palneca. Il dut l'étouffer dans le sang.

Ce fut ensuite le tour des habitants de Fiumorbo. Ceux-ci, à l'instigation d'Abbatucci, prirent les armes. Ils étaient sous la conduite de chefs habiles. Ils avaient à leur tête Giudicelli, Pietri, Colombani, Tiberi, Laurelli, Achilli, Pieri, Quilici, Dominici, hommes énergiques, braves, habiles. Muchielli, Brancaleoni, Martelli devaient les attendre à Ghisoni. On se disposait à envahir le Talavo par le col de Verde.

Bartoli mit d'abord Palneca en état de défense. Ce fut l'affaire d'un instant. Ce village, en effet, est exceptionnellement placé sur le penchant d'une colline escarpée. Il est entouré de pics, de ravins profonds : le nombre en est fort considérable. Il suffit de quelques hommes pour arrêter, écraser toute une armée. Il courrait à une défaite celui qui s'y aventurerait. Les habitants sont

courageux, énergiques. Leur adresse à manier les armes est proverbiale. Ils ne le cèdent à personne en finesse. L'éloquence est innée chez eux. Ils sont grands orateurs, causeurs distingués. Ils excellent surtout dans la diplomatie : ils sont souples, insinuants. On a tout dit quand on a affirmé de quelqu'un, qu'il est Palnécais.

En même temps qu'il fortifiait Palnéca, Bartoli songeait à opposer une résistance sérieuse à la ligue qui s'était formée contre lui dans le Fiumorbo. A cet effet, il envoya au delà des monts, Santoni, Mondoloni, Leonetti, Martinetti, Paldacci, rechercher des alliances. C'étaient des hommes adroits. Aussi réussirent-ils dans leur mission. Ils groupèrent autour du même drapeau Gaffori, Filippini, Soliva, Matra, Mariani, Paoli, Benedetti, Grimaldi, Pompei, Casabianca, Montera, Cervoni, Battesti, Moroni, Carafa, Casalta, Astima, Marini, Santini. La coalition était formidable. Mais il n'y eut pas d'entente. Le choix d'un chef divisa tous ces seigneurs. Il y eut même du sang versé. Casabianca seul marcha contre l'ennemi. Il alla se poster à l'Inzeca.

Ce défilé est très étroit, long de trois ou quatre kilomètres, d'un accès difficile, dangereux. Des montagnes boisées, rocheuses, l'entourent de toutes parts. Dans toute sa longueur coule, à une profondeur de plus de deux cent mètres, encaissé entre des rochers à pics, que la nature a admirablement travaillés, l'Orbi, torrent impétueux, profond. Ses nombreuses cascades empêchent de

rien entendre. On y est saisi de terreur; on n'y voit qu'un coin du ciel. Quelques hommes avec des pierres seulement, pourraient anéantir toute une armée. Les Romains en firent la triste expérience. Deux fois ils furent écrasés par une poignée de Corses. Le même désastre attendait les alliés d'Abbatucci.

Ceux-ci, en effet, étaient loin de se douter que Bartoli eut conclu des alliances en deçà des monts. Ils n'avaient même pas entendu parler des divisions qui y avaient éclaté. Ils étaient sans crainte, sans soucis; leur seule préoccupation était d'atteindre le Talavo. Aussi, pour arriver plus vite à Ghisoni, s'engagèrent-ils sans ordre dans le défilé de l'Inzeca. C'est alors que parut Casabianca. Dans un instant, ils sont enveloppés de toutes parts : ils auraient péri jusqu'au dernier, s'ils n'avaient pas déposé les armes.

Cette terrible journée jeta l'épouvante dans Ghisoni. Le trouble y fut si grand, que ses habitants ne songèrent même plus à se défendre; ils acceptèrent les conditions du vainqueur. Ainsi finit l'expédition de Fiumorbo.

Bartoli apprit ces heureuses nouvelles au retour de Cozzano, où il avait défait trois lieutenant d'Abbatucci : c'étaient Buchini, Alfonsi, Piazza. Aussi s'empressa-t-il, après avoir confié la garde du Talavo au brave Olivieri, de voler vers Forcone. Renucci, Poggi, Lanfranchi, Paoletti, Coti, Casanova, Leccia, Tasso, Filippi,

l'accompagnaient avec l'élite de leurs hommes.

Il fit le trajet en quelques heures. Le lendemain de cette marche forcée, après l'horrible nuit dont nous avons déjà parlé, il voulut empêcher Bozzi de rentrer dans son camp. Il y aurait réussi; mais de peur de fatiguer trop ses soldats, il se contenta de lui tuer quelques hommes. Il encouragea ainsi les siens par ce faible avantage. C'est ce qu'il voulait. Il comptait prendre d'assaut le camp de la Torre ; mais il en remit l'attaque au surlendemain, donnant ainsi à ses gens le temps de se reposer.

Du côté de Sollacaro, on se battait aussi avec acharnement. Le comte Colonna, après une série de défaites, avait été obligé de s'enfermer dans son château. Istria le serrait de près. Ce jeune seigneur était très-habile. Il avait toutes les ressources d'un vieux général. Aussi déjoua-t-il toutes les manœuvres de ses ennemis. Il rendit inutiles les efforts de Roccaserra et de Luchini ; il réussit même à diviser ces derniers. Colonna était destiné à succomber. Il ne pouvait plus tenir longtemps. Le départ du comte d'Ornano le fit espérer. Il comptait sur la jeunesse, sur les plaisirs de son adversaire, pour se frayer un chemin. Mais il se trompait. Ni lui ni les siens ne purent rompre les lignes. Le jeune comte était partout. Il ne reposait pas ; il avait tout oublié : plaisirs, chasse, amusements.

L'arrivée de Césari fit perdre tout espoir au château.

Seul le comte d'Ornano était tranquille à Forcone ; il était libre de tous ses mouvements ; il pouvait à son gré voler au secours de Bartoli ou de Costa. Il était une menace pour ses ennemis. De son intervention pouvait dépendre le sort d'une bataille. Aussi veillait-il sur les préparatifs de ses adversaires.

Comme on le voit, l'avantage était alors du côté de Luca d'Ornano. Ses partisans étaient vainqueurs à Sollacaro, dans le Talavo, à Fiumorbo. Du côté de la Cinarca, Ceccaldi, son cousin, avait pris les armes. Il y avait jeté l'épouvante ; personne ne pouvait plus en sortir. Leca était ainsi entre deux feux, sans secours. Sa situation était pénible. Diana la rendait encore plus critique. Sa présence à la Colliciola était un péril, un souci : il craignait qu'on ne la lui enlevât. Bozzi était également en danger. Il était cerné de toutes parts.

Une grande distance le séparait de son château : impossible d'en tirer le moindre soldat. Les autres alliés étaient ou vaincus ou réduits à l'impuissance. Il n'y avait plus d'espoir pour les partisans du comte Colonna.

Telles étaient les forces respectives des deux partis, quand une décharge formidable se fit entendre du côté de la Colliciola. Elle dura quelques minutes ; puis succéda un grand silence. Le comte d'Ornano crut que Costa en était venu aux mains avec Leca ; il s'empressa de courir au secours de son allié. Mais tout était fini avant

qu'il arrivât. Il s'arrêta dans le Perone; il y apprit ce qui s'était passé.

Le drame avait été sanglant.

Leca, après tout ce qui venait d'arriver, désirait changer de place. Son camp ne lui paraissait plus en sûreté. Il aurait voulu se retirer sur une hauteur voisine. A cet effet, il avait chargé son neveu, Ramolino, comte de Coll'alto, de s'emparer d'un monticule situé au nord de la Colliciola. Il aurait ainsi dominer Forrello où s'était fortifié Costa. Mais celui-ci devina le plan du comte de la Cinarca. A l'instant il dépêche contre ces troupes son beau frère, Ferri-Pisani, seigneur de Bocognano. Ce dernier était jeune, ardent, intrépide. Il aimait le danger; il le recherchait même. Dans un instant, il a rejoint l'ennemi. Aussi le combat commence.

Après la première décharge, les deux chefs se rencontrent. Ils se mesurent d'abord du regard. Bientôt ils fondent l'un sur l'autre. Le choc est terrible : le cliquetis des armes retentit au loin. A leurs côtés, on se bat avec le même acharnement. On ne sait pour qui se décidera la victoire.

Les deux héros ont même âge, même armure, même ardeur. Leur taille est avantageuse. Ils ont vécu tous les deux dans les camps. Ils se sont exercés aux armes. Dans la bataille, on les a toujours rencontrés au premier rang. Leur corps est couvert de cicatrices. Ce sont des braves.

Leurs coursiers ont même ardeur, même élan. Rien ne les effraie. Ils sont dressés aux combats. Jamais ils ne sont plus fringants que dans la mêlée. L'arquebusade les enivre.

Déjà le fer se croise. Il résonne contre les cuirasses. Au loin, les coups retrouvent un écho. Les armures brillent ; les casques étincellent ; leur miroitement vacille, se répercute dans les airs. Les coursiers se cabrent, se retirent, ou avancent. Ils obéissent à la main qui les dirige. Tout autour plane le spectre de la mort. Bientôt une nuée de poussière s'élève, enveloppe les combattants. On n'aperçoit plus rien.

Le combat dure déjà depuis quelques instants. Aucun coup mortel n'a été échangé. C'est en vain que les deux champions s'observent, se serrent de près, ou reculent. L'un ne peut surprendre l'autre. Ils sont solides sur leur coursier. On dirait des masses de fer que rien n'ébranle. La lutte aurait ainsi duré longtemps; un accident y mit fin.

Une pierre lancée au hasard, atteint Ramolino à la tête. Elle le secoue, l'ébranle. Un instant l'infortuné comte reste ébloui ; Ferri-Pisani en profite pour le percer de sa lance. Il l'atteint à la gorge. Coll'alto est blessé mortellement. Un sang noir coule de sa plaie. Ses yeux s'éteignent. Il expire ; il tombe.

Les siens enlèvent son corps. Ils se groupent autour de lui; ils l'entraînent. Le combat recommence. On se bat avec acharnement de part et

d'autre. Les gens du comte ne veulent pas abandonner leur maître ; ils le couvrent de leurs personnes. Les ennemis le leur disputent. Ils prétendent garder ces restes, gage de leur victoire. Ils se heurtent avec fureur contre ce mur vivant qui les en empêche. Dans un instant un tas de morts, de mourants recouvre le cadavre. Des deux côtés on est ivre de sang. A la fin, fier de sa victoire, fatigué de la lutte, Ferri-Pisani sonne la retraite. Il permet ainsi aux vaincus de ramener leur mort dans le camp. Il se retire.

A la Colliciola la douleur fut immense. On y déplora une fin si tragique. La jeune veuve de Ramolino surtout fit entendre de lugubres gémissements. Les échos redisaient au loin sa douleur. Ses cris étaient déchirants. Elle s'arrachait les cheveux ; elle se fut déchiré le visage, si on n'avait veillé sur elle. Sur ses joues coulait un torrent de larmes. A son coté, se tenait son petit enfant.

Le comte Leca était atterré, anéanti. Le visage tristement appuyé sur ces deux mains, il roulait dans son esprit de sombres pensées ; il était plongé dans de graves méditations ; de profonds soupirs trahissaient sa douleur.

Au milieu du camp fut dressé un lit funèbre. On y plaça le corps de l'infortuné comte. Les femmes firent ensuite résonner les airs de leurs chants mortuaires.

Leurs improvisations sont éloquentes, empreintes de mélancolie. Elles expriment parfois des pensées sublimes, profondes. L'âme des assis-

tants en est attendrie, émue. Volontiers on se prendrait à verser des larmes.

En Corse, c'est aux femmes qu'est confiée la mission de pleurer sur les morts. Leur sensibilité exquise, leur voix harmonieuse s'y prêtent admirablement; elles excellent en ce genre. On dirait que la nature leur a livré tous ses secrets dans l'art de toucher, d'émouvoir.

Aussi leur puissance est grande sur l'assistance. On s'attendrit, on pleure avec elles. Parfois, par un vol audacieux, hardi, elles vous enlèvent jusqu'au ciel. Elles en dépeignent la beauté, le bonheur; elles en découvrent les mystères, les jouissances. Elles adoucissent ainsi les douleurs les plus vives. Mais malheur si leurs considérations n'ont pas ce but sublime, le ciel; si elles s'immiscent dans les affaires d'ici-bas. Elles se font du lit funèbre, la *tola*, une tribune. Leur haleine est alors un souffle empoisonné, leur langue un couteau à deux tranchants. Qu'on se tienne en garde! Pires que des furies, avec leur voix stridente, elles sèment la haine, le désordre; elles portent l'homme aux dernières extrémités. Le sang coule; des vengeances oubliées se ravivent; des familles sont en guerre. Elles sont ainsi les instigatrices, les auteurs de représailles épouvantables, la ruine d'une maison.

Elles sont d'autant plus dangeureuses, qu'elles cachent leurs intentions perfides sous les dehors de l'honneur. Ce mot magique étouffe en Corse tout sentiment d'humanité, de pardon. Il exalte,

il enivre. On ne s'y possède plus, quand on l'évoque. On lui sacrifie tout : paix, bonheur, fortune. Les femmes le savent. Aussi en usent-elles pour arriver à leurs fins. Elles s'y prennent avec adresse. Elles ont un véritable talent de conviction. Elles consolent ou irritent à leur gré.

Une fois qu'elles se sont emparées de leur auditoire; qu'elles l'ont touché, ému; qu'elles ont rappelé le souvenir de ceux qui ne sont plus; que d'un bout à l'autre de la salle, on n'entend que sanglots, gémissements étouffés ; tout d'un coup elles changent de tactique. Avec une émotion indicible, poignante, elles apostrophent le défunt ; elles rappellent ses qualités, ses exploits, ses vertus. Ses épreuves, ses souffrances ne sont pas oubliées. Il y a même un mot touchant pour les parents, soit qu'ils soient morts ou vivants. Elles excitent ainsi, à chaque nom qu'elles prononcent, de nouveaux cris déchirants. C'est le moment de profiter de l'émotion de l'assistance. Elles n'y manquent pas.

Veulent-elles adoucir la douleur des parents ? Après l'éloge du mort, elles le montrent au ciel ; elles y peignent sa joie, son bonheur. Leur langage est majestueux, sublime. Puis par un retour soudain, avec la même ampleur d'idées, elles s'évertuent à consoler le défunt. Elles l'engagent doucement, comme s'il les entendait, à quitter la terre, à se décharger sur les siens des soucis d'ici-bas, à ne plus y penser. Leur voix emprunte les accents d'une suave mélancolie. Leurs considérations sont élevées, philosophiques, profondes.

Il serait difficile de ne pas admirer ces simples femmes de la campagne. Elles émeuvent, consolent à la fois. On regrette qu'elles finissent.

Se proposent-elles, au contraire, d'exciter à la haine, à la vengeance? Leur voix devient rauque; leur visage s'enflamme; leurs yeux sont hagards; de profonds soupirs s'échappent de leur poitrine. Elles sont sous l'empire d'une surexcitation nerveuse. Elles ne sont plus maîtresses d'elles-mêmes. Leur aspect glace d'effrci : on dirait des furies. De temps à autre, elles lancent du côté de la maison de l'assassin, des regards farouches. Puis, elles poussent des cris déchirants ; elles s'arrachent les cheveux ; elles se déchirent le visage. Dans leur exaltation, dans leur désespoir, elles baisent les plaies du mort. Elles y trempent leur mouchoir qu'elles agitent ensuite avec rage, criant : vengeance ! vengeance ! appelant à haute voix celui qui doit l'exercer. Une violente agitation règne alors dans la salle. Le moindre prétexte suffirait pour porter ces esprits échauffés aux dernières violences. Mais les ennemis n'y donnent pas prise. Ils ferment jusqu'à leurs fenêtres. Leurs demeures présentent l'aspect de maisons abandonnées. Un silence lugubre règne tout autour. Dans l'intérieur néanmoins on se tient sous les armes. On est ainsi prêt à la résistance en cad'attaque.

Cette réserve des ennemis éloigne le danger pour un moment; mais il ne faut pas s'y méprens dre. Les hostilités commenceront bientôt. Le sang

coulera ; il ne s'arrêtera que quand il y aura un nombre de morts égal de part et d'autre. D'ailleurs les femmes sont là pour ne pas laisser différer la vengeance. Il faut que les hommes épousent leurs idées, exécutent leur consigne. A ce prix seul, ils auront la paix. S'y refusent-ils? Il y en a alors, tellement elles sont exaltées, qui prennent leur place, tirent sur leurs ennemis, les tuent.

Les femmes sont ainsi les instigatrices de toutes les vengeances, de tous les malheurs qui arrivent en Corse. L'honneur en est le principe, la cause. Elles y sont si sensibles qu'elles lui sacrifient même ce qu'elles ont de plus cher : époux, fils, famille ; elles ne reculent pour lui devant aucun danger, devant aucune privation. Elles accepteut tout, même les séparations les plus pénibles, pourvu qu'on vive sans reproche. Elles préférent la mort au déshonneur. On en voit qui élèvent leurs enfants durement ; elles les exercent au maniement des armes. Soir et matin elles leur parlent d'un père, d'un frère assassiné. Elles leur montrent soit leur chemise sanglante, soit la balle qui leur a troué la poitrine. Elles préparent ainsi, à la longue, un vengeur qui sera d'autant plus terrible qu'il a sucé la haine avec le lait.

Ce jeune homme, en effet, grandit. Pour lui, il n'y a pas de plaisirs, pas de joies. Celui de sa famille qui a été assassiné, est toujours présent à ses yeux. Il ne rève que vendetta; il ne désire qu armes. La société n'a pour lui aucun attrait. Il la fuit. Chaque homme qu'il rencontre lui

semble reprocher un père, un frère, un cousin qu'il n'a pas vengé. Il ne vit plus. Mais philosophe jusqu'au bout, il attend; il désire recevoir un ordre de sa mère. Celle-ci parlera; elle choisira le lit funèbre d'un parent, pour lui signifier ses volontés. Le fils écoute, ne dit rien. Mais, dès ce jour, la vendetta est assurée. Elle ne tardera guère à s'exercer. C'est la déclaration solennelle de la guerre. Les ennemis se tiennent sur leurs gardes. A la première rencontre, l'un des deux champions reste sur la place.

Rien, en effet, n'est plus imposant, plus majestueux qu'une mère dont le cœur a saigné depuis longtemps, redisant ses malheurs, ses peines auprès d'un lit funèbre,en présence de la mort qui lui rappelle ceux qu'elle a perdus, qui lui remet sous les yeux un mari, un fils, un frère, que le fer d'un assassin a moissonné. Sa voix est grave mais triste. Ses yeux versent un torrent de larmes. Ses cheveux sont épars. Elle a beau crier vendetta ! vendetta ! faire des imprécations sur ses ennemis, on lui pardonne. Ses rides profondes, ses disgrâces lui concilient la vénération, le respect. On l'écoute. A côté, debout, formant un cercle autour de la *tola*, d'autres femmes la soutiennent, accompagnent sa voix de leurs soupirs étouffés. Un frémissement indicible d'indignation règne dans la salle; c'est l'avant-coureur de la vengeance. On y respire le sang. Puis, tout d'un coup, avec ensemble, ayant sur la tête un jupon couleur noir-bleu — la fal-

detta — qui attaché à la ceinture se replie sur les yeux, elles font entendre de tristes gémissements, des cris aigus. On n'y tient plus; elles ont la victoire. Il tarde à l'assistance d'exécuter leurs désirs. On voudrait agir tout de suite.

Aussi, dans la salle, qui est immense, des sanglots éclatent : on a beau être homme, on pleure.

On pourrait croire, d'après ce que nous venons de dire, que la femme corse est privée de tout sentiment humain ; qu'elle n'aime ni père, ni époux, ni fils, ni frère. Ce serait une erreur. Nul n'a le cœur aussi tendre, aussi sensible, aussi compatissant qu'elle.

Un proche parent lui est plus cher que la vie. Elle l'affectionne au delà de toute expression. Elle a pour lui une sincère, une sainte amitié ; il n'y a pas de sacrifices qu'elle ne s'imposerait pour lui être agréable. Est-il malade ? Jour et nuit, elle veille à son chevet. Jamais elle ne se dira fatiguée. A-t-il besoin de son secours ? Elle ne lui fera pas défaut. Ses heures, son temps, son argent lui appartiennent. Elle est heureuse du bonheur des siens. Ses joies sont celles de la famille. Pour ce qui la regarde personnellement elle ne s'en occupe pas. On dirait qu'elle ne sent pas ses propres souffrances ; qu'elle y est insensible. Jamais on ne la verra se plaindre. Serait-elle indisposée, malade même, elle ne dit rien ; elle cache tout. Sa grande crainte est qu'on ne s'afflige à son endroit ; qu'elle ne cause du chagrin à ceux qui l'entourent. Aussi supporte-t-elle

tous ses maux avec résignation, en silence ; elle s'oublie ; elle aura même l'air joyeux. Ce qu'elle désire, c'est que ses parents soient contents. Elle jouit de leur bonheur. C'est là son remède le plus efficace.

Aussi quoi d'étonnant, si la religion, mettant à profit ces excellentes qualités, fait de ces femmes des personnes accomplies, de dignes, d'admirables mères de famille ! Sans doute, elles ont leurs défauts ; nous ne le nions pas. Ce penchant pour la vendetta leur fait tort. On s'indigne surtout quand on les voit attiser ces haines, ces inimitiés qui trop souvent ont ensanglanté la Corse. Mais qui ne leur pardonnerait ? Qui ne les excuserait ? On ne peut s'en prendre qu'aux mœurs du pays. Quelqu'un, en effet, a-t-il été tué, c'est une tache pour une famille. Les membres qui la composent en sont déshonorés. Ils ne peuvent plus sans rougir — du moins ils le croient — sortir dehors. Il leur semble que tous les regards sont tournés vers eux, leur reprochent cet assassinat. Si on leur parle, ils s'imaginent qu'on y fait allusion ; si on se tait, ils pensent alors qu'on les dédaigne. Aussi marchent-ils tristement, les yeux baissés. La vie dans ces conditions, est un supplice. Par malheur, c'est qu'ils sont dans le vrai ; ils n'exagèrent nullement leur situation.

En Corse, en effet, celui qui n'a pas vengé un père, un frère, un parent assassiné, une fille trompée, ne peut plus paraître en public. On ne lui parle plus. Il doit se taire. Emet-il une opi-

nion ? Venge-toi, lui répond-on ; tu diras ta manière de voir ensuite. Ainsi, comme on le voit, c'est un homme mort, sans aucune considération; il n'a plus de crédit, plus de prestige. Il n'exerce aucune influence sur ces concitoyens.

Ainsi ce n'est pas l'assasin ni sa famille qui sont déshonorés. Ce sont les parents de la victime. Que celle-ci se soit noblement, courageusement défendue, qu'elle ait été frappée par derrière par un lâche agresseur; n'importe! Dés qu'elle est tombée, toute la honte est pour elle, pour les siens. Ils sont cloués au pilori de l'ignominie. Tout l'honneur, au contraire, est pour celui qui, bien armé, bien posté derrière un rocher, au fond d'un bois, a fait de loin feu sur son ennemi qu'il a ainsi traîtreusement terrassé en l'attaquant à l'improviste, alors que ce malheureux s'y attendait le moins, qu'il n'avait pas d'armes ou qu'il lui était impossible de s'en servir. Ce lâche qui n'a eu de courage que derrière une pierre, abrité par un fossé ou par un bois, est élevé jusqu'aux nues. On l'exalte; on lui donne le prix de la bravoure. Tous les égards sont pour lui. Désormais il pourra vivre aux dépens des autres. On se fera un plaisir, un honneur de l'accompagner, de lui offrir un asile, de l'héberger. On n'en parlera qu'avec respect. On sera fier de sa protection. Ses amis, ses parents s'enorgueiliront. On fait ainsi du dernier des misérables le plus grand des braves. Les plus courageux n'ont plus qu'à se taire, qu'à trembler. Défense leur est faite de penser différemment des autres.

N'est-ce pas là une aberration de l'esprit humain? une fausse interprétation, une notion erronée de l'honneur? Mais c'est cet homme qui a ainsi attaqué par derrière son ennemi ; c'est sa famille qu'on devrait traiter avec ignominie. A eux seuls s'applique la note infamante de lâches. Ils le sont. Car pourquoi se sont-ils embusqués derrière un mur? Ont-ils attaqué à l'improviste leur ennemi? C'est qu'ils le craignaient ; c'est qu'ils n'osaient l'affronter face à face, en rase campagne. Et ce sont ces hommes qu'on érige en héros? Qu'on traite avec égard? Dont on se glorifie d'être parent? Ce sont ces scélérats qu'on applaudit? qu'on honore? qu'on vénère? Mais c'est une bassesse qui n'a pas de nom ! on devrait les stigmatiser, les flétrir, les traquer ! On devrait leur refuser le morceau de pain qu'ils mendient ! Les leurs, ceux qui les soutiennent, on devrait les fuir comme des pestiférés, des galeux ! On devrait les traiter avec toute la hauteur qu'inspire le courage en présence de la lâcheté !

Quand donc nos compatriotes s'y résoudront-ils ? Quand sauront-ils discerner, reconnaître le vrai, le seul honneur ? Quand renieront-ils ces faux braves qui nous déshonorent ? Est-ce être Corse que de se poster derrière un taillis, un rocher, pour y attendre son ennemi ? Mais c'est la dernière des lâchetés ! Ceux qui se vengent de la sorte, qui approuvent la conduite de ces misérables, ne sont certainement pas enfants de la vaillante et sévère Cyrnos. Ce sont des hom-



mes venus on ne sait d'où, qu'on devrait expulser du pays, comme nos ancêtres en chassèrent les traîtres, les faux patriotes.

On aurait compris que la vendetta existât encore chez nous — non celle qui donne la mort par derrière, dans un guet-apens, — si la justice était toujours vénale comme au temps des Génois. Mais à l'heure qu'il est, elle n'a plus aucune raison d'être. Nos magistrats sont intègres, loyaux, instruits. On peut avoir en eux une entière confiance. Le droit sera respecté ; on n'y portera pas atteinte. Aussi on ne comprend pas ce dédain qu'affecte tout Corse de poursuivre un assassin devant les tribunaux. La partie adverse ne fait rien contre le criminel. Que celui-ci soit condamné ou absous, le résultat est pour elle le même. Elle ne se croira satisfaite que le jour qu'elle se sera vengée par la force brutale.

La vengeance, — je parle de la vraie vendetta, de celle qui est loyale, — est soumise, comme un duel ordinaire, à des lois fixes, déterminées. Est-ce un père, un frère qui a été assassiné ? C'est à l'aîné de la famille à exercer la vengeance. Il entre en lice le jour même de l'enterrement de la victime. Ses ennemis le savent ; ils se tiennent sur leurs gardes ; ils sont prêts. Est-ce, au contraire, l'honneur d'une jeune fille qui est compromis ? On entame d'abord des pourparlers avec le séducteur. La question est vite tranchée. Le dilemme est court : marie la jeune fille, lui dit-on, ou meure ! Il n'y a pas à tergiverser. Il

faut s'éxécuter ou mourir. La fortune, le rang ne sauraient, dans ces circonstances, entrer en ligne de compte. Naissance, richesse, tout est mis de côté. Les deux jeunes gens sont après la faute, sur le même pied d'égalité, Il n'y a plus qu'à la réparer. Aussi se garde-t-on bien de rien objecter.

Si le jeune homme consent à épouser celle qu'il a séduite, tout est arrangé. Les griefs sont oubliés ; la paix est faite. Il peut même, après le mariage, si la jeune fille est de basse extraction ou qu'elle ne lui convienne pas, la quitter. Il est libre ; personne n'y trouve à redire. C'est aux parents de la pauvre délaissée à pouvoir à ses besoins. On châtie ainsi leur négligence à veiller sur leurs filles.

Si, au contraire, le jeune homme ne veut pas consentir an mariage, la famille qui a été lésée, tient couseil. C'est pour choisir un vengeur. Cet honneur incombe toujours au plus jeune. Celui-ci avertit le séducteur qu'à partir de tel jour, il se tienne sur ses gardes, qu'il veille sur lui : *si le soleil te découvre, mon plomb t'atteindra*. Telle est la formule dont on se sert pour annoncer le commencement des hostilités.

A la première rencontre, l'un des deux reste sur le terrain. Est-ce le séducteur ? Personne ne le venge. Sa famille a blâmé sa conduite. Elle se console de son trépas par ces paroles : il a reçu le juste châtiment de sa faute. Il n'en serait pas de même si ses parents le croyaient innocent.

Ils ne laisseraient pas impuni un tel attentat. Est-ce, au contraire, le vengeur qui a succombé ? Un autre de sa famille prend sa place. La guerre continue. Elle ne cesse qu'à la mort du coupable. Aussi qui dirait les ravages que fait la vendetta dans ce malheureux pays ? Des familles entières s'éteignent, disparaissent ; elles sont détruites par le fer d'un assassin. Leurs noms mêmes sont oubliés. Qui mettra un terme à ce fléau destructeur qui ensanglante la Corse ? C'est le gouvernement d'abord, en prohibant le port des armes ; c'est ensuite le clergé. A celui-ci surtout incombe cette noble mission de pacifier les esprits, de faire pénétrer partout la paix, la concorde. Sa voix est écoutée ; qu'il en use pour le bien de ses compatriotes, pour le salut des âmes qui lui sont confiées. Il n'a qu'à imiter ses frères aînés dans le sacerdoce, qui, maintes fois, n'ont pas craint de se jeter au fort de la mêlée, d'exposer leur vie pour désarmer les combattants.

Ce jour-là, la nation Corse sera le premier peuple du monde. On la respectera ; on l'aimera ; on l'honorera. Qui plus qu'elle a la notion du juste, de l'injuste ? Qui plus qu'elle reçoit avec égard les étrangers ? s'intéresse à l'orphelin, protège, défend le faible, l'opprimé ? Qui plus qu'elle a l'ardeur guerrière, possède le bon sens politique, l'honnêteté, l'abnégation, la tempérance, l'énergie, la constance, toutes les vertus qui font les grands peuples ?

L'étranger est sacré chez nous. On l'accom-

pagne ; on l'héberge ; on le défend ; on met tout à sa disposition. On lui cède jusqu'au seul lit que possède la maison ; mais à une condition : c'est qu'il n'abusera pas de l'hospitalité. Malheur lui arriverait, s'il ne se respectait pas.

Quelle ardeur, quel courage le Corse ne montre-t-il pas dans la bataille ? C'est un soldat accompli, vaillant ; il meurt en brave, en faisant payer cher sa vie. Aussi sa réputation guerrière est faite. On en voit qui, engagés comme simples soldats, avec une instruction médiocre, arrivent par leur bravoure, leur courage, aux grades supérieurs de l'armée. Il serait à désirer que beaucoup de Corses sortissent des écoles. On aurait des officiers instruits, braves. C'est au gouvernement à nous y aider. Car il nous est très difficile avec nos difficultés de langage, avec notre peu de ressources, de subir avec succès à vingt ans, les examens de Saint-Cyr ou de Polytechnique. L'Etat devrait pour nous, fixer à vingt-cinq ans la limite d'âge. Il en serait largement récompensé.

Peut-on aussi trouver une nation plus sobre que le peuple Corse ? Il se contente de peu. Sa nourriture se compose de laitage, de pain, de quelques fruits. L'eau d'une fontaine lui sert de boisson. Ce n'est que les jours de fête que ses mets sont un peu recherchés. L'ivrognerie est inconnue dans toute l'île. Aussi est-ce un déshonneur pour quelqu'un que de s'adonner au vin, aux spiritueux.

Le Corse a-t-il donné sa parole? On peut avoir confiance en lui; il ne vous trompera pas. Rien ne le fera changer. Il sera sourd à toutes les sollicitations, à tous les appétits. Sa parole vaut un écrit; elle est sacrée. Son seul défaut est d'être trop large. Sa bonté dégénère parfois en faiblesse. Il donne, espérant que ses amis lui viendront en aide; mais quelquefois il se trompe. Les autres ne sont pas aussi généreux que lui, aussi confiants. Qu'il y prenne garde! De là, des difficultés, des tiraillements, des impossibilités à faire face à des engagements d'argent, des frais de procédure, la gêne, la misère. Il est victime de son bon cœur.

Qui plus que lui, tient à ses amis? Ils le trouveront dans toutes les circonstances, à la vie, à la mort. Sa bourse leur appartient. Il les accompagnera dans le danger; il leur restera fidèle dans les épreuves. Il ne les abandonnera pas surtout quand le vide se fera autour d'eux. Un bienfait ne s'oublie jamais. L'obligé, comme les siens, en garderont une éternelle reconnaissance. Mais il exige de ses amis même fidélité, même attachement. Il est difficile à cet endroit. Le dédain le venge d'une amitié feinte, peu sincère.

Qui n'admirerait aussi sa probité? Ce n'est certes pas lui qui fera tort au prochain pour s'enrichir. On peut être tranquille. La calomnie, les manœuvres basses n'ont pas d'écho dans son cœur; il est trop fier pour les accueillir, pour se constituer leur agent, leur esclave, pour s'en

faire un levier. Il les flétrit. Il méprise ceux qui s'y adonnent. Ce sont ses pires ennemis.

Qui pourrait aussi accuser un Corse de vol? Le voleur chez nous est haï, méprisé. On ne le reçoit nulle part. S'il y en avait un, ses parents seraient les premiers à s'en débarrasser, à le faire périr. Son sang les laverait de la flétrissure qu'il leur aurait infligée. Aussi vous pouvez voyager en Corse, le jour comme la nuit. Personne ne vous dévalisera sur la route. Tout au plus si un bandit vous demande un morceau de pain.

Un bandit, en Corse, n'est pas un vulgaire criminel, vivant de vols, de rapines, assassinant les passants sur les grands chemins. C'est un homme de cœur qui, après avoir vengé une injure personnelle, ou une sœur indignement trompée, voire une parente, quitte la société. Il vit seul, retiré dans les bois ; mais il ne demande rien à personne. Son grand souci est de se soustraire à la poursuite des gendarmes : il considère la prison comme un déshonneur. En même temps, il veille sur les siens ; il les protège ; il les défend. Il empêche qu'on ne leur fasse du mal. En un mot, c'est un individu qui s'est sacrifié pour sa famille ; il porte haut et ferme l'honneur de la maison.

La flatterie répugne également au Corse. Il sera juste, équitable. Jamais il ne profitera du pouvoir pour faire fortune. Mais il enrichira ceux qui l'entourent. Qu'on nous montre le Corse qui a entassé des trésors, durant le règne de

l'empire? Les Bonaparte, comparés aux familles qui ont régné, sont pauvres. Ils n'ont ni châteaux, ni domaines, ni villas. Ils ont à peine le strict nécessaire. Ceux de leurs compatriotes qui étaient au pouvoir, les ont imités dans ce noble désintéressement. Il n'ont ni voitures, ni fermiers, ni hôtels. Nous pourrions à ce sujet citer beaucoup de grands noms. Nous y renonçons. Ces quelques familles : de Casabianca, Abbatucci, Conti, Gavini, Benedetti, Pietri nous suffisent. Elles seront à jamais par leur modération, l'honneur, la gloire de leur pays.

Après ces justes éloges, nous ferions volontiers un reproche à nos compatriotes : c'est de trop rechercher les emplois. Il y a des Corses partout. On en rencontre dans toutes les administrations. Quelques-uns mêmes végètent dans des postes subalternes, insignifiants, peu lucratifs. La gêne est souvent leur partage. Il y en a sans doute qui; réussissent. Honneur à eux ! Nous les félicitons nous les engageons à persévérer. Il nous est si doux de voir un Corse haut placé ! Mais pourquoi ceux qui n'ont ni leur intelligence, ni leur instruction, vont-ils sur le continent ? Y demeurent-ils quand, après plusieurs tentatives, leurs démarches n'ont pas eu de succès ? Ne vaudrait-il spa mieux pour eux rentrer au sein de leurs familles ? cultiver ce sol admirable, fécond, qu'ils ont reçu en partage de leurs pères ? Ils y trouveraient l'abondance, la paix ; ils auraient cette indépendance qui leur sied si bien ; ils seraient

heureux. Nos ennemis ne nous reprocheraient plus leurs misères. Nous-mêmes nous n'aurions pas quelquefois à rougir de leurs actes. De quoi, en effet, l'indigence n'est-elle pas capable? Que peut-on espérer d'un homme sans ressources, qui se trouve dans un pays étranger? Sa vertu dégénère forcément en vices.

Aussi nous faisons des vœux pour que notre voix soit entendue ! pour qu'on ne vienne plus sur le continent! Laissons-y aller ceux-là seulement qui peuvent nous faire honneur. Pour nous dont l'instruction est moindre, restons dans notre île. Adonnons-nous y à la culture. Nous y gagnerons autant, plus que d'aller mendier une place dans un pays étranger. La vigne, le jardinage, les arbres fruitiers nous dédommageront amplement de nos peines. Que nous manque-t-il, en effet ? Notre sol est riche, fécond. Il produit par lui-même. Il réclame peu de soins pour épancher ses trésors. Le travail nous donnera l'abondance, le bien-être. Ce jour-là, nous serons les maîtres de nos envieux ; nous marcherons à la tête du mouvement, du progrès, de l'intelligence.

Aussi, nous espérons un jour, voir notre pays riche, bien cultivé. Cette heure est proche peut-être. C'est aux intelligents, aux jeunes à la faire sonner plus tôt. Nos ancêtres nous ont légué la gloire, larenommée, l'honneur. Ajoutons-y, nous, la culture, le travail. Les richesses ne sauraient corrompre ni notre tempéramment, ni nos vertus.

Nous serons toujours dignes de nos pères.

Nous savons, en effet, qu'en ce moment, M. le député F. M. Bartoli nourrit un projet d'association, pour le développement, la prospérité de l'agriculture, de l'industrie en Corse. Nos sympathies lui sont acquises ; nos vœux l'accompagnent. Nous comptons même sur son patriotisme éclairé, sur son grand cœur, pour la prompte réalisation de ce qu'il médite. Les Corses lui en seront reconnaissants. Il peut compter sur l'appui, le concours des jeunes.

Quelle est la cause de la pauvreté de la Corse?

Est-ce le sol ? Nos terrains se prêtent admirablement à toutes les cultures. Nous possédons toutes les zones, tous les climats. Tout pousse sous notre ciel bénin. Nous sommes les gâtés de la Providence. La nature nous prodigue à foison tous ses dons, toutes ses richesses. C'est à nous à en tirer profit.

Est-ce alors notre situation géographique ? Nous sommes au centre du vieux monde, presque aux portes de Paris, de Rome. Nos denrées, nos produits peuvent inonder tous les marchés de l'Europe.

Qui n'admirerait aussi la situation privilégiée de notre île ? Placé au milieu d'une vaste mer, notre pays possède une température constante. Son soleil, été comme hiver, est toujours radieux, brillant ; rarement il se cache ; encore s'empresse-t-il alors de reparaître. Notre sol est en pentes douces ; il est sillonné en tous sens par

d'innombrables rivières. On y rencontre aussi de nombreuses fontaines. La plus grande partie de la Corse peut donc facilement être arrosée ; il n'y a qu'à dévier les eaux, à faire des rigoles, des canaux, des puits. On aurait la prospérité, l'abondance. Rien ne nous manquerait. Nous serions tous riches.

Quelles difficultés s'opposent donc à l'accomplissement du projet de l'honorable député ? Qui peut retarder plus longtemps le bonheur de notre île ? D'où provient l'indigence de notre pays ? Il y a deux causes : la pénurie d'argent, le manque de bras. Ce sont les deux questions à résoudre, auxquelles prétend répondre le sympathique représentant de Sartène.

En effet, avec le travail, la culture, l'industrie, disparaîtra ce goût de la vendetta. Nos mœurs se poliront. Les haines feront place à l'aménité, à la bienveillance. Il n'y aura plus partout qu'une salutaire, qu'une sainte émulation. Les femmes n'attiseront plus ces discordes intestines qui nous ont causé tant de mal. Elles seront tout entières à leur ménage, à leurs enfants, à leur famille. Le désintéressement, l'abnégation, le dévouement seront seuls leur partage ; ils feront toute leur joie. On sera aussi fier de leur modération, de leur douceur, qu'on l'est de leurs vertus.

De quelle tendresse, de quels soins, n'entourent-elles point leurs fils ! Jamais cet amour ne se dément. Il est aussi intense, aussi désintéressé, aussi généreux pour l'enfant qui vient de naître,

qui est encore au berceau, que pour celui qui a grandi. Il n'y a aucune différence. Par suite, la mère ne possède rien en propre; ou plutôt tout appartient à ceuxqui lui doivent lejour.

Quelle n'est pas aussi sa fidélité pour son mari? Rien ne l'ébranle dans son amour. Elle ne connaît que les saintes affections de la famille. On n'essaie même pas de la corrompre. Tout en elle porte au respect. Mal inspiré serait le téméraire qui voudrait s'oublier! Il trouverait dans cette autre Lucrèce son châtiment, sa honte. Que dire de sa soumission? Elle est parfaite. Aucune plainte, aucun reproche ne s'échappe de ses lèvres. Elle est l'ange consolateur de la maison.

Aussi nous comprenons l'indignation du vaillant député de la Corse, Emmanuel Arène, au sujet des insultes d'un journaliste, à l'adresse des femmes de la Corse. Notre compatriote avait raison. Nous n'avons à rougir ni de nos mères, ni de nos sœurs.

Chez nous, en effet, les jeunes filles sont modestes, réservées. On ne les voit ni aux bals, ni sur les places publiques. Elles restent chez elles. Si elles sortent, elles sont toujours accompagnées. Défense est faite aux jeunes gens de leur causer, de se tenir sous leurs fenêtres. La consigne est gardée. Celui qui l'enfreint, s'expose à recevoir une balle. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu ces exécutions. Nous savons qu'on regardera ce procédé comme un acte de sauvagerie. Nous, nous le considérons comme

une salutaire sévérité. On connaît les usages. Tant pis pour qui les transgresse. Il ne peut s'en prendre qu'à son imprudence. Dans tous les cas, la pureté des mœurs y gagne. Aussi les filles sont rarement trompées. Celui qui en aurait séduit une, doit ou l'épouser ou mourir. En fait-on autant ailleurs? Nous en doutons. Nous plaignons les pays où le relâchement règne. La vertu ne peut que difficilement s'y conserver.

Mais il est temps de revenir à notre sujet. Nous espérons néanmoins qu'on nous pardonnera cette longue digression.

La nouvelle de la mort de Ramolino, comte de Coll'alto, se répandit avec la rapidité de l'éclair. Elle porta partout la consternation, le deuil. La douleur fut générale. Alliés, comme ennemis, tous ressentirent cette perte regrettable.

Un armistice fut conclu.

Le concours fut immense à la Colliciola. On s'y rendit de toutes parts. Chefs et soldats, tous vinrent respectueusement dire un dernier adieu à l'infortuné comte. On transporta ensuite avec pompe ses dépouilles mortelles au château de Forcone. Sur leur passage on n'entendait que sanglots, gémissements. La douleur était grande. Ramolino était aimé partout. On lui fit de splendes funérailles.

La chapelle du château était richement ornée. Mais elle était trop petite pour y contenir le monde qui s'y était rendu. Les parents seuls purent y prendre place.

Toutes les grandes familles s'y étaient fait représenter. Elles étaient presque toutes alliées aux Ramolino.

On remarquait dans l'assistance : Abbatucci Alfonsi, Arèna, Astima, Arrighi, Agostini ; Bonaparte, Bozzi, Bartoli, Boërio, Balesi, Balisoni, Bonfanti, Benielli, Buresi, Battesti, Buchini ; Colonna, Casabianca, Costa, Casanelli, Casta, Campana, Ceccaldi, Cunéo, Corsi, Conti, Casanova, Cervone, Campi, Cauro, Caraffa, Casalta, Castelli, Coti, Castellani, Caëtucoli ; Desanti, Durazzo ; Filippi, Fabiani, Favella, Filippini, Franceschi, Farinoli, Fiamma, Fratini, Franceschini, Folacci, Franchi ; Giuseppi, Grimaldi, Gregori, Gavini, Graziani, Gaffori, Guelfucci, Giuli, Giustiniani, Giudicelli, Galloni, Gentili, Guelfi, Géronimi, Giorgi ; Istria ; Leca, Limperani, Laurelli, Lucciani, Léonetti, Léandri, Luccioni, Lertola, Luviconi, Luchini ; Montera, Morazzani, Mozziconacci, Musso, Malaspina, Moroni, Maestrati, Mariani, Marti, Marini, Michelangeli, Manfredi, Marchi, Multedo, Marietti, Massimi ; Nasica, Natali ; d'Ornano, Ogliastroni, Ordioni, Ortoli, Orsati, Orlanducci, Orsini, Ortali ; Pozzo di Borgo, Paoli, Pompei, Peretti, Pugliesi, Pietri, Pinelli, Piccioni, Pianelli, Porri, Padovani, Paoletti, Passani ; Roccaserra, Renucci, Rocca, Ricci ; Sébastiani, Savelli, Soliva, Salicetti, Susini, Santucci ; Trani, Tafanelli. Tramoni, Quilichini, Giacomoni, Ucciani, Vinciguerra, Vico, Versini, Carlotti, Zigliara, Zevaco, Peraldi.

La messe achevée, on conduisit le mort à sa dernière demeure.

Les femmes faisaient entendre de lugubres gémissements. Il y en avait même qui s'arrachaient les cheveux, qui se déchiraient le visage. C'était un spectacle navrant.

Ensuite les soldats firent résonner les airs d'une formidable décharge.

Puis on se retira. Mais on avait eu soin auparavant, d'après un usage très-ancien dans le pays, de laisser au mort, du pain, de l'eau, un peu de monnaie. C'étaient ses provisions de voyage.

Un repas très copieux fut servi au château.

Il est d'usage en Corse, quand une personne meurt, de faire un grand repas. Il a lieu le jour de l'enterrement, au retour du cimetière. Tous ceux qui suivent le cercueil sont invités à y prendre part. On ferait injure à la famille de ne pas accepter. On tue plusieurs bœufs, des moutons, des brebis. Tout y est en abondance. A table, on sert les meilleurs vins du pays.

On pourrait croire qu'on veut oublier la douleur dans la bonne chère. Tel n'est pas le but qu'on se propose. En effet, le calme le plus profond règne parmi les convives. On cause à voix basse; on s'entretient de choses graves. Ce serait un déshonneur ineffaçable que de s'enivrer dans ces sortes de repas. Le coupable serait méprisé; on ne le recevrait plus dans aucune société.

Le but principal de ces festins, est d'expier les fautes du défunt. C'est donc une espèce de

sacrifice, un acte de religion. Qui n'admirerait en cela la piété de nos ancêtres ? Elle est digne d'éloges. Elle mérite qu'on l'imite. Le culte des morts nous en fait une obligation.

On se propose ensuite d'honorer ceux qui ont suivi le convoi. Parmi eux, en effet, il y en a qui viennent de loin ; ils ont dû partir de chez eux de bonne heure. S'ils s'en allaient sans rien prendre, ils pourraient, en chemin, se trouver mal. On y a remédié par ces sortes d'agapes. C'est donc aussi un acte de charité.

La famille du mort y trouve également consolation, courage. Cette foule de convives, en effet, lui est un gage de la sympathie dont elle jouit. Elle sent qu'elle n'est pas seule à regretter son cher défunt. Cette pensée la rassure ; elle calme sa douleur.

A l'anniversaire, on ne fait pas de repas. Mais on tue plusieurs bœufs. On les partage entre toutes les familles du village. Riches, pauvres, tous en ont une portion. On y ajoute un grand pain ; voire du vin.

Au château, on était déjà au dessert. Plusieurs se disposaient même à partir. Casabianca se lève. Du geste, il demande le silence. On l'écoute attentivement.

C'était l'homme incontestablement le mieux posé pour réussir dans la mission qu'il s'imposait. Son âge avancé, les nombreux services qu'il avait rendus à son pays, l'estime dont il jouissait, ses grandes richesses, ses largesses

sans nombre, tout lui conciliait le respect, l'amour de ses concitoyens. On le vénérait. Son éloquence était douce, persuasive. Sa physionomie sympathique. Aucune ride n'avait assombri son front. Il en imposait par son air grave, sa taille avantageuse.

« La cérémonie qui nous assemble ici, dit-il, est triste. Nous y pleurons un jeune guerrier dont le bras vigoureux aurait pu servir de rempart à son pays. Mais, hélas ! cette main a été fauchée par un des nôtres. Notre douleur ne peut qu'en être plus grande ; il nous sera difficile de nous en consoler. Nous la regretterons surtout, si l'étranger débarque sur nos rivages. Ce jour-là, nous ressentirons bien vivement la perte que nous venons de faire. Assurément je n'en veux accuser personne, m'en prendre à aucun de vous. Vous n'y êtes pour rien. Au surplus, pourrait-on murmurer contre la Providence. Mais que lui dire ? Que lui reprocher ? N'avons-nous pas tous les torts ? N'est-ce pas spontanément que nous avons couru aux armes ? Aussi qui oserait affirmer que cette mort n'est pas un châtiment? Resterons-nous sourds à la leçon que nous donne le ciel ? Croyez-moi. Si Dieu nous frappe, c'est pour nous inspirer des sentiments de paix, de concorde ; c'est pour que nous jetions à terre ces armes fratricides. N'est-ce pas assez de sang versé ? Nous faut-il d'autres morts, d'autres deuils ? Non, votre patriotisme s'y oppose. La patrie vous crie de cesser, de ne plus déchirer

son sein, de bander ses plaies. Elle ajoute même: vos armes, gardez-les ; apprenez à les manier ; mais ne les tournez pas contre moi ; dirigez-les contre mes ennemis ; défendez-moi. Ce mort d'aujourd'hui ne l'entendez-vous pas aussi ? Ne vous demande-t-il pas la paix ? Oui, il nous la faut. Nous voulons la concorde, l'union : la Corse ne doit faire qu'une seule, qu'une grande famille. Qui s'y opposerait ? Une jeune fille ne saurait tout brouiller, mettre un pays à feu et à sang. Quelque intéressante qu'elle soit, on ne peut pas pour son avenir, décimer toute une jeunesse. Je suis d'avis qu'on respecte ses désirs, qu'on la laisse à ses goûts ! Qu'y perdrions-nous ? Que pouvons-nous y gagner ? Rien. Ce serait donc une tyrannie, comte Colonna, que de vouloir imposer à votre fille un mari qu'elle n'agréerait pas. Personne ne vous approuverait. Vous-même, j'en suis sûr, vous vous y refusez. Cette guerre, à mon avis, est le résultat d'un malentendu. Aussi aurais-je préféré — pardonnez cette liberté de langage à un ami — quand le comte d'Ornano vous disait qu'il n'était pour rien dans le refus de Diana. — ce que tout le monde reconnait aujourd'hui,— que vous vous fussiez rendu vous-même à Forcone. Vous eussiez constaté la vérité des faits. La guerre aurait été évitée. On ne verrait pas présentement toutes ces armées prêtes à fondre les unes sur les autres. Bien des malheurs auraient été conjurés. Qui pouvait, en effet, exiger du comte Luca qu'il renvoyât Diana ? Son

honneur, sa dignité s'y opposaient. Il devait respecter les larmes de Diana, le souvenir de son infortuné fils. Il lui était difficile d'éviter la guerre.

« Il est donc temps que les malentendus cessent, qu'on s'entende. Vous, comte Colonna, en laissant à votre fille le choix d'un parti, puisqu'il vous est tant à cœur qu'elle se marie ; vous, comte d'Ornano en accueillant chez vous, celle dont la défense sera votre éternel honneur. Vous la garderez jusqu'au jour ou librement, spontanément, elle se décidera pour quelqu'un. »

« Mais à cette condition, s'écrie Leca, la victoire resterait à Diana. Nous ne saurions souscrire à une telle paix. Notre sang versé exige une satisfaction. On nous la doit. Diana se mariera. Nous le voulons. Mais qui nous assure qu'elle se décidera pour un parti, qu'elle fera un choix? Devrons-nous alors recommencer la guerre? Non, il y a assez de morts, de sang. Diana écherra à celui qui dans un combat singulier, aura la victoire. On punira ainsi son opiniâtreté ; ce sera un exemple salutaire pour l'avenir. »

Tous ces mots sont soulignés par des signes approbatifs. Bozzi lui-même se range à cet avis.

La proposition de Leca fut donc acceptée.

Mais on préféra aux armes, des combats peu dangereux. On choisit la *pica*, la *corsa*, la *caviglia*. Diana devait être adjugée à celui qui, dans ces joutes, aurait eu la victoire définitive.

On fixa ces luttes à trois mois, dans le courant de septembre. La jeunesse corse avait ainsi le temps de s'y préparer, d'y prendre part. N'étaient admis que les jeunes gens de grande famille. Eux seuls pouvaient briguer la main de Diana.

La *Pica* est un combat d'homme à homme. On s'y prend à bras le corps ; on se serre; on s'enlace ; on s'enlève. Les pieds sont écartés, en face les uns des autres ; ils se joignent par intervalles, pour se séparer aussitôt. Les poitrines se touchent, se pressent. Derrière le dos, les mains se lient en forme de nœuds. Elles sont une chaîne. Le menton pique le visage, s'y enfonce. Tout le corps est en mouvement. On s'observe ; on s'excite ; on remue ; on fait des crocs en jambes ; on essaie de surprendre son adversaire, de le jeter par terre ; on ne repose pas. Tout est mis en jeu. Aussi que de secousses ! que d'efforts ! que de poussées ! On sue ; on se fatigue. La victoire appartient à celui qui renverse l'autre.

La *Corsa* est un combat de vitesse. Le prix en échoit au plus agile. Ici encore il faut de l'habileté. On doit partir à temps, savoir ménager ses forces, être surtout attentif à tourner les difficultés. Le moindre obstacle peut vous arrêter, vous occasionner des chutes. On perd ainsi son pari. Dans le trajet, on rencontre parfois des fossés, des murailles. C'est un talent de les franchir, de ne pas s'en laisser embarrasser. Comme on le voit, ce n'est pas toujours facile

d'arriver le premier. La distance à parcourir est déterminée à l'avance. Le vainqueur est vivement applaudi.

La *Caviglia* est une autre espèce de combat. Les muscles des bras sont mis en jeu. Les deux combattants sont assis par terre, sur un plan perpendiculaire. Ils se regardent en face. Leurs pieds sont adossés les uns contre les autres ; bientôt ils serviront de leviers, Avec les deux mains, ils tiennent un bâton noueux, très solide, qui ne saurait plier. Au signal donné, sans que le corps se penche ni à droite ni à gauche, l'un cherche à attirer l'autre. Le buste seul doit se mouvoir. Le vainqueur est celui des deux qui tire l'autre. Comme on le voit, il faut une certaine habileté, de l'adresse, de l'exercice. Mais la victoire est-elle toujours à celui qui a le bras le plus solide ? On ne saurait le dire. La longueur des membres doit y être pour beaucoup.

Ainsi la paix était conclue ; les conventions stipulées ; on avait même déterminé l'époque du concours. Le consentement seul de Diana manquait.

La jeune fille était désolée de cette guerre dont elle était la cause. Elle se reprochait tout le sang versé. Aussi son sommeil était agité. Elle ne rêvait que ruines, désastres. Souvent elle se réveillait en sursaut. Il lui semblait même, dans le silence de la nuit, entendre à son adresse des imprécations, des reproches amèrs. Surtout

elle n'était plus tranquille depuis la mort de son infortuné cousin Ramolino. Elle désirait ne rencontrer personne ; elle se croyait un objet d'horreur pour tous. La retraite était sa seule consolation ; les larmes sa nourriture. Dans ses angoisses, elle ne savait plus que faire, quel parti prendre. Elle était malheureuse.

Aussi désirait-elle la paix ; elle la voulait de tout son cœur ; elle faisait des vœux pour qu'elle fut signée. Sa captivité surtout lui pesait. Il lui tardait de rompre ses chaînes ; elle soupirait après sa liberté. Mais soudain dans son esprit surgissait une appréhension : elle craignait qu'avec la paix, on ne la forçât à se marier. Cette pensée la mettait en émoi ; elle était inquiète, agitée. Puis, une douleur secrète s'emparait de son âme ; son imagination s'égarait ; une mélancolié profonde envahissait toute sa personne ; l'abattement s'en suivait. Elle redoutait autant la paix qu'elle l'avait d'abord désirée. Elle n'en voulait plus. Elle était heureuse dans son camp.

Ce fut alors au milieu de ce trouble, de cette agitation, qu'elle reçut la nouvelle que la paix était signée. Ce fut un coup de foudre pour elle. Un instant elle trembla pour son indépendance ; elle craignit qu'on ne la traitât en vaincue. Aussi sa frayeur était extrême. Rien ne pouvait la rassurer. Elle redoutait surtout de ne pouvoir rester fidèle à ses engagements, à son regretté Alfonso. Elle appréhendait qu'on ne lui fît vio-

lence. C'était là son principal souci, son chagrin le plus mortel.

De l'autre côté, il lui répugnait de retourner à la maison paternelle. Elle s'attendait à y recevoir un accueil froid, dédaigneux. Cette perspective la glaçait d'effroi ; elle en versait des larmes. La vie lui était à charge.

Sur ces entrefaites, une femme se présenta au camp de la Colliciola. C'était Marie Salinesi, sorcière fameuse. Elle demanda à voir Diana.

On la laissa entrer.

Cette femme, d'un aspect misérable, était fort âgée. Des rides nombreuses sillonnaient son front. Ses pieds étaient nus, malpropres. Sur sa tête se repliait un jupon d'un gris noirâtre. Sa démarche était lente, pénible. Sa parole brève, difficile. Son menton était à la hauteur du nez. Dans la bouche, il ne lui restait pas une dent. Sa taille autrefois svelte, haute, était recourbée jusqu'à terre. Elle faisait peur. Mais on craignait encore davantage ses sorcelleries.

En apercevant Diana, elle se redressa de toute sa hauteur. Ses yeux se fixèrent sur la jeune fille ; son visage s'alluma. Puis, d'un air grave, impérieux, elle lui parla ainsi : « Garde-toi de ne pas accepter la paix qu'on te proposera demain. Si tu t'y refuses, de grandes calamités fondront sur toi. Tu seras plus malheureuse qu'une esclave. Quant aux conditions, ce n'est pas à moi à te les apprendre. Tu les connaîtras cette nuit dans un songe. » A ces mots, elle se retira.

Diana resta interdite, effrayée. Une sueur froide se répandit sur son corps. L'infortunée jeune fille se laissa choir sur un siège. Son esprit était préoccupé de pensées diverses, de mille craintes. Elle appréhendait son songe; elle redoutait l'approche de la nuit.

En Corse, les sorciers exercent une grande influence. Ils sont craints, redoutés. Aussi tout ce qu'ils disent, est exécuté, pris à la lettre. On se ferait un crime d'y contredire. On craindrait qu'un acte de rébellion ne portât malheur.

Les sorciers sont censés tout connaître. Ils savent tout ce qui se passe dans le village, tout ce qui s'y dit. Leur science est universelle.

Ils prennent différentes formes. Ils peuvent pénétrer partout. La nuit, ils errent sur les rives d'un fleuve, d'une rivière. Ils y sont aux aguets. Malheur à celui qui passe! Ils lui jettent le sort ou encore ils le frappent de maladies mortelles.

Pour s'en préserver, celui qui les rencontre, doit les frapper le premier. Il leur donnera un ou trois coups. C'est le sorcier qui meurt alors. S'il en donne deux ou quatre, c'est lui qui est la victime. En rentrant à la maison, il tombe malade; tous les remèdes sont inutiles. La mort ne tarde guère à arriver.

Le sorcier qui a reçu un coup demande qu'on le frappe une seconde fois. Il insulte; il provoque. Malheur si on cède à ses impertinences! Dès qu'il est arrivé à ses fins il se métamorphose en fourmi, en un animal invisible. On ne peut plus

l'atteindre, le toucher. On paie son imprudence de la vie.

Il est défendu, la nuit, quand un sorcier repose de le toucher. Son sommeil est pénible, agité. Il parle à haute voix ; il appelle ; il siffle. On dirait un homme qui chasse au fond d'une immense forêt, au milieu de précipices énormes. La moindre chose suffirait alors pour l'effrayer. On pourrait même le faire périr.

Quelquefois les sorciers pénètrent dans les maisons. Ils y sucent le sang des petits enfants. Aussi les mères dorment inquiètes. Elles sont attentives sur leurs fils ; elles ne les perdent jamais de vue. Cependant cette vigilance est parfois trompée. L'enfant meurt.

Les parents pour préserver leurs autres enfants, prennent alors une chaudière ; ils la remplissent d'eau. Ils la font ensuite bouillir. Ils y jettent en même temps les vêtements de la pauvre petite victime. Le père, un poignard à la bouche, se tient près du feu. Quand l'eau bout, le sorcier se présente. Il emprunte soit la forme d'un chat, soit celle d'une belette. Il faut le saisir. S'il s'échape, il recommence ses exploits. Si, au contraire, on le tient ferme, il prend, après beaucoup de contorsions, son aspect primitif; il devient homme. On le fait alors jurer de respecter les enfants. De ce jour, on n'a plus rien à craindre de sa part.

La nuit, quand il est aux aguets, le sorcier ne respecte personne. Il est aussi nuisible aux siens

qu'aux autres. Il ne faut donc jamais l'épargner.

Les sorciers ne rentrent jamais dans une église. Ils craignent que le prêtre, en finissant, ne laisse le missel ouvert, ou qu'on ne jette du sel sur le seuil de la porte. Ils ne peuvent plus sortir ; ils sont comme enchaînés.

La crédulité populaire leur donne une queue de bête.

On ne naît pas sorcier, on le devient ; tantôt par un pacte explicite avec le démon en se faisant l'esclave de ses désirs ; tantôt de la manière suivante : nous n'inventons rien ; nous ne reproduisons que les versions du pays.

La nuit, en Corse, on croit voir partout des esprits. Il y en a de bons, de mauvais. Au nombre de ces derniers, on range les sorciers. Aussi chez nous, comme nous l'avons déjà dit, on ne voyage plus après le coucher du soleil ; il faut des affaires graves pour s'y résoudre.

Ces ombres ou fantasmi ont chacune un cierge à la main. Elles marchent par longues files, en grommelant ; elles sont échelonnées sur la route. Leurs habillements sont variés. Cependant elles ont toutes un capuchon blanc sur la tête. On dirait des confréries. Leur démarche est grave, compassée ; leur aspect chétif ; leur taille élancée. Un murmure lugubre règne dans les rangs. Il glace d'effroi, d'épouvante.

Celui qui les rencontre, est saisi de frayeur. Sa langue s'engourdit ;ses cheveux se hérissent ;

un frisson glacial se répand dans tout son corps. Il est transi de peur ; il perd ensuite connaissance. L'un de ces squelettes en profite pour lui glisser un cierge dans la poche ; il continue ensuite son chemin.

Revenu de son évanouissement, l'infortuné voyageur reprend sa route; il est encore en proie à sa triste émotion. Aussi il ne se doute de rien ; il ne pense qu'à sa lugubre rencontre ; il est loin d'être rassuré. Il marche d'un pas craintif; sa sa langue a de la peine à se délier.

Le lendemain lui réserve une cruelle surprise. Le cierge s'est changé en un bras d'enfant ; mais il n'a rien de repoussant, de hideux ; il est blanc, bien conformé. On dirait qu'il est en cire. Qu'on juge de la surprise, de l'effroi de celui qui fait une pareille trouvaille ! Il est stupéfait, ahuri. Un tremblement nerveux s'empare de toute sa personne ; ses jambes plient, lui font défaut. Il n'ose même plus faire un pas. Pâle, livide, il garde ce maudit objet comme s'il n'avait même plus la force de le jeter par terre. On dirait un insensé. De ce jour, il devient sorcier. Ce bras en est comme le diplôme.

Ce métier ne lui agrée pas ? Trois dimanches de suite, sur la place de l'église, il doit crier à haute voix : Je suis sorcier ! Gardez-vous de moi ! La nuit du dernier jour il se rend seul à l'endroit où il a rencontré les spectres. Il y attend leur passage.

Le moment est terrible, solennel. Il faut du

courage. Plusieurs reculent d'effroi devant cette dernière épreuve. Ceux qui passent outre, en sont récompensés en cessant d'être sorciers. Ils remettent le bras à celui des fantômes qui n'a pas de cierge. La vision disparaît. Puis, dans le lointain, au fond des vallons, un fracas épouvantable, des rugissements affreux se font entendre. C'est le démon qui, dans son dépit, bouleverse tout ce qu'il rencontre. On aperçoit même des éclairs ; le tonnerre résonne. On croirait que tout va s'anéantir. On craint un bouleversement de la nature.

Telle est la croyance populaire.

Non-seulement on admet l'existence des sorciers, on y ajoute foi ; mais on les craint. Cette appréhension fait qu'on ne sort pas la nuit. Y est-on obligé ? On se munit de poignards. On ne compte pas sur les armes à feu ; les sorcelleries les empêchent de partir.

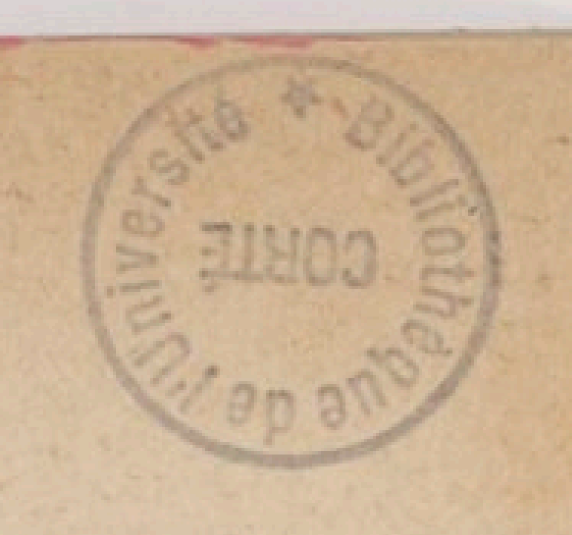
Ce qu'on redoute surtout, c'est de traverser une rivière, un ruisseau, une source. On croit que les sorciers, — i mazzeri — y sont postés ; aussi on n'en approche jamais qu'avec un certain frisson. Celui qui passe le premier est seul en danger. Les autres n'ont rien à craindre. Tous hésitent donc à se dévouer. C'est à qui restera le dernier. Mais il y a un moyen de tout arranger : c'est de lancer une pierre en avant. Les sorciers la prennent pour une personne. Ils épuisent sur elle leurs maléfices.

Veulent-ils voyager, faire une longue course,

traverser les mers, changer d'aspect, de formes, les sorciers se frictionnent avec de l'huile. Un tremblement nerveux les saisit; ils sont hors d'eux-mêmes ; ils extravaguent. Puis le calme se rétablit. Ils ont alors acquis une souplesse extraordinaire. Dans un instant, ils sont à l'extrémité du monde ; ils en reviennent avec la même facilité, avec la même promptitude. L'espace n'existe pas pour eux. Leurs corps peuvent prendre toutes les dimensions qui leur conviennent. Ils sont fourmis ou géants à volonté. C'est à leur choix. Voici les paroles dont ils se servent pour marquer leur puissance , la rapidité avec laquelle ils voyagent : *mungo e mi sfilungo* ; *in un quarto d'ora vago e giungo*.

Outre les sorciers, il y a d'autres esprits. Nous avons déjà parlé des morts ; un mot encore à ce sujet. Nous ne sommes que l'écho des croyances du pays.

On se ferait un crime, en Corse, de se coucher sans qu'il y ait de l'eau au logis. On serait inquiet, tourmenté. On n'en dormirait pas. On est persuadé que les morts viennent la nuit dans les maisons. On croit les entendre parler, marcher, respirer. Ils profiteraient des ténèbres pour visiter les leurs, pour voir leur ancienne habitation. Ils se retirent le matin au premier chant du coq. Aussi maudiraient-ils leurs parents s'ils ne trouvaient pas de quoi étancher leur soif. La disette en serait la conséquence, une punition. Quelquefois même ils les pincent; ils sucent leur



sang. Onpa s'en reçoit par les larges taches noires qu'ils laissent sur leurs membres.

Parfois les morts vous appellent, dit-on, pendant la nuit. Il ne faut paraît-il, jamais leur répondre : Que voulez-vous ? qui est là ? Dans le premier cas on meurt ; dans le second, on tombe gravement malade. Le parti le plus sage est, croit-on, de ne rien dire, de rester muet. C'est un excellent moyen de ne pas se compromettre, de se préserver intact. On frappera à la porte si on a besoin de vous. Aussi on a beau appeler, on se tait. Les enfants eux-mêmes ne répondent pas.

A ces superstitions au sujet des morts, vient se joindre une autre croyance ; elle en est connexe, s'y confond. C'est l'existence d'un *spirdo*. Chacun en aurait un. Cet esprit n'est pas l'âme. Il demeure en dehors de l'homme qu'il représente ; il voyage séparément de lui ; mais il lui ressemble en tout : il a même taille, même visage, même démarche. Il est un autre lui-même ; son existance est liée à la sienne.

La nuit, le *spirdo* fait le chemin qu'a suivi le jour celui dont il est l'image. Il traverse les mêmes précipices, les mêmes ravins que lui ; il y court les mêmes dangers. Aussi est-il souvent victime des mazzeri ! tombe-t-il dans leurs pièges ? Sa capture vaut la mort à celui qu'il représente. Ce n'est que l'affaire de huit jours.

Dans la journée, on ne le voit jamais. Il se repose. Si on l'aperçoit, c'est mauvais signe. Celui qu'il représente mourra bientôt. On ne

peut le soustraire à son mauvais sort, qu'en le veillant toute une nuit. Pour celà, trois personnes sont nécessaires. La lumière ne doit pas s'éteindre.

Celui qui rencontre un de ces *spirdi,* doit lui laisser continuer son chemin. Il aurait grand tort de lui adresser la parole, surtout de le faire dévier à gauche. Il sauve celui dont il a vu le *spirdo;* mais il tombe lui-même dangereusement malade; quelquefois, il meurt.

Par instant, on serait tenté de prendre ce *spirdo* pour un ange gardien. Mais un court examen suffit pour s'en dissuader. Du moins s'il en était un, serait-il fort défiguré.

Ce n'est pas tout. On admet encore l'existence d'autres esprits. Ce sont les *folletti,* les *agramanti.*

Les *folletti* sont, croit-on, les âmes des petits enfants morts sans baptême. L'espace aérien leur sert de demeure. Ils rappellent les faunes des païens. Il y a entre eux une grande ressemblance; on pourrait s'y méprendre. Ils ont même légèreté, même insouciance. On les entend rire aux éclats. Parfois ils lancent même des poignées de sable. Leur plaisir est de faire peur aux voyageurs. Mais ils ne sont, parait-il, nullement dangereux.

Quant aux *agramanti*, on ne saurait dire quelle est leur nature. Ce sont des esprits aériens; ils demeurent dans les nues. Aussi profitent-ils des brouillards pour descendre sur la terre. Ils y font des ravages de toute espèce. Ils enlèvent les bestiaux. Les hommes eux-mêmes ne sont pas

épargnés. En un mot ils sont rapaces, malfaisants. Les victimes dont ils se sont emparés, ils les jettent ensuite dans les ravins, dans les précipices. On ne les retrouve que quand ils sont déjà en décomposition.

Un mot des fées. Les *fati* sont des êtres qui vivent dans les fleuves. Ils ont l'aspect de jeunes filles, dont ils ont la beauté, toutes les grâces. Leurs membres sont recouverts d'une mousse épaisse, richement travaillée. L'art n'a rien fait d'aussi beau. Leurs cheveux tombent en longues nattes sur leurs épaules. Leurs yeux sont vifs, étincelants. Sur leurs joues brillent les plus riches couleurs. Leur taille est avantageuse, svelte. Ils ne vieillissent jamais. Ils ont une jeunesse éternelle. Le jour, ils se cachent sous l'eau, au fond des grottes. La nuit, ils sortent de ces profondeurs. On les entend alors chanter sur un rocher. Mais leur mélodie est triste ; leurs notes graves; leur accent plaintif. Ils se désolent de leur isolement. On dirait qu'ils regrettent, dans leur abandon, d'être immortels. Cependant ils évitent l'approche des hommes. Au premier bruit qu'ils entendent, ils replongent dans les eaux ; ils disparaissent, se cachent au fond de leurs demeures.

Heureux celui qui peut les surprendre ! S'il les voit seulement, son bonheur est assuré. Les richesses, la santé affluent dans sa maison. Lui et les siens n'ont plus rien à désirer.

Plusieurs les guetteraient sur la rive des fleuves. Mais ils reculent devant la crainte des sorciers.

Ils craignent également d'y rencontrer des fantômes de morts. La croyance populaire place ces derniers sous les cascades des fleuves. Les uns y sont pour toujours. Ils paient là, ils y expient leur mauvaise conduite. Les autres n'y restent qu'un temps plus ou moins long ; ils y font leur purgatoire ; mais tous sont malheureux. Ils font toute la nuit retentir les échos de leurs lugubres gémissements.

Un mot encore sur les morts. Les revenants comme nous l'avons dit plus haut, voyagent par bandes. On les rencontre échelonnés en longues files ; quelquefois cependant, ils font exception. Ils se séparent. On les entend alors glapir sur le penchant des collines, près des rivières. Ils empruntent la forme de petites levrettes ; ils en ont toute la souplesse, toute la légèreté. Ils effleurent les passants. Ils sont si agiles qu'on a de la peine à pouvoir les suivre des yeux. Ils vont ainsi en compagnie des sorciers, cherchant une victime. Ont-ils trouvé quelqu'un, ils le frappent. Puis dans les vallons, au fond des rivières, on entend un grand bruit, un vacarme épouvantable. La vision disparaît aussitôt.

Que deux compères, d'après la croyance populaire, se gardent bien de se promettre que celui des deux qui mourra le premier reviendra voir l'autre. Le serment a son effet. Le mort retourne. Mais ce n'est qu'au prix des plus rudes souffrances, en se traînant sur les genoux. Le survivant, lui, redoute cette rencontre. Il craint à chaque

instant que le défunt n'apparaisse. L'aperçoit-il enfin, il ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine frayeur. Ses membres se glacent d'effroi ; une pâleur mortelle se répand sur son visage ; sa langue s'appesantit. Il se trouve bientôt mal.

Une nuit à Serra-di-Ferro, c'était vers les onze heures, un râlement se fait entendre sur la place d'une maison de campagne. Tout le monde était couché. On écoute. Le bruit augmente sans cesse. On est surpris, étonné. On écoute encore. Plus de doute ; c'est le râle d'un mourant. Qu'on juge de l'effroi ! Aussi c'est à qui s'enfoncera le plus profondément dans son lit. On se couvre ; la tête elle-même disparaît sous les draps. On est comme cloué ; plus un mouvement. On est tout oreille. On étouffe cependant : une sueur froide inonde tout le corps. N'importe ! personne ne se découvre. On mourrait plutôt. Enfin le coq chante. Le bruit cesse. Le jour arrive. Mais on n'aperçoit rien. Il n'y a pas de trace du fait étrange qui a mis en émoi toute une famille.

Le matin l'un questionne l'autre. Tous, dans la maison, ont entendu le râle. Chacun donne son avis. Bientôt, de bouche en bouche, la nouvelle fait le tour du village. Le curé lui-même l'apprend ; il doute d'abord. Puis il examine ; il confronte les versions ; il discute le fait. A la fin il est ébranlé lui-même ; il croit. Il ordonne alors, si le râle recommence, que le chef de la famille sorte sur la place ; qu'il interroge celui qu'il y rencontrera.

Le châtelain de Serra-di-Ferro, Dominique Alfonsi obéit

C'était déjà la troisième nuit. Le râle commence encore à se faire entendre. Alfonsi n'hésite plus. Il se lève. Armé d'un poignard, il sort; il va droit à l'ombre qui se dresse devant lui. Il reconnaît bientôt son regretté compère Charles Paldacci.

Le revenant qui était à genoux, se redresse alors sur ses jambes. De sa poitrine s'échappe un soupir de soulagement. Il était satisfait. « Que les compères, s'écria-t-il, ne jurent jamais de se revoir, si l'un d'eux vient à mourir. Qui pourrait dire ce que j'ai souffert pour venir vous trouver? Peines, fatigues, privations, j'ai tout enduré. J'ai dû tenir ma parole. Mais je serai bientôt heureux. Qu'on dise une messe à mon intention. Vous-même, cher compère, préparez-vous à la mort. Vous avez heure par heure, soixante jours à vivre. » Puis il disparut. On n'entendit plus rien après.

C'était le 15 août 1784, nous croyons. A Zicavo, on était en liesse.

C'était la fête du village. Çà et là, sous les chataigniers, à l'ombre des ormeaux, stationnaient de nombreux groupes d'hommes. La conversation était enjouée, calme. Elle n'était interrompue que par le ramage des oiseaux, par le murmure enchanteur des ruisseaux, des fontaines, par le pas léger des promeneurs. Dans les airs tourbillonnaient, en disparaissant à

travers les branchages, d'épaisses bouffées de fumée. Plus loin, on chantait : c'étaient des opérettes frivoles. Puis, en chœur, au son du chalumeau, aux accords de la guitare, les jeunes gens dansaient. Dans leur toilette du dimanche, joyeuses, innocentes, les jeunes filles leur apportaient à boire. Elles se retiraient ensuite pou s'asseoir aux portes de leur maison, d'où, en compagnie des leurs, elles contemplaient le bal.

Au détour des chemins, dans un coin de place, on entend ces jurons : sang de la Madona ! par Dio ! par Cristo ! Ce sont les mots favoris des joueurs de cartes. Assis par terre, près d'un mouchoir déployé qui leur sert de table, ils sont inquiets, préoccupés, attentifs. Ils s'impatientent pour un rien. La moindre perte les irriter. Ils exhalent leur mauvaise humeur par des imprécations. Près d'eux, debout, le menton appuyé sur leur arquebuse, se tiennent les spectateurs. Ils suivent des yeux, en silence, les vicissitudes du jeu ; ils s'y intéressent, s'y passionnent. On ne saurait dire qui d'eux ou des joueurs, est le plus préoccupé.

On voit des étrangers partout. Ce sont les habitants des villages voisins. Ils prennent part à tous les jeux, à tous les divertissements, à tous les plaisirs. On dirait une grande famille qui se réunit à des époques déterminées. C'est une excellente occasion de se voir, de causer.

Les fêtes de village sont, en effet, des rendez-vous communs. Elles sont espacées à dessein,

afin que tout le monde puisse y assister. Aussi personne ne manque. Chacun se fait un devoir de s'y rendre. Il assiste d'abord à la messe. Puis, au sortir de l'église, il s'en va où son plaisir l'appelle. Il trouve partout bon accueil. Il est admis à tous les jeux ; il prend part à tous les divertissements. On ne dirait pas qu'il est étranger. On le prendrait pour un habitant du village. On le traite, on le respecte comme un frère. Quand l'heure du repas arrive, toutes les maisons lui sont ouvertes. Son couvert est mis partout ; il n'a qu'à choisir. Riches et pauvres, tous le reçoivent avec un égal plaisir. Ils lui sont gré de la préférence qu'il leur accorde. Comme on le voit, c'est un excellent moyen d'entretenir l'amitié, de resserrer les liens du sang.

C'est qu'en Corse, toutes les familles sont alliées les unes aux autres.

Dans les mariages, en effet, ce n'est pas la fortune qu'on recherche, c'est l'honnêteté, ce sont les parents ; c'est là ce qui constitue les meilleurs là titres de noblesse. Un nom n'est grand, révéré, que tant que ceux qui le portent sont nombreux, se respectent. Il perdrait tout son prestige, si l'un d'eux venait à se déshonorer ; il entraîne tous les siens dans son discrédit ; personne ne voudrait plus s'allier à eux. Aussi une jeune fille honnête, — toutes le sont à cause de la rigidité, des mœurs — qui aurait une nombreuse parenté est préférée à une riche héritière qui serait seule. On fait plus de cas d'un homme qui peut prendre

un fusil, vous accompagner, que de mille francs de rente.

En Corse, en effet, comme nous l'avons déjà dit, il existe une étroite solidarité entre les membres d'une même famille. L'un d'eux a-t-il reçu une injure, tous la ressentent. Ils se lèvent comme un seul homme pour la venger; c'est toute une armée qui entre en campagne. On y voit des frères, des cousins à tous les degrés. Les parents de la jeune fille s'y joignent; ils ne font jamais défaut; ils accompagnent partout leurs alliés; ils sont à eux à la vie, à la mort. Il ne reste plus à l'offenseur qu'à faire des excuses ou à mourir.

Qu'y a-t-il d'étrange après cela, si dans un pays agité comme le nôtre, on préfère une jeune fille pauvre, mais qui a des parents, à celle qui ne possède que des richesses ? La fortune passe, disparaît. Les hommes restent. Ils sont un appui, une force. Aussi les familles comptent beaucoup d'enfants. C'est une gloire pour un père et une mère d'en avoir plusieurs autour d'eux. Ils acceuillent le dernier venu comme ils ont fêté l'aîné de la maison. Honneur à eux! Les bonnes mœurs y gagnent. Dieu bénit les mariages féconds. Les filles, en effet, trouvent toujours facilement à se marier : un cheval, un modeste trousseau, quelques centaines de francs constituent leur dot. Elles renoncent au reste. On leur ferait un crime, si elles prenaient leur part. Elles retrouvent chez leurs maris ce qu'elles ont laissé à leurs frères. Admirables usages. Puissiez-vous subsister long-

temps ! Tant que vous existerez, ce ne seront pas les richesses qu'on recherchera ; c'est la vertu.

Ainsi chaque famille compte beaucoup de parents. Elle en a dans tous les villages, dans tous les coins de la Corse. Dans le nombre, il y en a de riches, de pauvres. Mais tous n'ont qu'un but : conserver intacts l'honneür, les traditions de la famille.

Aussi, on est heureux à différentes époques de l'année, de pouvoir se rencontrer, se revoir. Les fêtes ont été ainsi espacées à dessein. On ne pouvait pas agir plus intelligemment. Il faut voir avec quel respect on entoure le chef de la famille ! On dirait un roi tendrement aimé au milieu de ses sujets. Chacun s'intérese à sa santé ; on l'écoute en silence ; on lui obéit; on l'entoure d'égards ; on ne le quitte pas un seul instant. Bienheureuse vieillesse, pouviez-vous souhaiter davantage ? Ressentirez-vous le poids de vos années, quand toute une génération se presse autour de vous ? Quand vous n'avez qu'à vous enorgueillir de la vertu des vôtres ? Quand un mot de vous, tranche tous les différends, rétablit la paix? Cher pays, montagnes adorées, quand donc nous sera-t-il permis de vous revoir, de ne plus vous quitter, de ne nous occuper que de vous ! Puissent un jour, du moins, nos cendres, si cette dernière consolation nous est refusée, reposer en paix, à l'ombre de vos cyprès, près d'une croix, à côté de nos pères !

Ainsi, entouré des siens, à l'ombre d'un or-

meau, sur la place de sa maison de Zicavo, était assis le vieux châtelain de Serra-di-Ferro, Dominique Alfonsi. Il comtemplait la fête. La joie régnait autour de lui. On jouait; on chantait; on riait. Lui-même était gai, robuste. On était loin de s'attendre à un fatal dénouement; rien ne le faisait prévoir. On ignorait la prédiction de Charles Paldacci. Alfonsi seul ne l'avait pas oubliée! Il en avait compté les jours. Le moment approchait. Aussi, à la tombée de la nuit, songea-t-il à mourir saintement, à se préparer pour le dernier combat. Le vénérable vieillard se recueille; son front s'assombrit. Il est pâle; il sent les premiers frissons de la mort qui approche. Il est effrayé. Mais le calme se rétablit aussitôt. Il reprend ses sens; il retrouve son énergie de chrétien. Allez, dit-il à Mozziconacci, l'un de ses neveux, m'appeler un prêtre. Je vais mourir. L'assurance avec laquelle il prononce ces mots, surprend toute l'assistance. On interrompt les jeux; les chants cessent; on s'étonne. L'un interroge l'autre. On se demande tout bas, si le vieillard n'a pas perdu la tête. Mozziconacci hésite. Mais il se porte bien! murmure ce dernier avec les autres. Quelle idée de penser à la mort! Le vieillard insiste à demander les secours de la religion. On obéit. Le curé arrive. Celui-ci est à son tour surpris. Dominique est plein de vie, de santé; ses facultés sont saines; il n'est même pas couché; il est seulement assis sur un fauteuil. Aussi se résout-il difficilement à lui donner les

derniers sacrements. Mais à peine le bon curé a-t-il administré l'extrême onction, que le vieillard entre dans une douce agonie. Il raconta alors la prédiction de Paldacci. Une heure après, il expirait en prononçant les saints noms de Jésus, de Marie, de Joseph.

Vieillard, reposez en paix ! c'est un de vos petits-fils qui vous salue.

Encore un mot sur les autres superstitions.

Gardez-vous en voyant un enfant, de ne pas ajouter, si vous avez dit : Qu'il est beau ! Qu'il est grand ! ces autres paroles comme correctifs des premières : Que Dieu le bénisse ! Ce serait la perfection, si, en même temps, vous jetiez sur lui, un peu de salive. On vous en serait gré.

Si, au contraire, vous n'ajoutez pas ces dernières paroles, on vous en veut. On vous regarde de travers. On vous fait des reproches. On ne se tranquillise qu'en faisant venir *l'incantore* qui a, croit-on, le don de préserver du charme, *inocchiatura*.

Cette personne allume une lampe à huile ; elle y trempe deux doigts. Elle les laisse dégoutter sur une assiette pleine d'eau, qu'on a placée sur la tête de l'enfant. Si l'huile se répand sans se diviser, il n'y a rien à craindre : le charme n'existe pas. Si, au contraire, la liqueur grasse se sépare, l'enfant est en danger. La pythonisse prend alors un air sérieux, une pose magistrale. Par trois fois, en prononçant des paroles inintelligibles, elle fait le signe de croix sur l'assiette.

Ce sont des espèces d'exorcismes, mêlés de prières, qu'on ne peut apprendre que la nuit de Noël. Elle tourne, retourne l'enfant. Puis triomphalement, comme si elle l'avait arraché à une mort certaine, elle le remet à sa mère. Celle-ci ne se possède plus de joie. Elle lui voue une reconnaissance éternelle. En même temps, elle charge d'imprécations celui ou celle qui a mis en danger les jours de son enfant.

Ces mots: que Dieu le bénisse! doivent encore être prononcés toutes les fois qu'on admire un animal, un objet. On vous en voudrait de ne pas le faire.

Ces *ciarlatani* prétendent même guérir certaines maladies. Leur talent s'exerce surtout contre le mal des vers des enfants. Ils emploient la méthode dont ils se sont servis contre *l'inocchiatura*. Ils y ajoutent seulement un fil. Si ce dernier s'enchevêtre, s'enlace, s'agite, la maladie des vers existe. Ils font alors trois signes de croix ; ils prononçent quelques mots. L'enfant est sauvé. Quelquefois ils se servent d'une balle de plomb. Ils la font fondre dans une lampe en fer où il n'y a pas d'huile, qu'ils placent sur des charbons ardents. Le métal s'y liquéfie ; il est ensuite précipité dans une assiette, contenant de l'eau. S'il s'y coagule, il n'y a pas de mal de vers. Le contraire a lieu s'il se sépare en différents filaments. Ils combattent la maladie de la même manière que précédemment.

Quelqu'un a-t-il été piqué par une bête ? L'enflure disparaît par leurs enchantements. Ils

arrêtent également la gangrène, le flux du sang. Ils guérissent les maux d'yeux, les douleurs de dents. Les névroses, les cataractes, les ecchymoses, les rhumatismes cèdent à leur voix. Sur un signe qu'ils font, les tumeurs percent ou s'évanouissent. Rien ne résiste à leur science.

Leur action bienfaisante s'étend même aux animaux. Un cheval, un bœuf est-il malade ? Ils se signent, prononcent quelques mots. C'est assez pour que l'indisposition disparaisse. S'est-il blessé ? Ils empêchent que les vers ne pénètrent dans la plaie. Y sont-ils déjà ? Ils les font sortir, en brisant à la tombée de la nuit, une branche de bruyère. La cicatrice se ferme. L'animal est guéri.

Ils prédisent même l'avenir. Ils le lisent dans le creux des mains, sur les œufs, sur les omoplates. Chose étrange ! Ils se trompent rarement.

Un soir, non loin de Ventisari, plusieurs dînaien ensemble. C'était du temps de la première république. Il n'était pas encore question de la révolte de Fiumorbo. On avait déjà dépouillé plusieurs chevreaux, découpé des poulets, mangé des perdreaux. Les vins les plus généreux avaient largement arrosé la table. Aussi la gaîté était grande ; les têtes échauffées ; on chantait ; on jouait de la guitare ; quelques-uns mêmes dansaient. Tout à coup un vieillard se lève. Il est pâle, interdit. A peine peut-il parler. D'une main il tient une omoplate ; de l'autre, il se frotte tristement le front. « Que vois-je, s'écria-t-il enfin !

Du sang ? Il coulera en abondance. Toute cette partie orientale de l'île, en sera inondée. »

Quelques jours après, la prophétie s'accomplissait. A l'instigation des Anglais, une révolte éclatait dans le Fiumorbo. Le farouche Morand l'étouffait dans le sang. Il plongea dans le deuil toute cette partie de l'île ; Bastia elle-même ne fut pas épargnée.

Ils prétendent même, par leurs enchantements, se garantir des coups de feu, des armes blanches. A les en croire, ils sont invulnérables, s'ils ont sur eux un objet sacré. Aussi est-il rare de rencontrer un bandit qui n'ait pas sur lui un scapulaire, un médaillon, ou un morceau de cire du cierge du jeudi saint. Ils sont persuadés que, dans ces conditions, ils n'ont rien à craindre ; qu'ils ne mourront pas sans s'être réconciliés avec Dieu. Ils sont rassurés contre la foudre. Ils s'exposent aux dangers, aux embuscades. La chance les accompagne partout. Leur arrive-t-il malheur ? Ils l'attribuent aux maléfices de leurs ennemis.

C'était le 7 mai 18... Le village de Ciamanacce était en fête. On devait signer la paix entre les L.... et les R.... On est si heureux après de longues, de sanglantes inimitiés, d'espérer un peu de calme, du repos ! Aussi la joie était dans tous les cœurs. On attendait avec impatience la réconciliation. Tous étaient en expectative sur la place de l'Eglise.

Il y avait des gens de toutes les conditions,

venus des villages voisins. Ils étaient armés. Tous se félicitaient de l'accord intervenu ; ils se promettaient des jours tranquilles, sereins. On ne croyait plus assister à des luttes fratricides, sanglantes. Hélas ! on se trompait. La tragédie allait continuer ; cette fois plus lugubre, plus terrible que jamais.

Le rendez-vous était fixé dans l'église. On voulait prendre Dieu à témoin de la paix qu'on allait signer.

Chacune des deux familles devait être représentée à la conférence par trois membres. On choisit les personnes les plus âgées, les plus graves. Il y avait défense pour chacune d'elles de garder une arme.

A l'heure indiquée, les six délégués se dirigent vers l'église. Ils sont escortés par des hommes en armes. On aurait dit à leur mine sombre, qu'ils allaient livrer bataille.

Sur la place de l'église, les R.... se massent d'un côté, les L.... de l'autre. Mais ils déposent leurs armes à terre. Tout bas, l'assistance se disait : La paix est faite !

A l'instant, de chaque groupe, se détachent trois hommes ; ils entrent tous les six dans l'église. Les portes se ferment.

Un moment le silence règne dans l'intérieur du sanctuaire. Personne ne s'attend à un guet-apens. Sur la place, on se prépare déjà à ratifier la paix par des vivats, des coups d'arquebuse.

Mais les vivats firent place à des cris déchi-

rants. Les arquebuses servirent à autre chose qu'à annoncer la paix.

En effet, des armes avaient été cachées dans l'intérieur de l'église. Quand les R..... s'y attendent le moins, les L..... se lèvent; ils s'arment de poignards. Le carnage commence.

Les trois frères R.... ont beau faire des efforts; ils succombent. Leurs râles étouffés résonnent jusque sur la place. D'une voix mourante, ils appellent au secours. Vain ed oirs! les portes sont fermées. Il est trop tard pour ceux du dehors de voler à leur aide.

Les R... frémissent de rage, sur la place de l'église. Leurs arquebuses s'abattent comme par enchantement; ils visent les L..... Mais leurs armes ne partent pas. Les ennemis ont le temps de se retirer; ils s'en vont sains et saufs.

Du moins espèrent-ils tenir ceux qui sont dans l'église; ils font bonne garde autour des portes. Les uns ont arraché des poignards de leur ceinture: le fer brille au soleil. Les autres sont armés de gros bâtons noueux. D'autres tiennent leur arquebuse à la hauteur de l'épaule; ils sont prêts à faire feu. Ils attendent ainsi avec impatience la sortie des meurtriers. Mais quelle ne fut pas leur surprise, leur terreur, quand au dessus de l'église, ils aperçurent un nuage s'envolant dans les airs? C'étaient les L..... qui s'éloignaient. Ils étaient visiblement protégés par les puissances infernales. On croira peut-être que

nous racontons une fable. Ce serait une erreur. Tout un village est là pour attester le fait. On ne peut qu'être étonné de cette puissance des ensorcellements.

Les R... se retirèrent. Ils remirent à plus tard leur vengeance. L'heure de la revanche ne tarda guère à sonner. Les représailles furent terribles.

Cependant Diana était inquiète, agitée. Elle cherchait vainement le sommeil. Ses yeux ne pouvaient se fermer ; son esprit divaguait. La vieille sorcière qu'elle avait vue le matin, était sans cesse présente à sa pensée. Si elle l'oubliait un instant, c'était pour songer au rêve annoncé. Elle le désirait autant qu'elle le redoutait. Elle flottait ainsi entre la crainte et l'espérance, ne dormant point, reposant moins encore. Et déjà la nuit allait faire place à l'aurore ; celle-ci commençait même à poindre sur le sommet des montagnes.

Le jour arriva enfin. Alors seulement Diana trouva le sommeil. Ses membres fatigués purent prendre un peu de repos. Ses yeux se fermèrent. Elle rêva.

Dans son songe, elle crut voir Alfonso. Mais elle le trouva bien changé. Il était méconnaissable. Son air était rêveur, distrait; ses yeux tristement attachés à la terre. Une épaisse chevelure ombrageait ses épaules. Sur sa poitrine tombait en désordre une longue barbe inculte. Ses habits étaient usés, en mauvais état ; son

visage brûlé par le soleil. On aurait dit un squelette, tant il était maigre, décharné.

Il lui semblait qu'Alfonso lui adressait la parole. « Pourquoi ces larmes, paraissait-il lui dire ? serait-ce parce que je suis brûlé par le soleil ? parce que mon costume ne comporte pas l'élégance que mon rang exige ? parce que, enfin, tout en moi dénote que j'ai souffert, lutté ? Faut-il s'attrister pour si peu ? Mais n'est-ce pas le propre des grands cœurs de ne jamais se laisser abattre par les épreuves ? Vos pleurs siéent mal à votre courage, à votre constance. Une héroïne ne doit jamais faiblir. Voyez-vous là-bas, dans la plaine, toute cette foule assemblée ? Entendez-vous ses cris, ses applaudissements ? On s'y dispute votre main. Vous appartiendrez à celui qui sortira victorieux du combat. Mais ne craignez rien : mon bras est encore vigoureux; mes jambes souples; mes pieds agiles. L'adversité n'a fait que rendre plus robuste mon courage. Aussi n'hésitez pas à accepter les conditions de paix qui vous seront proposées tout à l'heure. C'est mon désir.» A ces mots, on frappa à la porte. Diana se réveilla en sursaut. C'étaient les comtes Leca et d'Ornano ; ils venaient l'informer de la décision prise à son égard, lui demander son approbation.

Diana quoique sous l'empire de son songe, se décida difficilement à donner son consentement. Il fallut insister, supplier.

Chemin faisant, elle apprit au comte d'Ornano

11.

ce qui lui était arrivé : son songe, les menaces de la fameuse sorcière. Ce fut assez pour faire renaître l'espérance dans le cœur de l'infortuné père. On arriva ainsi au château de Forcone.

En attendant, de toutes parts, les jeunes gens se préparaient à la lutte ; ils s'exerçaient aux différents jeux ; chacun espérait la victoire; Diana était ainsi l'objet de toutes les convoitises. On ne parlait que d'elle. Seul Alfonso était oublié. Tout au plus pensait-on à lui à Forcone ; on y nourrissait l'espérance de le revoir. Aussi y voyait-on avec appréhension approcher le mois de septembre; Diana surtout était anxieuse. Elle regrettait d'avoir donné son consentement.

Alfonso, on se le rappelle, après toute une journée de combat, était tombé entre les mains des Sarrasins. Ces pirates l'avaient chargé sur l'un de leurs navires; ils avaient ensuite pris le large.

A peine le signal du départ avait-il été donné, qu'Alfonso revint de sa longue léthargie. Alors seulement, en ouvrant les yeux, il reconnut son infortune ; il en mesura toute l'étendue.

Ses blessures le faisaient souffrir ; le sang coulait encore ; il n'était pas étanché ; on n'avait fait aucun pansement. Ses soupirs étouffés disaient assez quelle était sa douleur.

A ses souffrances physiques, s'ajoutaient des crêve-cœur d'un autre genre, plus cruels, plus insupportables que les premières. Ses ennemis, en effet, faisaient entendre autour de lui, des ricanements sauvages. Ils insultaient à son mal-

heur ; il n'y avait pas d'injures qu'ils ne lui adressassent. C'était un véritable supplice pour l'infortuné Alfonso. Il eut cent fois préféré la mort.

Cependant le noble jeune homme ne faiblit point ; il se montra, en cette circonstance, ce qu'il devait être, ce qu'il avait été sur le champ de bataille : il fut ferme. Cette attitude courageuse réduisit au silence les pirates ; elle leur en imposa. Si parfois néanmoins, il entendait encore un outrage à son adresse, il s'en consolait par le dédain, par l'indifférence.

Mais déjà on était en pleine mer.

La Corse commençait à disparaître ; on ne voyait plus que la cime de ses plus hautes montagnes ; elle allait bientôt se perdre à l'horizon. L'infortuné jeune homme ne put retenir ses larmes. Il pleura sur son pays, sur son vieux père, sur sa mère, sur sa fiancée, sur tous ces braves qui avaient succombé à ses côtés. Puis, dans sa douleur, d'un geste superbe, déchirant, il dit adieu à son île chérie qui fuyait à ses regards. Il laissa ensuite tomber sa tête dans le creux de ses deux mains ; on n'entendit plus après que ses gémissement étouffés.

La douleur de ses blessures avait augmenté ; il souffrait cruellement. Personne n'avait encore songé à lui bander ses plaies ; on aurait dit qu'il était au milieu de tigres affamés. Il dut, malgré ses souffrances, se soigner seul ; il faisait pitié à voir.

Autour de lui, ces barbares, — avaient-ils oublié leur défaite ou tâchaient-ils de s'en consoler ? — fredonnaient quelques chansons ; ils n'étaient interrompus que par le bruit des antennes, ou par la vague qui se brisait contre les flancs du navire. La mer était calme ; ses ondes bleuâtres, unies comme une glace ; elles réfléchissaient les rayons du soleil qui miroitaient dans l'espace. Il semblait que rien ne dut troubler cette Méditerranée ensoleillée.

Soudain, c'était vers les quatre heures du soir, de sourds grondements se font entendre dans le ciel ; la foudre sillonne les nues ; la mer commence à mugir; des nuages épais voltigent dans les airs, emportés sur les ailes des vents; les eaux s'assombrissent ; une espèce d'éclaircie rougeâtre se montre du côté de l'Afrique ; elle annonce l'orage.

On ne s'est pas trompé.

Du côté de la Libye, s'élève un vent impétueux ; il fond sur la mer avec furie. Dans un instant, il la bouleverse jusque dans ses profondeurs. Alors se dressent de toutes parts, d'énormes lames d'eau. Les cordages, les antennes font entendre d'horribles craquements. L'épouvante est partout. On s'attend à être englouti. Les plus braves eux-mêmes désespèrent de se sauver.

Pour comble d'infortune, tout le monde est sur le pont. On ne peut plus descendre dans l'intérieur des navires ; les portes en ont été fermées. Aussi d'énormes lames d'eau arrosent les voyageurs.

Ces derniers restent ainsi suspendus sur ces gouffres béants ; ils sont obligés, pour ne pas tomber à la mer, de se cramponner comme ils peuvent ; ils s'accrochent à tout ce qu'ils rencontrent.

Mais rien n'égale les souffrances des blessés. L'eau salée de la mer pénètre dans leurs plaies, les ronge, les irrite ; elle arrache à ces infortunés des cris déchirants. On n'entend que plaintes, gémissements. C'est plus triste que de se trouver sur un champ de bataille.

La nuit est venue. De ses ombres, elle a déjà enveloppé cette mer irritée : l'obscurité la plus profonde règne partout. Autour des navires, les vagues en furie font entendre un lugubre gémissement. On dirait que tout va s'écrouler. Un frisson d'épouvante glace tous les cœurs.

On vogue au hasard. A chaque instant, on s'attend à être brisé contre un écueil, ou contre un navire. L'âme inquiète croit voir partout la mort ; elle l'attend ; elle la craint. On marche ainsi de surprise en surprise, d'angoisse en angoisse ; on redoute la mer autant que le trépas ; c'est un vrai supplice.

Le jour arrive enfin. Mais la mer est toujours irritée ; le vent souffle avec effort. C'est même lutte, même crainte.

Le soir cependant, il y eut une accalmie. La mer parut s'apaiser ; on espéra. On profita de cette bonace pour panser les plaies des blessés ; on transporta ensuite ces derniers dans l'inté-

rieur des navires. Alfonso ne fut pas oublié; il eut sa part des soins; on aurait dit que le danger avait rendu humains ces tigres altérés de sang. L'infortuné jeune homme put ainsi reposer un instant.

Mais à peine s'était-il endormi, que la violence des vents recommença. La mer devint terrible, menaçante; les antennes craquaient, se brisaient; elles jetaient l'épouvante dans les cœurs : à chaque instant, on s'attendait à un dénouement fatal. La nuit la plus sombre planait sur cette immense étendue d'eau; on ne conservait plus aucune espérance de salut.

Le jour parut de nouveau. Mais ce ne fut que pour augmenter la terreur. Cà et là, en effet, on apercevait des débris de navires; on craignait de s'y heurter; ou encore, on voyait flotter au hasard des cadavres humains. Cette vue glaçait d'effroi; on redoutait le même sort.

On vogua ainsi le restant du jour, toute la nuit. Ce ne fut que le lendemain que la tempête commença à s'apaiser. Les vents tombèrent insensiblement; les grondements de la mer cessèrent; à midi, l'accalmie était complète. L'onde se ridait à peine sous le souffle des zéphirs.

On voyagea ainsi pendant trois jours; le temps était superbe. Les matelots, comme s'ils avaient oublié leurs souffrances, leurs dangers, recommencèrent leurs chants joyeux. En même temps, avec leurs rames, ils fendaient légèrement l'onde salée : leurs navires avançaient avec une rapidité

extrême. On aurait dit qu'ils étaient fiers de leurs exploits, des dépouilles enlevées à l'ennemi ; qu'il leur tardait de revoir leurs familles.

Le quatrième jour, au lever du soleil, on aperçut la terre : c'était l'Afrique. A cette vue, un long cri de réjouissance s'échappa de tous les cœurs. Il est si doux, même dans le malheur, de revoir sa patrie, de la saluer ! Seul Alfonso garda le silence ; ses yeux se remplirent même de larmes. Ces promontoires qu'il découvrait dans le lointain, lui rappelaient son cher pays ; il songeait aux siens. Ce souvenir le jetait dans une longue, dans une cruelle rêverie. Il était malheureux.

Mais déjà on touche à la terre. Tous s'y précipitent. C'est à qui le premier la foulera aux pieds. Alfonso descend le dernier.

De toutes parts, quoique au commencement de juillet, on arrache des broussailles ; on les entasse pêle-mêle. Puis, tirant des étincelles du sein des cailloux, ils allument de grands feux ; ils réchauffent ainsi leurs membres engourdis. Ensuite, sur des lits improvisés, qu'on a fait avec des branchages, des feuilles, des herbes, ils se livrent au sommeil.

Alfonso ne reposa pas. Ses blessures le faisaient horriblement souffrir ; il ne put de toute la nuit fermer les yeux un seul instant. Ce ne fut qu'au point du jour que, vaincu par la fatigue, il goûta un peu de repos.

Mais alors, — se serait-on attendu à une pareille infamie ? — ces pirates lèvent l'ancre ; ils gagnent

la haute mer. Quand l'infortuné Alfonso se réveille, il ne voit plus personne autour de lui : c'est la solitude ; c'est un silence de mort. Il ne sait d'abord qu'en penser. Il est stupéfait, étonné ; il ne peut croire à son abandon ; il s'imagine rêver. Mais bientôt il se rend à l'évidence ; son illusion tombe ; il comprend qu'il est seul, bien seul, sans demeure, sans pain, sans ressources, au milieu de ce désert inhabité ; il ne sait ni comment il vivra ni où il pourra se réfugier. Son effroi est indicible. Encore s'il avait la force de se traîner ! Mais ses blessures sont toujours saignantes. Le moindre mouvement qu'il fait, lui arrache des cris de douleur ; il sent qu'il va mourir de faim. C'est dans ce but que les pirates l'ont abandonné. Ils se vengeaient ainsi de ceux qui avaient noblement lutté pour leur indépendance, pour leur patrie.

Aussi qui dirait la douleur du pauvre délaissé ? Sans doute, ces pirates étaient des brigands, des gens sans honneur ; il ne pouvait les aimer ; c'étaient eux qui l'avaient arraché à sa famille, à son pays. Mais il y a des moments, heures terribles dans la vie, qu'on est encore heureux de pouvoir s'appuyer sur des ennemis. Demandez au blessé qui gît sur le champ de bataille, s'il préfère la solitude, l'abandon, à cet homme qui l'a renversé sanglant sur le sol ? Il vous dira, faisant taire ses répugnances, ses haines, que l'isolement seul l'effraie. Il ajoutera même, au risque de vous étonner, qu'il n'y a plus de rancune dans

l'âme qui souffre, qui espère. Aussi Alfonso, dans son malheur, considérait-il ces pirates comme sa dernière espérance. En les perdant, ses yeux s'humectèrent ; ses sanglots dirent aux échos voisins sa douleur, ses angoisses ; il oubliait même qu'il avait faim, qu'il souffrait ; mais du regard, l'âme brisée de tristesse, il suivait dans le lointain les vaisseaux fugitifs.

Le jour s'écoula ainsi dans les larmes. La nuit, il ne put pas reposer : c'était même agitation, même inquiétude. Le sommeil venait-il un instant appesantir ses paupières, aussitôt il se réveillait en sursaut. Il était comme étouffé par la pensée de son abandon ; grande était son amertume.

Cependant la faim commençait à le tourmenter. Le lendemain, dès l'aube naissante, il chercha un peu de nourriture ; il ne trouva que des herbes ; il s'en contenta ; heureux de pouvoir ainsi traîner une pénible existence. Ensuite il fit du feu ; il banda ses plaies. Puis, quand le soleil de ses rayons brûlants, eut réchauffé les tertres d'Afrique, péniblement il se dirigea sur une hauteur voisine. Il espérait de là apercevoir quelque habitation.

La perspective y était à la fois belle, lugubre. Ici, c'était la mer, unie comme une glace. Là, s'étendaient de vastes déserts. Plus loin, aux confins de l'horizon, se dressaient de hautes montagnes. C'était sombre, triste.

Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur la Méditer-

ranée. Il en sonda l'immensité ; il interrogea la brise qui s'en exhalait. Tout était muet. La Corse ne paraissait pas. Un instant, il demeura rêveur. Puis, son regard se tourna du côté opposé. Mais, dans ce vaste désert, il n'aperçut rien. Aucun être humain, nulle habitation ne parut. Ce n'était qu'un morne silence, interrompu parfois par le rugissement du lion, par le cri aigu de la bête fauve. Il était dans une vague appréhension ; une secrète terreur s'était emparée de son âme.

Cette terre d'Afrique, si triste, si déserte, lui paraissait maudite. Elle lui suggérait de sombres réflexions. Son abandon, sa détresse présente lui rappelaient sa grandeur passée. Le contraste en était frappant. Alfonso ne pouvait se lasser d'y songer ; il était morne, silencieux, méditatif.

Il lui semblait, au fond de ses forêts, entendre encore le cri d'alarme, la voix de ses guerriers, de ses orateurs, de ses saints. Il croyait dans chaque ruine qu'il apercevait dans le lointain, discerner Carthage, Utique, Cirta, Hippone, ou l'une de ces villes célèbres qui sont maintenant ensevelies sous la poussière, couvertes de mousse. Mais il avait beau regarder, écouter. Les échos étaient sourds ; les yeux ne rencontraient que des ruines. Annibal ne se levait pas ; on ne l'entendait ni causer avec Scipion, ni combattre à Zama, ni rire au Sénat après la défaite. Sa grande ombre seule, comme un spectre, paraissait planer sur ce vaste désert. Massinissa reposait silencieux. On ne le voyait plus, à l'âge de

quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval, combattre toute une journée contre Carthage, remporter la victoire. On ne parlait pas de lui ; on ne le craignait plus. Même silence de la part de Jugurtha. Ses armes ne faisaient plus de bruit ; son nom, ses exploits, ses cruautés mêmes étaient oubliés ; rien ne paraissait plus. Les Scipions eux-mêmes qui furent si fatals à l'Afrique, étaient muets. Marius n'était plus assis sur les ruines de Carthage. César ne poursuivait plus les restes fugitifs du parti de Pompée. On n'entendait même plus ni les soupirs étouffés du courageux Régulus, ni les imprécations de la femme d'Asdrubal contre son époux, ni la réponse fière de l'infortuné Sophonisbe, ni le râle stoïque de Caton. Tout était silencieux. Rien ne rappelait plus les gloires, la grandeur, les revers de l'ancienne Afrique. Les ruines étaient seules les témoins de son passé, de ses malheurs.

Puis, il songeait à ses incomparables écrivains à ses savants de tout ordre, à ses conquérants, à ses orateurs extraordinaires, à ses génies dont le nom remplit encore l'univers. Mais c'était de leur part, même silence, même repos. Rien ne se montrait. Aucun bruit ne se faisait entendre. Augustin se taisait ; Tertullien n'écrivait plus ; Athanase était muet ; Origène ne dissertait pas : Cyrille était silencieux. Les Antoine, les Paul, les Hilarion, les Pacôme ne faisaient plus par leurs chants, par leurs prières, résonner la Thébaïde. C'était le calme partout. Seul le zéphyr animait

cette solitude immense. L'âme, anxieuse, interdite en face de ce panorama lugubre, se prenait à penser au néant, à la fragilité des choses humaines.

C'est alors, au milieu de ces graves méditations qu'Alfonso entendit un bruit. Il crut d'abord à la présence d'uue bête fauve. Les broussailles qui s'agitaient, le confirmèrent dans cette pensée. Il se mit aussitôt en état de défense.

Mais un homme parut. Il devait être âgé d'environ quarante ans. Sa démarche était grave ; sa taille svelte, élancée. Sur son visage brillait un air de distinction, de noblesse. Ses traits étaient creux : ils dénoncaient la privation, la souffrance. Une barbe inculte tombait négligemment sur sa poitrine. Ses épaules étaient ombragées par une longue chevelure ; son teint brûlé par le soleil. A la main il avait un arquebuse. Des peaux mal ajustées recouvraient son corps ; ses pieds étaient nus ; sa taille ceinte d'une cartouchière. Il était coiffé d'un bonnet pointu comme on en portait en Corse. Une longue épée pendait à son côté ; il avait aussi deux poignards. On l'aurait pris plutôt pour un brigand que pour un guerrier.

Cette vue jeta Alfonso dans la plus grande perplexité. Tout à l'heure il n'avait qu'un désir : rencontrer quelqu'un. Maintenant cet homme le trouble. Il ne sait quel parti prendre ; il ignore s'il doit le laisser approcher ou le tenir à distance. Il est dans un extrême embarras.

L'inconnu s'en aperçut. Aussi d'une voix claire, en dialecte corse, il lui cria de ne rien craindre. « Comme vous, continua-t-il, j'ai été abandonné te etsurcplage déserte. C'est déjà la deuxième année que j'erre ici, sans ressources, sans espérance. Quand en sortirai-je ? Je l'ignore, peut-être jamais.... — des larmes coulèrent de ses yeux. — Aussi ai-je pensé que, dans notre infortune, il nous serait doux à tous deux, de nous joindre ensemble. Nous supporterions ainsi plus facilement notre commun malheur. Tel est le motif qui m'amène auprès de vous. »

Alfonso parut se rassurer. Le dialecte corse fit même renaître ses espérances. Aussi sans se départir de son sérieux, il fit signe à l'inconnu d'approcher.

Celui-ci le salua respectueusement. Puis, après s'être excusé sur la pauvreté de ses habits, il lui parla de la sorte : « Moi aussi, je suis un gentilhomme. Une série de revers m'a conduit dans la situation où je suis. Dieu en soit loué ! Mais maintenant que j'ai un compagnon d'infortune, il me semble rajeunir, reprendre courage. Je serais même tenté, s'il était jamais permis de se réjouir du malheur d'autrui, de le faire à votre endroit.... »

Qui êtes-vous ? interrompit Alfonso. D'où venez-vous ?

Mon pays, jeune homme, est la Corse. Je m'appelle : Abbatucci.

« De la Corse ! Abbatucci ! répéta vivement

Alfonso. Mais vos parents vous croient mort ! J'ai souvent entendu parler de vous. Souvent aussi on m'a entretenu de votre bravoure, de vos exploits. N'est-ce pas vous qui infligeâtes aux Sarrasins de sanglantes défaites ? qui fûtes le fléau des Génois ? qui, plus tard encore, en Terre-Sainte, étiez la terreur des infidèles, le rempart des armées chrétiennes ? D'où vient que vous errez maintenant fugitif, malheureux sur ces plages désertes ? Quelle est la cause de votre infortune, d'une si grande disgrâce ? »

« Je vois, reprit Abbatucci, que vous connaissez une partie de ma vie. Mais avant de satisfaire votre désir, — je m'aperçois que vous êtes Corse, — ne me serait-il pas permis de vous demander votre nom ? »

« Je m'appelle d'Ornano. »

« D'Ornano ! mais nous sommes parents ! Je me souviens qu'avant de partir pour la Terre Sainte, je pris congé de votre père. Depuis, ma vie n'est qu'une longue odyssée. Le vaisseau qui nous portait, échoua sur les côtes de la Sicile. Nous y eûmes beaucoup à souffrir, mes compagnons et moi. Je profitai de ce retard forcé, pour visiter l'île. Je la parcourus dans tous les sens. Je vis son Etna ; j'admirai ses montagnes, ses collines, ses vallons. Tout y est beau, riche ; mais on n'y remarque plus son opulence, sa grandeur d'autrefois. Ses villes sont moins nombreuses, peu peuplées ; son sol est en partie couvert de broussailles, mal cultivé ; il ne pourrait plus aujourd'hui nourrir

Rome ; il se suffit à peine à lui seul. Sa population est peu active, indolente ; elle est loin de ressembler à ses pères, aux Cyclopes de la fable. Ce qui intéresse le voyageur, ce sont les souvenirs qu'on y rencontre à chaque pas. Ici, c'est l'emplacement d'un champ de bataille. Là, c'est la plaine où s'est livrée une de ces batailles sanglantes par lesquelles la Grèce, Carthage, Rome, se sont tour à tour disputés la conquête de l'île, l'empire du monde. Plus loin, coulent le Halycos, le Crimissos si fameux par les armées qui y ont péri, qui s'y sont noyées. Mais rien n'attendrit autant que les ruines de ces villes célèbres dont l'histoire conserve seule les noms. Le laboureur y trace maintenant des sillons, en soulève la poussière. Tout au plus, si, çà est là, on aperçoit encore des pierres, quelques débris. O Agrigente, qu'est devenue ta puissance ! Où sont tes richesses, tes palais splendides ? Vainement j'ai cherché ce taureau d'airain, funeste présent de ton tyran Phalaris ; inutilement aussi j'ai écouté les beuglements des victimes qui y brûlaient ; je n'ai rien vu, rien entendu. Le cruel Himilcon a tout détruit, tout emporté ; il a fait de toi un monceau de pierres. Puis, on rencontre Himéra. C'est même deuil, même silence. En vain y cherche-t-on Hamilcar, expirant dans la honte de la défaite, ces trois mille victimes que son petit-fils Hannibal, aïeul du vainqueur de Cannes, y immola en son honneur ; rien ne paraît ; aucun cri, aucun gémissement ne se fait plus entendre.

Plus loin, à côté, Sélinonte, Géla, Camarina, Léontini, Motyé, Naxos, Eryx dorment sous la poussière. De leur grandeur passée, il ne reste que de vastes débris. Sans doute, on voit encore Syracuse avec son grand, son petit port, son île d'Ortygie, ses trois quartiers, son Epipole. Mais qu'elle est déchue de son ancienne splendeur ! Ses murs sont détruits ; on ne voit plus de traces des machines d'Archimède ; Denys le tyran, Agatocle, le premier qui osa franchir la mer pour attaquer Carthage, Dion, Timoléon, Hiéron ne sont plus là ; on n'y aperçoit même plus ni Himilcon ni l'armée athénienne, en détresse, culbutée, ni Gylippe, vainqueur de Nicias, ni Marcellus qui entre triomphant dans ses murailles, qui emporte à Rome toutes ses richesses. Il reste encore Catane, Messine, Palerme ; mais ils ne sont qu'une pâle image des villes dont ils portent le nom. Puis, on rencontre les ruines de Lilybée. Son port est calme ; il n'y a plus aucun mouvement. Les deux Scipions n'y font plus de préparatifs, de libations. César n'y attend plus le vent favorable. Les armées romaines, carthaginoises n'y embarquent pas, n'y débarquent plus. Tout serait tranquille en Sicile sans la crainte des Sarrasins. Ses ports sont paisibles, peu animés ; sur ses côtes, la mer ne rejette plus ni les débris des combats de Myle, de Drépane, d'Ecnome ; ni les épaves des flottes romaines, carthaginoises, brisées par la tempête. Nous étions à Catane, mes compagnons et moi, quand

un navire vénitien, vint à passer ; il faisait voile pour Rohdes. Le capitaine fut heureux de nous reçevoir à bord ; nous y trouvâmes d'autres gentilshommes qui, pour le même motif que nous, se rendaient en Palestine. La mer était calme ; le vent favorable. Nous arrivâmes bientôt sur les côtes de la Grèce. Nous relachâmes à Corinthe. Notre séjour y fut de courte durée ; nous en profitâmes néanmoins pour visiter le pays de Solon, de Périclès, de Lycurgue. Que de tristes, que de lugubres souvenirs on y rencontre ! à chaque pas, ce sont des ruines, des emplacements de champs de bataille. Cette terre est arrosée de sang humain. On s'y sent attendri ; on pleure. Quand on aperçoit l'endroit où furent Mégare, Sicyone, Platées, Pylos, Messène, Argos, Mantinée, Mégalopolis, Potidée, Neupacte, Delphes, Olynthe, Sparte encore saignante de ses blessures, cent autres villes, un saisissement douloureux vous prend ; cette poussière qui les recouvre maintenant est éloquente dans son silence de mort. Vous croyez encore y voir ces vainqueurs cruels, barbares, massacrant jusqu'au dernier homme ; ces longues files de femmes tremblantes qu'on charge sur des chariots, sur des barques, comme des animaux, pour les traîner en esclavage. Vous pensez encore entendre le fracas des maisons qui s'écroulent, apercevoir la poussière qui s'en soulève. Tout cela est présent à votre esprit, s'y déroule rapidement ; mais vos yeux ne voient plus rien, pas même les

oiseaux de proie, fidèles explorateurs des ruines. Puis, on aperçoit ces plaines célèbres, ces golfes où se sont livrées tant de batailles.

C'est Marathon, Salamine, Platées, Neupacte, Leuctres, Mantinée, Chéronée, Séllasie, Cynoscéphales, Pidna, Pharsale, Philippes. On s'attend encore à y entendre la clameur des guerriers, le hennissement des chevaux. On écoute. On regarde. Mais partout règne un silence lugubre ; c'est à peine si, ça et là, le corbeau croasse, l'aigle jette des cris rauques. Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon ne paraissent pas. On ne les voit ni couverts des lauriers de la victoire, ni indignés de l'ingratitude de leurs concitoyens, ni soucieux de leur exil. Agésilas ne marche plus à la tête de ses braves Spartiates. Epaminondas ne triomphe plus avec ses Thébains. Vainement aussi on cherche les derniers défenseurs de l'indépendance, de la liberté de la Grèce : Aratus, Philopœmen. Ils dorment silencieux sous la terre qu'ils ont couverte de leurs corps, pour laquelle ils ont donné leur vie. Vous regardez encore. Mais vous n'apercevez ni les deux Philippe, l'un victorieux des Grecs, l'autre vaincu par les Romains ; ni Alexandre, jeune encore, entraînant ses compatriotes à la conquête de l'Asie ; ni Persée vaincu, malheureux, chargé de chaînes ; ni le fier Quintius, ni le courageux Paul-Emile, ni l'ignorant Mummius, ni Sylla l'heureux. Les aigles romaines ne s'y déploient plus ; César et Pompée ne s'y disputent plus la souveraine puissance ; Bru-

tus n'y combat plus pour l'indépendance de Rome. Léonidas lui-même n'est plus posté aux Thermopyles ; il repose en paix ; l'indépendance de son pays ne l'émeut plus ; cependant que de dangers attendent sa patrie ! Mahomet, plus terrible que les rois de Perse, y a peut-être déjà planté son étendard : le croissant. Quel calme aussi sur le rivage de l'Elide ! on n'y voit plus les dix rois conjurés contre Troie ; Calchas y est muet ; Achille ne s'y irrite plus contre Agamemnon ; il ne s'y oppose plus au sacrifice d'Iphigénie ; la flotte grecque 'y attend plus le vent. Ménélas n'y soupire plus après Hélène.

Quelle désolation, quelle aridité dans la campagne ! il n'y a plus de verdure, plus de fleurs, plus de moissons. Les arbres fruitiers n'y ombragent plus le sol ; le dernier cep de vigne y a disparu. Tout est désert, inculte : on n'aperçoit de prairies, de jardins nulle part, ni sur les bords de l'Eurotas, du Céphis, ni sur ceux du Pénée, de l'Asopus, de l'Alphée, de l'Ophis. Ces fleuves coulent maintenant silencieux, tristes, à travers des terres brûlées par le soleil. On dirait qu'ils sont épouvantés des cadavres qu'ils ont charriés autrefois, inconsolables du silence qui règne sur leurs rives. En effet, on n'entend plus dans les contrées qu'ils baignent, ni le ciseau de Phidias, de Lysippe ; ni le marteau de Callicratès, d'Ictinos, de Coribos, de Métagénès, de Xinoclès, de Mnésiclès. Leurs chefs-d'œuvre même ont péri : le Parthénon, l'Erecthéion, l'Acropole sont en

ruines ; les Propylées n'existent plus ; le long mur est rasé ; la statue de Minerve, abattue. On ne voit plus, dans ces lieux désolés, ni Apelle, ni Aristide, tous deux peintres célèbres. Leurs tableaux ne sont plus exposés ; on a oublié jusqu'à leurs noms. Aristote, Platon n'y écoutent plus Socrate ; il n'écrivent plus ces pages émues en faveur de leur maître, ces traités admirables qui feront l'étonement de tous les siècles. On ne s'entretient plus sur les places publiques, dans les écoles, de sujets philosophiques. Les étrangers n'affluent plus en foule ; on n'applaudit plus Démosthènes, Périclès, Isocrate, Eschine, Lysias, Antiphon, Andocède ; on ne joue plus les pièces d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Eupolis, de Cratinus, d'Aristophane ; on ne lit plus le lyrique Pindare. Partout règne le silence. On ne couronne plus personne ; on ne siffle même plus Denys le tyran, devenu poëte. Thucydide, Xénophon, Hérodote ne vous charment plus par leurs récits historiques. Hippocrate ne guérit plus les malades. C'est partout même tristesse, même désolation. La citadelle d'Athènes est déserte : Minerve n'y anime plus les travailleurs. Le pélerin ne se rend plus à Delphes : Apollon n'y rend plus ses oracles. Le berger ne mène plus paître ses brebis : Pan n'est plus là pour le défendre, pour accompagner sa lyre, pour lui apprendre à jouer du chalumeau. Le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, sont muets : leurs muses n'inspirent plus personne ; le poète ne les y invoque plus. Le voya-

geur, le calomnié, l'affligé, le malheureux ne tournent plus leurs regards vers l'Olympe : Jupiter n'y réside plus ; il n'y tient plus sa cour. On ne voit même plus Diane parcourir les forêts de l'Œta, du Cithéron ! le cor n'y retentit plus ; la meute n'y poursuit plus le daim. L'abeille ne butine plus sur le mont Hymette. Le Pentélique cache ses marbres. Le Taygette ne se couvre plus de verdure, de fleurs pour couronner les héros. On a beau écouter ; on n'entend plus dans les vallons, sur le versant des montagnes, le bruissement des ailes des dieux. O Grèce, qui eut dit du temps de tes grands hommes, de tes génies sublimes, de ta puissance, qu'un jour tu serais devenue pauvre, triste, délaissée ! Cependant ta position est redoutable ; tu es au centre du vieux monde. Tes villes étaient nombreuses, ta population grande ; ta police, tes mœurs, tes lois admirables. Tu étais savante dans la guerre, dans les arts ; l'éloquence, la philosophie te regardent comme leur berceau, comme leur mère. Quelle est la cause de ta chute, de ta décadence ? Ce sont tes enfants avec leurs divisions, leurs jalousies, leurs haines atroces. Ils ont, au lieu de se grouper pour ta défense, préféré la domination étrangère à celle de l'une de tes villes. Aussi pour longtemps, ils seront privés de leur indépendance, de leur liberté.

Nous retrouvâmes notre navire à Athènes où il était venu nous attendre. Le vent était favorable ; l'onde tranquille, trasparente ; tout faisait

présager une heureuse traversée. De loin, nous apercevions déjà les montagnes de Paro ; à droite, à gauche, plusieurs îles défilaient devant nous ; le matelot, en voguant, chantait des louanges à la Vierge ; un léger zéphyr gonflait les voiles ; de gros poissons, en se jouant, soulevaient agréablement les flots azurés. Tout-à-coup, le ciel se couvre de nuages ; la mer gronde sourdement ; un vent impétueux se lève ; il nous emporte dans tous les sens. Bientôt nous perdons la terre de vue. Puis, nous nous trouvons en face d'îlots, de rochers énormes. A chaque instant, on craint de s'y briser ; on tremble d'épouvante. Deux nuits et un jour, nous fûmes ainsi ballottés par les vagues ; nous ne savions ni où nous étions, ni ce que nous deviendrions. Le désespoir était peint sur les visages.

Le lendemain de la seconde nuit, nous aperçûmes à une faible distance, une longue bande de terre. A cette vue, notre espérance renaquit. Ce cri : la terre ! la terre ! s'échappa de toutes les poitrines. Mais le mer était toujours orageuse ; nous n'étions pas sans inquiétude.

Un moment après, sur le penchant des collines, au pied des montagnes, des villes, des bourgades se dessinaient. La terre était proche ; mais nous la redoutions autant que nous la désirions : ses rochers, ses promontoires nous faisaient peur ; nous craignions de nous y briser. La mer s'y heurtait avec fracas.

Nous étions aussi sous l'empire d'une autre

crainte : c'était de rencoutrer des ennemis sur le rivage. Nous ignorions quelle était cette terre qui se montrait à nous. Les uns croyaient y reconnaître l'Attique ; les autres, les côtes de l'Elide, celles-mêmes d'Italie. Mais tous nous craignions que ce ne fut l'Egypte.

Enfin, après bien des péripéties, nous jetâmes l'ancre dans un port sûr. Nous reconnûmes bientôt que nous étions dans l'île de Candie. Notre séjour y fut de courte durée. On ne reconnaitrait plus l'ancien royaume de Minos ! Qu'il est déchu de son ancienne grandeur ! ses cent villes n'existent plus ; sa puissance est tombée ; son commerce anéanti. La pauvreté est maintenant son partage. Jupiter n'y noue plus des liaisons indignes ; le Minotaure ne s'y nourrit plus de chair humaine ; Ariane ne favorise plus le perfide Thésée. On n'aperçoit plus ni Idoménée accomplissant son vœu imprudent ; ni Pasiphoé enfantant un monstre, fruit de ses infâmes amours ; ni le divin nourrisson du mont Ida, fils de Cybèle.

Nous reprîmes la mer trois jours après. Le temps était beau ; la brise fraîche. Nous aperçûmes bientôt les îles de l'Asie. Le continent lui-même ne tarda guère à paraître. Cette fois nous étions en présence de grands dangers. Dans chaque baie, au fond de chaque golfe, il y avait une flotte ennemie. Nous ne pûmes aborder ni à Ephèse, ni à Halicarnasse. Leurs ports étaient bloqués. Rhodes surtout était cernée de toutes parts ; il nous fut impossible d'en approcher.

Nous nous repliâmes alors sur Samos. L'île était gardée ; à maintes reprises, nous faillîmes tomber au pouvoir des Musulmans. Nous désespérions déjà de débarquer en Asie, quand un brouillard épais nous en ouvrit les portes. Le 15 Août nous étions à Ephèse.

Notre arrivée ranima le courage des chrétiens. On se groupa autour de nous. Bientôt nous eûmes une belle armée: Ephèse n'avait plus rien à craindre. Nous enlevâmes même quelques villes aux ennemis. Dieu avait béni nos armes ; mais au siège de Milet, il nous abandonna. Les crimes, l'avidité de quelques-uns des nôtres, attira sur nous la colère céleste.

La peste se déclara dans nos rangs. En peu de jours, plus du tiers de notre armée avait péri. Les Musulmans nous pressaient aussi de toutes parts. Nous étions destinés à mourir soit de faim, soit du fléau, soit de la main des infidèles. Le découragement se mit parmi nos gens ; les plus braves eux-mêmes faiblirent. Il fallut songer à la retraite.

Quelques navires furent mis à notre disposition ; nous quittâmes l'Asie Mineure. Vous ne sauriez comprendre quelle fut ma douleur en cette circonstance. Je désirais tant visiter la Judée ! voir les Lieux saints ! m'agenouiller où Notre Seigneur est né, a souffert, est mort ! J'aurais été si heureux aussi de parcourir cette vieille terre d'Asie, berceau du genre humain, si féconde en souvenirs !

Mon vaisseau, faisant voile pour l'Europe.

étruisait toutes mes espéances Je voyais à regret les côtes d'Ionie s'éloigner de nous. Mon cœur était torturé, déchiré de douleur. Je pensais aux souffrances de ces populations chrétiennes sur qui allait s'appesantir le joug musulman, à cette croix du Christ qui devait faire place au croissant de Mahomet ; j'étais indigné ; je frémissais de rage. Puis, dans mon amertume, je songeais à tous ces royaumes détruits, à ces conquérants fameux, à ces guerres atroces dont l'Asie a été tant de fois le théâtre ; je pleurais sur cette terre désolée. Ici, par la pensée, j'apercevais Troie en flammes ; ce cheval fatal, triste présent d'Ulysse ; les Grecs victorieux ; Achille traînant derrière son char l'infortuné Hector ; Priam baisant la main qui a tué son fils ou expirant aux pieds des autels, de la lance du cruel Pyrrhus. Là, du regard, je cherchais Sardes, Milet, Halicarnasse si célèbre par son mausolée, par les regrets de sa reine Artémise. Je ne voyais rien ; les côtes de l'Asie Mineure étaient silencieuses. Crésus n'y entassait pas ses trésors, n'y implorait plus la clémen · de Cyrus ; Darius, Antiochus ne se préparaient pas à descendre en Grèce; Xerxès n'y essayait plus d'enchaîner le Pont-Euxin ; Alexandre ne s'y promenait plus avec sa phalange, n'y battait plus les Perses au passage du Granique, à Issus, en attendant qu'il les achevât à Arbelles. On n'y entendait plus ni les cris déchirants des esclaves grecs que Cornélius Scipion immola à ses ancêtres sur les ruines de Troie ; ni le râle de

soixante mille Romains, massacrés par ordre de Mithridate ; ni la fuite précipitée de ce prince vers Sinope ; ni la course échevelée de Lucullus qui l'y poursuit ; ni les imprécations d'Annibal mourant, contre Rome; ni la marche victorieuse, triomphale de Pompée, de César, d'Antoine. La voix du grand Apôtre n'y retentit plus. Chrysostôme, Basile, Grégoire de Naziance n'y entrainent plus les foules par leur mâle éloquence ; les Croisés ne s'y heurtent plus contre les Mahométants. C'est le silence partout. Plus loin, au delà de Tyr renversé, détruit, j'entrevoyais toujours par la pensée, ces plaines immenses, baignées par le Tigre, l'Euphrate ; les coteaux de la Syrie ; la vallée du Jourdain, les sables de l'Arabie. Mais aucun fracas de villes, d'empires, ne s'y faisait plus entendre. Les Assyriens n'y jettent plus l'épouvante ; Suse, Babylone, Ninive ne s'y disputent plus la souveraine puissance; elles ne sont plus: on connait à peine leur emplacement. Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre n'y sèment plus la terreur ; les fils de Juda ne pleurent plus, dans la Babylonie, à l'ombre des saules, leur Sion, leur temple renversé ; Crassus n'y expire plus sous les traits des Parthes. La Judée est silencieuse, déserte. On n'y entend plus ce blasphème épouvantable : que son sang retombe sur nous, sur nos enfants ! On n'y voit plus le Sauveur en agonie au jardin des Oliviers, traîné de tribunal en tribunal, maltraité, injurié, attaché à sa croix. Titus lui-même n'y presse plus le siège de

Jérusalem, ne s'oppose plus à la destruction du Temple ; on ne l'entend plus s'écrier, étonné lui même des ruines qu'il a amoncelées : que cette ville périssait par un effet de la vengeance divine. Malheureuse cité de David, si du moins en renaissant de tes cendres, tu avais pu reconnaître ton déïcide, pleurer ton crime, en faire pénitence ! Mais non ; tu es restée sourde à la voix des événements, comme tu le fus à celle des Apôtres ; rien n'a pu te dessiller les yeux : ni tes ruines, ni la dispersion de tes enfants, ni ces globes de feu qui empêchèrent la construction de ton temple, ni le calife Omar, ni le sultan Saladin ; tu es toujours aveugle. Le sang de l'Homme-Dieu pèse sur toi ; il t'a marquée au front ; il t'enserre comme d'un lugubre linceul. Je crains qu'il n'y ait plus d'espérance, de consolation pour toi ! C'est le châtiment mérité de ton horrible blasphème.

Puis, je songeais à Mahomet ; aux abîmes dans lesquels il a précipité ses sectaires ; aux horreurs, aux ravages qu'il a causés. J'étais navré de douleur ; je déplorais en silence, le sort de tant de millions d'hommes ; je m'indignais contre l'imposteur ; d'un coup de pique, j'aurais voulu renverser son tombeau à La Mecque, anéantir sa religion. Telles étaient les sombres réflexions qui se succédaient dans mon esprit, quand Charles Bonaparte m'entira pour me faire admirer les Cyclades. Le coup d'œil était ravissant. Ici, c'était la mer avec ses flots azurés, ensoleillés.

Là, on voyait des îles, des montagnes; elles étaient étagées, couvertes de verdure. Plus loin, plongeait dans l'onde salée l'aigle marin, ou il en rasait la surface par son vol rapide; ou encore on apercevait des dauphins soulevant les vagues écumantes ; ça et là, sur la cime des montagnes, au faîte des collines, on discernait de vastes décombres : c'étaient les ruines de quelques temples païens.

Nous naviguions ainsi à travers toutes ces îles, autrefois le séjour agréable des Dieux, quand la Grèce s'offrit à nos regards. Nous doublâmes bientôt l'Attique, l'Argolide, la Laconie, la Messénie. Nous nous arrétâmes sur les côtes de L'Elide. L'Alphée y a son embouchure. Là aussi se trouve la célèbre fontaine d'Aréthuse : nous y puisâmes l'eau nécessaire pour la traversée. Quand nos vaisseaux furent en état de supporter la mer, nous partîmes. En quelques jours, grâce à un vent favorable, nous avions franchi le détroit de Messine : nous voguions à pleines voiles dans la mer Tyrrhénienne. On était heureux. Déjà de loin, nous saluions les uns l'Italie, les autres la Corse, la Sardaigne ; nous commencions à oublier nos fatigues, nos pertes cruelles. Quelques-uns de nous fredonnaiet même des chansonnettes. Tous, d'une main vigoureuse, nous fendions l'onde avec nos avirons ; nos navires glissaient doucement sur la surface des eaux.

Alors, dans le lointain, nous aperçûmes des barques. Elles nous virent aussi. C'étaient des

pirates. En quelques instants, ils nous ont rejoints, La bataille commence. Les nôtres font des prodiges de valeur; ils coulent à fond plusieurs vaisseaux ennemis ; la victoire s'est déjà déclarée pour nous : nous triomphions sur toute la ligne. Mais à ce moment, arrivèrent d'autres corsaires. Nous eûmes beau faire des efforts ; tout fut inutile ; nous fûmes écrasés par le nombre : la résistance devint impossible. Plusieurs des nôtres s'endormirent du sommeil de la mort ; il n'y eut plus personne sans blessures ; il ne nous fut même plus permis de mourir le fer à la main ; on nous entoura de toutes parts ; on nous désarma. L'esclavage fut notre sort.

On nous jeta pêle-mêle sur des barques ennemies. Mais on nous sépara aussitôt. Depuis je n'ai aperçu aucun de ces braves... — Il s'interrompit ; des larmes coulèrent de ses yeux. — « Pardonnez, jeune homme, reprit-il, à ma douleur ; il me serait difficile de ne pas pleurer, en pensant à mes vaillants compagnons. Ils étaient si courageux, si dévoués à l'Eglise ! La Corse, ce jour-là, perdit beaucoup de ses enfants : c'était l'élite de sa noblesse. Il y avait des Bonaparte, des Paoli, des Casabianca, des Bizarelli, des Grimaldi, des Savelli, des Costa, des Lepidi, des Carafa, des Giacobbi, des Gavini, des Ramolino, des Multedo, des Sali ceti, des Pozzo di Borgo, des Filippi, des Gaffori, des Ceccaldi, des Peraldi, des Bartoli, des Durazzo, des Cunéo, des Casanelli, des Ferri-Pisani, des Boërio, des Matra, des Pietri, des Franconi,

des Filippini, des Montera, des Bonelli, des Trani, des Spinola, des Franceschi, des Nobili, des Moroni, des Pompei, des Soliva, des Arena, des Stéfani, des Ordioni, des Lanfranchi, des Coti, des Leccia, des Marchi, des Vico, des Paoletti, des Santoni, des Renucci, des Olivieri, des Balesi, des Tasso, des Casanova, des Istria, des Franchini, des Pugliesi, des Alfonsi, des Maëstrati, des Mattei, des Luchini, des Soavi, des Graziani, des Roccaserra, des Ogliastroni, des Lusinchi, des Fiamma, des Constantini, des Giudicelli, des Foata, des Peretti, des Ortoli, des Alessandri, des Césari, des Marini, des Martinetti, des Santucci, des Limperani, des Mondoloni, des Barboni, des Léonetti, des Lucciami, des Tafanelli, des Agostini, des Orsini, des Fabiani, des Martelli, des Marietti, des Cauro, des Seta, des Guelfi, des Battesti, des Buresi, des Morazzani, des Pianelli, des Pasqualini, des Francisci, des Giorgi, des Tomi, des Geronimi, des Tiberi, des Achilli, des Quilichini, des Mariani, des Folacci, des Vinciguerra, des Campana, des Serra, des Musso, des Malerba, des Pancrazi, des Campi, des Susini, des Manfredi, des Arrighi, des Astima, des Quilici, des Rossi, des Casalta, des Andréani, des Balisoni, et beaucoup d'autres dont il serait trop long de citer les noms. Ils étaient de vrais Corses : braves, intrépides, généreux ; ils eussent été un ferme rempart pour notre vieille indépendance. Dieu en a jugé autrement ; que son saint nom soit loué ! Maintenant ils reposent peut-être dans le sein

de la terre, au fond des abîmes ; ou, comme moi, ils errent sur des plages inconnues. Ces barbares, en effet, après une pénible traversée, m'abandonnèrent sur ces tristes rivages. J'y demeurai blessé, sans ressources, sans espérance. Depuis je n'ai cessé d'être malheureux : à chaque instant, je dispute ma nourriture aux bêtes fauves qui peuplent ces déserts. Mais vous, jeune homme — je m'aperçois que je suis trop long — quel hasard ou plutôt quelle infortune vous jette sur ces terres désolées ? La Corse aurait-elle été ravagée? Serait-elle devenue la proie de ces pirates qui portent partout le deuil, la désolation ? »

« La Corse, seigneur, est toujours libre, répondit d'Ornano. C'est mon imprudence qui m'a conduit ici. Le 26 juin dernier, les Sarrasins attaquaient notre château. Le comte Colonna et mon père en firent un grand carnage ; ils jonchèrent de pirates les coteaux de Porto-Pollo. Le succès m'enivra ; je poursuivis les fuyards ; je les eusse anéantis jusqu'au dernier, si un renfort ne fut venu à leur secours. Je méprisai ces barbares ; j'oubliai d'avertir du danger où nous étions, mes compagnons et moi ; je voulais compléter seul la victoire. On est si téméraire quand on est jeune ! Mes hommes et moi, nous fîmes des prodiges de valeur. Mais le nombre triompha. Nous fûmes écrasés ; je tombai le dernier sur le champ de bataille, blessé, épuisé de fatigues. Mon corps n'était plus qu'une plaie, comme vous pouvez le voir ; je m'évanouis. Mes ennemis se

saisirent de moi ; ils m'entraînèrent sur leurs vaisseaux ; ils levèrent l'ancre. En haute mer seulement, je reconnus mon infortune ; je m'aperçus que j'étais captif. Ma douleur fut immense ; je ressentis aussi, pour la première fois, les souffrances de mes blessures : celles-ci étaient profondes ; j'en compris toute la gravité. Mais personne ne les banda ; j'étais seul ; on ne s'occupait pas de moi. Chaque mouvement du navire m'arrachait de longs gémissements : j'étais malheureux. La mer augmenta mon supplice ; elle était violemment agitée ; je débarquai plus mort que vivant. Vous connaissez le reste. »

« Votre bravoure, jeune homme, me plaît ; je regrette seulement qu'elle ait été si mal récompensée. Mais courage ! la Providence nous réserve peut-être des jours meilleurs ; espérons. Dans tous les cas, quoiqu'il arrive, nous saurons toujours vivre, mourir en héros. Aussi j'éprouve une vraie joie. — C'en est une également pour moi, seigneur, interrompit d'Ornano, de vous rencontrer ici — Je vous remercie, jeune homme ; je suis heureux, dis-je, d'être venu à votre rencontre. Jeune comme vous êtes, sans expérience, vous seriez infailliblement tombé entre les mains d'un pirate qui eut fait de vous un esclave. Mieux vaut cent fois mourir que d'être jamais réduit à une pareille condition ! Pour cela il faut être d'une grande prudence. En gravissant les monticules, nous nous exposerions à être aperçus. La fumée aussi dénoncerait notre présence, si

nous allumions du feu en rase campagne. Désormais c'est la solitude seule qui nous convient; nous ne pouvons vivre que dans les déserts : là nous serons en sûreté. Pour nourriture, nous aurons des fruits sauvages ; une grotte autrefois habitée par les chefs de tribus, nous servira de demeure : elle nous préservera des intempéries de l'air. Nous y dresserons un lit de branchages; vous pourrez y reposer. Dans un coin, nous allumerons du feu ; nous braverons ainsi les rigueurs de l'hiver.

« Tout près, sur la place de la grotte, se trouve une fontaine. Ses eaux sont claires, limpides; vous y étancherez votre soif. L'été, au doux murmure de ses ondes, à l'ombre d'un arbre touffu, vous pourrez prendre un peu de repos. Notre nourriture, nous la chercherons dans les forêts voisines; les rivières nous donneront du poisson; nous pourrons même poursuivre le sanglier ; il nous sera ainsi facile de varier nos mets. Mais il est temps que nous nous retirions. Appuyez-vous sur mon bras ; je vous conduirai à votre nouvelle habitation. »

La grotte était à une petite distance. Son site était admirable. Placée à mi-côte, elle dominait la mer dont elle n'était pas éloignée. Sa vue s'étendait au loin; on y jouissait d'une belle perspective. Tout autour, s'élevaient d'énormes rochers. On aurait dit autant de citadelles ; ils en rendaient l'approche difficile. Un bois touffu l'entourait de toutes parts : il la protégeait contre

les ardeurs du soleil. Tout près, s'élevait une terrasse ; on y passait de délicieux moments. Puis, dans le lointain, résonnait la vague mugissante ; ou encore on entendait, au fond des forêts, le gazouillement de mille oiseaux, le bruit des cascades. Perchés sur les pics voisins, l'épervier, l'aigle marin jetaient aux échos leurs cris rauques.

A l'intérieur de la grotte régnait la plus grande simplicité. Tout y était propre ; on n'y voyait rien d'humide ; il y avait même quelques chambrettes : çà et là, on apercevait des fresques. Dans un coin, se trouvait un réduit : il servait de cuisine ; on pouvait, l'hiver, y allumer de grands feux, s'y réchauffer.

Alfonso crut renaître en pénétrant dans sa nouvelle demeure. Il n'y trouva ni les agréments, ni les commodités du château de Forcone : tout y était pauvre, misérable. Mais l'exilé se contente de peu ; le strict nécessaire lui suffit.

Une fois installé, Alfonso pansa ses plaies ; son compagnon d'infortune l'y aida : il s'en acquitta avec un grand soin. Le pauvre blessé se sentit soulagé ; il dormit très paisiblement pendant la nuit.

Abbatucci le condamna au repos le plus absolu. Pendant ce temps, il pourvut aux nécessités du ménage : rien ne manqua. Grâce à ces soins, le blessé guérit promptement ; ses plaies se cicatrisèrent. Il se mit aussitôt à parcourir la campagne. C'était sa distraction favorite ; il en revenait toujours chargé de gibier.

Le soir, au coin du feu, ou sur la terrasse, ils s'entretenaient de religion, d'histoire, de philosophie. Abbatucci charmait son jeune compagnon par des considérations profondes. Il faisait preuve d'une grande science : il ne tarissait pas. Parfois, la conversation se prolongeait fort avant dans la nuit ; on était surpris par les premières lueurs de l'aurore naissante.

Ces entretiens étaient pour Alfonso du plus vif intérêt. Il en retirait un grand profit ; il s'instruisait. Aussi ne négligeait-il rien pour les provoquer. Il savait en relever le charme par des questions intelligentes ; quelquefois il les animait par une satire piquante, par un doute émis à propos.

Il ne faut cependant pas croire que ce fut un cours suivi ; on s'inspirait plutôt du moment : on causait indifféremment de religion, d'histoire, de philosophie. Quelquefois ces choses marchaient de pair ; on les menait ensemble. C'étaient les circonstances qui en décidaient ; les incidents aussi n'y étaient pas étrangers.

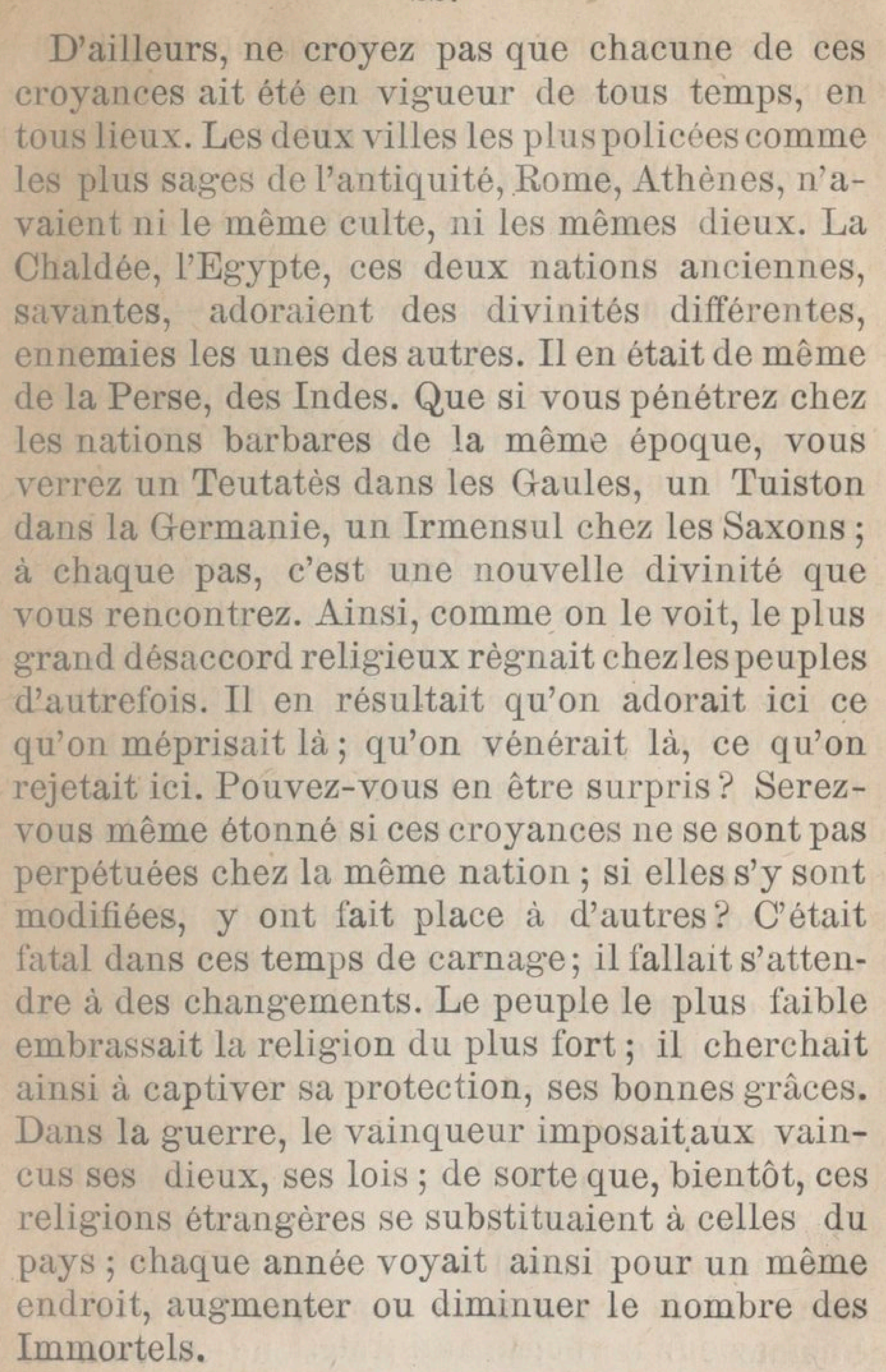
Un jour d'été, assis à l'ombre des palmiers qui ombrageaient la terrasse, ils causaient, au doux murmure des ondes fugitives de la fontaine, de la tristesse, de la solitude d'Afrique. Les oiseaux faisaient résonner les bosquets de leurs chants harmonieux; l'air scintillait aux rayons du soleil; toute la campagne était sombre, silencieuse ; on n'y voyait plus de fleurs ; l'herbe s'était desséchée; elle avait blanchi. Cà et là, on apercevait la terre

toute nue : des nuées de sauterelles l'avaient ravagée. C'était un lugubre coup d'œil. « Qui dirait, en contemplant cette nature sauvage, observa Alfonso, qu'ici, dans ces contrées, il y ait eu autrefois des empires florissants ? Je ne puis y croire. Leur puissance m'étonne, me surprend. Je doute de la véracité de l'histoire. Volontiers j'admettrais que tout ce qu'on a écrit sur ce pays est de la fable, du roman. Soupçonnerait-on que là-bas, dans le lointain, ait existé Carthage ? Que, dans ces plaines, sur ces coteaux, aient été livrées ces sanglantes batailles qui ont décidé du sort de l'empire de deux puissants peuples ? Se figurerait-on le cavalier numide, les Gétules, le Romain, parcourant ces plages, faisant retentir de leurs clameurs ces forêts, ces vallons ? Quelle est la cause de tous ces bouleversements, de la chûte de tant de républiques fameuses ? rien n'est donc stable ici-bas ? Verra-t-on plus tard tomber ces grandes monarchies de l'Europe ? Doit-on craindre pour elles des jours de deuil, de désolation ? L'Eglise serait-elle condamnée à périr, à faire place à une autre religion ? Un autre Dieu succèderait-il à Jésus ? La croix serait-elle remplacée par un autre étendard ? Admettra-t-on toujours l'existence de la divinité ? J'avoue que tous ces changements survenus jusqu'à présent dans la politique, dans la religion, me confondent ; je n'y comprends rien ; ma foi chancelle. Parfois même je me demande s'il est raisonnable de croire à l'existence d'un Dieu ; si les mahométans ne sont

pas dans le vrai ; si la pauvre humanité n'est pas le jouet d'une imagination malade, égarée. Qui admet, de nos jours, cette foule dévergondée de dieux dont on peuplait les cieux, la terre, les eaux ? Qui adore encore le soleil, la lune, les astres, des aninaux immondes, cruels ? Qui rend encore un culte réel à des statues de pierre, de bois, de marbre, ou d'airain ? Où sont maintenant ces autels rougis de sang humain ? Ces grottes où la bacchante insensée se livrait à ses orgies impies, criminelles ? Aussi qui m'affirme, puisqu'on a rejeté aujourd'hui ce qu'on a cru autrefois, qu'on ne nous regardera pas à notre tour comme des gens simples, ignorants ? Sommes-nous plus intelligents que ceux qui nous ont précédés, qu'un Platon, qu'un Aristote, qu'un Thalès, qu'un Pythagore, qu'un Solon, qu'un Lygurgue, qu'un Cicéron, que tant d'autres anciens illustres qui, par amour pour la science, pour la vérité, ont entrepris de longs, de pénibles voyages ; ont parcouru la Crète, l'Italie, l'Egypte, la Chaldée, la Perse, la Phénicie ; ont enduré les veilles, les privations ; traversé les fleuves, les mers ? Qui m'assure aussi, quand on songe à tous ces dieux qui ont cessé d'exister, succombant les uns sous les autres, qu'on admettra toujours une divinité ? Ces cendres de leurs statues qui voltigent éparses dans les airs, n'en donnent-elles pas la certitude ? »

« C'est précisément, répondit Abbatucci, parce qu'on rejette aujourd'hui toutes ces folies d'autrefois et qu'on admet encore l'existence de Dieu,

qu'il n'est pas permis de penser qu'on changera d'opinion à cet égard. Faut-il, en effet, être étonné, si l'homme n'adore plus ces animaux immondes d'Egypte, de Crète ; s'il ne croit plus à cette foule des dieux, des demi-dieux de Rome, d'Athènes ; s'il a brisé ces divinités de bois, de pierre ; s'il a aboli ces sacrifices où le sang humain arrosait les grottes, les cavernes ; s'il n'approuve plus les excès d'une bacchante en furie ; si, enfin, il a cessé de se prosterner devant le soleil, la lune, les étoiles, que la raison égarée a voulu, tout contingents, tout finis qu'ils étaient, mettre au nombre des Immortels, doit on être surpris, dis-je, de son changement, quand il voit qu'on encense un tronc d'arbre, une pierre, et qu'on refuse le même honneur à l'arbre qui a fourni le tronc, au rocher d'où a été extraite la pierre ; quand il remarque qu'on vénère un bloc de marbre, et qu'on en foule aux pieds un autre ; qu'on immole une timide colombe, et qu'on s'agenouille devant un crocodile cruel ; quand il s'aperçoit, enfin, des sacrifices, des peines que s'imposent les hommes pour conserver la vertu, pour faire le bien, et qu'il constate, d'autre part, les cruautés, les scandales, l'immoralité des dieux du paganisme ? Il ne pouvait en être autrement ; il était impossible que la raison, en voyant toutes ces choses, d'autres plus étranges encore, ne réfléchit pas, ne rejetât pas, une fois instruite de son erreur, toutes ces absurdités, futiles objets de culte pour l'aveugle antiquité.



D'ailleurs, ne croyez pas que chacune de ces croyances ait été en vigueur de tous temps, en tous lieux. Les deux villes les plus policées comme les plus sages de l'antiquité, Rome, Athènes, n'avaient ni le même culte, ni les mêmes dieux. La Chaldée, l'Egypte, ces deux nations anciennes, savantes, adoraient des divinités différentes, ennemies les unes des autres. Il en était de même de la Perse, des Indes. Que si vous pénétrez chez les nations barbares de la même époque, vous verrez un Teutatès dans les Gaules, un Tuiston dans la Germanie, un Irmensul chez les Saxons ; à chaque pas, c'est une nouvelle divinité que vous rencontrez. Ainsi, comme on le voit, le plus grand désaccord religieux règnait chez les peuples d'autrefois. Il en résultait qu'on adorait ici ce qu'on méprisait là ; qu'on vénérait là, ce qu'on rejetait ici. Pouvez-vous en être surpris ? Serez-vous même étonné si ces croyances ne se sont pas perpétuées chez la même nation ; si elles s'y sont modifiées, y ont fait place à d'autres ? C'était fatal dans ces temps de carnage ; il fallait s'attendre à des changements. Le peuple le plus faible embrassait la religion du plus fort ; il cherchait ainsi à captiver sa protection, ses bonnes grâces. Dans la guerre, le vainqueur imposait aux vaincus ses dieux, ses lois ; de sorte que, bientôt, ces religions étrangères se substituaient à celles du pays ; chaque année voyait ainsi pour un même endroit, augmenter ou diminuer le nombre des Immortels.

Cependant au milieu de ce fracas épouvantable, toujours incessant, de dieux succombant les uns sous les autres, une vérité subsistait : c'était la croyance à la divinité « Il n'y a pas, dit Cicéron, de peuple assez barbare, de nation assez farouche qui sans savoir précisément quel dieu elle doit adorer, ne sache au moins qu'il fauten reconnaître un. » Plutarque s'exprime de même. « Jetez les yeux, s'écrie-t-il éloquemment, sur la surface de la terre ; vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, sans lettres, sans magistrats ; des peuples sans habitations distinctes, sans professions fixes, sans propriétés de biens, sans l'usage des monnaies, dans l'ignorance la plus complète des beaux arts ; mais nulle part vous ne rencontrerez une ville sans connaissance de la divinité. » Ce cri de l'antiquité retentira dans tous les temps, dans tous les lieux, comme déjà, aux diverses époques, il a résonné sur toutes les plages. Notre siècle lui même, quelque bouleversé qu'il soit, ne pourra s'empêcher de l'entendre, d'y répondre. Que signifient, en effet, ces temples, ces statues, qu'on aperçoit partout d'un bout à l'autre de l'univers ? Que veulent dire les traces de ces mêmes monuments qu'on rencontre encore sous les décombres de la plus humble comme de la plus florissante ville d'autrefois, sinon que partout et toujours, on a cru, on croit à la divinité ? Y a-t-il un peuple qui fasse exception ? Qui pense autrement que le reste des hommes ? Si on le connait, qu'attend-on pour le

nommer ? On délivrerait le genre humain d'un joug insupportable. Que si on se tait ; si à Rome, à Athènes, à Tyr, à Carthage, à Constantinople, à Paris, à Madrid, à Vienne, on admet l'existence d'un Dieu ; si les plus grands génies, les capitaines les plus renommés, les législateurs les plus sages, les historiens les plus judicieux, les poètes les plus sublimes sont d'accord sur ce point avec les simples, les ignorants, révoquerons-nous en doute la divinité, parceque les athées affirment qu'au centre de l'Afrique, il y a des peuplades qui n'y croient pas ? Mais supposez que le fait soit vrai — rien ne le prouve, — regarderons-nous ces sauvages comme nos savants ? Règlerons-nous nos croyances sur les leurs ? Ce serait étrange ! Pour moi, je leur préfère Platon, Aristote, Cicéron, Tertullien, Athanase, Jérôme, Augustin, Chrysostôme, saint Thomas, tous ces génies extraordinaires qui ont paru dans le monde ; je suis fier de marcher à leur suite, de croire comme eux en Dieu ; je m'en glorifie. Que si les athées ont besoin du patronage de peuples dont ils ne sauraient même pas citer les noms, pour se raidir contre la foi religieuse du monde, qu'ils l'invoquent. Personne n'en est jaloux ; c'est une consolation qu'on leur accorde volontiers. »

« Assurément, interrompit Alfonso, les athées ont tort de réclamer un tel patronage. On dira qu'ils sont effrayés de leur solitude. Ces sauvages qu'ils invoquent à l'appui de leur thèse, ne sauraient les honorer ; ils leur causent du préju-

dice. Aussi je doute que leur protestation contre la divinité, trouve de l'écho dans les âmes ; elle s'évanouira devant la croyance universelle des peuples. Ils auraient dû plutôt, ce me semble, au lieu de s'appuyer sur des peuplades impies, — rien ne prouve qu'elles existent, — examiner si la foi des nations aux Dieux est légitime. Qui nous assure que cette croyance ne provient pas des préjugés de l'éducation, de la politique des législateurs, de l'astuce des prêtres, des craintes qu'ont pu inspirer aux hommes les différents phénomènes de la nature ? Se figure-t-on l'humanité à son berceau ? Quelle ne dut pas être sa frayeur quand, pour la première fois, elle aperçut les éclairs, elle entendit le tonnerre, elle vit les inondations, elle contempla les flots mugissants, elle sentit la terre vaciller sous ses pas ? Interdite, haletante, elle regardait ; elle écoutait ; sa terreur était extrême ; elle n'osait remuer. Puis, à genoux, comme si elle avait devant elle des êtres mystérieux, mais réels, elle les invoquait ; elle leur sacrifiait. Elle pensait ainsi conjurer les maux dont elle était menacée ; sa confiance renaissait. C'est de cette sorte que sont nés les Dieux dans le monde. Les enfants ont ensuite embrassé les croyances de leurs pères ; ils n'ont pas osé agir autrement qu'eux. L'erreur s'est perpétuée. Les législateurs, les tyrans, à leur tour, n'ont rien fait pour y mettre fin, pour en démontrer l'inanité ; au contraire, ils en ont profité, — témoin Numa, — pour parler au

nom de la divinité, pour imposer aux peuples leurs lois, leur domination. »

« Vous m'effrayez, jeune homme ! Seriez-vous donc athée ?..... Comme vous le dites fort éloquemment, ce sont les hommes qui ont multiplié le nombre des immortels. Quand la première fois, ils se trouvèrent, après s'être dispersés sur la surface de la terre, en présence des flots agités de la mer, qu'ils aperçurent des pics élevés, des montagnes couvertes de neige, qu'ils rencontrèrent de sombres, d'épaisses forêts, des fontaines silencieuses, ombragées de toutes parts, des grottes profondes, des rochers énormes, des fleuves rapides, dangereux, un saisissement religieux les prit. Ils eurent peur ; ils comprirent leur néant. Dans leur trouble, s'imaginant que chaque endroit avait comme eux, son ange gardien, ils invoquèrent ce dernier. Mais leur frayeur subsista. C'est alors qu'ils immolèrent des victimes. Puis, peu à peu, à mesure que l'humanité s'enfonça dans la barbarie, elle ne sut plus faire la distinction entre l'Être Suprême et ces esprits intermédiaires ; elle les confondit ; elle en fit des Dieux. Telle est la source de ce nombre incalculable de divinités que les peuples ont adorées, à qui ils ont élevé des temples.

Mais l'homme a-t-il inventé Dieu ? qui l'affirmerait ? Ce nom est écrit dans les cœurs ; il fait notre joie, quand nous avons fait le bien ; il est notre torture, notre effroi, si nous avons mal agi. Qui donc a placé ce remords au fond des cons-

ciences ? Quelle est cette voix importune qui résonne aux oreilles du coupable ? Elle ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit ; elle le poursuit sans cesse, au milieu même des plaisirs, des divertissements ; elle le ronge, l'accable, le torture. Il a beau faire ? il ne saurait s'en débarrasser ; elle est indépendante de lui, lui est supérieure ; il faut qu'il la subisse. C'est Dieu lui-même. Quelles sont aussi ces délices, ces joies intérieures, ces consolations intimes qu'éprouve le juste ? Il en est inondé ; il est heureux. La pauvreté, les peines, la souffrance elle-même ne sauraient l'émouvoir, ; il est imperturbable au milieu des épreuves ; un rayonnement de satisfaction brille même sur son front ; l'espérance est dans son cœur ; au milieu même des supplices, des tortures, il est joyeux, maître de lui même ; il prie. C'est que Dieu est dans son âme. Il en règle les mouvements, les désirs, les aspirations ; il la divinise.

Ainsi, que ce soit le criminel ou l'innocent, l'un et l'autre avouent que cette voix qui gronde ou qui loue, qui blâme ou qui encourage, qui châtie ou qui console, qui décourage ou qui fortifie, est la parole même du Tout-Puissant. Quelqu'un voudrait-il la méconnaître ? La tradition tout entière est là pour protester. Elle lui met sous les yeux ces pages émues de l'histoire qui parlent de Dieu, de son empire, de son action dans le monde ; elle le force à se taire. Veut-il s'insurger ? De quelque côté qu'il tourne le regard,

il rencontre partout, dans tout ce qui l'entoure, cet Etre Souverain dont il voudrait se défaire. L'insecte, la plante, l'homme, le ciel, la terre chantent sa puissance, exaltent sa grandeur ; bon gré, malgré, il faut qu'il le reconnaisse. Peut-il, en effet, contempler l'Univers sans se demander aussitôt qui l'a créé, qui le gouverne, qui le conserve? Tout y est beau, grand, sublime ; on sent que c'est l'ouvrage d'une intelligence supérieure, puissante. Aussi emploierait-on des jours entiers à l'admirer, si l'homme n'était pas rassasié d'un tel spectacle par une vue quotidienne. Quelle harmonie dans toutes ses parties ! Quel ordre dans ses mouvements ! Quellejustesse dans ses contours ! C'est un tout parfait. L'homme, quelque génie qu'il ait, n'en saurait reproduire qu'une faible image ; quoiqu'il fasse, il sera toujours écrasé par la majesté, la splendeur de l'original ; il ne retracera qu'une copie fort amoindrie de ce chef-d'œuvre qu'il veut imiter ; cenesera qu'une miniature. Regardez le ciel ? Y a-t-il un spectacle plus grandiose? Le soleil, avec ses feux, ses rayons dorés, s'avance majestueusement de l'Orient à l'Occident. Les ténèbres se dissipent à son approche ; un globe lumineux l'enserre de toutes parts ; la terre frémit de joie, tressaille d'allégresse sur son parcours ; elle se couvre de feuilles, de fleurs, de fruits ; ses coteaux se dorent ; ses moissons jaunissent ; ses vallons se tapissent de gazon ; çà et là, on entend le gazouillement des oiseaux, le

hennissement du coursier satisfait, le mugissement de la génisse, le bêlement de la brebis. Toute la création est en fête; c'est partout la joie, le bonheur, l'abondance; l'astre vivifie, réjouit tout. Le soir arrive. Au firmament voltigent des nuages épais; on dirait des montagnes superposées les unes sur les autres; parfois on y voit des déchirures profondes, des enfoncements bleuâtres; puis, peu à peu, la nature s'assombrit; la mer moutonne sourdement; un lugubre silence règne partout; c'est mystérieux; on est inquiet. Alors paraît la lune. Sa marche est rapide; sa clarté pâle; elle a de la peine à dissiper les ténèbres qui se sont amoncelées dens les vallons; mais elle éclaire à demi les collines, les coteaux; elle invite au sommeil. On dort. En ce moment, s'allument dans les cieux des feux divers; ce sont les étoiles, les astres. L'observateur en est émerveillé. Leur scintillation l'étonne, l'éblouit. Vainement cherche-t-il du regard à les compter, à les scruter. Leur nombre lui échappe, l'embarrasse; son œil ne peut rien saisir ;son intelligence rien comprendre; il s'aperçoit de son néant; il le sent; il en est confus; volontiers croirait-il, en contemplant tous ces mondes disséminés, qu'il est indiscret. Mais il regarde toujours. Ce bleu foncé sur lequel on dirait que sont incrustés ces feux célestes, le charme, le captive; il se plaît aussi à mesurer des yeux ces sillons lumineux que laissent derrière elles les étoiles filantes; il contemple

les phases diverses de la lune ; sa forme quelquefois bizarre, sa marche pénible à travers les nuages ; il ne peut se lasser surtout d'admirer l'éclat étincelant des astres. Une espèce de stupeur s'empare de tout son être ; il est saisi d'effroi ; mais il regarde encore ; il craint un choc ; il écoute ; aucun bruit n'arrive à ses oreilles ; tout est silencieux, muet; ce qu'il voit les siècles l'ont admiré avant lui.

Qui donc a jeté dans l'espace tous ces mondes qui s'y meuvent avec tant d'ordre, de symétrie, sans qu'il résulte jamais le moindre trouble, le plus léger choc ? Qui les a tirés du néant ? Qui les a espacés ? Qui les empêche de s'écarter ou de se rapprocher les uns des autres ? Ils sont toujours à la même place ; nul changement n'est survenu dans leur constitution ; nul trouble n'existe dans leur marche ; on dirait qu'ils sont d'hier. La même main qui les a créés, les dirige ; c'est elle aussi qui les conserve ; nos arrière petits-fils les verront dans l'éclat, dans la majesté que nous leur connaissons.

Cette terre que nous habitons, avec ses coteaux, ses plaines, ses montagnes, qui ne l'admirerait? Toutes ses parties se tiennent ; il y a entre elles une connexion, un enchaînement admirables ; rien n'y est inutile ; tout y a sa place. Le roc lui sert de base : c'est sa première assise ; il l'empêche de se désagréger, de tomber en poussière ; il est comme la charpente osseuse du monde ; il unifie, consolide toutes ses parties. Les montagnes, les

massifs, les collines qui s'en détachent, sont comme autant d'arêtes d'un même corps ; ils ne forment qu'un tout compact, solide. Ils résistent au temps ; ils se rient des grondements sourds des volcans ; à peine consentent-ils à livrer une issue à leurs flammes ; ils les compriment ; ils pèsent lourdement sur eux. Le tout est recouvert de sable, de gravier, de terre fine. C'est dans ce milieu que poussent les arbres, les fleurs, les végétaux ; ils lui empruntent leur sève, leur force. L'air les vivifie : c'est une seconde mère ; il nourrit leurs feuilles ; il leur donne cet éclat brillant, vif, qui les caractérise. C'est aussi à sa surface qu'errent les animaux ; que se démène l'homme ; qu'on aperçoit ces villes superbes, ces humbles hameaux, ces palais grandioses, ces promenades splendides. Le travail se multiplie à l'infini. Ici, c'est le jardinage. Là, on rencontre la vigne. Plus loin, on aperçoit des constructions. On marche de surprise en surprise. A chaque pas aussi, on se heurte contre des fontaines, des fleuves, des rivières ; leurs eaux bienfaisantes répandent partout, dans la campagne, l'abondance, la vie, la paix.

Qui donc a ainsi disposé toutes ces parties de l'Univers ? Qui les a arrangées de la sorte ? Qui a donné à la terre cette solidité qui résiste aux secousses des volcans, aux tempêtes, au temps lui-même ? Qui a assigné des limites à la mer ? Qui a fait briller ce soleil qui nous éclaire ? Qui a allumé ces feux du firmament ? Qui empêche

qu'aucun choc, qu'aucun brisement ne se produise dans les cieux? Qui, enfin, conserve, dirige tous ces corps divers qui se meuvent dans l'espace avec tant d'ordre, de symétrie ? Les siècles s'écoulent, se succèdent ; ces beautés, ces merveilles de la création sont encore intactes ; elles s'agitent aujourd'hui avec la même grâce, la même sûreté, la même désinvolture qu'hier, qu'il y a des milliers d'années ; rien dans l'avenir n'indique qu'elles subiront un changement sérieux ; volontiers on les croirait immuables, éternelles, Dieu lui-même. Mais un simple examen suffit pour démontrer le contraire ; on comprend facilement qu'elles sont fragiles, périssables, contingentes ; on n'a besoin que d'un moment de réflexion. Ce qui existe par soi, en effet, est indépendant, libre ; il marche ou il s'arrête, comme il lui plaît ; il travaille ou il se repose ; il n'a de règle que sa seule volonté. En est-il ainsi de tous ces mondes qui gravitent dans l'espace ? Peuvent-ils ne pas obéir à la main qui les dirige ? Est-il en leur puissance d'accélérer ou de ralentir leur mouvement ? Ils en sont incapables ; ils se meuvent, au contraire, en aveugles ; ils sont inconscients de leurs actes ; ce sont de vrais automates, instruments dociles entre les mains de celui qui, les ayant créés, les a jetés dans l'espace. Le moindre écart de leur part, le plus petit arrêt suffirait pour tout bouleverser ; la machine du monde se détraquerait ; ce serait la confusion, le chaos. Cependant, en présence de ce choc éventuel des

corps célestes, l'homme est tranquille ; ses jours sont calmes, sans inquiétudes ; ses moments heureux. Pourquoi cela ? Parcequ'il sent la présence d'un Etre tout puissant qui dirige, qui modère, qui règle le mouvement du monde ; il se repose sur sa sagesse, sur sa bonté ; il ne craint rien. Aussi dans ses dangers, dans ses afflictions, dans ses craintes, l'entend-on s'écrier, s'il est en possession de lui même, si aucune passion n'a étouffé les élans de son cœur : Dieu sauvez-moi ! Dieu protégez moi !

Qu'ils sont à plaindre ceux qui prétendent que ce bel univers s'est créé tout seul ! Ils sont inconséquents avec eux mêmes ; ils déraisonnent. Ils sont les premiers, quand ils aperçoivent un palais, quand ils lisent un intéressant volume, à dire que ces ouvrages ne se sont pas faits eux-mêmes ; ils louent le talent de l'ouvrier ; ils exaltent le génie de l'auteur. Qui pourrait les désapprouver? Ces sortes de travaux exigent, en effet, de l'intelligence, de la ténacité, de la patience : ils ne sauraient exister qu'à ce prix. Aussi s'indigneraient-ils, j'en suis certain, contre ceux qui leur soutiendraient le contraire ; qui penseraient autrement qu'eux ; qui, sous prétexte que ces choses se sont faites toutes seules, rejetteraient soit l'artiste, soit l'écrivain ; ils les traiteraient d'insensés. Ils donnent leur nom aux autres. Sont-ils, en effet, plus logiques, plus raisonnables quand, admettant qu'il a fallu une intelligence pour construire ce palais de tout à l'heure, pour

composer ce livre qui les a si vivement intéressés, ils prétendent que cette terre qui nous porte, que ces mondes qui gravitent dans l'espace, que ce soleil qui nous réchauffe, que cette lune qui nous éclaire la nuit, que ces feux qui brillent au firmament, se sont donné à eux-mêmes l'existence, ou sont le produit d'une fatalité aveugle, sans force? Ils sont dignes de pitié! Non seulement le bon sens leur fait défaut; mais ils ne possèdent plus la raison; ils méritent qu'on les lie; ils sont un danger pour la société. Qui admettra jamais qu'il faut une intelligence pour construire une maison, pour composer un livre, sans en reconnaître aussitôt une pour faire ce bel univers, pour le conserver? Ya-t-il une comparaison possible? Quelque parfait qu'on suppose un palais, quelque instructif que soit un volume, jamais ils ne pourront approcher de ces mondes qui nous entourent; ceux-ci les surpasseront de toute la distance qui sépare la terre des cieux; la différence en est immense. Aussi se résoudra-t-on difficilement à admettre que ce qui est incompréhensible, plein de mystères, où l'art éclate à propos, où tout est grand, merveilleux, soit plus facile à exécuter que ce qui est imparfait, limité. Un sourire de commisération accueillira toujours ceux qui s'évertueront à le prouver. On reconnaitra que l'Univers existe, parce qu'il y a un ouvrier.

Aussi qui ne comprend combien faux est le raisonnement de ceux qui disent que le monde

s'est fait tout seul? Le néant ne peut produire que le néant; par soi, rien ne saurait se donner l'être; pour qu'il existe, il faut qu'une cause extérieure le crée. On pourra reculer la difficulté tant qu'on voudra, en multipliant les molécules à l'infini; jamais on ne prouvera que le dernier des atomes s'est fait tout seul; il y a un moment qu'il a commencé à être; autrement il serait éternel; par conséquent immuable: il n'y a plus de combinaisons, de mélanges possibles; le monde existerait seulement à l'état d'atomes. Mais si donc tout a commencé ici-bas, si rien n'y existe par soi, il faut qu'il y ait quelqu'un qui soit de toute éternité, qui ait créé ce que nous voyons. Que celui-là s'appelle Dieu ou hasard, le nom ne fait rien à la chose; il faut seulement convenir, en contemplant l'ordre, la durée de l'Univers, qu'il n'est ni aveugle, ni insouciant, mais puissant, sage, intelligent.

« Direz-vous encore que c'est aux préjugés, à l'ignorance, à l'astuce des prêtres, à la mauvaise foi des législateurs, à la crainte, que nous sommes redevables de la divinité. ?

« Les préjugés! mais ils varient avec les lieux. Ils ne sont ni stables, ni universels: chaque pays, chaque siècle a les siens; chaque homme en a de propres. La science, le temps les modifient, les changent, les font disparaître. Appellerons-nous alors de ce nom la croyance à la divinité? Dirons-nous qu'elle en découle, quand elle a traversé les siècles? Qu'elle subsiste encore

de nos jours? Qu'elle est admise chez tous les peuples?

Est ce l'ignorance alors qui nous a valu la croyance à la divinité? Mais qui dit ignare, entend parler de quelqu'un qui ne sait rien, qui méconnait la fin de toute chose, les moyens d'obtenir un résultat ; c'est un personnage borné, restreint, nul. Il est sans valeur, sans portée ; on ne fait pas attention à lui ; moins encore accepte-t-on ses enseignements. Et c'est cet homme qui poserait des opinions aussi stables, des convictions aussi profondes que la croyance à la divinité? Y aurait-il réussi? Pense-t-on qu'une telle erreur aurait pu parvenir jusqu'à nous, quand la science a dissipé tant de ténèbres, résolu tant de problèmes? Je vous étonerai peut-être. Mais savez-vous pourquoi de nos jours, on se désintéresse de Dieu ; on semble le méconnaître, vivre dans l'indifférence vis-à-vis de lui? C'est qu'on ne se donne plus la peine d'étudier ; on ne réfléchit plus ; on n'approfondit plus rien. Demandez savant s'il admet son existence? Il vous répondra sans hésiter : j'y crois ! tout me le démontre : les secrets de la nature, la beauté de l'Univers, l'harmonie qui existe entre ses parties.

Dirons-nous alors que la croyance à la divinité, est dûe à l'astuce des prêtres, à la mauvaise foi des législateurs? Si le fait était vrai, l'histoire, la tradition en auraient parlé ; elles auraient noté une pareille innovation ; elles en auraient nommé les inventeurs, les complices. Cependant rien ne

transpire ; c'est partout même silence Tout donc dément une telle assertion. Le prêtre ! le législateur ! mais tous deux ne supposent-ils pas Dieu? Les aurait-on écoutés, aurait-on obéi à leurs lois, à leurs commandements, si auparavant on n'avait pas admis l'existance de cet Etre suprême au nom de qui ils parlaient, ils légiferaient? Les peuples croyaient. C'est leur foi qui les a portés à se soumettre aux représentants de la divinité ici bas, à acquiescer à leurs ordres. D'ailleurs, les lois, les pratiques religieuses ont souvent changé pour un même pays ; elles étaient à la merci de l'ambitieux, du conquérant. On voyait s'élever à leur place un autre culte, de nouvelles ordonnances. Tout cédait à la force. Le moment était propice pour les opprimés de déchirer le voile qui cachait toutes les impostures. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? C'est que rien ne les y autorisait ; ilsne pouvaient s'appuyer sur aucune donnée. On les a vus protester contre les violences dont ils étaient victimes ; souvent même on les a entendus s'indigner contre les nouvelles pratiques qu'on leur imposait. Mais vainqueurs, ou vaincus, tous croyaient à la divinité.

Quant à dire avec l'impie Lucrèce, que la crainte a fait les Dieux :

« Primus in orbe Deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina dum caderent »

C'est ignorer la nature humaine. On la calomnie ; on l'injurie ; on la flétrit. Aussi tout proteste

contre une telle assertion. La tradition s'inscrit en faux contre le poëte latin ; elle évoque les souvenirs des temps passés ; elle répète les échos des siècles. Ce n'est qu'un cri immense, indigné, qui retentit d'un bout à l'autre de la terre. S'il l'eût entendu, l'auteur du poëme : *de rerum naturâ* n'eut pas eu le triste courage de se suicider ; il eut peut-être changé d'avis. Puis c'est le tour de l'histoire ; elle aussi élève la voix contre l'admirateur d'Epicure. Elle cite avec orgueil son Alexandre, son Annibal, son César, son Théodose, son Charlemagne ; elle les montre, après avoir rappelé leurs exploits, soit agenouillés aux pieds d'un autel, soit immolant des victimes. Elle constate la même piété à chacune de ses pages. Si elle vante les hauts faits, la bravoure de ses héros, de ses grands hommes, c'est aussi avec la même fierté qu'elle proclame leur religion. Les Egyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Carthaginois, les Romains ne sont par oubliés. Avec quelle satisfaction elle nomme leurs Dieux, elle décrit leurs temples, elle parle des honneurs qu'ils rendaient à leurs Immortels ! Elle n'éprouve pas plus de joie à reproduire leurs vertus guerrières, à retracer les batailles qu'ils ont livrées. Peut-on désirer une plus belle, une plus éloquente protestation que celle de tous les âges, de tous les pays ? Dira-t-on encore que le courage bannit les Dieux ? Que c'est la peur qui les a fait maître ?..... Mais je m'aperçois que la nuit est proche ; je cesse. Il

est temps que nous songions à nous procurer la nourriture dont nous avons besoin. Qui s'occuperait de nous si nous nous négligions nous-mêmes?

Tout est prêt, seigneur, interrompit Alfonso ; il y a ici du poisson, du gibier, des fruits. Nous n'avons qu'à dîner.

Un instant après, assis sur la terrasse, ils prénaient leur modeste repas. Au loin, on entendait le rugissement du lion, le cri rauque des bêtes sauvages. Plus près, c'était la fontaine avec son murmure enchanteur. Ses eaux roulaient agréablement sur un terrain rocailleux, accidenté ; ou encore elles se perdaient en se jouant sous une pelouse verte, sous un bois touffu. Plus bas, dans le vallon, grossies par d'autres sources, elles formaient des cascades dont les échos contrastaient singulièrement avec le silence de la nature. En même temps, la nuit était arrivée ; le firmament était parsemé d'étoiles ; le ciel pur, sans nuages, d'un bleu foncé ; on voyait la lune paraître à l'horizon. Le spectacle était grandiose.

Les deux exilés, muets d'admiration, regardaient le ciel ; leurs yeux ne s'en détachaient pas ; leur âme était saisie de stupeur, d'enthousiasme. Une heure entière s'écoula sans que personne osa interrompre le silence.

Mais qui donc, s'écria soudain Alfonso, n'admirerait ce ciel? Qui, en le contemplant, n'admettrait pas qu'il y a un Dieu? Il faudrait être insensé pour le nier. Aussi jamais je n'ai eu de doutes sérieux à ce sujet. J'ai toujours cru à

l'existence d'un Être suprême, maître, créateur de l'Univers. Si ce matin j'ai émis des opinions téméraires, presque athées, ce n'était que pour vous faire causer. Votre dialectique est serrée, intéressante, agréable ; on ne se fatigue pas de vous entendre ; on voudrait que vous ne cessiez jamais. Cependant — l'avouerai-je? — une vague appréhension règne dans mon âme ; je ne suis pas tranquille ; je flotte dans l'incertitude. Malgré moi, quand je vois ce qui se passe dans le monde : ces schismes, ces scandales, ces apostasies, il m'arrive souvent de me poser cette question : Dieu s'occupe-t-il de l'homme? Parfois aussi, quand je considère les ravages de l'islamisme, que j'aperçois le Croissant flotter sur les remparts, sur les citadelles, au haut des mosquées de l'Afrique, de l'Asie, prêt à envahir l'Europe, je me demande si Jésus-Christ est véritablement le Messie, s'il ne conviendrait pas mieux de suivre la religion de Mahomet? J'avoue aussi que je ne comprends rien à cette inégale répartition des biens, des maux ici-bas ; la prospérité du méchant m'indigne ; l'indigence du juste m'émeut; il me semble qu'il y a là une injustice. C'est ce qui me fait douter de la Providence.

Sans doute, interrompit Abbatucci, la prospérité du méchant nous surprend ; ses succès nous étonnent ; on se les explique difficilement. D'un autre côté, on trouve étrange que le juste soit éprouvé, qu'il ait des peines, des ennuis, qu'il soit malheureux. On s'en prendrait volontiers à

Dieu ; parfois même on murmure contre lui. On a tort ; on parle'; on se plaint sans réfléchir. Sont-ce les richesses, les honneurs, en effet, qui peuvent rendre heureux un homme? Quelle que soit la fortune que ce dernier possède, il désire en amasser une plus grande ; il ne repose pas ; il travaille sans cesse ; il est inquiet. La réussite de son voisin le chagrine. Voit-il un beau domaine, une jolie propriété ; il veut les avoir. Il aspire à dominer. Ses appétits sont insatiables, sans bornes ; rien ne le contente ; il meurt avec la soif de posséder ; jaloux de ceux qui lui succèdent, inquiet de l'usage qu'on fera de ses richesses. Il éprouve le même trouble s'il occupe une place. Ses égaux le rendent jaloux ; il ne peut supporter qu'on en parle avec avantage, qu'on les honore ; leur popularité l'importune ; le bien qui leur arrive, le blesse profondément ; il est tourmenté ; il ne vit pas. A-t-il des supérieurs ? Il leur prête souvent des sentiments qu'ils n'ont pas ; mais c'est assez pour qu'il soit malheureux. Il s'inquiète même de ses subalternes ; il craint déjà que ceux-ci ne le dépassent ; il n'en dort pas.

Mais le bonheur, si on ne le trouve ni dans les biens de la terre, ni dans les dignités, en quoi réside-t-il ? Il consiste dans une conscience pure, tranquille. Celui-là seul est heureux qui ne se reproche rien, qui ne désire rien, qui n'est pas jaloux de son prochain. Ses jours s'écoulent dans la paix ; ses heures sont sans inquiétude, sans amertume ; il se contente de ce qu'il a ; l'ambi-

tion ne trouble pas son repos ; il est calme, quand tout autour de lui est dans le trouble, dans l'agitation. Sa joie, il ne la cherche ni dans les jeux ni dans les divertissements ; il la trouve au sein de sa famille. C'est aussi au milieu de ses enfants, de ses proches, qu'il prend ses repas ; quelque frugale que soit sa table, il la préfère à celle des riches. Quel doux abandon on y remarque ! Quel respect, quelle modestie y règne ! N'est-ce pas là un assaisonnement supérieur aux mets les plus exquis ? La souffrance, le malheur viennent-ils l'éprouver ? Il se résigne à la volonté de Dieu. Il trouve encore une autre consolation au fond de son cœur qui ne lui reproche rien ; il sent qu'il a fait son devoir. Sa dernière heure arrive-t-elle ? Il est calme, rassuré ; aucune agitation n'assombrit son front ; son visage est serein ; il meurt tranquille ; quoique pauvre, il ne désespère pas pour les siens ; il sait que ceux-ci vivront de sa vie ; qu'ils seront honnêtes, vertueux. C'est assez pour qu'il rende le dernier soupir sans crainte, dans un saint enthousiasme. Il met toute sa confiance dans son Créateur ; il espère ; le prêtre qui est à côté de lui, le rassure, le fortifie ; il s'en va doucement, sans secousses, sans trouble. Heureuse mort ! Vie admirable ! Qui pourrait ne pas vous jalouser ? Est-ce que cet homme mourant ainsi, en se reommandant à son Sauveur, entouré de sa famille, regretté des siens, n'est pas supérieur au riche qui, après une vie de jouissances,

expire plein de lui-même, inquiet de ses trésors, sans songer à son éternité? Ainsi ce n'est ni la pauvreté, ni les richesses qui rendent heureux ou malheureux un homme. Au sein de l'indigence, comme au faîte des grandeurs, on peut avoir ses peines, ses joies. C'est la conscience qui en décide. Sa pureté engendre le bonheur; sa culpabilité empoisonne une existence. Notre sort ne dépend que de nous, de nos intentions bonnes ou mauvaises. Peut-on après cela se plaindre de l'inégale répartition des biens, des maux d'ici bas? Dieu ne nous demandera pas si nous avons été riches ou pauvres; il y est indifférent. Ce qui le touche; c'est de savoir si nous avons écouté le cri de notre conscience. Non-seulement nous avons été créés libres; mais toutes les fois que nous devons agir, une voix se fait entendre au fond de notre cœur; elle nous dit ce que nous devons faire. Est-elle impuissante à nous donner une impulsion victorieuse? Notre âme hésite-t-elle? Sommes-nous dans l'incertitude? Il a tout prévu; il a eu compassion de notre faiblesse; il nous a promis, dans ce cas, son secours, la victoire. Nous n'avons qu'à l'implorer.

Dira-t-on encore qu'une force invincible nous entraîne vers le mal? Que nous ne sommes pas libres? Mais qui de nous ne sent le contraire? Qui ne comprend qu'il peut se mouvoir, agir? Dût-on enchaîner nos membres, nous jeter dans un cachot, notre volonté, notre pensée restent maîtresses d'elles-mêmes. Les tyrans ne sauraient

les atteindre ; ils ne peuvent les violenter. D'où vient alors que nous faisons le mal? Que nous rougissons parfois de nos actions? C'est que nous avons écouté d'avantage nos passions. Mais dans ce cas même, n'avons-nous pas senti une voix au fond de notre être? Cette protestation était-elle impuissante à nous retenir? Pourquoi ne nous sommes-nous pas défiés de nous-mêmes? N'avons-nous pas imploré le secours d'en haut? Nous n'avons rien fait. Aussi c'est en vain que nous prétendons nous excuser, en disant que nous avons été entraînés.

Dieu, comme on le voit, est un père. S'il permet que les uns soient riches, les autres pauvres, c'est pour prouver qu'on peut se sauver dans toutes les conditions. Aussi tient-il un compte exact, rigoureux des difficultés, des obstacles qu'un chacun rencontre ; il sait compenser ; il est équitable ; sa justice est à toute épreuve. Oserais-je le dire? Si quelqu'un pouvait se plaindre : c'est le riche, le puissant. Le pauvre, lui, dans ses besoins, dans ses luttes de tous les jours, sent son néant. Aussi croit-il ; prie-t-il. Dès sa plus tendre enfance, il s'habitue à regarder, le ciel ; c'est même par cette vue qu'il se console des maux d'ici-bas ; il meurt comme il a vécu, en croyant, en soumis. Dieu est son partage. En est-il ainsi du riche, du puissant? Ils sont sans cesse encensés, flattés ; on les encourage même dans le mal. La prospérité, les honneurs qu'on leur décerne, les aveuglent, les remplissent

d'eux-mêmes ; ils oublient qu'ils sont hommes ; ils dédaignent tout. Ainsi, la plupart du temps, sans avoir jamais adressé une prière à leur Créateur, sans avoir peut-être jamais songé à lui, ils s'en vont insouciants frapper aux portes de l'éternité. Quel réveil ! Quel désenchantement doivent-ils éprouver alors ! Comme ils maudiront ces plaisirs d'un jour, devant cette durée sans fin de souffrances !

Que sont, en effet, les jouissances de la terre, comparées aux maux de l'autre vie ? Tout finit vite ici-bas. Honneurs, richesses, plaisirs, tout n'est qu'un songe ; ils ont vite passé ; l'éternité leur succède. Si elle est malheureuse ? Peut-on imaginer un châtiment plus terrible ? Aussi malheur à qui tout réussit après qu'il a nié son Dieu ! C'est une punition. Son Créateur, après bien des tentatives infructueuses auprès de lui, l'a abandonné à son tour ; il l'a livré à son sens réprouvé ; il ne s'occupe plus de lui ; il permet même que tout lui prospère. On dirait qu'il le laisse à ses biens, sans jamais l'éprouver, pour qu'il n'ait même pas le temps de se reconnaître avant la mort. Peut-on redouter rien de plus affreux ? Y a-t-il une peine, une disgrâce qui puisse être comparée à cet abandon du méchant de la part de Dieu ? Serons-nous encore jaloux de son prétendu bonheur, de sa prospérité mensongère, pleine de cruelles déceptions ? Mais qui voudrait de ses succès à un tel prix ? Remercions plutôt la Providence des maux qu'Elle nous envoie.

Elle nous éprouve pour nous récompenser ; elle nous fait sentir notre impuissance pour nous attirer à elle, pour que nous l'invoquions.

Dirons-nous encore que Dieu ne s'occupe pas de l'homme ? S'il le châtie, c'est pour le ramener à lui ; s'il le récompense, c'est pour l'encourager dans le bien. Dans ce dernier cas, les consolations ne sauraient être séparées des épreuves ; il y a toujours un moment d'amertume ; il nous tient ainsi en éveil ; il nous empêche d'oublier notre condition ; il nous porte à prier. Rien ne m'effraie tant qu'une prospérité, qu'un bonheur dépourvus de tristesse : c'est le signe de la réprobation ; c'est la marque qu'on a abusé des grâces divines. L'Eternel s'est retiré de nous ; il nous abandonne la terre ; il nous exclut du ciel. C'est ainsi qu'il se venge de ceux qui se passent de lui, qui n'écoutent pas le cri de leur conscience.

Comme on le voit, Dieu tient l'homme entre ses mains ; il le dirige, il l'éclaire par la voix de la conscience, par les lumières surnaturelles qu'il a données au monde ; il approuve une action ou il la blâme ; il est notre guide fidèle ; mais il nous laisse libres ; il respecte infiniment notre volonté ; nous pouvons choisir, nous déterminer à notre aise. Le mal est notre œuvre ; le péché notre honte. Nous agissons malgré le cri de notre cœur, en imposant silence au remords de notre âme.

Ce n'est pas tout. La sollicitude de Dieu pour l'homme va plus loin. N'est-ce pas pour lui qu'il

a créé ces mondes qui font notre admiration ? qu'il a réglé la succession des saisons ? Que les arbres, les plantes naissent, grandissent, tombent ? N'est-ce pas pour notre usage qu'il a peuplé la terre d'animaux, le ciel d'oiseaux ? qu'il a fait jaillir les sources, couler tant de rivières, de fleuves, de torrents ? N'est-ce pas pour nous encore, par ses soins, que la vigne pousse, que les fruits mûrissent, que les prairies se couvrent de fleurs, se vêtissent de gazon, que les champs de blé jaunissent, répandent partout l'abondance, le bien-être ? Contemplez aussi ce bel univers ? Quelle main hardie maintient en équilibre depuis tant de siècles tous ces mondes qui gravitent dans l'espace ? Qui les empêche de se heurter ? Qui a allumé cet astre brillant qui éclaire le jour, dont les rayons sont réfléchis la nuit par la lune ? Qui a donné à la terre sa configuration admirable ? Qui a disposé un si bel ordre entre ses parties ? Celles-ci se tiennent ; elles sont solidaires les unes des autres ; elles se complètent réciproquement ; elles pourvoient à nos besoins. Les montagnes nous fournissent du bois, des marbres, de la pierre ; les coteaux, des fruits, du vin ; les plaines, du blé, du riz. Ils concourent ainsi, chacun dans sa sphère, à notre bonheur ; les uns en nous permettant de bâtir, de franchir les fleuves, les mers ; les autres en pourvoyant à nos nécessités, en nous procurant l'aisance. Qui a aussi placé au sein de la terre ces réservoirs immenses ? Qui les alimente? Qui les fait

couler sans cesse? Qui a superposé pour les recevoir ces deux couches de terrains? L'une d'elles, celle d'en bas, est imperméable; elle retient les eaux, les empêche de se perdre. L'autre, celle d'en haut, qui est perméable, se laisse pénétrer par les pluies qui viennent remplir de nouveau ces citernes souterraines devenues vides par un écoulement continuel. Qui, depuis des siècles, a enchaîné la mer sur un grain de sable? Il ne lui est permis ni d'aller plus loin, ni de reculer; elle a beau gronder, se débattre, elle ne saurait franchir les limites qu'on lui a imposées. Qui a donné à l'homme cette prestance, cet air de noblesse qui se dégage de toute sa personne? Il est droit, son front est découvert; ses yeux sont limpides; on y lit tour à tour la joie, la colère, la tristesse. Son visage est serein ou assombri : c'est le miroir de son âme. Tout s'y traduit, s'y reflète: les bonnes, les mauvaises impressions. Quel organisme que le sien! Quelle complexion, quelle simplicité en même temps! On est étonné, confus à la fois; on sent qu'il est un ouvrage parfait. Qui l'a ainsi façonné? Qui lui a donné tout ce dont il a besoin: cet air qui le vivifie, cette nourriture qui le soutient? Qui a constitué cette charpente osseuse qui le supporte, qui le fait se mouvoir? Qui a distribué avec tant de symétrie ces conduits internes qui portent le sang à toutes les parties du corps, qui le ramènent ensuite au cœur? Qui préside à ce travail admirable qui s'y accomplit? à ces transformations soudaines des aliments qui

se changent en sang, en os, en fibres ? à ces combustions qui s'y produisent ? Cependant on ne s'aperçoit de rien ; on ne sent rien ; ce sont des mystères.

La Providence de Dieu éclate encore d'une manière plus éclatante dans le soin qu'elle a pris de conserver la vraie religion, de nous la transmettre. L'homme venait de pécher ; sa désobéissance l'avait chassé du Paradis terrestre ; le ciel lui était à jamais fermé. Après une existence laborieuse, pénible, il devait mourir. Alors aurait commencé pour lui une éternité de peines. Mais Dieu a pitié de son malheur ; sur le seuil même de l'Eden, il lui promet un Sauveur : *inimicitias ponam interte et mulierem, et semen tuum et semen illius , ipsa conteret caput tuum.* (Gen. III. 14).

L'homme attend ce Messie ; il l'appelle de tous ses vœux. Dans sa misère, dans son accablement, il languit après la venue de Celui que Dieu avait annoncé à ses premiers parents ; ce n'est qu'un cri d'un bout à l'autre de la terre.

C'est Abraham mourant qui l'annonce à son fils Isaac cherchant ainsi à le consoler de sa mort, à se rassurer lui-même ; c'est Isaac qui le prédit à ses enfants. Mais rien n'est plus clair, plus touchant que la prophétie de Jacob, montrant dans l'avenir ce Rédempteur promis, la consolation, l'espérance du monde : *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est et ipse erit expectatio gentium ;* c'est Job au milieu de ses souffrances, qui le voit,

qui le salue ; c'est le prophète Balaam ; ce dernier est si frappé de la beauté, de la splendeur, de la puissance de ce fils de Jacob, qu'il est dans l'enthousiasme ; aussi au lieu de maudir Israël, il l'exalte, il le porte jusqu'aux nues : *Videbo eum, sed non modo ; intuebor illum sed non prope. Orietur stella ex Jacob et consurget virga de Israël* (*Num.* XXIV, 17) ; c'est Moïse; il recommande aux siens de lui obéir, comme s'il voyait déjà tout ce que Jésus devait souffrir de leur part.

Mais rien n'égale David, les prophètes. Les uns annoncent la venue du Messie, le lieu, l'époque de sa naissance ; ils saluent Marie dont ils chantent la candeur, l'innocence. Cette vue les plonge dans la joie ; ils ne se possèdent plus de bonheur ; ils oublient leurs épreuves, leurs peines. Les autres l'aperçoivent parcourant la Judée, annonçant l'Evangile, ne reposant ni jour, ni nuit, toujours en prières ; ils l'entrevoient haï, persécuté, fuyant de bourgade en bourgade, toujours calme, faisant de nombreux miracles ; ils l'adorent dans ce lointain immense des siècles ; ils sont consolés. D'autres le voient dans l'opprobre, l'humiliation, la douleur ; le front ceint d'une couronne d'épines, les os disloqués, les membres déchires, ensanglantés, le visage couvert de crachats ; ils le discernent au milieu d'une foule hostile, chargé de sa croix, crucifié, rendant le dernier soupir entre deux voleurs ; ils entendent ce blasphème épouvantable de leur peuple : Que son sang retombe sur nous, sur nos enfants ! Ils pleurent sur

Jésus, sur ses souffrances, sur ses humiliations ; ils plaignent les Juifs errants, fugitifs ; ils se lamentent sur le sort, sur la ruine de Jérusalem ; leur langage emprunte les accents de la plus haute poésie ; mais leur voix est si douce, si tendre, qu'on comprend aisément qu'ils sont heureux d'entrevoir leur Sauveur.

Ce n'est pas seulement en Judée qu'on parle du Messie ; ce dernier est connu partout ; tous les peuples soupirent après sa venue.

L'humanité, en effet, gémit sous le poids de ses iniquités ; effrayée de sa misère, elle élève partout des temples ; elle dresse des autels ; elle multiplie, dans sa terreur, ses divinités tutélaires ; elle confond tout : le fini avec l'infini ; elle s'abaisse jusqu'à adorer des êtres immondes, dangereux ; elle a perdu la raison ; elle est digne de pitié. Nulle part cependant ne se perd l'espérance du Dieu Sauveur. On l'attend en Egypte, en Grèce, en Italie ; on l'invoque partout. Les poètes chantent son règne futur ; ils exaltent sa puissance, ses bienfaits ; on est partout persuadé qu'il viendra. On était généralement convaincu, dit Tacite, d'après les anciens livres des prêtres, qu'à cette époque l'Orient prendrait le dessus ; que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. Dans l'impatience où l'on est de voir paraître ce Rédempteur, on divinise tout homme qui s'élève au-dessus du vulgaire : le nombre des immortels augmente ainsi chaque jour. Dans les Gaules on a même érigé des autels à la Vierge

qui doit enfanter; on y adore le Dieu qui va naître.

Comme on le voit, d'un bout à l'autre de la terre, on espère un Sauveur; on l'attend; on l'invoque; on soupire après lui.

Ce Sauveur tant désiré, vient. Mais ses contemporains le méconnaissent. Les Juifs veulent un conquérant; aussi s'empressent-ils de rejeter Jésus; ils le trouvent trop doux. Les gentils demandent un Dieu à leur manière; il doit être riche, puissant, rendant heureux ceux qui l'approchent; ils refusent de reconnaître pour le Messie le Christ, pauvre, humble, crucifié; ils torturent ceux qui leur en parlent, qui croient en lui: les îles, les déserts se remplissent d'exilés chrétiens. Les disciples mêmes hésitent; ils doutent des miracles de leur maître; ils se tiennent sur la réserve. A cette vue, Jésus-Christ est indigné; il leur reproche leur défiance: « Combien de rois, de prophètes, s'écrie-t-il, ont désiré voir ce que vous apercevez et ne l'ont point vu, ouïr ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu ? »

Ce reproche était mérité; il aurait pu également s'adresser aux premiers habitants de la terre. Ceux-ci venaient à peine de sortir des mains de leur créateur; ils étaient encore pleins de son souvenir, de ses bienfaits, de sa puissance; ils se rappelaient ses promesses, ce Sauveur qui devait être leur libérateur. Cependant tous les jours ils s'éloignent de lui; ils l'oublient; ils s'enfoncent dans l'idolâtrie. Dieu aurait pu, à son

tour, abandonner l'humanité ingrate à son mauvais sort ; il ne le fait pas ; il est fidèle à sa parole. Le Sauveur viendra. Mais il se choisit un peuple qui lui donnera naissance ; c'est la nation juive.

Désormais tous les évènements se rattacheront à ces deux idées : la venue du Messie, son règne dans le monde ; ils en sont la préparation éloignée ou immédiate. Rien n'est donc plus instructif que l'étude approfondie de l'histoire ; elle nous montre l'action de Dieu dans le monde, son influence dans les faits qui s'y succèdent. Sa main donne la victoire, prépare les catastrophes ; de quelque côté que l'on regarde, on l'aperçoit partout ; rien n'arrive fortuitement ici-bas. Mais sa Providence éclate encore d'une manière bien plus surprenante dans le soin qu'il prend de nous donner le Sauveur.

Le peuple qu'il choisit à cet effet, Dieu le protège d'une manière visible. Quelque fois il fait des miracles en sa faveur. Il veille sur lui comme une mère sur son enfant bien aimé.

Abraham, père de ce peuple, est tiré à part ; il est séparé de sa parenté ; il reçoit en partage le pays de Chanaan.

Jacob hérite de cette protection. Dieu le garde contre la fureur de son frère Esaü ; il l'accompagne en Mésopotamie ; il le sauve de la famine, en élevant un de ses fils aux plus hautes charges de l'Egypte.

La mémoire de Joseph est bientôt oubliée. Les

Juifs sont persécutés, haïs ; ils gémissent dans un dur esclavage ; ils sont condamnés à périr.

Mais Dieu sauva un des enfants hébreux. De ce « *sauvé des eaux* » il fera un grand législateur, un puissant conquérant. Moïse délivrera Israël. A sa voix, le Nil se change en sang ; la mort frappe les premiers-nés de l'Egypte ; la mer Rouge lui livre un passage ; un rocher lui donne de l'eau ; la manne tombe dans le désert.

Moïse meurt aux portes de la terre promise. Ses successeurs héritent de sa puissance ; ils font d'aussi grands miracles que lui ; rien ne résiste à leurs armes ; ils sont bientôt les maîtres du pays.

Mais ce peuple est volage, ingrat ; il oublie son Dieu ; il adore des idoles. Aussi est-il quelque fois sévèrement châtié : l'esclavage est son sort ; il gémit sur une terre étrangère.

Mais dès qu'il a reconnu sa faute, qu'il a regretté ses égarements, il est délivré ; il revoit son cher Sion ; il retrouve de nouveau l'abondance, la paix.

Son Dieu fait sa force. Lui reste-il fidèle ? il est la terreur de ses voisins. S'en éloigne-t-il ? il devient aussitôt la proie de ses ennemis : ceux-ci se partagent ses dépouilles. C'est ainsi au milieu de péripéties diverses, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, que le peuple Juif voit naître le Sauveur.

Mais Jérusalem ne sera pas le siège du nouvel empire ; elle ne mérite pas cet honneur. Ses

prévarications, ses ingratitudes l'en rendent indigne. Elle sera même renversée de fond en comble. Dieu a les yeux tournés du côté du Tibre. C'est sur la rive de ce fleuve que s'élèvera la capitale de la religion du Christ.

La ville fut fondée 753 ans avant notre ère, par des hommes perdus de dettes, de débauches. C'était un ramassis de tous les gens tarés de l'Italie. Mais quand ils se furent constitués en société, Dieu donna à leur conseil, la sagesse, la prudence, la fermeté. Ce fut un peuple guerrier, opiniâtre, invincible, tenace. Aussi peu de temps après ses commencements, il entreprend la conquête des cités voisines. Une voix qu'il a entendue lui a promis l'empire de l'Univers ; il y croit. Désormais il ne cessera de combattre dans ce but, de vaincre. Qui, si ce n'est Dieu, lui a donné ce courage, cette intrépidité, cette chance qui le fait réussir partout ? Rome, en effet, ne contient qu'un petit nombre d'habitants ; néanmoins elle subjugue des royaumes, des villes considérables.

La victoire marche sur ses pas.

Il faut observer que ces villes, que ces peuples, elle ne les combat que séparément. Elle les attaque, les subjugue les uns après les autres. Qui l'a ainsi voulu ? Qui a empêché les coalitions, les alliances contre ce peuple orgueilleux, turbulent, insatiable, qui aspire à la conquête du monde ? C'est Dieu.

Les Gaulois arrivent. Les Romains sont battus à la triste journée de l'Allia. Leur ville est prise,

saccagée, brûlée. A peine quelques braves ont le temps de se réfugier dans sa citadelle ; c'est son salut. Dieu éprouve Rome ; il veut lui faire sentir son néant ; la ville de Romulus comprend la leçon. L'Eternel la sauve. Des oies réveillent Manlius ; le Capitole est ainsi délivré. En même temps paraît le grand Camille avec les Véïens. La Providence a permis qu'il soit en exil ; on dirait qu'Elle l'y tient en réserve. Ce grand homme oublie ses griefs, vole au secours de sa patrie ; il bat les barbares ; il les anéantit jusqu'au dernier.

Rome est libre. Elle se relève bientôt de ses ruines ; mais elle songe aussitôt à étendre ses conquêtes. Sur sa route, elle rencontre un peuple féroce. Ce sont les Samnites. Elle en triomphe après soixante-douze ans d'une lutte acharnée. Puis arrive Pyrrhus, jeune, vaillant, habile. Dieu humilie encore les Romains ; ceux-ci sont battus deux fois. Le roi d'Epire profite de ses avantages pour leur offrir la paix. Ils la refusent ; ils savent que l'empire du monde leur est promis. Ils le forcent à quitter l'Italie. Qui leur a donné tant d'énergie, tant de constance ?

Annibal plus terrible que les autres, entre à son tour en Italie. On dirait un torrent dévastateur. Doué d'une vaste intelligence, secondé par une finesse au dessus de tout éloge, il défait les Romains au Tessin, à Trébie, à Trasimène, à Cannes. Les villes se soumettent ; les peuples se rangent sous son étendard ; c'est une défection

générale. Rome reste seule. Un jour le vainqueur vient même mettre le siège devant elle. Qui l'a sauvée?..... Le croirait-on? Dans ses murs tout est calme; les élections s'y passent comme à l'ordinaire, sans bruit, sans crainte; on y achète même le champ où est campé Annibal. Le général Carthaginois est étonné de tant d'assurance; il se retire.

Bien plus; un jeune homme quitte l'Italie; il a contre lui l'opinion publique, le grand Fabius Cunctator; n'importe! il passe en Afrique; il force Annibal à l'y suivre; il le vainct à Zama. N'y a-t-il pas là du surnaturel? La main du Tout Puissant n'est-elle pas visible?

Mais les temps approchent. Dieu permet que Carthage soit détruite, Numance renversée, Corinthe réduite en cendres. Rien n'arrête plus Rome dans ses conquêtes; l'unité est près de se faire.

Les Scipions ont déjà conquis à la République l'Afrique, l'Asie. Paul Emile a réduit la Macédoine en province romaine; Pompée a purgé les mers de pirates; il a vaincu le roi de Pont. Marius a détruit les Cimbres, les Teutons. Alors paraît César. Cet homme extraordinaire, infatigable, soumet les Espagnes, les Gaules, la Germanie; il étouffe les factions; il les écrase à Pharsale, en Egypte, en Afrique, en Espagne; un instant il voit l'univers à ses pieds; mais il périt au milieu du sénat de la main de Brutus. Son neveu Auguste prend un jour sa place; il est déclaré em-

pereur ; il devient le maître du monde. C'est sous son règne que naît Jésus-Christ.

Rome donc commande à la terre. Des routes la relient à toutes les villes, à toutes les contrées ; elle est le pivot autour duquel gravite le monde.

Mais si Dieu a intêret à ce que Rome soit la maîtresse de l'univers afin que de là les prédicateurs de l'Evangile puissent facilement pénétrer chez tous les peuples ; il se propose encore un autre but : c'est l'établissement du christianisme. Ce second empire doit remplacer le premier. Aussi dispose-t-il les événements en conséquence. Tandis qu'il permet que Rome grandisse, il laisse se développer dans le sein de cette ville, des germes de discordes, de dissensions. Des factions se forment. Le sang coule avec les Gracques, avec Marius, avec Sylla ; il est versé par Pompée, par César, par Antoine, par Octave. L'empire romain arrive à son apogée — c'est l'époque de la naissance de Notre-Seigneur — que pour descendre. Sa chute est proche. En effet, les guerres civiles éclatent ; les empereurs se succèdent avec une rapidité étonnante ; les barbares l'attaquent de toutes parts. Rome périt. Seule la religion que saint Pierre a prêchée, dont il a établi le siège dans cette ville, subsiste à tant de ruines ; un jour elle remplaçait ce colosse, l'empire romain.

Il y a une autre remarque à faire ; elle est digne d'attention.

Jérusalem et Rome, ces deux capitales successives de la vraie religion, sont éloignées l'une de l'autre. On n'y parle pas la même langue. Dieu choisira un peuple intermédiaire dont le langage est gracieux, souple, riche. Ce sont les Grecs ; ils serviront de trait d'union entre les deux pays. Ici encore l'action de la Providence éclate d'une manière étonnante.

Dieu s'était longtemps servi des Assyriens, des Babyloniens, des Égyptiens, des Syriens, des Perses mêmes pour punir son peuple. Mais ces nations, il les détestait à cause de leur idolâtrie. Aussi les punit-il à leur tour. Il les abandonne à leur orgueil ; c'est assez pour qu'elles périssent. Les Perses qui commandaient à tout l'Orient, entreprennent même la conquête du monde ; ils passent en Europe. Deux batailles perdues successivement à Marathon, à Salamine, leur montrent leur impuissance, leur présomption ; ils retournent humiliés chez eux. Leur retraite précipitée excite l'ardeur des Grecs ; elle exalte leur courage ; ces derniers parlent déjà de les poursuivre, de passer en Asie. Mais la grandeur de l'entreprise les effraie ; tout au plus si quelqu'un d'entre eux ose aborder les côtes de l'Asie Mineure. Le grand roi, quoique fugitif, leur fait peur ; il les retient éloignés de son empire. Mais alors a lieu la retraite des Dix-Mille. Elle montre à la fois la mollesse des orientaux, le chemin qui mène à Babylone. Il ne manque plus à la Grèce qu'un général pour que celle-ci fasse la conquête de la

Perse. Dieu suscite Philippe. Ce prince est ambitieux, habile, entreprenant, ferme dans ses résolutions ; il est d'une activité étonnante ; il emploie tour à tour la fraude, la force. Aussi en peu de temps subjugue-t-il tous les pays qui touchent à la Macédoine. Thèbes, Athènes, Sycione, Corinthe, Lacédémone cèdent à ses armes victorieuses ; il est bientôt le maître de la Grèce. Il tourne alors son regard du côté de l'Asie. Mais il meurt assassiné. Alexandre supérieur en génie à son père, aussi intrépide, plus habile que lui, met à exécution ses desseins. Avec 50.000 hommes il traverse l'Hellespont ; il franchit le Granique ; il remporte à Issus sur Darius lui-même une grande victoire. La monarchie persane sombre à Arbelles ; c'en est fait de l'empire de Cyrus. La mort arrête le conquérant à Babylone. La langue grecque s'implante ainsi avec le roi de Macédoine dans tout l'Orient ; elle s'y perpétue, en Asie par les soins des Séleucides, en Egypte par les Ptolémées. On la parle, on la comprend partout. Peu de temps après, les Romains arrivent en Grèce ; ils s'en emparent sous prétexte de la défendre contre les empiétements de la Macédoine. Mais ils sont à leur tour captivés par la douceur, la beauté, la richesse de la langue de Platon ; désormais leur jeunesse viendra à Athènes achever ses études.

Ainsi tous les pays situés entre Rome et Jérusalem, parlent le grec. Aussi il ne sera pas difficile aux premiers disciples du Sauveur, à Paul,

à Luc, à Barnabé, à Marc, à Tite, à Timothée, d'y annoncer l'Evangile. Ils prêcheront même dans la capitale des Césars ; ils s'y feront comprendre. C'est là qu'ils formeront de nouveaux apôtres, qui eux, aidés de la langue latine, porteront la bonne nouvelle partout, jusqu'aux extrémités du monde. Mais il se fait tard ; l'aurore commence même à paraître; il nous convient de prendre un peu de repos. Adieu. »

Il tardait à Alfonso de reprendre la suite d'un entretien si intéressant. Aussi le lendemain, dès qu'ils furent installés sur la terrasse, la conversation ne tarda guère à recommencer.

D'après vous, hasarda Alfonso, Jésus-Christ serait Dieu ? Mais alors comment a-t-il pu souffrir, mourir ? La divinité n'est-elle pas impassible, immuable ?

« Pour répondre à votre question, il faut remonter bien haut, au berceau même de l'humanité. Dieu, comme vous le savez, avait fait l'homme heureux, immortel ; il lui avait donné sur la création tout entière un pouvoir absolu ; Adam pouvait en disposer en maître ; il était le roi de l'univers qui devait lui servir de demeure, de palais ; à une conditien, c'est qu'il aurait reconnu son Créateur pour son maître, pour son Souverain Seigneur. Le plan était beau. Une légère observance l'affermissait à jamais : c'était de ne pas toucher à l'arbre de la science du bien et du mal.

Mais le premier homme gâta tout. Peu satis-

fait d'être le maître, le roi de la création, il porta plus loin ses vues; il voulut être l'égal de Dieu; il lui désobéit.

Tout alors fut bouleversé. La nature se révolta contre ce roi rebelle; les animaux secouèrent son joug; il lui déclarèrent la guerre; les passions, les vices envahirent son cœur. Adam ne fut plus qu'un esclave, lâche vis-à-vis de lui-même, faible contre tout ce qui l'entourait ; il dut gagner son pain à la sueur de son front. Sa vie ne fut plus qu'une longue souffrance.

Avec lui tomba toute sa postérité ; elle fut enveloppée dans son malheur, dans sa disgrâce ; elle fut comme lui misérable, mortelle. Des vagissements résonnent sur son berceau ; les peines sont l'aliment de son existence; la douleur, la souffrance, les avant-coureurs de sa mort. L'humanité est à plaindre ; mais elle ne peut s'en prendre qu'à son premier père. Son Créateur n'y est pour rien.

Dieu, en effet, aurait pu créer le premier homme dans la condition où nous naissons tous aujourd'hui : faible, informe, sujet à la mort. C'est ce qu'il ne fit pas. Il l'orna, au contraire, de tous les dons surnaturels ; il lui donna l'immortalité, le bonheur. En échange, Adam ne devait pas toucher au fruit d'un seul arbre. A cette condition, il assurait son avenir, celui de ses enfants ; ceux-ci auraient eu les mêmes privilèges que lui. Qui dira que l'Eternel a été exigeant ? Le sacrifice demandé était insignifiant;

l'épreuve fort douce ; rien ne manquait à nos parents dans le Paradis terrestre. Qui pourra aussi accuser la Providence d'insouciance à notre égard ? Pouvait-elle confier nos intérêts à des mains plus sûres qu'à celles d'un père ? Elle avait averti ce dernier des conséquences fâcheuses qui auraient découlé de sa désobéissance ; loin de le prendre en traître, elle ne lui avait laissé rien ignorer. Si donc nous avions une plainte à formuler, ce ne pourrait être que contre Adam. Mais qui l'oserait, en voyant les larmes de ce père infortuné, en contemplant sa douleur sa honte, son regret? Y en a-t-il un parmi nous qui pourrait se flatter qu'à sa place, il n'en aurait pas fait autant ? Aussi, en présence de ce désastre où se débat le genre humain, je demeure muet, interdit ; je comprime mon indignation. Le dirai-je ? les pleurs de ce pauvre exilé me touchent même ; je suis ému. Cependant, par un retour soudain, je serais tenté au même instant de lui crier: pleure, pleure, père insouciant, pleure! Tes larmes ne sauraient combler l'abîme où tu nous a précipités ; on t'excusera difficilement ; on te reprochera sans cesse nos malheurs.

Notre situation était, en effet, triste, lamentable. Ce n'était pas assez que l'homme souffrît ici-bas ; de plus grandes infortunes l'attendaient par delà la tombe : il devait y subir des peines inouïes, éternelles. En un mot, il était exclu du ciel. L'enfer était son partage. L'immortalité, l'innocence originelle perdues, le défiguraient ; Dieu

ne le reconnaissait plus pour son chef-d'œuvre ; il le trouvait hideux ; il ne pouvait plus le supporter en sa présence. Il n'y avait plus d'espoir pour nous.

O Dieu ! est-ce donc vrai que nous serons à jamais bannis de votre présence ? Nous laisserez-vous au pouvoir de notre vainqueur qui a lâchement abusé de la simplicité d'un père ? Ne nous avez-vous créés que pour être les esclaves de votre ennemi ? Seigneur, regardez Adam ; c'est votre chef-d'œuvre. En vain veut-il avec la main cacher ses larmes ? Il pleure. Il s'éloigne du Paradis comme un étourdi ; il ne sait ni où il pose le pied, ni où il trouvera un gîte. Pitié, mon Dieu, pitié ! c'est celui-là même que vous avez créé à votre image. C'est le roi de la création.

L'Eternel se laisse toucher. Il est attendri par les larmes du coupable ; il s'apitoie sur les maux qui attendent la pauvre humanité. Aussi s'il ne révoque pas sa sentence, s'empresse-t-il de l'atténuer ; sur le seuil même du Paradis terrestre, il promet un Sauveur. Ce dernier satisfera pour l'homme ; il lui ouvrira le ciel ; il fera sa consolation ici-bas.

Mais ce Messie que sera-t-il ? Comment réconciliera-t-il l'homme avec Dieu ?

La désobéissance de notre premier père est une révolte : c'est la créature qui s'insurge contre son créateur ; c'est le fini qui manque de respect, de soumission envers l'infini ; c'est le néant qui résiste aux ordres de l'Eternel. Qui ne voit du

premier coup d'œil, l'énormité de la faute ? Qui ne sent la culpabilité du premier homme ?

Il y a dans cette rébellion, un manque d'égards, de l'ingratitude vis-à-vis de Dieu ; on y remarque aussi à son adresse du mépris, du dédain, de la défiance. L'homme est jaloux de la grandenr, de la puissance de son Créateur ; il lui tarde d'être son égal. Aussi lève-t-il l'étendard de la révolte. Mais à peine s'est-il insurgé, qu'il s'aperçoit de son néant. Il est faible, désarmé contre le maître de l'Univers ; la peur le prend ; il se cache. L'Eternel aurait pu l'écraser ; il se contente de le chasser du Paradis terrestre. Encore se laisse-t-il toucher par les larmes de cet infortuné ; il lui promet un Sauveur.

Dieu laisse donc vivre l'homme ; mais il ne lui pardonne pas entièrement. Par le fait même qu'il lui promet un Sauveur, il exige une satisfaction. C'est cette réparation que doit offrir le Messie.

Une fois qu'une réparation a été consentie de part et d'autre, il faut que celui qui l'offre, remplisse ces deux conditions : il doit représenter l'offenseur, être agréé par celui qui a été offensé ; ce dernier ne l'acceptera que tant qu'il sera son égal ; dans le cas contraire, il le refuserait.

Le Sauveur promis doit donc représenter l'homme. Il aura par conséquent sa nature, ses infirmités ; il sera de son espèce. En outre, il sera l'égal de l'Eternel, par suite Dieu lui-même.

En sa qualité d'homme, il réparera l'offense que celui-ci a faite à son Créateur; comme Dieu, il donnera à cette satisfaction un prix infini. Tel doit être le Sauveur. La réparation dès qu'elle est exigée, n'est possible qu'à cette condition.

Jésus-Christ est-il ce Sauveur? Il ne peut être le Messie que s'il est Dieu, homme à la fois. C'est ce que nous allons examiner. Le sujet en vaut la peine. Je répondrai ainsi à vos questions de tout à l'heure : Jésus-Christ est-il Dieu? Comment, s'il est l'Eternel, a-t-il pu souffrir, mourir?

Personne ne peut révoquer en doute l'humanité de Notre-Seigneur; il faudrait avoir perdu la raison pour le faire. Celui-là aurait contre lui le bon sens, l'Ecriture sainte, l'histoire profane elle-même. Les Juifs parlent de Jésus comme d'un imposteur; ils demandent sa mort au gouverneur romain; ils réussissent à le faire périr sur une croix. Dira-t-on qu'il n'est pas homme?

Les Romains après l'avoir condamné par la bouche de Pilate, persécutent ses adeptes. Pendant trois siècles, le sang coule à flots; les îles, les déserts se peuplent d'exilés chrétiens; chaque bourgade compte un martyr. Cependant il ne vient à l'idée de personne de nier son existence. C'est que, persécuteurs et persécutés, tous étaient persuadés qu'il avait existé.

L'Ecriture Sainte, de son côté, nous le fait voir nouveau-né à Bethléem, exilé en Egypte, vivant dans l'oubli à Nazareth. Puis, à trente ans, elle

nous le montre parcourant la Judée, faisant de nombreux miracles, prêchant l'Evangile, souffrant la faim, la soif ; elle nous le présente ensuite expirant sur le Calvaire au milieu des plus atroces supplices. Jésus-Christ donc naît, grandit, meurt. Ne sont-ce pas là des marques évidentes qu'il est homme ? Le bon sens surtout se révolterait contre celui qui oserait nier l'humanité de Notre-Seigneur. Mais si le Christ n'avait pas existé aurait-il, d'un côté, inspiré tant de dévouement, d'abnégation, de l'autre, tant de haine, d'atrocités ? Si les uns s'en vont, la croix à la main, jusqu'aux extrémités du monde pour prêcher son évangile, quittant ainsi leur pays, leur famille, leurs amis, leurs biens pour tomber inconnus, ignorés, loin du regard des leurs, pour souffrir, pour mourir, est-ce qu'il y a moins de haine dans le cœur de ceux qui le persécutent, qui le poursuivent partout ? Il faut que Jésus-Christ ait existé, pour avoir ainsi passionné tant de siècles. On ne se bat pas, on ne meurt pas pour une idée vaine, pour un fantôme. On ne s'acharne pas à détruire ce qui n'est pas ; si Jésus-Christ est ainsi persécuté, c'est qu'il a existé.

Jésus-Christ est donc homme. Mais est-il Dieu ?

Qui oserait en douter ? Si le Christ n'eut été qu'une créature, il aurait éprouvé le sort du reste des humains. On n'eut pas longtemps parlé de lui ; on l'aurait délaissé. L'homme, en effet, n'est pas plutôt descendu dans la tombe, qu'on ne pense

plus à lui. Il aura beau avoir conquis des royaumes, avoir étonné le monde par le bruit de ses exploits, avoir eu la plus vaste intelligence qui fût jamais, rien ne saurait le soustraire à la loi de l'oubli, pas plus la fortune que la gloire, pas plus le génie que l'éclat des couronnes. Qui parle encore, je vous le demande, d'Alexandre, de César, d'Annibal ? Qui se souvient de tous ces héros de tous les temps, de tous les pays ? Etranges vicissitudes des choses humaines ! Hier encore ils soulevaient les masses, les conduisaient à la victoire ; hier encore ils comptaient des courtisans, de nombreux amis ; hier encore d'habiles généraux leur gagnaient des batailles, des triomphes ; mais aujourd'hui qu'ils ne sont plus, qui songe à eux ? Qui ressent ce feu sacré qu'ils savaient allumer dans les cœurs ? Qui leur acquiert des royaumes, des empires ? Le Christ lui aussi descend dans le sépulcre ; mais ce n'est que pour en sortir plus grand, plus aimé ; il échappe à l'oubli ; il passionne les foules. Après quinze cents ans, il règne dans le monde, où de nombreux disciples, sans solde, sans espérances ici-bas, luttent pour lui, triomphent ou meurent, en arborant partout, sur toutes les plages, son étendard : la croix ! Ainsi, d'un bout à l'autre du monde connu, on l'adore, on l'invoque ; des millions d'hommes lui dressent des autels, lui érigent des temples ; comme les martyrs ils sont prêts à verser leur sang pour lui ; ils ne déserteront pas sa cause. D'où vient cet attachement, cette fidélité

des peuples au Christ? C'est que Jésus n'est pas seulement homme; il est plus que cela; il est Dieu. A ce prix seul on comprend ce dévouement des masses; on l'approuve; on le loue.

L'homme se serait-il trompé? A Dieu seul incombe la responsabilité de son erreur. Pourquoi a-t-il cru en Jésus-Christ? parceque celui-ci s'est dit Dieu; parceque, en se disant l'Eternel, il a prouvé sa divinité par de nombreux miracles; parceque, comme il l'avait prédit, à l'heure qu'il avait marquée, il est sorti du tombeau, victorieux de la mort; parceque, enfin, par le ministère de pauvres pêcheurs, il a implanté, après avoir dispersé ses ennemis, sa religion dans le monde. Et on trouverait répréhensible notre foi? Mais, Seigneur, c'est vous-même qui en êtes l'auteur! Pourquoi avez-vous permis, si le Christ était un imposteur, qu'il fit des miracles, qu'il triomphât de la mort, qu'il imposât sa religion à l'univers? Seigneur, tant que vous ne parlerez pas contre cet homme, tant que vous ne le désapprouverez pas, nous sommes obligés de croire en lui, de l'adorer. Vos miracles — rien ne se fait sans vous — le dirai-je? votre parole nous y forcent. N'avez-vous pas annoncé à Jean, à la foule, sur le bord du Jourdain, que Jésus-Christ était votre fils bien aimé: *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui?* N'avez-vous pas répété ces mêmes paroles sur le Thabor, à Pierre, à Jacques, à Jean? Et nous hésiterions à le reconnaître pour notre Dieu, à l'adorer?

A peine a-t-il quitté les eaux du Jourdain, qu'il commence à prêcher l'évangile. Les miracles se multiplient sous ses pas. Ici, il rend la vue à nn aveugle. Là, l'ouïe à un sourd. Plus loin, il donne la santé aux malades. La mort même obéit à sa voix ; les éléments se taisent en sa présence; les démons tremblent, fuient à son approche. Son langage est simple, mais sublime ; il est familier à toutes les questions ; il les résout avec aisance; il étonne, il surprend par l'élévation de sa pensée, par la netteté de sa parole ; on ne se fatigue pas de l'entendre. On le suit partout. En même temps, il se dit Dieu. Déjà sa popularité est faite : il parle en maître ; on croit en lui ; on l'accueille en triomphe ; on l'adore. C'est à ce moment, — comme si les miracles qu'il avait opérés jusque-là étaient insignifiants, — qu'il donne comme preuve de sa divinité sa résurrection future.

C'est un vrai pari plein de grosses conséquences.

Si, le Christ ne sort pas du Sépulcre, c'en est fait de lui, de ses miracles, de sa divinité ; il ne lui reste plus que le nom d'imposteur.

Si, au contraire, au jour, à l'heure indiqués, il soulève la pierre qui le tient enfermé dans son tombeau, s'il triomphe de la mort, il n'y a plus de doute, il est vraiment celui qu'il se dit être : il est Dieu.

L'Eternel aurait-il permis, s'il était un imposteur, qu'il sortît vivant de sa tombe? Ne se se-

rait-il pas, au contraire, servi de son trépas, pour le confondre, pour anéantir toutes les espérances qu'il avait fait germer dans le cœur de ses adeptes ? Lui fallait-il beaucoup d'efforts pour y réussir ? Mais il n'avait qu'à le laisser au fond de son sépulcre, en proie à la mort. C'en était fait de Jésus, de sa religion ; ses miracles, sa doctrine restaient ensevelis avec lui.

Mais le Christ — la question est de la plus haute importance, — est-il ressuscité ? Est-il, comme l'affirment ses disciples, sorti glorieux du tombeau ? Qui oserait révoquer en doute leur témoignage ? Je comprendrais qu'on rejetât leur assertion, s'ils ne faisaient que répéter ce qu'ils avaient ouï dire. On pourrait croire qu'on ait abusé de leur simplicité. Mais qui n'ajouterait foi à leur parole, quand ils rapportent ce qu'ils ont vu, touché ? ils étaient nombreux ; ils sont, en outre, après la résurrection de Notre-Seigneur, restés avec lui plus de quarante jours. Pouvaient-ils, dans ces conditions, se tromper, quand ils pensaient voir Jésus ? Que les sens induisent en erreur un homme, deux à la rigueur ; c'est possible ; il suffirait pour cela d'un accident, d'une préoccupation, d'un manque d'attention. Mais généralisera-t-on, rendra-t-on permanent un fait accidentel, passager ? Si donc les apôtres ont cru apercevoir Jésus, c'est qu'ils l'ont réellement vu.

Dira-t-on alors que les disciples de Jésus ont voulu nous induire en erreur ? Rien ne justifie ce soupçon. Ils ne se sont jamais contredits dans

leurs discours ; il n'y a ni incertitude, ni embarras dans leur langage ; ils répètent aujourd'hui ce qu'ils affirmaient hier, ce qu'ils soutiendront demain, toujours ; ils n'ont jamais varié ; rien n'a pu les faire dévier de leur ligne de conduite : ni le bannissement, ni les tortures, ni les promesses, ni les menaces, ni la mort elle-même. D'ailleurs si le Christ n'avait pas triomphé de la mort, quel intérêt avaient ses disciples à annoncer partout sa résurrection ? Pensaient-ils ainsi se consoler de ce qu'il les avait trompés ? Mais ils auraient mieux fait de garder le silence; en parlant, ils ne réussissaient qu'à faire rire de leur aventure ; ils se couvraient de ridicule. Croyaient-ils trouver un soulagement à leur déception, en portant les autres à partager leur erreur ? Leur conscience eut d'abord protesté ; je doute qu'ils aient osé lui résister. Mais fussent-ils restés sourds à sa voix, auraient-ils espéré réussir dans leur entreprise ? S'ils se l'étaient imaginé, s'ils avaient pensé accomplir ce que les plus grands philosophes n'ont même pas tenté d'entreprendre, auraient-ils, à bout de ressources, malgré les rigueurs de l'exil, les souffrances de la torture, les ennuis du cachot, persisté dans leur mauvais dessein, versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour accréditer une fable qui les rendait si odieux, si persécutés ? Mais quelle considération aurait pu leur inspirer tant d'opiniâtreté ? Serait-ce l'amour-propre ? mais ils sont simples, modestes comme des colombes.

Serait-ce la crainte de s'attirer le blâme de leurs complices ? Mais la dispersion y mettra bientôt un terme. Jetés maintenant sur les quatre coins du monde, sûrs désormais de ne plus se rencontrer, ils pourront changer de langage, rompre leurs liens, briser leurs chaînes ; cependant ils prêchent partout, toujours le Christ ressuscité. Serait-ce pour gagner l'estime de leurs contemporains ? Mais ceux-ci seront de plus en plus irrités contre eux, s'ils persistent à annoncer l'Evangile. Ils ne veulent pas qu'on leur parle de Jésus. Serait-ce enfin pour mériter l'amour de Dieu ? Mais celui-ci punit le crime, le mensonge ; ils sont vraiment répréhensibles, si ce qu'ils racontent n'est pas vrai. D'où vient donc qu'ils vont partout, la croix à la main, divulguer la doctrine, l'enseignement, les miracles de Notre-Seigneur ? Ah ! je le comprends à ce cri sublime de leur cœur : nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu, entendu ! C'est l'amour de la vérité; c'est le désir qu'ils ont de nous faire connaître leur maître, de nous instruire de la vraie religion, qui leur inspirent tant de générosité, tant de dévouement. Rien ne pourra comprimer cet élan. L'homme aura beau se fâcher, les accabler de coups, les jeter dans les fers, les faire expirer sur la croix ; ils mourront ; mais en rendant le dernier soupir, ils feront résonner aux oreilles de leurs bourreaux, ces paroles sublimes : mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ! Oserait-on encore révoquer en doute leur témoignage ?

Croire qu'il ont voulu nous tromper, nous induire en erreur ? Non, non ; ce n'est pas au prix de tels sacrifices, de la persécution, du sang, qu'on invente de telles histoires, qu'on les soutient. Les apôtres ne l'eussent pas fait, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité.

Mais si le Christ n'est pas sorti vivant du tombeau, que les Juifs nous montrent donc son corps ? Son sépulcre est en leur pouvoir ; ils l'ont entouré de gardes ; ils y ont posé les sceaux de la ville. Qu'attendent-ils pour l'ouvrir ? C'est en exhibant le cadavre du maître, qu'ils confondront les disciples : ils empêcheront ainsi que leur erreur ne pénètre dans les foules, n'y fasse des adeptes. Ils hésiteraient ? Mais qui comprendra leur tergiversation ? Qui les croira surtout quand ils diront que les apôtres ont enlevé Jésus pendant que les gardes dormaient ? Des soldats ! les vainqueurs du monde ! qui se livrent au repos, quand on leur a donné une consigne ! Qui n'ont plus la force de veiller une nuit ! Qui s'endorment tous à la fois ! O Rome, connais-tu là ta milice avec sa discipline de fer, sa sévérité proverbiale ? Ils se sont endormis, ô Juifs astucieux ! Mais alors les avez-vous punis ? Ils méritent un châtiment exemplaire. Leurs chefs d'ailleurs, s'ils étaient répréhensibles, n'auraient pas hésité à le leur infliger. D'où vient donc que vous leur donnez de l'argent ? Le sommeil, me direz-vous, les excuse ? O cendres de Manlius, que la terre, à un tel blasphème a dû vous peser ! Mais ce sommeil les rend-il dignes de vos

récompenses, de vos faveurs ? n'avez-vous pas voulu plutôt acheter leur silence ? Empêcher que la vérité arrive à la connaissance du public ? Vous rendre exempts du blâme, de la punition que vous avait valus votre déicide ? comment, d'ailleurs, expliquer cet assoupissement général, profond, qui permet aux gens du Christ d'enlever leur maître ? Ils auront pu traverser tant de rangs de soldats, sans réveiller un seul homme ! Ils auront après soulevé la grosse pierre qui fermait l'entrée du tombeau, sans que personne ait rien entendu ! Ils se seront ensuite amusés à plier les linceuls, quand tout les engageait à se retirer au plus vite ! Ils seront enfin revenus sur leurs pas, sans avoir excité le plus petit bruit, la moindre alarme ! Mais est-ce croyable ? Est-ce possible ? Le sommeil des gardes, juifs, n'est qu'un misérable subterfuge ! Vous pouvez bien acheter quelques consciences, faire taire ceux qui veillaient au Sépulcre, — encore vous n'y réussirez pas tout à fait ; plusieurs d'entre eux parleront, se convertiront même, — mais quant à accréditer votre fable, quant à empêcher les foules de croire à la résurrection de Jésus, renoncez-y ; tous vos efforts resteront inutiles. A l'ombre de la croix, les peuples proclameront son triomphe.

Ainsi tout condamne les Juifs ; tout se tourne contre eux. Jésus n'a qu'à les abandonner à eux-mêmes pour qu'ils soient les exécuteurs de ses desseins, pour que leur malice tourne à leur con-

fusion, serve ses intérêts. Leur méchanceté, dès que le Christ eut rendu le dernier soupir, les porte à lui percer le cœur? Mais ce sang qui en jaillit ne laissera aucun doute sur sa mort; on ne pourra plus nier le fait. L'assurance où ils sont que le Christ ne ressuscitera pas, leur fait placer des gardes autour de son tombeau? Mais quand Jésus en sera sorti victorieux de la mort, ils ne pourront plus dire que ses disciples ont enlevé son corps; on ne les croira pas. Ils espèrent par leurs menaces, intimider les apôtres, les faire renoncer à prêcher leur maître ressuscité? Mais quand on verra que les disciples ne les craignent pas, qu'ils les écrasent sous d'effrayantes vérités, que ces paroles de Pierre: « mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes! » restent sans réplique, on les délaissera; on rira de leur embarras; on les quittera. C'en est fait de leur puissance. Ils pensent par les coups, par la torture, par la mort reconquérir cettte popularité qui leur échappe? Mais on leur criera: Que ne demandez-vous le corps du Christ, si ses disciples l'ont enlevé? ce sera assez pour les déconcerter. Aussi le peuple les abandonnera; il se rangera du côté des persécutés; il mourra pour soutenir leur cause, pour affirmer leurs croyances. Ainsi, comme on le voit, tout ce que les Juifs entreprennent contre Jésus, les confond. Leurs intrigues ne servent qu'à mieux prouver sa résurrection, qu'à augmenter le nombre de ses disciples.

Jésus-Christ, quoique en disent les Juifs, est

donc ressuscité. L'impuissance où ils sont de prouver le contaire, les réduit au silence. Aussi, ont-ils beau entasser fables sur fables, contes sur contes, tout est inutile; le monde croira. Il ne se laissera ébranler dans sa foi, ni par la persécution, ni par les railleries, ni par les passions ; il sera ferme comme un roc ; la mort elle-même le laissera indifférent. Il ira au bûcher, au devant du glaive, avec assurance, avec fermeté. On sera étonné de son énergie.

D'où vient cet attachement des peuples au Christ? Est-ce que la nouvelle religion leur promet des plaisirs, des jouissances? c'est le contraire; elle les condamne; elle les répudie. Désormais il faudra y renoncer, vivre dans le monde comme si on n'y était pas. Bien plus, elle commande les privations ; elle veut qu'on se motifie ; elle impose des devoirs, des obligations ; elle exige qu'on ait le vice en horreur; qu'on aime la vertu; qu'on s'y attache ; qu'on la cultive.

Favorise-t-elle les croyances du paganisme? les supporte-t-elle? non; elle rejette tout ; elle les bannit comme de monstrueux préjugés; elle ordonne qu'on rase les temples; qu'on abolisse le culte des fausses divinités; qu'on renverse leurs autels; qu'on abatte leurs statues. Elle est, comme on le voit, exclusive, despote; elle ne fait aucune concession ; elle exige qu'on lui obéisse. Quiconque lui résiste, elle le retranche de son sein ; elle l'exclut de sa société.

Distribue-t-elle des richesses à ses adeptes? Mais

elle est pauvre elle-même. Elle n'a pas de domaines, aucune propriété ; elle vit d'aumônes, d'offrandes ; elle est à la charge de ceux qui l'ont embrassée ; elle enseigne à mépriser les biens de la terre ; elle fustige les avares ; elle approuve ceux qui se dépouillent en faveur des pauvres ; elle les encourage. En un mot, pour la suivre, on doit renoncer au superflu, se contenter du strict nécessaire, regarder ses biens comme un dépôt qu'on doit distribuer à ceux qui sont dans le besoin.

Réserve-t-elle à ses enfants des distinctions honorifiques ? Mais elle ne dispose d'aucune charge ; elle n'a pas de places à distribuer. Au contraire, ceux qui viennent à elle, sont obligés de renoncer à leurs avantages, à leur rang. On les exclut des administrations, des gouvernements de provinces ; on les expulse de l'armée ; on ne leur confie aucun commandement. Encore si après les avoir dépouillés, on les laissait tranquilles ! mais on les envoie en exil ; on les torture ; on les fait périr sur les bûchers ; on les frappe du glaive. Leurs familles mêmes ne sont pas épargnées ; on massacre jusqu'au dernier des enfants. Les chrétiens sont forcés de se cacher dans des grottes, dans les catacombes. Tout l'empire est inondé du sang des martyrs.

Elle pousse l'audace jusqu'à vouloir qu'il n'y ait plus de distinction entre le riche et le pauvre. Elle s'apitoie sur les esclaves ; elle dit à leurs maîtres de les traiter avec égard ; elle leur ensei-

gne qu'ils sont leurs égaux, leurs frères. Elle relève la dignité de la femme, en la mettant au niveau de celle de l'homme ; elle répudie la polygamie ; elle rend le mariage indissoluble ; elle reproche aux Césars leur orgueil ; elle reprend leurs vices, leur cruauté ; elle flétrit leur mauvaise conduite ; elle blâme les foules de leur dresser des autels, de les ranger au nombre des divinités. Désormais il ne faudra plus aller aux spectacles ; les cirques sont condamnés ; la débauche est proscrite. En un mot, elle bouleverse l'ancienne société ; elle ne laisse rien debout ; il n'y a de bon, de raisonnable, que ce qu'elle enseigne, quece qu'elle établit. Les philosophes, elle les traite comme des enfants ; elle leur montre leurs inconséquences, leurs erreurs. Elle n'a pas plus d'égard pour les orateurs ; elle rit de leur éloquence, des grâces de leurs discours ; elle leur oppose son langage simple, sans apprêts ; elle énumère avec orgueil les conquêtes qu'elle a faites, les changements qu'elle a opérés, les ruines de fausses divinités qu'elle a amoncelées sur son passage. Elle en impose. On se tait.

Ce n'est pas seulement l'extérieur qu'elle prétend régler ; elle pénètre même au fond des consciences ; elle veut tout connaître. Il ne doit pas y avoir de secrets pour elle ; elle fouille jusqu'au dernier repli du cœur humain ; elle veut y lire comme dans un livre. A ceux qui sont venus à elle, elle impose l'obligation de verser plutôt

leur sang, que de renoncer à sa doctrine. Elle n'admet pas de désertion.

Que promettait-elle en récompense? Rien ici-bas; je me trompe: les mortifications, l'exil, le martyre. Plus tard, après la mort, elle laissait entrevoir le ciel; mais pour y arriver, il fallait combattre sans relâche, triompher.

Comment donc cette religion pouvait-elle gagner des adeptes? Elle ne donnait rien: ni richesses, ni honneurs; elle compromettait le repos, la tranquillité de ceux qui l'embrassaient; elle leur enlevait les bonnes grâces du pouvoir; elle leur aliénait l'amitié des grands; elle leur faisait même perdre leurs biens. Leur vie devenait un supplice, une appréhension continuelle; il n'y avait plus de paix pour eux; c'était la guerre: il fallait s'attendre à toutes les morts violentes. Ici, couverts de peaux de bêtes sauvages, les chrétiens étaient dévorés par des meutes de chiens. Là, on les faisait brûler comme des torches au coin des rues, pour éclairer les passants; ou encore on leur arrachait les yeux; on les faisait griller; on leur déchirait les membres; on leur labourait le visage; on les précipitait dans les flots de la mer; ou bien on les attachait à une croix; on leur faisait fondre du plomb dans les oreilles, dans la bouche. On s'évertuait à trouver de nouveaux supplices, de plus cruels tourments.

Cependant le nombre des chrétiens augmentait de jour en jour. Les Juifs ne craignaient pas de se contredire en acceptant pour leur Dieu celui

qu'ils avaient crucifié. Les païens renonçaient aux faveurs, aux places, aux jouissances ; ils s'imposaient des mortifications pour suivre le Christ. Les philosophes, les savants, abdiquaient leur orgueil pour se prosterner aux pieds du fils de Marie. Puis, ce fut le tour des empereurs, des grands de l'Empire. Ils vinrent grossir le nombre des disciples de celui que leurs prédécesseurs avaient persécuté.

D'où vient un changement si incroyable ? Comment expliquer cette conversion de l'univers ? Faut-il attribuer un tel prodige à l'éloquence, à la science, à la logique des disciples du Christ ? Mais ce sont de pauvres gens, sans instruction, sans lettres. Ils parlent avec difficulté ; ils s'expriment sans élégance. Leur parole n'a rien qui attire, qui subjugue. Elle est plutôt fatigante. Ont-ils eu recours, comme Mahomet, à la force ? Un bâton de voyage, voilà leur glaive ; un compagnon de chemin, voilà leur escorte. Ils n'ont ni soldats, ni armes, ni citadelles. Quand on les persécute, qu'on les attaque, ils ne se défendent même pas ; ils prient pour leurs bourreaux ; ils tombent en bénissant leurs assassins. Mais jamais ils n'ont versé le sang des autres ; ils n'ont rien imposé par la violence. C'est par la douceur que Dieu doit vaincre les cœurs, qu'il doit y régner. Ont-ils fasciné les foules par leur prestance, leurs belles manières ? Il n'y a rien chez eux qui impose. Ils sont communs, vulgaires ; leur habits sont déchirés ; leur visage

est inculte ; ils sont d'une nationalité qui les rend odieux. Les Juifs étaient alors sans considération dans le monde. On ne les aimait pas. Jugez si on devait les écouter.

Qui a pu donc changer la face du monde ? convertir l'univers ? C'est la sainteté, les miracles des disciples du Christ.

Quand on vit ces hommes ne répondre ni aux invectives de leurs adversaires, ni se défendre contre les accusations qu'on formulait contre eux, ni résister à leurs persécuteurs ; quand on les entendit parler avec assurance, ne se contredire jamais, ne rien craindre pour annoncer ce qu'ils savaient ; quand, en assistant à leurs derniers moments, heures de souffrances, d'angoisses, on les aperçut calmes, résignés, les yeux doucement tournés vers le ciel, les lèvres balbutiant des prières, la main levée pour bénir leurs ennemis ; quand on fut témoin de leurs miracles, qu'on reconnut qu'ils ne se servaient de leur puissance que pour convertir, toucher leurs bourreaux, on sentit que ces hommes agissaient sous l'inspiration divine, que c'était l'Eternel qui parlait par leur bouche, qui les consolait, qui leur donnait cette charité, cette constance, ce courage étonnant ; on ne tint plus. On crut à leur parole, à la résurection du Christ on se convertit; on marcha sur leurs traces ; à leur exemple, on méprisa le cachot, le bucher, la mort ; on prêcha le divin crucifié. De nombreux miracles accompagnaient ses nouveaux

adeptes. Bientôt les chrétiens remplirent l'Empire. Il y en avait à la cour, dans l'armée, au sénat, partout. Les prisons ne purent plus les contenir. Il fallut leur céder.

Le monde s'est donc converti parce qu'il a vu des miracles. Mais au nom de qui ces prodiges ont-ils été opérés ? à l'invocation de Jésus crucifié. La résurrection du Christ est donc la cause, la raison de la conversion du monde.

Qui doutera désormais de la divinité du Christ? Non, ce n'est pas une créature qui eut subjugué Rome, le monde ; qui eut planté la croix au sommet du Capitole ; qui eut renversé les idoles, anéanti les superstitions ; qui eut inspiré aux peuples, aux nations, l'amour du prochain, l'abnégation, le désintéressement, toutes ces vertus sublimes qui font l'honneur, la gloire du genre humain. Il fallait un Dieu. A ce prix, la ville des Césars, l'univers lui-même pouvaient céder ; les empereurs, les philosophes se convertir ; les foules se presser sur les pas de Pierre, changer de conduite ; des hommes simples, grossiers, les apôtres, devenir des héros, des martyrs ; jeter les fondements d'une Eglise grande, immortelle.

Jésus-Christ est donc Dieu, homme à la fois. Il est le Messie promis, attendu, espéré. Il est le Tout-Puissant, le Créateur, le maître de l'Univers. Par conséquent de même qu'il ne peut y avoir qu'un Eternel, de même aussi une seule religion est possible dans le monde. Mahomet est donc un faux prophète. Ses succès ne sont dûs qu'à ses

armes, qu'à celles de ses sectateurs : c'est ce qui prouve précisément qu'il n'est qu'un imposteur. Aussi, rassurez-vous, le mahométisme ne dominera pas. Le Christ permet que son Eglise soit éprouvée ; mais il lui réserve la victoire finale. Un jour, les sauvages de l'Afrique redeviendront chrétiens. Les mosquées ferontplace à nos églises. Qui sait si, sur ces rivages désolés ne naîtra pas un autre Augustin, un Tertullien, un Athanase, un Cyprien ?

Un autre jour — c'était un soir, — ils étaient assis sur la terrasse ; ils y jouissaient de la brise de la mer. Ils s'entretinrent d'abord de choses et d'autres. Bientôt la conversation roula sur la religion. C'est encore Alfonso qui commença.

Je reconnais que Jésus-Christ est Dieu. Assurément il faudrait être insensé, après les nombreux miracles qu'il a opérés, après surtout sa résurrection, la conversion du monde, pour ne pas admettre sa divinité. Mais qu'est-il besoin de l'Eglise, de la confession, de l'éternité des peines de l'enfer ? L'Évangile — en admettant qu'il ait été écrit par les apôtres — ne suffit-il pas ? Mais la doctrine, tout l'enseignement du Sauveur y est contenu ! Pourquoi aussi s'adresserait-on à un prêtre pour se faire pardonner ses fautes ? N'est-ce pas plus facile de dire ses péchés à Dieu lui-même ? Qui nous assure d'ailleurs que la confession n'a pas été inventée ? Quant à l'enfer, je ne saurais y croire ; le purgatoire suffit. Mais supposez qu'il existe ? Qui admettra jamais que

ses peines dureront toujours ? Ce serait une cruauté de la part de Dieu !

—Toutes les fois qu'on songe à l'enfer, aux souffrances qu'on y endure, on est comme vous, répondit Abbatucci, tenté de murmurer contre la Providence. C'est un tort; un moment de réflexion suffit pour nous convaincre de notre erreur.

Ce n'est certes pas pour nous que Dieu avait fait ce lieu de souffrances. L'homme, comme je l'ai déjà dit, avait été créé heureux, immortel ; c'est la désobéissance de notre premier père qui nous a ouvert ce triste séjour ; à lui seul imcombe la responsabilité des maux qu'y endure l'humanité. Que n'a pas fait l'Eternel pour nous empêcher de tomber dans cet abîme ? Il s'est fait petit enfant ; il est mort pour nous sur une croix ; son sang a été notre rançon ; il nous a délivrés par sa mort de l'esclavage du péché. Là, ne s'est pas arrêté son amour pour nous. Connaissant nos faiblesses, sachant les efforts que ferait Satan pour nous entraîner au mal, voulant aussi respecter notre liberté, — source de notre grandeur, de notre mérite, — il nous a légué ses sacrements ; il nous a laissé des préceptes, des commandements ; il nous a promis sa grâce — c'est-à-dire son secours — toutes les fois que nous l'implorerions. L'homme pouvait-il être traité avec plus d'égards ? Craindra-t-il désormais le démon, le monde ? Se plaindra-t-il surtout s'il se perd, s'il se damne ? Pour opérer son salut, en effet,

il a tout en main ; il n'a qu'à se servir des moyens que le Créateur a mis à sa disposition ; c'est sa faute s'il ne le fait pas. Aussi serait-il injuste de rendre Dieu responsable de sa perte ; autant vaudrait-il accuser quelqu'un de la mort d'une personne qui, se trouvant à côté d'une fontaine, s'y laisserait mourir de soif.

La bonté de Dieu est si grande, que malgré sa justice, on se résout dificilement à se prononcer sur le sort d'un pécheur défunt. Qui connait, en effet, jusqu'où peut aller la miséricorde divine, quand on a vu le Sauveur, ici-bas, souffrir, mourir pour nous ? Sans doute un seul péché mortel suffit pour nous précipiter dans l'enfer. Mais qui a pu pénétrer dans les cœurs pour juger leur culpabilité ? Les uns seront pardonnés à cause de leur ignorance ; les autres par suite de leur simplicité ; d'autres, à cause de leurs entraînements. On agit quelquefois sans savoir ce que l'on fait, sans le vouloir ; on est ensuite étonné de l'action qu'on a commise. Combien ont dû céder à des considérations majeures, impérieuses ! L'homme n'est pas aussi mauvais qu'on le pense ; il est plutôt faible, ignorant. Aussi je comprends que Dieu l'ait aimé jusqu'à mourir pour lui sur une croix.

Dieu donc ne veut pas la perte du pécheur. Pour sauver ce dernier, il n'a rien négligé. Mais comment devait-il traiter celui qui ne voulait pas de lui, qui se moquait de ses sacrements, de ses souffrances, de sa mort ? qui lui préférait le

démon ? Pouvait-il l'admettre malgré lui dans le séjour des bienheureux ? En agissant de la sorte, il violait sa liberté. Ce réprouvé a, par sa haine contre lui, choisi l'enfer ; il faut qu'il l'y laisse. En outre, est-il tenu de récompenser son ennemi, celui qui, peut-être, par ses écrits, par sa mauvaise conduite, par ses paroles, a été un scandale, la ruine pour plusieurs ? Qui voudrait l'affirmer, surtout quand on songe que c'est par pure commisération qu'il est venu à notre secours ?

On dit : mais le Purgatoire ne suffirait-il pas ? Ceux qui parlent de la sorte, ignorent que l'homme après la mort ne peut plus mériter. C'est dans le combat que le soldat se rend digne d'éloges ; qu'il fait voir son courage. Après la bataille, il n'est plus à temps. Il en est de même de nous. Tant que nous sommes dans le monde, notre vie est une lutte ; nous y gagnons le ciel ou l'enfer ; c'est notre conduite qui en décide ; mais tout est terminé à notre trépas. Nous ne pouvons plus alors ni mériter ni démériter. C'est le temps de la récompense ou du châtiment.

Le Purgatoire, comme on le voit, n'entre pas en ligne de compte ; tout au plus, peut-on le regarder comme l'antichambre du ciel. C'est là, en effet, qu'achèvent d'expier leurs péchés ceux qui, n'ayant pas eu le temps de faire pénitence ici-bas, meurent en état de grâce ; c'est une fontaine qui lave mais qui ne guérit pas. Il n'y a plus là

lieu de mériter ; on y paie une dette; le ciel est déjà dû à ceux qui y souffrent. Si je puis m'exprimer de la sorte, on y fait sa toilette, avant de pénétrer dans le séjour des bienheureux.

Le ciel et l'enfer restent seuls en présence ; ils sont éternels ; on ne peut plus en sortir ; impossible de passer de l'un dans l'autre. Tous les deux sont nécessaires ; ils sont le frein qui dirige l'humanité ; l'un encourage la vertu, l'autre enraie le vice ; ils sont la sanction des actions humaines. S'ils n'existaient pas, il n'y aurait plus de différence entre la vertu et le vice ; on aurait le chaos ; ou plutôt ce serait le triomphe du crime ; l'innocent serait opprimé.

Ainsi, de même qu'il est nécessaire qu'il y ait un ciel, récompense de la vertu, de même aussi il faut un enfer, châtiment du vice. Ce dogme a été admis de tout temps, chez tous les peuples. Les poètes l'ont chanté ; les nations y ont cru ; Jésus-Christ l'a enseigné ; l'Eglise nous l'impose. Il remonte au berceau même de l'humanité ; il a par conséquent Dieu pour auteur.

Ainsi tous admettent l'existence de l'enfer. Ce qui révolte, c'est l'éternité de ses peines. Il semble qu'un pareil châtiment répugne à la bonté de Dieu. Comme je l'ai déjà dit, ceux qui pensent de la sorte, n'ont pas réfléchi qu'après la mort on ne peut plus mériter, par conséquent satisfaire. La haine que les damnés portaient durant leur vie à leur Créateur, les accompagne par delà la tombe ; elle s'y est même accrue. Ce Dieu

si grand, si puissant qu'ils n'ont fait qu'entrevoir lors de leur jugement, a laissé au fond de leur âme, un vide affreux, une jalousie qui les porte au désespoir; ce déchirement intérieur est encore augmenté par les souffrances de l'enfer. On y subit toutes espèces de tourments. Aussi, dans leur douleur, ne trouvent-ils que blasphêmes, imprécations, outrages pour adresser à Dieu. Ils se vengent en augmentant leur supplice; ils sont vraiment à plaindre. Leurs peines sont éternelles; ils ne possèdent aucun bien; ils sont sans consolation, sans espérance; un vide affreux règne autour d'eux. Ils n'ont en eux, ni hors d'eux-mêmes, ni dans leur passé, ni dans leur présent, ni dans leur avenir, rien sur quoi ils puissent se reposer; pas un rayon dans leurs ténèbres; pas une douceur dans leurs amertumes; pas un adoucissement dans leurs regrets; il n'y a plus en eux, ni amour dans leur cœur, ni douce pensée dans leur esprit, ni image riante dans leur imagination, ni repos dans tout leur être: il n'y reste que rage, désespoir.

On ne peut échapper après le péché mortel à cet effroyable avenir que par la confession; c'est le seul moyen qui nous reste pour gagner le ciel. Assurément, dans un péril, dans un désert, loin de tout secours humain, on peut, on doit même s'adresser directement à Dieu. Dans ce cas, si nous avons le cœur contrit, avec le ferme propos de le pourrons. Dieu recourir au sacrement de pénitence, dès que nous

nous pardonne ; mais comme vous le voyez, nous n'obtenons qu'un pardon conditionnel ; si on échappe au danger, il faut recourir au prêtre, qui seul a pouvoir de nous pardonner ; nos fautes ne nous seraient pas remises, si nous négligions son ministère ; nous serions aussi coupables qu'auparavant.

Cette conséquence qu'on ne peut être pardonné que par le ministère du prêtre découle des paroles mêmes de Notre-Seigneur. Jésus-Christ constitue saint Pierre, les autres apôtres, par suite tous leurs successeurs, gardiens du ciel ; il leur en donne les clefs ; ils l'ouvriront ; ils le fermeront à leur volonté ; ils en ont la libre disposition : *Tibi dabo claves regni Cœlorum, et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis.* Mais soyez rassuré. Ce n'est pas l'arbitraire qui règnera ; ils n'écouteront que la voix de la justice et surtout de la miséricorde.

D'un autre côté, Dieu les constitue juges des consciences. C'est de la sorte qu'ils sauront distinguer les élus des réprouvés ; ils ouvriront le ciel aux premiers ; ils le fermeront aux seconds. Mais qui peut lire dans les cœurs ? Qui en pénétrera les secrets ? Aussi, sommes-nous obligés, dès que Dieu leur a confié un pareil ministère, — il n'a pas pu leur donner un pouvoir dérisoire ! — de leur dire ce que nous avons fait. C'est ainsi qu'ils nous connaitront ; c'est sur notre parole, qu'ils pourront prononcer leur jugement. De là,

pour nous, le devoir d'être sincères, de ne rien cacher : il faut que nous confessions tous nos péchés.

La confession est donc nécessaire ; le ministère du prêtre indispensable. Si, en effet, en nous imposant l'obligation de nous confesser, Jésus-Christ nous avait laissé la liberté de nous adresser directement à Dieu, qui ne voit que personne n'aurait jamais eu recours au sacrement de pénitence ? Tous auraient préféré recourir à l'Eternel lui-même. C'est plus facile, moins humiliant ; la nature s'y prête sans difficulté.

L'institution de la confession, par conséquent, eut été non seulement inutile, mais même indigne de la sagesse divine. D'un côté, en effet, le Sauveur nous imposait l'obligation de recourir au ministère du prêtre, — à moins qu'il n'ait voulu se moquer des apôtres, en les constituant nos juges ; — de l'autre, s'il nous permettait de nous adresser directement à Dieu, il nous en dispensait ; il y aurait eu à la fois obligation, non obligation ; contradiction manifeste, peu digne du Christ.

Or, qui pourra jamais croire que Jésus se soit contredit, moins encore, qu'il ait voulu confier un pouvoir dérisoire à ses apôtres? Aussi sommes-nous forcés de conclure que Jésus-Christ, en instituant le sacrement de pénitence, ne peut pas permettre qu'on s'adresse à Dieu directement; ces deux choses ne sauraient exister à la fois; l'une exclut l'autre. C'est donc par la confes sion seule que nous pouvons obtenir le pardon de nos fautes.

Qui ne voit aussi que si on pouvait s'adresser à Dieu, Jésus-Christ se serait moqué des apôtres en leur confiant les clefs du ciel ? Les hommes, en effet, auraient pu entrer dans ce dernier lieu sans leur permission, même malgré eux. Aussi, dès qu'ils ont la garde des cieux, on doit admettre qu'on ne peut y pénétrer qu'avec leur assentiment. Il faut que, quand on part pour l'éternité, on soit muni d'un billet d'entrée ; c'est par la confession qu'on l'obtient du prêtre ; celui-ci ne saurait vous connaître autrement.

Comme on le voit, le ministère du prêtre est indispensable ; par suite la confession nécessaire. C'est elle qui nous fera connaître, qui nous obtiendra le pardon de nos péchés. C'est elle aussi qui nous ouvrira le ciel, qui nous en livrera l'entrée.

D'ailleurs, dans notre quinzième siècle, tout le monde croit à la confession. On l'admet en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Allemagne, partout. Tous les peuples chrétiens ont la même foi à ce sujet. Quel est l'auteur de cette institution ? Qui nous l'a imposée? Si ce n'est pas Jésus-Christ qui l'a enseignée, elle nous a été donnée dans le cours des siècles. Il n'y a que ces deux hypothèses. Mais qu'attend-on, dans ce dernier cas, pour en nommer l'inventeur ? On ignore son nom ! Qu'on nous dise au moins l'époque de cette innovation, l'endroit où elle a eu lieu ? L'histoire ne manque jamais de consigner les grands faits. C'en était assurément un

que l'invention du Sacrement de pénitence. Elle en aurait certainement parlé. Cependant elle est muette quand on la consulte à ce sujet ; elle ne contient aucun nom qu'on puisse mettre en avant.

En outre, était-ce facile aux prêtres — on dit que ce sont eux qui en sont les inventeurs. — d'imposer une telle croyance aux hommes ? Mais le téméraire qui l'eut osé, aurait été pressé de questions de toutes sortes ; on lui aurait demandé sur quoi il appuyait sa thèse ; de qui il tenait sa mission. Un jour ou l'autre, on l'aurait convaincu d'inconséquence, puis d'imposture ; le ridicule l'attendait ; on se fut moqué de lui. Néanmoins c'est partout le silence ; on n'entend aucune protestation ; toutes les Eglises sont d'accord entre elles à ce sujet. D'où vient ce calme? Pourquoi accepte-t-on une institution si pénible à la nature? C'est qu'on est persuadé que la confession n'est pas une invention humaine ; partout on en regarde Jésus comme l'auteur.

Quel intérêt d'ailleurs avaient les prêtres à inventer la confession ? y trouvent-ils un plaisir, un profit quelconque? Ne valait-il pas mieux pour eux — l'hiver rester au coin du feu, l'été se promener — que de se renfermer dans le confessionnal où l'on respire à peine; où l'on est à la merci de tout le monde; où l'on entend toujours les mêmes aveux, quelquefois même les plus révoltantes confidences? Non, ce n'est certes pas le prêtre qui eut inventé la confession; il l'accepte

par devoir; il s'y soumet lui-même comme tous les autres.

Remercions plutôt la Providence de nous avoir donné ce moyen si facile d'échapper à l'enfer. Plaignons, au contraire, ceux qui vivent dans les ténèbres du paganisme ; ils se sauveront difficilement. Aussi combien ne se seraient-ils pas perdus, s'ils avaient eu à leur disposition tout ce que nous avons ! Mais, en revanche, ils seront jugés avec moins de sévérité que nous. Si nous nous damnons, ce n'est qu'à nous-mêmes que nous pourrons nous en prendre. Car que n'a pas fait Jésus pour nous faciliter la tâche ? Il ne s'est pas contenté d'instituer le sacrement de pénitence, de mourir pour nous ; il a fait d'avantage. Il s'est donné tout entier à l'homme; il est devenu notre nourriture. Son sang se change en notre sang ; sa chair en notre chair ; nous vivons de sa vie. Il a choisi pour demeure nos tabernacles ; il nous y attend pour nous consoler, pour nous encourager, pour nous soutenir. Que pouvons-nous craindre désormais ? Qui n'admirera pas surtout sa grande charité pour nous ? Il était bien petit à la crèche ; très humilié au Calvaire ; mais là, du moins, on le voyait ; on l'entendait ; ici, au contraire, dans l'eucharistie, il ne remue pas ; on ne l'aperçoit pas ; on dirait qu'il est sans mouvement, sans vie ; il y est sans défense. Une main amie, comme une main ennemie peut le prendre, le toucher ; il est à notre merci. Il s'ingénie à

nous plaire ; il ne vit, il ne respire que pour nous ; plus l'homme est ingrat à son égard, plus il s'étudiera à lui prouver son amour. Qui ne se rappelle avec émotion cette dernière cène qu'il fit avec ses apôtres ? ces touchants adieux qu'il leur adressa en cette circonstance ?

Le moment était solennel. Quelques instants à peine séparaient Jésus de sa passion ; il voyait déjà les souffrances qui l'attendaient : la nuit du prétoire, les crachats, les fouets, les dérisions, les soufflets, la croix ; il n'ignorait rien. Aussi une certaine tristesse voile son visage ; il parait soucieux, rêveur ; puis, il parle ; il donne à ses apôtres ses derniers avis, ses suprêmes recommandations. Sa voix est grave ; son front ne se déride pas ; jamais il n'a été aussi accablé. Quelle est la cause de ses soucis ? Sont-ce les tourments, les souffrances, les humiliations, la mort qu'il va endurer tout à l'heure ? Il ne les craint pas ; il les désire, au contraire, de toute son âme ; il soupire après eux. Ce qui le trouble, ce qui lui donne cet air abattu, mélancolique, c'est qu'il voit la faiblesse de l'homme, son penchant au péché, son néant ; c'est qu'il songe aux sollicitations qu'il éprouvera de la part du démon, du monde, à sa grande misère, à ses chutes sans nombre. Il en est effrayé. Aussi ne peut-il se résoudre à le quitter ; la pensée qu'il va l'abandonner l'inquiète ; il voudrait demeurer auprès de lui ; il ne sait s'il doit mourir ; longtemps il reste en suspens. Cependant ce n'est que par sa mort qu'il

peut délivrer le genre humain ; il en est convaincu, persuadé ; il faut qu'il meure. Que fera-t-il donc? Qui l'aurait deviné? L'amour est si ingénieux! Il mourra et il restera avec nous. Mais comment? En instituant, avant de monter sur le Calvaire, le sacrement de l'Eucharistie, où sont contenus, réellement, substantiellement, son corps, son sang, son âme, sa divinité ; en un mot, où se trouve tout Jésus-Christ. Et alors il prend du pain, il le bénit ; il le donne à ses apôtres : « Prenez, dit-il, et mangez : ceci est mon corps! Il versa ensuite du vin, » le bénit également ; il le présenta de nouveau à ses convives : « Buvez, leur dit-il encore : ceci est mon sang ! »

Ainsi le pain fut changé au corps du Sauveur, le vin en son sang. Prodige étonnant ! Insondable vérité ! Au même instant, il donna à ses apôtres le pouvoir d'en faire autant. Depuis, tous les jours, d'un bout à l'autre de la terre, Jésus-Christ descend sur nos autels ; il y demeure ; c'est le même Dieu qu'on adore dans le ciel.

— Mais alors, interrompit Alfonso, vous croyez que Jésus-Christ est dans l'eucharistie?

— Comment si j'y crois! mais de toute mon âme, reprit vivement Abbatucci. S'il fallait mon sang, je le verserais pour attester ma croyance. D'ailleurs qui pourrait en douter? Ce dogme est facile à comprendre ; un instant de réflexion suffit.

Jésus-Christ avait l'habitude d'instruire ses apôtres de tout ce qui allait arriver ; il s'y prenait longtemps à l'avance ; il les préparait ainsi

aux grands évènements qui devaient s'accomplir ; c'était un excellent moyen de leur éviter des surprises, de leur prouver sa divinité ; car il leur démontrait de la sorte, que tout arrivait selon qu'il l'avait prédit; que c'était lui qui disposait de tout. C'est ainsi qu'il leur avait parlé de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension, d'une Eglise infaillible, de la venue du St-Esprit, du baptême. Il était naturel qu'il en fit autant au sujet de l'eucharistie.

Un jour, en effet, c'était le lendemain de la multiplication des cinq pains, une foule nombreuse se pressait sur les pas de Jésus. Le Sauveur profita du grand miracle de la veille pour lui parler d'un autre pain, supérieur à celui du désert, qui lui procurerait la vie éternelle. On l'écouta d'abord avec recueillement. Mais, quand il eut déclaré que ce pain était son corps, un murmure éclata ; on se demanda ce qu'il voulait dire, si on avait bien compris.

Jésus insiste; il déclare que ceux qui ne mangeront pas sa chair, qui ne boiront pas son sang, n'auront pas la vie en eux ; il revient à plusieurs reprises sur la même vérité; il s'y arrête; il fait de la manducation de son corps, le gage de la vie éternelle, de la résurrection future; il ajoute que sa chair est une vraie nourriture, son sang un vrai breuvage: *amen, amen; dico vobis, nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.*

Plus de doute ; il s'agit de son corps à manger,

de son sang à boire. C'est à ce prix qu'on aura la vie éternelle. Du moins, ainsi l'ont compris les Juifs. Aussi la foule, révoltée de ces paroles, se disperse ; elle le quitte.

Evidemment Jésus-Christ l'eût arrêtée, s'il n'avait parlé que par métaphore ; il se fut empressé de l'avertir de son erreur; il aurait donné de nouvelles explications ; il eût calmé ces esprits échauffés. Cependant il ne fait rien; au conrtaire, il les laisse partir. Se tournant même du côté de ses disciples : Vous, leur dit il, vous ne vous en allez pas? Il leur donne ainsi à comprendre qu'il n'y a rien à changer à ses paroles ; qu'il faut les prendre à la lettre ;que c'est par la manducation de son corps qu'on aura la vie éternelle.

Quand le moment est venu de tenir sa promesse, il institue l'eucharistie. A cet effet, il prend du pain ; il le bénit ; il le rompt ; il le donne à ses disciples, en disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps. Il en fit autant pour le vin: Buvez, dit-il, ceci est mon sang qui sera versé pour la rémission des péchés.

Il ne dit pas : ce pain est l'image de mon corps, ce vin est la figure de mon sang ; mais : ceci est mon corps, ceci est mon sang. Ces paroles, les apôtres les prennent à la lettre ; ils croient à la présence réelle de Jésus dans l'eucharistie. Désormais ils l'adoreront dans ce sacrement ; ils l'y traiteront avec respect, avec amour. Ce Dieu caché sera leur aliment quotidien, leur force, leur courage, leur consolation, leur conseil. Ils

ne craindront rien quand ils l'auront reçu ; ils braveront la mort, le démon ; ils ne défailliront jamais.

Qui ferait un crime aux apôtres d'avoir pris à la lettre les paroles de Notre-Seigneur? Le moment était lugubre. Leur maître les avait entretenus de sa mort imminente, des humiliations, des mauvais traitements qu'il devait subir dans la nuit. La tristesse était dans leur cœur. C'est à cet instant, qu'il leur donne son corps à manger, à garder, à distribuer, instituant ainsi, du même coup, la messe, la sainte eucharistie. C'est son testament, son dernier adieu. Et ils se défieront de lui ? Ils croiront qu'il a voulu leur parler en termes voilés, obscurs ? La circonstance ne s'y prêtait pas ; ce n'était pas le moment des paraboles. Il fallait être clair, précis. Le Sauveur ne pouvait pas s'exprimer autrement. La grandeur du sujet, la nouveauté du dogme enseigné l'exigeaient ; le texte ne devait se prêter ni à la critique, ni aux objections, ni au doute ; il ne pouvait admettre qu'une seule interprétation : le sens littéral.

Si les apôtres s'étaient trompés, avaient mal compris, Jésus-Christ n'aurait-il pas redressé leur erreur, quand plus tard, après sa résurrection, il resta avec eux plus de quarante jours ? Cependant il ne leur dit rien ; il les laisse dans leur croyance. Le Saint-Esprit vient ensuite en eux ; c'est même silence de sa part. Aussi, les disciples du Sauveur prèchent ce dogme ; ils le

font accepter partout. Bientôt, d'un bout à l'autre de la terre connue, là où il y a des chrétiens, s'élèvent des temples ; on y conserve les saintes espèces ; on les y adore.

Croit-on que Jésus-Christ aurait permis que son Eglise, celle qui le représente ici-bas, à qui il a promis d'être avec elle, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, acceptât, enseignât une fausse doctrine ? Mais il se serait déjugé lui-même. Ne lui a-t-il pas promis, en effet, que l'erreur ne pénétrerait jamais dans son sein ? Comprendrait-on également sa cohabitation avec elle, si elle ne devait être qu'un foyer de mensonges ? Dès lors, si les disciples croient à la présence réelle du Sauveur dans la sainte Eucharistie, si l'Eglise marche sur leurs traces, accepte leur enseignement, que faut-il conclure ? C'est que les apôtres ont bien compris. C'est que le dogme vient de Jésus-Christ lui-même.

Mais, interrompit Alfonso, de quelle Église, parlez-vous ? Y a-t-il des signes qui la fassent connaître, qui la distinguent des autres ?

Je parle, reprit Abbatucci, de l'Eglise catholique, apostolique, romaine. Elle est la seule, la vraie. Les autres ne sont que des sectes, des branches qui ont été arrachées de l'arbre, qui n'ont plus de sève, qui sont appelées à mourir.

Sans doute, toutes se disent les Eglises du Christ ; mais il est facile de discerner la vraie, celle qui représente le Sauveur ici-bas. Il y a des notes qui simplifient singulièrement notre tache.

On aurait pu examiner les unes après les autres, toutes les sectes qui existent sur la terre ; en montrer le faible, le ridicule, l'imposture. Mais ce travail serait trop long. Permettez-moi d'y renoncer. Je me contenterai simplement d'indiquer les notes qui conviennent à la vraie Eglise ; si elles s'appliquent à celle de Rome, il n'y a plus de doute ; elle est la seule, la vraie. Il ne peut pas y en avoir deux à la fois.

La vraie Eglise ne doit avoir qu'une foi, qu'une doctrine, qu'un chef, qu'un même nombre de sacrements. Il faut qu'elle soit sainte dans son principe, dans son enseignement, dans ses pratiques, dans ses membres, qu'elle remonte à Jésus-Christ par les Apôtres ; qu'elle embrasse l'Univers connu. En un mot, elle doit être une, sainte, catholique, apostolique.

L'Eglise romaine est-elle une ? Il y a unité dans son gouvernement : un seul chef, le pape, préside à ses destinées ; tous les catholiques, fidèles, prêtres, évêques lui obéissent ; ils ne forment qu'une grande famille. Sa doctrine ne varie pas d'un pays à un autre. On croit en Espagne, ce qu'on admet en Italie, en France ; ce qu'on accepte en Angleterre, en Allemagne. C'est partout la même foi, la même doctrine, les mêmes sacrements. Il n'y a de différence, de nouvauté nul part. C'est la même croyance d'un bout à l'autre de la catholicité.

Est-elle sainte? Jésus-Christ, la sainteté même, en est le fondateur, la vie. Il lui a départi ses

grâces; il lui a inoculé toutes les vertus. Aussi quelle différence entre notre société et celle des anciens ! autrefois, avant la venu du Christ, les peuples ne connaissaient pas Dieu; ils ne l'adoraient pas. Aristote traite même d'insensé celui qui aimerait Jupiter qui était la personnification de la divinité. Aussi, vous n'avez dans ces temps là, aucun désintéressement, aucune abnégation. L'amour propre, la vaine gloire sont les uns, seuls mobiles des actions humaines. Quelques comme les Décius, cherchent même des morts extravagantes pour qu'on parle d'eux ; ils mouraient victimes d'un enthousiasme exagéré, ridicule. Je doute qu'ils aient eu, dans leur cœur, le moindre amour de Dieu. Mais, depuis que le Christ a paru, il y a des hommes qui, s'oubliant eux-mêmes, quittant leur famille, leur patrie, leurs biens, s'en vont bien loin sur des terres étrangères, inconnues, inhospitalières, planter la croix du Sauveur, mourir victimes de leur amour pour Dieu. Leur vie n'est qu'une continuelle prière, qu'un sacrifice ; leurs soupirs, des élans vers leur créateur ; leur désir, une mort violente. Ils tombent ainsi inconnus, ignorés, pardonnant a leurs bourreaux qu'ils ont voulu convertir; priant non pour eux, mais pour ceux qui sont encore assis à l'ombre des ténèbres de l'enfer. Il n'y a pas seulement les missionnaires qui aiment Dieu que d'hommes dans nos villes, dans nos campagnes, partout, qui ne soupirent qu'après l'Eternel ?

Quel désordre aussi au sein de la société d'alors. Les peuples vivaient dans le tumulte de la guerre; il n'y avait ni repos à prendre, ni trêve à espérer. Tout obéissait à la force brutale. Quand il plaisait à une nation d'attaquer sa voisine, d'envahir son territoire, elle ne cherchait ni motifs, ni prétextes ; elle courait aux armes; l'issue finale lui donnait tort ou raison. Il ne pouvait en être autrement.

Ces peuples, en effet, avaient besoin de vivre ; toujours inquiets, tourmentés, ils ne pouvaient pas travailler. Aussi, quand la famine se faisait sentir, ils se ruaient sur les nations voisines. Là, à défaut de butin, ils s'emparaient des gens qu'ils vendaient ensuite comme de vils animaux. Le pillage des terres limitrophes n'était-il pas facile? alors éclatait la guerre civile; le sang coulait; le sol de la patrie était meurtri, profané; on ne respectait rien, ni la femme, ni l'enfant; comme des fauves, les habitants s'entredéchiraient pour vivre les uns aux dépens des autres.

Ce n'était pas là le procédé des seules nations barbares. Les peuples policés y avaient aussi recours. Y avait-il, en effet, des nations plus injustes, plus déloyales, plus cruelles que les Grecs, que les Romains? Leurs guerres n'étaient dictées que par l'intérêt, l'égoïsme. Quand un pays, une cité leur avaient résisté, il n'y avait plus de pardon à attendre. La ville était rasée; le peuple anéanti, pourchassé; sur leurs ruines fumantes, d'autres villes surgissaient; c'était la plèbe

de Rome, d'Athènes qui venait les peupler.

Des peuples, la vengeance s'étendait aux individus. Celui qui avait fait acte d'indépendance, d'énergie, de courage, on le séquestrait. A Rome, un consul, qu'il s'appelât Paul Emile, Scipion, Marius ou Pompée, le trainait derrière un char jusqu'au sommet du Capitole, au milieu des acclamations, des injures d'un peuple ivre de gloire. Mais là ne se terminaient pas les humiliations de cet infortuné. De bien plus cruelles épreuves l'attendaient encore. Il devait voir sa famille dénuée de tout, réduite en esclavage ; dire un dernier adieu à des enfants malheureux, ne plus revoir son épouse. Puis, lui-même, après tant de souffrances morales, s'il n'était pas exposé aux bêtes féroces, ou appelé à lutter dans les cirques, périssait misérablement de faim dans un noir cachot. En Grèce, le supplice du vaincu était moins raffiné, mais presque aussi cruel. Il n'y avait certes pas de chars de triomphe, d'obscures prisons. Mais le captif était impitoyablement sacrifié. Il périssait par le glaive ; toute sa famille était réduite en servitude. Il mourait en laissant malheureux ceux qu'il aimait, en entendant la crépitation de sa maison en flammes. Il assistait au dernier râlement de sa patrie expirante.

L'individu n'était pas plus heureux. Il pouvait être classé — je n'envisage que la société policée, — en deux catégories bien distinctes : le maître, l'esclave. Celui-ci ne conservait de l'homme que

le nom. Il n'était vis-à vis de ceux qui le possédaient, qu'une chose dont ils pouvaient disposer à leur gré. Aussi, qui dirait ses misères? qui s'en ferait une juste idée? Ses membres comme sa vie ne lui appartenaient pas. Forcé de travailler sans relâche, il ne pouvait ni se plaindre, ni se reposer. Lui échappait-il un murmure, faisait-il un acte de rébellion, une faute même d'inadvertance, il lui en coutait bien des larmes, bien des coups. Quelquefois, on le jetait même tout vivant dans une piscine, où il servait de nourriture aux murènes. Ce qu'il y avait encore de plus inhumain, c'est qu'on forçait ce malheureux à se marier, à mettre au jour des esclaves. Il souffrait ainsi non seulement dans sa personne, mais dans ce qu'il avait de plus cher, dans ses enfants. En un mot, il était traité avec moins d'égards que la bête.

Les maîtres étaient presque aussi malheureux. Le désœuvrement les jetait dans la dépravation; de là, ils tombaient dans la misère, dans les dettes. On voyait alors ces élégants de la veille, pour combler leur déficit, tramer des conspirations, tendre des embûches, ameuter les foules, mettre la patrie à deux doigts de sa perte. Qui pourrait compter les conjurations, les guerres civiles qui eurent lieu dans les seules villes de Rome, d'Athènes? Qui en décrirait les horreurs? Le père était assassiné par le fils; le fils trahi par son père. Rien n'était sacré; tout était la proie de la cupidité, de l'avarice: les îles,

les terres désertes se peuplaient de nobles exilés. Le trouble n'existait pas seulement dans la rue. L'intérieur des familles était également agité. On y voyait des guerres d'un tout autre genre. Les concubines, les enfants provenant de diverses unions, s'y livraient des combats acharnés ; ils ensanglantaient le foyer paternel, le lit conjugal. A ces maux du ménage, la conscience ajoutait des reproches amers. Le passé, en effet, était là, avec ses crimes, ses forfaits, terrible, écœurant. Aussi, dans son affolement, l'homme se laissait choir, incapable de supporter le passé, de regarder le présent, d'envisager l'avenir ; de sorte que la terre lui était un supplice, la pensée de la vie future, un tourment.

Mais depuis la fondation de l'Eglise, quel changement ne s'est il pas opéré dans la Société ? Les nations ont cessé de faire de la guerre un métier de pillage, de rapines ; l'esclavage a insensiblement disparu ; la tranquillité a succédé aux bruits des armes. Si depuis on a tiré le glaive, du moins on n'a pas vu se renouveler les scènes d'autrefois. Les villes n'ont pas été rasées ; les peuples traînés en servitude. On rencontre partout la paix, la modération, la sainteté. Le sort des familles s'est aussi amélioré. Les concubines ont disparu ; le fils s'est soumis à son père ;la femme a repris son rang ; l'homme a vu dans son semblable un frère, un égal ; il a pu regarder le ciel sans crainte ; il espère même, malgré ses chutes, ses

nombreuses défaillances. C'est que le sang du Christ a lavé tout comme un fleuve immense dont la source est au Calvaire, il a inondé la terre de ses eaux bienfaisantes ; on n'a qu'à s'y baigner pour obtenir la santé de l'âme ; on peut s'y purifier de toutes ses taches ; y trouver l'amour de Dieu, du prochain, la sainteté elle-même. C'est notre affaire.

Ce fleuve s'appelle les sacrements, la grâce.

L'Eglise romaine est-elle enfin catholique, apostolique ?

Elle est catholique, c'est à dire universelle. Elle s'étend, en effet, à tous les pays. Son étendard, la croix, est planté sur toutes les plages du monde. Partout on aperçoit ses temples, ses autels ; la foule y accourt ; elle s'y prosterne ; elle y adore le Dieu caché. Toutes les sectes ensemble ne peuvent ni l'égaler, ni lui être comparées ; elle les surpasse par le nombre de ses enfants ; elle compte des millions d'adeptes.

Elle est aussi apostolique. J'ignore le nom du pape règnant. Mais quel qu'il soit, de lui sans interruption, par ses prédécesseurs, on remonte directement à saint Pierre, par suite à Jésus-Christ lui-même. Les sectes peuvent-elles revendiquer une telle origine ? Toutes elles datent d'hier, d'aujourd'hui. Aucune ne remonte aux apôtres.

Leurs fondateurs, en se détachant du Pontife de Rome, ont rompu tous les liens qui les attachaient à la catholicité ; ils en sont dehors ;

ils ne peuvent plus y entrer qu'avec la permission du successeur de Pierre.

Si donc l'Eglise romaine est une, sainte, catholique, apostolique, elle est la vraie, la seule qui représente Jésus-Christ ici-bas.

— Comme vous, interrompit Alfonso, j'admets que l'Eglise romaine représente Notre-Seigneur sur la terre. Mais les catholiques ne lui donnent-ils pas une importance qu'elle ne saurait avoir? Qu'elle administre les sacrements, qu'elle baptise, qu'elle confesse, qui trouverait à y redire? Mais qui souffrira jamais qu'elle légifère, qu'elle enseigne? Elle empiète évidemment sur les droits de la Société; c'est un abus qu'on ne peut supporter. L'évangile comme doctrine ne nous suffit-il pas? N'y avons nous pas l'enseignement du Maître? Aussi, suis-je étonné que vous regardiez l'Eglise comme infaillible. C'est lui reconnaître le droit de porter des lois, d'instruire. Autant vaudrait-il dire qu'elle est immortelle!

— L'homme, comme je l'ai déjà dit, répondit Abbatucci, doit concourir, coopérer à son salut. S'il s'endort, s'il vit contrairement aux préceptes, aux commandements de Dieu, s'il ne fait aucun cas des sacrements, s'il les néglige, le ciel lui sera fermé; il n'y entrera pas. La venue du Sauveur, ses souffrances, ses mérites, sa mort ne lui serviront de rien, je me trompe, le rendront plus coupable.

Ainsi, pour se sauver, l'homme doit mettre en pratique la doctrine de Jésus-Christ, s'y con-

former scrupuleusement, croire aux dogmes, faire usage des sacrements. A cette condition, il peut, il doit espérer ; le ciel lui sera certainement ouvert.

Mais ces sacrements, cette doctrine, ces enseignements, ces préceptes, Jésus-Christ pouvait-il les laisser au hasard, sans aucune garantie, sans les préserver des attaques des hommes, du temps? Devait-il permettre à un chacun de choisir ce qu'il voulait, de rejeter le reste ? Ce triage n'aurait-il pas enfanté des abus, des discordances dans le texte, des divisions profondes dans les croyances, dans les pratiques ? N'aurait-il pas à la longue, après avoir jeté le trouble, le désordre dans les esprits, anéanti, fait disparaître la religion que le Christ était venu fonder ici-bas ? Aussi, pour prévenir ces inconvénients, pour ne pas rendre inutiles sa venue sur la terre, ses souffrances, sa mort, pour sauver le genre humain, Jésus-Christ ne devait-il pas placer, comme un phare, au milieu du monde, une autorité visible, reconnaissable qui pût éclairer, diriger les humains, qui fût la dépositaire, la gardienne de cette doctrine sublime qu'il avait donnée à la terre, qui tranchât avec autorité, sans crainte d'erreur, les difficultés qui pouvaient surgir, porter le trouble, la confusion dans les âmes ? Pouvait-il confier ce soin à un livre qui aurait été incapable de se défendre, d'expliquer la doctrine qu'il contenait ? que la plupart n'auraient ni compris, ni lu ? Etait-ce agir en Dieu ?

Peut-on, en effet, avec les seules Ecritures, sans commentaires, sans examen, sans travail, saisir tous les dogmes, les comprendre, les expliquer ? dire quand on doit faire usage des sacrements, comment on doit les traiter, combien il y en a ? Est-ce que tout cela a été explicitement enseigné, clairement démontré par Notre-Seigneur ? Jésus-Christ n'a pas fait un cours de dogme ou de morale ; il n'a pas procédé par syllogisme, par raisonnement ; on ne trouve dans l'Evangile, ni thèse, ni preuves, ni développements ; ce soin, il l'a laissé à d'autres ; pour lui, il s'est toujours inspiré du moment ; il a parlé, agi d'après les circonstances, passant ainsi d'un enseignement à une parabole, et vice-versa, sans se préoccuper si, dans ce qu'il disait, il y avait de la suite ou de l'enchaînement, si sa penséeétait nette, claire,précise, si on la comprenait ; ce qu'il voulait, c'était nous donner une esquisse de tout ce que nous devions croire, pratiquer.

Aussi pour le comprendre, pour recueillir sa doctrine, ses enseignements, a-t-on été obligé de se livrer à de longs travaux, de faire des rapprochements entre les textes, de les comparer ensemble, de les compléter les uns par les autres ; encore, on n'a pas toujours trouvé la vérité ; on s'est souvent épuisé en vaines recherches.

Jésus-Christ pouvait-il, dès lors, sans manquer de sagesse, de prévoyance, — mieux que personne il connaissait les difficultés des Ecritures — livrer son Evangile aux hommes, sans l'entourer de

précautions, sans le mettre sous la sauvegarde d'une autorité compétente, éclairée, qui pût résoudre les questions, trancher les difficultés? Mais à qui donc l'ignorant se serait-il adressé dans ses doutes? Qui lui aurait montré le chemin qu'il devait suivre? Qui l'aurait fait rentrer dans la bonne voie, s'il en était sorti, quand, par lui-même, il était incapable de lire l'Evangile, de le comprendre? Devait-il se fier au premier venu? Mais se fait-on une idée de son embarras, de son inquiétude, quand, au même instant, il aurait entendu des enseignements contraires, opposés à ceux qu'il venait de recevoir? quand il aurait vu d'autres doctrines, différentes des siennes se manifester, se produire au grand jour? C'était condamner la plus grande partie du genre humain à vivre dans l'incertitude, dans la crainte? C'était la forcer à changer constamment de croyance, de pratiques; à tomber dans l'indifférence, dans l'incrédulité.

Au savant, à l'homme de génie, qui lui aurait dit qu'il était dans l'erreur, qu'il se trompait, quand par ses écrits il aurait blessé la vérité, enfanté des hérésies? quand, sans trop réfléchir, sans trop étudier la question, il aurait porté des jugements faux, des assertions téméraires? Ne fallait-il pas une autorité compétente, infaillible qui pût le reprendre, le faire entrer dans le bon chemin? qui prémunit les autres contre ses erreurs? Une autre personne aurait-elle pu le faire, s'en charger? Aurait-elle surtout réussi, si

elle n'avait pas reçu une mission spéciale ?

Ainsi, soit qu'on regarde le bas comme le haut de l'échelle sociale, partout on constate le besoin d'une autorité ; on la réclame ; on la veut. Jésus-Christ, s'il ne l'avait établie, aurait mieux fait de ne pas avoir donné son Evangile, de ne pas être venu ici-bas. Que serait-il, en effet, arrivé? Quel résultat en aurait-on retiré ? On se serait épuisé en efforts inutiles ; loin de découvrir la vérité, de trouver le calme, on se serait embourbé dans des erreurs inextricables, dans des difficultés sans nombre ; on eût vécu inquiet, tourmenté.

A cette condition était-ce la peine, de la part de Jésus, de nous avoir donné un enseignement, une doctrine ? d'être né dans une crèche, d'être mort sur la croix ? Aussi le Sauveur — il sait mieux que personne ce qu'il a à faire, — a-t-il placé autour de nous une autorité qui pût résoudre nos difficultés, détruire nos doutes, calmer nos inquiétudes, nous tracer une ligne de conduite.

Cette autorité qui est l'Eglise, il l'a dotée d'un caractère indispensable ; il lui a donné l'infaillibilité. Il a voulu qu'on ne put l'infirmer ni dans ses décisions, ni dans sa morale, ni dans ses croyances ; qu'on crut à sa parole ; qu'on marchât sur ses traces. Aurait-on compris une société chargée de veiller à l'intégrité d'une doctrine, de se prononcer sans appel, d'exclure de son sein les indignes, les rebelles, si elle n'était

pas infaillible? Les hommes, si elle pouvait se tromper, errer dans ses jugements, dans ses décisions, s'y seraient-ils soumis? L'auraient-ils écoutée? Dès lors la situation se fut-elle améliorée? Leurs doutes eussent-ils disparu? Leurs croyances eussent-elles été stables? Ne se fussent-ils pas trouvés en présence des mêmes difficultés, exposés aux mêmes embarras, aux mêmes incertitudes?

Ce n'était donc pas assez d'une autorité; à celle-ci il fallait l'infaillibilité; c'était le moyen d'apaiser les esprits, d'inspirer la confiance. Aussi, Jésus-Christ n'a-t-il pas manqué de doter son Eglise de ce caractère indispensable.

Cela ne résulte-t-il pas des paroles mêmes de Notre-Seigneur? N'a-t-il pas dit au prince des apôtres: Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle?

Or, l'Eglise n'eut-elle pas succombé sous les efforts du démon, n'eut-elle pas été son esclave, si elle avait enseigné quelque chose de contraire aux dogmes, à la morale de son fondateur? si elle avait accepté ou toléré des doctrines erronées ou téméraires? si l'erreur avait pénétré dans son sein? L'enfer eut alors certainement prévalu contre elle; Jésus-Christ se fut trompé; ses paroles eussent été mensongères.

Vous vous récriez à une telle assertion? vous vous refusez à y croire? cependant vous avez beau protester; si l'Eglise a failli, si elle a ensei-

gné l'erreur, le Christ s'est trompé ; c'est une conséquence fatale, nécessaire. Que si cette conclusion vous répugne — l'Homme-Dieu, en effet, ne saurait enseigner le mensonge, — admettez aussi que l'Église qui a pour garant sa parole, est infaillible ; qu'elle ne peut pas errer.

Comment le pourrait-elle ? Jésus-Christ n'a-il pas dit encore qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles? Il serait avec l'Eglise, puis, celle-ci se tromperait ? puis elle enseignerait l'erreur ? Mais conçoit-on le Christ restant avec celle qui errerait, qui dénaturerait sa doctrine, son enseignement ?

Aussi, si Jésus-Christ affirme qu'il demeurera avec l'Eglise, s'il promet qu'il sera avec elle toujours, sans interruption, il n'y a plus de doute : c'est qu'elle ne peut pas se tromper ; c'est qu'elle n'errera jamais ; c'est qu'elle est infaillible. A cette seule condition, l'Homme-Dieu pouvait rester avec elle jusqu'à la fin des temps.

De là découle cette autre vérité : c'est que le pape, quand il parle au nom de l'Eglise, ne saurait se tromper. Ce dogme n'a pas encore été défini ; mais un jour, il le sera ; il découle des Saintes Ecritures. Concevrait-on, d'ailleurs, une autorité infaillible dont le chef, sur qui elle repose, errerait, quand, parlant en son nom, il s'adresserait à toute la catholicité ? Mais ce serait une inconséquence incompréhensible. Seulement n'anticipons pas ; attendons qu'on se prononce.

Comme on vient de le voir, une autorité infaillible était nécessaire; c'était le moyen de conjurer toute crainte, d'apaiser les esprits. L'homme ne pouvait l'écouter qu'à ce prix; à cette même condition, il lui aurait obéi; elle pouvait prendre des décisions, porter des lois, prononcer des jugements; il s'y serait soumis.

Mais l'infaillibilité suffisait-elle? Pour bannir toute inquiétude, tout souci, il fallait encore autre chose: que cette autorité fut immortelle. A cette double condition, l'homme pouvait vivre tranquille, compter sur l'avenir, ne pas craindre pour l'Eglise. Je dirai plus: ces deux caractères étaient indispensables; l'un complète l'autre; l'un ne saurait exister sans l'autre.

Que serait-il, en effet, arrivé, si l'Eglise n'eut pas été immortelle? A chaque instant, on aurait craint de la voir périr; on se serait même demandé si elle n'avait pas cessé d'exister. Mais alors, — vous l'admettrez facilement, — si on pouvait se poser ces questions, révoquer en doute son existence, pouvait-elle se prétendre infaillible?

Non, dès qu'elle est infaillible, il faut qu'elle soit immortelle. Ces deux choses marchent de pair; l'une ne saurait exister sans l'autre. Aussi rassurez-vous; l'Eglise ne périra pas. En effet, n'avons-nous pas pour garant la parole même de Notre-Seigneur: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle?

Voilà donc l'Eglise assise sur du roc. Peut-

elle craindre désormais la tempête, le vent? Redoutera-t-elle les puissances des ténèbres, quand Jésus-Christ vient d'affirmer qu'elles ne prévaudront pas contre elle, qu'elles ne l'anéantiront pas? Quand on se rappelle ces autres paroles prononcées avec serment : « En vérité, en vérité je vous le dis, le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas? » Quelles paroles? « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Les paroles ne sauraient vous suffire? Les faits ne manquent pas ; ils abondent ; ils vous prouveront que l'Eglise ne peut pas périr. Que de persécuteurs, que de tyrans n'a-t-elle pas eu à combattre? Que de supplices, que de bûchers à surmonter? Toujours en luttes, toujours dans les souffrances, toujours dans la peine, — ainsi l'a voulu son divin fondateur pour lui prouver qu'il est avec elle, qu'elle ne saurait tomber, — l'Eglise a traversé les siècles, les âges. Cependant, au milieu de tant de ruines amoncelées de toutes parts, elle est restée intacte ; elle n'a rien changé, pas même un iota dans sa doctrine ; elle est toujours la même. N'est-ce pas là du prodige, du miracle? Tout se renouvelant autour d'elle, elle ne changeant pas ; tout se ruant sur elle, elle impassible ; tout la provoquant à la condescendance, elle inflexible ; tout la poussant, au nom du progrès, à des innovations, à des changements, elle immuable ; tout s'écroulant autour

d'elle, elle immobile. Mais qui n'y reconnaîtrait la main de Dieu ? Qui ne serait étonné de la voir encore debout, après toutes les secousses, tous les assauts qu'elle a supportés ? Faut-il, en effet, vous rappeler ce qu'elle a souffert? Sans m'attarder à vous décrire les horreurs de la torture, les souffrances du cachot, les ennuis de l'exil, sans m'arrêter à ce tableau effrayant que nous fait Tacite des tourments endurés par les premiers chrétiens, ne vous souvient-il pas de ces Juifs déicides, ces ennemis acharnés de l'Eglise. Que n'a pas tenté la synagogue pour la perdre à son berceau ? Discussions, mènaces, violences, opprobres, prisons, assassinats, tout a été employé. L'Eglise néanmoins grandissait, n'ayant qu'un cœur, qu'une âme ; la synagogue, au contraire, périssait, écrasée sous les ruines de son temple.

Vous souvient-il aussi du paganisme, de ce duel gigantesque de trois siècles, dans lequel se déploie du côté de l'empire, toute la rage de l'enfer ; du coté de l'Eglise, toute la mansuétude, toute la sérénité du ciel ? Mais à la fin, qui a triomphé ? Est-ce le bourreau ? Non, c'est la victime.

Vous souvient-il encore de ces schismes, de ces hérésies, de ces doctrines pernicieuses qui ont, de tout temps, attaqué l'Eglise ? Mais qui a succombé ? Tout cela a disparu, est tombé, n'existe plus ou est à l'agonie ; l'Eglise, elle, l'Eglise est toujours là, toujours belle, toujours la même, toujours invincible.

Vous souvient-il enfin de ces rois, de ces empereurs, de ces conquérants qui furent la terreur de la terre? Mais que devint leur puissance, leur grandeur, quand ils voulurent attaquer l'Eglise? Une fumée qui se dissipe; une ombre qui s'évanouit, un fantôme. Mais l'Eglise, elle, l'Eglise est toujours debout, toujours ferme, défiant le temps, les puissances, le schisme, l'hérésie; multipliant ses efforts pour agrandir son domaine, pour épurer les mœurs; mais ne sacrifiant aucun point de sa doctrine pour retenir les mécontents, pour ramener les révoltés, les rebelles.

D'où lui vient cette stabilité, quand tout, autour d'elle, tombe, s'évanouit; quand à chaque instant elle est attaquée, ballottée, poursuivie, ensanglantée; quand, loin de faire des concessions, elle s'en montre l'implacable ennemie? Est-ce là le sort des institutions humaines, la condition des peuples, des nations? Assurément, s'il n'y avait pas en elle quelque chose de divin, elle aurait péri, subi du moins des modifications, des changements, transigé avec les récalcitrants. Si elle vit, si elle n'a rien innové, rien changé, elle le doit à un être qui lui est supérieur, qui domine tout, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est sa vie, sa substance, qui demeurera avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

L'Eglise est donc infaillible, immortelle.

Les royaumes, les empires passeront; es trônes s'écrouleront; les couronnes tomberont en

poussière ; les générations se succèderont sans cesse ; tout disparaîtra, tout changera ; mais l'Eglise, elle, l'Eglise restera.

Elle restera malgré la fureur des tyrans, les calomnies des sectaires, la désertion de ses enfants.

Elle restera malgré ses années, ses difficultés sans cesse renaissantes.

Elle restera parce qu'elle est assise sur le roc, qu'elle a Jésus-Chrrst pour soutien, pour rempart.

Elle restera, mais ceux-là passeront qui espèrent assister à sa chute prochaine, voir sonner son dernier moment. »

Un autre soir, comme d'habitude, assis sur la terrasse, ils regardaient la mer : tous deux étaient silencieux. Leur imagination, franchissant cette belle Méditerranée, s'était envolée en Corse. Elle y voltigeait probablement de village en village, de château en château. Ils étaient absorbés par cette douce méditation ; nous doutons qu'Alfonso eut encore réfléchi à la question qu'il allait bientôt poser à son illustre compagnon d'infortune.

Tout à coup, au milieu de leur rêverie, un point noir se dessine à l'horizon. Ils sont d'abord surpris. Ils étaient habitués à ne rien apercevoir du côté de la mer, si ce n'est des dauphins, des aigles marins, d'autres oiseaux de proie. Aussi, se sont-ils vite communiqué leur étonnement. Mais ils regardent toujours. Ils veulent

se rendre compte de ce qu'ils voient. Ils finirent par reconnaître que c'était un navire.

S'il venait nous chercher, s'écrièrent-ils à la fois ! S'il pouvait nous rendre à notre patrie !

Puis, ils regardèrent encore. Le vaisseau, les voiles déployées, approchait lentement du rivage ; ils ne pouvaient en croire leurs yeux ; ils étaient en suspens ; chaque coup de rame les rendait plus anxieux, plus attentifs ; ils craignaient qu'il ne prit une autre direction.

Un instant, ils parlèrent même de courir sur le rivage. Alfonso surtout était impatient de s'y rendre ; il était déjà debout. Il allait ; il venait. Il ne pouvait rester en place ; il aurait déjà voulu être sur le bord de la mer.

Abbatucci resta assis. Il était silencieux ; les yeux fixement attachés au navire, il cherchait à reconnaître quel genre de vaisseau il était : il ne tarda guère à s'apercevoir que c'étaient des pirates. Si du moins, s'écria-t-il, ils n'abandonnent pas sur le rivage quelqu'un de nos campatriotes !

Alfonso s'assit aussi. Ils ne purent d'abord s'empêcher d'éprouver un certain frisson ; attentivement, ils examinaient ce qui allait arriver.

Quelques heures après, — la nuit était déjà avancée, — le navire prit terre. Ils virent, au clair de la lune, plusieurs personnes en descendre. C'étaient des hommes, des femmes, des enfants. Ils déchargèrent ensuite le vaisseau.

Puis, assis sur le rivage, ils prirent un peu de nourriture. Quelques-uns même avaient entonné des chants ; la gaîté régnait parmi eux De temps à autre, on entendait des pleurs d'enfants, des rires bruyants, des lazzi. On aurait dit qu'on se trouvait à proximité d'une grande ville.

Abbatucci et Alfonso se disposaient à prendre un peu de repos ; ils étaient déjà rentrés dans leur chambre respective. Ils pensaient que les pirates à leur tour se seraient endormis.

Mais, au même instant, la clameur devient plus forte, l'agitation plus grande. Alfonso ne put résister à la tentation de sortir dehors ; il voulut se rendre compte de ce qui se passait sur le rivage.

Mais quel ne fut pas son étonnement, quand il aperçut quelques hommes, une torche allumée à la main, se diriger du côté de la grotte ? Le mouvement lui parut étrange. Il en avertit aussitôt Abbatucci : celui-ci sortit également sur la terrasse.

Leur curiosité augmentait à mesure que ces inconnus approchaient d'eux. Ils étaient loin de penser qu'ils se dirigeaient vers la grotte.

Cependant de minute en minute, leur anxiété grandissait. Chaque pas de ces étrangers les troublait ; ils ne savaient plus que penser. Ils distinguèrent même, à la clarté des torches, un homme que tous entouraient d'égards ; on aurait dit un roi au milieu de ses sujets : il en avait l'autorité, presque la puissance. Ils crurent que

c'était un chef de tribu. Ils ne se trompaient pas; c'en était un ; la grotte lui servait de palais.

Bientôt il n'y eut plus de place au doute. Ces inconnus s'avancaient vers la grotte ; ils n'en étaient séparés que par quelques pas. Abbatucci et Alfonso auraient pu se retirer ; ils ne le firent pas. En hommes de cœur, ils préférèrent rester.

En arrivant à la grotte, les pirates furent étonnés d'y rencontrer des étrangers. C'était même surprise, même embarras de la part d'Alfonso et d'Abbatucci. Il y eut de part et d'autre un moment de silence.

Mais chez Ali — c'était le nom de ce chef de tribu, — le silence fit bientôt place à la colère. « De quel droit, leur dit-il, avez-vous penétré dans cette grotte ? Qui vous en a donné la permission? Qui vous a autorisés surtout à en briser les portes ? Que sont devenus les meubles que laissés ? »

« Nous avons, répondit Abbatucci, pénétré dans cette grotte, parce qu'elle était déserte. Mais nous n'en avons ni fracturé les portes, ni forcé les serrures : tout était ouvert. S'il n'y a pas de meubles, probablement c'est qu'il n'y en a jamais eu. »

A cette réponse, Ali ne se contint plus de colère. « Vous osez encore, dit-il, me braver ? » Il se fut précipité sur Abbatucci, si les siens ne l'avaient retenu. « Liez, s'écria-t-il alors, ces deux impertinents, ces violateurs de domicile. Ils

méritent qu'on les châtie. » Ses gens se mirent en devoir d'exécuter ses ordres. Mais l'attitude guerrière d'Alfonso, d'Abbatucci, les décontenança ; ils n'osèrent passer outre. Un instant, ils demeurèrent indécis. Ce ne fut que, sur l'injonction formelle, réitérée de leur chef, qu'ils se décidérent à attaquer les deux inconnus.

La lutte fut terrible. Les Sarrasins avaient pour eux le nombre ; mais ils étaient fatigués, mal équipés ; aussi durent-ils, après une attaque furieuse, se retirer en désordre. Ils avaient deux morts, plusieurs blessés.

Abbatucci et Alfonso avaient reçu eux aussi plusieurs blessures ; mais elles étaient sans gravité. Aussi n'y firent-ils pas attention ; ils continuèrent à se battre avec la même énergie qu'auparavant ; on aurait dit des lions ; ils étaient ivres de sang. Ils voulaient se venger de tous les maux qu'ils avaient soufferts.

Mais ils furent imprudents après la victoire. Au lieu de se retirer de la grotte, de l'abandonner, ils y restèrent encore. On ne comprend pas cette imprudence, surtout de la part d'Abbatucci. Aussi, le lendemain, furent-ils attaqués par des forces supérieures ; ils furent investis de toutes parts ; on les contraignit à capituler.

Ils furent aussitôt enchaînés. Quelques instants-après, ils étaient enmenés captifs auprès du bey du pays.

La route fut longue, pénible ; on leur fit endurer toutes sortes de mauvais traitements, d'humi-

liations. Leurs boureaux se vengeaient ainsi de la défaite de la veille; ils les tourmentaient aussi à cause de leur religion ; ils n'omirent rien pour les torturer ; ils s'évertuaient même à inventer de nouveaux supplices. Tantôt ils les faisaient marcher les yeux bandés, les mains liées derrière le dos ; ils jouissaient de leurs chutes, de leur embarras à se relever. Tantôt, ils les attachaient ensemble, ou ils les entravaient. Ils les poussaient ensuite. A chaque faux pas, c'étaient des rires, des ricanements sauvages ; ou encore ils les faisaient avancer pieds nus à travers des sentiers rocailleux, hérissés d'épines, de ronces : le sang coulait à flots. Les deux braves n'en pouvaient plus ; ils étaient exténués de fatigue. Cent fois ils eussent préféré la mort à ces traitements grossiers ; ils arrivèrent plus morts que vivants auprès du bey.

Là, dans la ville, de nouvelles humiliations les attendaient. Toute la populace s'était massée sur leur passage ; à chaque pas, ils recevaient des coups, des insultes. Le tumulte allait toujours en grandissant ; les vociférations devenaient de plus en plus intenses. La rage populaire était à son comble : on les eut mis en pièces, s'ils n'avaient été protégés par un corps de garde. Après un long circuit, on les jeta dans une sombre et humide prison. Le jour y arrivait par une espèce de lucarne ; c'était assez pour éclairer les ossements humains qu'on y avait entassés. Une odeur putride s'en exhalait ; elle

étouffait les malheureux détenus. Ces derniers étaient presque tous des chrétiens.

Leur fatigue était grande. Aussi, malgré l'horreur des lieux, le sommeil les gagna vite ; ils reposèrent un instant. Mais en s'éveillant, vers minuit, ils ne purent plus fermer les yeux. Ils songeaient, au milieu de ce silence lugubre de la nuit, à peine interrompu par la pénible respiration de leurs compagnons d'infortune, aux mauvais traitements de la veille, à leur cachot. Ils en étaient saisis d'épouvante, d'indignation ; ils frémissaient de rage, de colère. Puis au fond de cette obscurité qui les entourait de toutes parts, il leur semblait entrevoir les ossements qu'ils avaient vus en entrant, entendre le râle, les cris des mourants, distinguer des fantômes, des ombres fugitives ; ils pensaient aussi à leur supplice prochain. Aussi étaient-ils saisis de frayeur. En même temps, une odeur insupportable se faisait sentir ; elle les empêchait de respirer. A peine pouvaient-ils se soutenir, tant ils étaient affaiblis par la faim, par les coups qu'ils avaient reçus la veille.

Le jour arriva enfin. Mais, en éclairant leur sombre demeure, il leur rappela le souvenir de leur liberté ; il leur montra aussi leurs compagnons, vrais squelettes humains. Rien dans ce tombeau vivant ne vint les consoler. Tout y était triste ; on se serait cru dans un autre monde. En même temps, ils étaient dévorés par la faim ; mais ils ne pouvaient se décider à manger. Un

pain noir, empilé sur des ossements, était toute leur ration ; ils n'osaient y toucher. C'était un vrai supplice, plus horrible cent fois que la mort ; mais ce n'était là que le commencement; de bien plus grandes épreuves les attendaient dans la suite. Tous les jours, en effet, on les tirait de prison ; c'était pour les offrir en spectacle ; la vile populace les attendait avec anxiété. On les promenait ensuite à travers la ville; ils ne recueillaient partout qu'outrages, mauvais traitements. Quand on les avait ainsi fatigués, on les menait au tribunal. Là, ils subissaient un long interrogatoire : tantôt on s'y moquait de leurs croyances ; on voulait les faire apostasier ; tantôt on les y reprenait sur la résistance opposée à Ali ; on leur faisait de sévères remontrances. Puis, au milieu des vociférations, de la clameur publique, on les conduisait à leur prison.

Leur maigreur était extrême ; ils dépérissaient de jour en jour ; ce n'était pas leur prison qui pouvait les remettre.

Le dixième jour de leur captivité, ils furent rencontrés par la fille du bey ; elle s'arrêta ; elle voulut voir ce qui se passait. Le triste état des deux infortunés l'émut. Alfonso surtout la toucha. Sa grande jeunesse, ses traits nobles, altiers, sa démarche grave, sa taille svelte, élancée, la remuèrent jusqu'au fond de l'âme ; il y eut comme un saisissement dans toute sa personne. Si elle se fut écoutée, elle eut châtié sur le champ ces persécuteurs inhumains.

Ce jeune homme l'intéressait ; aussi, se trouvait-elle toujours sur son chemin : elle passa ainsi insensiblement, de la compassion à l'amour. En quelques jours, elle sentit naître pour lui, dans son cœur, une passion secrète, inexplicable d'abord ; mais bientôt elle l'aima. Dès lors, elle ne négligea rien pour adoucir son malheur. Elle n'oublia pas non plus son compagnon d'infortune.

Elle obtint d'abord qu'on les transférât dans une autre prison, où il n'y avait ni humidité, ni mauvaises odeurs. Puis, tous les soirs, elle leur envoyait d'abondantes provisions ; rien ne manquait aux deux captifs ; ces derniers étaient heureux. En outre, défense fut faite de les promener à travers la ville.

Cependant le terme fatal approchait. Tout avait été préparé pour le supplice ; trois jours après les deux prisonniers devaient payer de leur tête, le crime de s'être abrités sous une grotte abandonnée.

A cette nouvelle la jeune fille trembla ; son émotion était visible ; elle ne reposa plus ; toutes ses heures elle les employa à chercher le moyen de sauver les deux étrangers ; elle était anxieuse ; le sommeil l'avait abandonnée ; elle ne mangeait plus ; elle était en proie à une profonde tristesse ; ses yeux versaient souvent un torrent de larmes.

Sa tristesse n'échappa à personne ; on la remarqua. Le bey surtout insista pour en connaître la

cause. Volontiers la jeune fille lui aurait confié son chagrin ; son père pouvait seul gracier les condamnés ; mais elle craignait qu'il ne devinât sa flamme. Aussi demeurait-elle indécise ; elle hésitait à lui découvrir sa pensée ; elle attendait toujours un moment plus propice.

D'un autre côté, elle ignorait les dispositions du jeune homme à son égard ; elle se demandait s'il aurait consenti à épouser une mahométane. Sa religion lui paraissait le plus grand obstacle. Aussi se perdait-elle en mille conjectures ; elle était inquitèe, tourmentée.

Son amour l'obsédait ; elle n'était plus maîtresse d'elle-même ; elle aurait sacrifié à sa flamme, sa religion même; il n'y avait pas de considération qui l'arretât.

Parfois même, elle songeait à faire évader le jeune homme de sa prison ; elle voulait le prendre par le cœur, par la reconnaissance ; mais la crainte d'être payée d'ingratitude, de ne plus le revoir, la retenait.

Elle voltigeait ainsi de projets en projets, sans savoir auquel s'arrêter. De longtemps elle n'aurait pris aucune décision.

Cependant le temps pressait ; il fallait se résoudre ; c'est ce qu'elle fit. Elle commença par sonder les sentiments du jeune homme à son égard. Elle déploya même en cette circonstance beaucoup d'énergie, une intrépidité peu commune à son sexe.

La nuit avait déjà de ses ombres enveloppé la

terre ; c'était partout le silence ; on n'entendait plus dans la ville aucun bruit. Attala — c'était le nom de la jeune fille — se lève ; elle réveille une de ses suivantes ; puis elle se met en marche. Quelques instants après, elle arrivait à la prison ; celle-ci s'ouvrit à son ordre.

En y entrant, elle éprouva une pénible émotion. Ces vastes souterrains, à peine éclairés par une lumière vacillante, ce silence lugubre qui y régnait, les tristes souvenirs qui s'y rattachaient, lui firent peur ; elle pâlit ; elle faillit même se trouver mal. Dans son effroi, elle était étonnée, elle, la fille du bey, d'être à pareille heure, dans un tel endroit ; elle était honteuse d'elle-même. Elle fut revenue sur ses pas, si elle n'avait craint qu'on la taxât de timidité. La pensée d'Alfonso surtout la retenait ; elle voulait sauver ce jeune homme. Aussi, machinalement, avançait-elle toujours.

Puis, oubliant ses terreurs, l'endroit où elle se trouvait, elle se prenait à réfléchir sur sa démarche. Elle en était confuse ; son audace l'étonnait ; elle redoutait la rencontre d'Alfonso autant qu'elle la désirait. Mais elle s'encourageait aussitôt, en pensant à la générosité de son entreprise ; elle s'en faisait une gloire ; elle se flattait même qu'Alfonso y aurait répondu par un égal amour. Elle marchait gaiement, d'un pas léger.

Partagée ainsi entre la joie et la crainte, Attala se trouva soudain en présence d'Alfonso. Un tremblement nerveux s'empara alors de toute sa

personne; elle était hors d'elle-même; sa langue ne sut plus que balbutier quelques mots; elle ne savait ni par où commencer, ni comment se tenir; elle était embarrassée.

Elle surmonta bientôt son émotion; elle s'annonça alors comme la fille du bey. Puis, elle l'informa du but de sa démarche, de son désir de le sauver.

Alfonso fut à son tour interdit. Il crut d'abord à une vision; il ne savait qu'en penser, que faire. Mais se rendant aussitôt à l'évidence, il remercia modestement son auguste visiteuse; il lui témoigna toute sa reconnaissance.

La jeune fille se sentit encouragée. Timidement, mais adroitement, elle lui fit entrevoir la difficulté de l'entreprise; elle lui exprima ses craintes.

Alfonso écoutait en silence, avec respect.

« Mon pére, continua la jeune fille, ne comprendra jamais mon entremise en faveur d'inconnus; ma démarche l'étonnera. Aussi, j'ignore comment m'y prendre; je crains même son courroux. Pour que je puisse demander votre grâce, il me faut un motif; je n'en ai pas. Autrement mon père pourrait croire que je veux vous épouser. Saisissez-vous mon embarras, si après j'étais désapprouvée par vous? Aussi, avant de rien tenter, j'ai voulu connaître vos sentiments à mon égard. Tel est le but de ma démarche; je ne sais si vous m'approuverez. Mais, quoiqu'il arrive, quoique vous puissiez penser de moi, je

serai satisfaite ; je n'ai cédé qu'au généreux sentiment de vous sauver ; j'ai voulu, comme le temps pressait, venir vous trouver moi-même. Examinez si je suis digne de blâme. Ainsi votre salut est entre vos mains ; réfléchissez. Vous avez la nuit pour vous décider. Demain je ferai chercher la réponse. »

A ces mots elle se retira.

Alfonso fit un mouvement convulsif pour la retenir ; il aurait voulu lui répondre, la remercier. Mais sa voix expira sur ses lèvres ; il ne put faire entendre que des sons inarticulés ; il resta muet. Revenu bientôt à lui-même, il passa de la surprise à l'étonnement ; il tomba dans une longue rêverie.

Cette fille de roi qui spontanément était venue à lui, lui restait profondément gravée dans l'esprit. Il lui semblait encore la voir entourée de tous ces charmes que donnent la jeunesse, le sang royal ; il n'en croyait pas ses yeux ; parfois il doutait même de la réalité du fait ; il se demandait si ce n'était pas là une illusion. Mais son doute était vite dissipé ; il tombait alors dans une longue extase ; il était heureux. Du fond de son cachot, il rêvait déjà gloire, bonheur ; il songeait peut-être à conquérir l'Afrique. Pour un peu il eut oublié la Corse.

Mais alors se réveillait en lui le souvenir de Diana, Il lui semblait voir ses pleurs, entendre ses réprimandes, ses plaintes. Cette fiancée indignée arrêtait le cours de ses doux rêves ; elle

détruisait son bonheur. Il était même honteux de lui avoir été un instant infidèle, de l'avoir oubliée.

Il était ainsi ballotté entre l'intérêt et le devoir ; il ne savait s'il pencherait du côté de la foi jurée ou s'il lui préférerait un mariage qui lui apportait un trône. Il était en suspens ; son cœur était le siège d'un rude combat ; il ne savait quel parti prendre. D'un côté, en effet, il ne pouvait se résoudre à abandonner Diana ; de l'autre, les horreurs de la mort, s'il dédaignait les soupirs de la princesse, lui faisaient peur. Il était malheureux, incertain.

Soudain la pensée de la mort le troublait ; il lui semblait déjà entendre la clameur de la foule, apercevoir le gibet, ressentir les souffrances de la torture ; c'était comme un frisson qui parcourait tous ses membres ; il était effrayé, anéanti. En même temps, la vie lui apparaissait avec tous ses charmes, toutes ses espérances : le trône qui lui était offert, faisait miroiter à ses yeux toute sa splendeur, ses enivrements. Puis il se prenait à douter de la foi de Diana. Il n'avait pas de peine à se la figurer déjà mariée, mère de famille, heureuse entre les bras d'un autre. Il ne comprenait plus rien à ses scrupules, à ses hésitations ; il jugeait que c'était folie de courir à une mort certaine ; il se plaisait même à croire que son ancienne fiancée, — lui fut-elle restée fidèle, — lui pardonnerait, approuverait son mariage. Aussi avec toute la fougue de la jeunesse,

se tournait-il du côté d'Attala ; il l'aimait ; une ère de bonheur commençait pour lui.

Mais ce bonheur était de courte durée. Attala n'avait pas sa religion ; aussi craignait-il qu'en l'épousant, on ne le forçât à renoncer à ses croyances.

Un combat se livrait alors dans son cœur ; sa foi se révoltait ; puis mille doux souvenirs venaient assiéger son esprit. C'était sa première communion, son confesseur, la fidélité qu'il avait jurée à Jésus-Christ ; c'était son père, sa mère, ses parents, ses amis. Il croyait même voir tous ces êtres chéris en courroux contre lui, entendre leurs reproches, leurs invectives. Une voix mystérieuse semblait lui crier au fond du cœur : lâche, tu as donc apostasié par crainte, par peur des supplices ?

Cette voix le poursuivait sans cesse ; elle ne lui laissait aucun repos ; elle lui rappelait le jugement de la postérité, le stigmate d'ignominie qui s'attacherait à son nom. Aussi, avait-il peur de s'écouter.

Mais cette voix criait encore plus fort ; il ne pouvait pas s'empêcher de l'entendre. Puis, dans son délire, il pensait voir se dresser devant lui une longue file de martyrs. C'étaient des enfants, des vierges, des adultes, des vieillards ; toutes les classes de la société y étaient représentées.

Ces héros chrétiens, en découvrant leur poitrine, leurs plaies, semblaient lui reprocher

sa défaillance, sa lâcheté ; il lui disaient : marche sur nos traces ! suis-nous !

Au même instant il croyait voir Diana ; celle-ci lui paraissait en furie ; puis, lui lançant un regard de commisération, elle lui tournait le dos ; elle s'éloignait de lui.

Aussi Alfonso n'en pouvait plus. Il était haletant, immobile ; une sueur froide inondait son corps ; il se fut trouvé mal si Abbatucci ne fut pas arrivé.

En revoyant son compagnon d'infortune, Alfonso reprit courage. Il sentit l'espérance renaître dans son cœur ; comme s'il avait été débarrassé d'un grand poids, il put librement respirer.

Abbatucci ne comprenait rien à cette grande agitation ; il crut un instant qu'Alfonso cédait à la crainte du supplice qu'on leur préparait à tous deux ; il essaya de l'encourager.

« Serait-ce donc la mort qui vous effraie, mon ami ? Ou trembleriez-vous à l'approche du supplice qu'on nous réserve ? C'est dans le danger, dans les moments difficiles, qu'on connait les grands cœurs. Un chrétien ne saurait rien redouter ; il doit mourir comme un disciple du Christ, sans crainte, ni frayeur, en bravant pour sa foi les bûchers, les tourments ; au milieu même de ses tortures, il sera résigné, calme ; il s'encouragera en songeant aux souffrances de Sauveur, en pensant à la récompense qui lui est promise. Courage donc. Un prêtre nous

manque ? Nous aurions sans doute aimé tous les deux nous agenouiller à ses pieds pour recevoir l'absolution de nos fautes ; mais ne craignez rien ; comme je vous l'ai déjà dit, en cas de nécessité, Dieu suffit ; nous pouvons nous adresser à lui ; il se contentera de notre repentir. Offrons-lui en expiation de nos péchés, notre mort, notre sang. »

Alfonso poussa un long soupir ; puis un moment de silence succéda.

« La mort, s'écria-t-il enfin, ne m'a jamais fait peur ; je l'ai affrontée toujours sans crainte. Cependant aujourd'hui je suis effrayé ! Mourir si jeune ! à la fleur de l'âge ! Quelle désillusion ! Quel crève-cœur surtout quand il ne dépend que de moi de me sauver, de vous conserver la vie ! Non, non, je ne puis consentir à mon trépas, au vôtre ! Je veux vivre, revoir mes parents !

— Mais que dites-vous, mon ami, interrompit Abbatucci, essayant de le calmer!

— Oui, cette nuit même, — vous croirez peut-être que j'ai perdu la raison, mais je n'extravague nullement — la fille du bey est venue ici.

— La fille du bey !

— Elle-même ! Il me semble encore la voir !... Elle m'a promis la vie, si.....

— Achevez, je vous prie, ne me tenez plus en suspens.

— Si je veux l'épouser.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Rien. A peine avait-elle fini de parler, que, sans même me donner le temps de prononcer un



mot, — d'ailleurs j'étais interdit, je ne pouvais en croire mes yeux — elle s'est retirée, en disant qu'aujourd'hui on serait venu chercher la réponse. C'est au milieu de ces préoccupations, — je ne sais ce que je dois faire, quelle décision prendre, — que vous m'avez surpris ; aussi je remercie Dieu de votre arrivée; j'ai hâte d'entendre vos sages conseils.

— Et vous hésitez à vous prononcer ? Mais quelles actions de grâces ne devrions-nous pas rendre à la Providence de la protection insigne qu'elle nous accorde ? Une telle alliance, en effet, vous honore ; elle vous tire de votre cachot, vos arrache au supplice, à la mort, pour vous donner un trône. Mais songez donc que le bey n'a que cette fille? un jour ou l'autre vous lui succéderiez.

— Et ma religion ? ignorez-vous donc qu'Attala est mahométane ? qu'en m'épousant, elle exigera peut-être que je renie ma foi ?

— Vous a-t-elle demandé un tel sacrifice?

— Pas encore, mais...... puis, je suis fiancé ; j'ai juré fidélité à la fille du comte Colonna.

— A ma cousine?

— Aussi je crains qu'on m'accuse de lâcheté ; qu'on ne dise que j'ai épousé la fille du bey par crainte de la mort ; on pourrait même croire que j'ai apostasié. Je couvrirais ainsi de confusion mon vieux père ; j'infligerais à mon nom une tache ineffaçable ; je serais la honte de ma famille. En épousant la fille du bey — je suppose qu'on

me laisse vivre dans ma religion — j'échappe évidemment à la mort ; mais qui m'assure que je serai heureux ? Un parjure peut-il prétendre aux faveurs du ciel ? Le malheur n'est-il pas toujours son partage ?

— Mais cependant si la fille du comte Colonna s'était mariée, elle ?

A ces mots, Alfonso baissa la tête ; il devint rêveur.

— Si Attala respectait vos croyances, continua Abbatucci ?

— Qu'elle les respecte ou non, je ne l'épouserai pas ; je veux rester fidèle à mon serment ; je mourrai, s'il le faut, victime de la foi conjugale. Quant à Diana, si elle s'est mariée, qui trouverait à y redire ? elle a pu croire que j'étais mort. Il n'en est pas de même pour moi ; je ne puis rien faire avant d'arriver en Corse ; autrement je manquerais à mes engagements.

— Je loue, sans doute, la délicatesse de vos sentiments ; je trouve votre fidélité admirable. Mais la mort ! Mais les supplices ! Y pensez-vous ?

— J'ai tout prévu, je ne changerai pas.

— Mais, répliqua Abbatucci......

Au même instant la porte s'ouvrait. On voyait entrer une femme. C'était la suivante d'Attala. Abbatucci n'eut que le temps de se retirer.

La jeune femme rougit en se trouvant seule en présence de ce jeune homme ; elle ne savait quelle contenance garder, que dire, que répondre ;

elle était interdite ; ses yeux regardaient fixement la terre.

Alfonso, de son côté, était fort embarrassé. Son émotion était visible; sa parole difficile, saccadée; elle trahissait le trouble de son âme. A plusieurs reprises, il voulut s'enquérir de la santé de la princesse, exprimer sa reconnaissance à son égard; toujours la voix lui fit défaut; le nom d'Attala expira sur ses lèvres; il désespérait de se surmonter.

Cette contrainte durait déjà depuis quelques instants, quand Alfonso y mit un terme. « Votre princesse, dit-il enfin à la jeune fille, me comble de bontés, de prévenances; elle ne me laisse manquer de rien ; elle s'est même donnée la peine de venir me visiter. J'en suis confus ; je ne sais comment lui témoigner ma reconnaissance. Aussi je croirais la payer d'ingratitude si je consentais à l'épouser. Que suis-je, en effet? un pauvre prisonnier. Le respect, la gratitude que je lui dois, me portent donc à décliner l'honneur insigne qu'elle me fait; je n'en suis pas digne. D'autres mieux que moi, par leur naissance, par leurs talents, répondront à une si haute position ; elle n'aura que la peine du choix pour être heureuse. C'est ce que je lui souhaite de toute mon âme. »

La jeune femme salua; un instant après, elle avait quitté la prison.

Alfonso était fier, heureux de sa victoire; il allait, il venait dans sa cellule; il ne se possédait

plus de joie. On aurait dit qu'il avait oublié ses malheurs ; que désormais il n'avait plus rien à craindre. Mais bientôt, en songeant que Diana aurait ignoré son sacrifice, sa fidélité, il tombait dans une sombre rêverie.

Ce n'était plus alors le même homme ; il était triste agité ; aucun repos ne venait plus délasser ses membres ; le sommeil le fuyait ; la pensée du ciel elle-même ne le consolait plus ; mais il songeait aux souffrances, à la mort. Ses soupirs disaient aux échos d'alentour son désespoir, son infortune.

Alors entra Abbatucci ; il lui tardait de connaître ce qui s'était passé. En apercevant Alfonso si atterré, il ne douta plus que celui-ci n'eut tenu parole ; il crut à un refus de sa part. Il ne se trompait pas.

A cette nouvelle Abbatucci devint sombre, rêveur. Son regard s'attacha à la terre ; le visage appuyé sur la main, il gardait un morne silence.

De son côté Alfonso ne disait mot. Son chagrin s'était accru à la vue de la douleur de son ami ; tristement il regardait lui aussi la terre.

A la fin Abbatucci rompit le silence. « Que la volonté du Très-Haut soit faite, s'écria-t-il ! Si j'ai un regret en face de la mort, c'est de n'être pas tombé pour Jésus-Christ sur un champ de bataille. Qnant au reste, je quitte la vie sans amertume ; j'ai assez vécu. Dieu, je l'espère, aura pitié de mon âme. A quoi sert-il, s'adressant ensuite à Alfonso, de s'attrister ? La mort ne saurait faire pâlir des braves. J'approuve votre

détermination, si vous avez cru, au sujet de votre serment, ne devoir pas transiger avec votre conscience. »

« La mort, en effet, peut briser une existence ; mais jamais elle ne doit par ses terreurs, empêcher qui que ce soit de faire son devoir. Courage donc, mon ami ; jusqu'au bout soyez homme de cœur. Recommandez-vous à Dieu par de ferventes prières. »

A ces paroles, Alfonso qui était bien plus affligé de la douleur de son ami, que de son propre malheur, tressaillit de joie. Il était heureux de la résignation d'Abbatucci. Aussi les larmes aux yeux, sans pouvoir rien lui dire, lui pressa-t-il affectueusement la main ; il aurait voulu lui demander pardon du chagrin qu'il lui causait; mais ses sanglots suffoquaient sa voix ; il ne put que balbutier quelques mots d'excuses.

Une autre scène bien différente de celle que nous venons de décrire, se passait au palais du bey.

La jeune fille était inconsolable du refus d'Alfonso. Elle n'osa plus se montrer, sortir. Encore moins put-elle manger de toute la journée.

La nuit fut agitée. Attala ne put reposer un instant ; elle n'était préoccupée que de son insuccès ; elle ne comprenait pas surtout qu'un prisonnier put refuser sa main. Aussi, dans son exaltation, se portait-elle à toutes les extrémités.

Tantôt, en effet, elle s'irritait contre Alfonso ; elle songeait à en tirer vengeance ; elle se plai-

sait même à forger des tortures pour lui, à l'y voir expirer.

Tantôt, au contraire, elle l'excusait ; elle lui prêtait toutes espèces de bonnes raisons. Peut-être a-t-il refusé, se disait-elle, parce qu'il craint que ce ne soit là un piège qu'on lui tend ; ou encore parce qu'il craint qu'on ne l'oblige à changer de religion. Aussi louait-elle son désintéressement, sa prudence, son bon cœur. Ce jeune homme lui paraissait alors un être surhumain.

Mais bientôt ces bonnes dispositions s'évanouissaient ; elles faisaient place à l'indignation, à la colère ; Attala n'était plus maîtresse d'elle-même; elle s'en voulait d'avoir mendié un regard de cet ingrat. Aussi sa fureur était à son comble. Elle ne respirait que sang, que supplice ; le nom seul d'Alfonso l'irritait.

Puis, elle se laissait attendrir ; ce jeune homme l'intéressait ; elle ne pouvait penser au supplice qu'on lui préparait, sans frémir. Elle s'apitoyait sur son sort, sur sa jeunesse, sur ses grâces ; encore une fois, elle l'aimait; elle aurait tout fait pour le sauver. Mais l'impuissance où elle était d'y réussir, l'exaspérait ; elle ne pouvait plus alors lui pardonner son refus. Qu'il meure, disait-elle en colère, puis qu'il l'a voulu ! c'était là sa vengeance, sa consolation.

Son cœur était ainsi en proie à mille sentiments divers ; aussi ne put-elle dormir de toute la nuit.

Le jour parut. Sa clarté loin de dissiper le

trouble de la jeune fille ne fit que l'augmenter. De minute en minute, en effet, sur la route qui mène au supplice, Attala s'attendait à entendre la clameur de la foule. C'eut été l'annonce qu'on conduisait les deux captifs à la mort. Aussi était-elle inquiète, attentive. Le moindre bruit la surexcitait.

Tout à coup un cri retentit; il grandit sans cesse; il augmente bientôt d'intensité ; c'est une vraie clameur. Plus de doute ; Alfonso marche au supplice.

La jeune fille saute de son lit. Elle regarde. Il y a dans la rue une grande affluence ; mais elle a beau chercher : Alfonso ne parait pas.

Elle est d'abord étonnée; puis elle écoute ; mais le bruit empêche qu'elle puisse saisir ce qu'on dit : elle ne sait plus que penser de ce vacarme, de cette agitation ; elle est troublée, interdite.

Mais peu à peu le bruit devient plus distinct; elle crut comprendre qu'on parlait de guerre ; de toutes parts aussi, comme confirmation de ce qu'elle croyait entendre, retentissait le cliquetis des armes. Elle ne se trompait pas. L'ennemi était à la frontière ; dans la ville, on se préparait à le combattre.

Cette nouvelle jeta la consternation dans son âme. Elle craignait pour les siens, pour son père surtout, qui était déjà à cheval, prêt à partir. Son épouvante fut encore bien plus grande, quand elle apprit qu'on avait à faire au terrible Lazaro.

C'était un homme d'un courage, d'une bravoure extraordinaires ; il était entreprenant, actif, audacieux ; il ne rêvait rien moins, après s'être fait proclamer bey d'Alger, que la conquête du littoral méditerranéen. Tout jusqu'alors lui avait réussi ; ses armes étaient partout victorieuses ; son nom redouté ; il était la terreur de l'Afrique.

Aussi Attala était effrayée. Dans son épouvante, elle croyait déjà voir l'ennemi dans la ville ; elle écoutait si elle n'entendrait pas le choc des combattants.

Cette première panique fit bientôt place à l'espoir ; elle eut confiance dans la bravoure des siens, dans l'habileté, le courage de son père ; un instant, elle oublia ses soucis, ses inquiétudes. Ce fut pour se souvenir d'Alfonso. De ce côté, elle sentit même renaître ses espérances.

Cette guerre, en effet, en faisant remettre à plus tard l'exécution des deux prisonniers, donnait à Attala le temps de gagner Alfonso. Aussi ne négligea-t-elle rien pour y réussir ; ce jour-là même elle se mit à l'œuvre ; rien ne fut épargné ; elle fit faire des démarches ; elle intrigua. Mais tout fut inutile ; le jeune homme ne céda pas.

Chez la jeune fille l'amour fit alors place à la haine. Alfonso paya cher son refus. Attala le priva d'abord de tout ce qu'elle lui donnait : la faim fut désormais son partage. Elle le fit ensuite transférer dans l'ancienne prison d'où elle l'avait tiré :

Abbatucci l'y accompagna. Depuis, tous les jours, à différentes heures de la journée, on sortait les deux prisonniers; c'était pour les exposer aux railleries, aux mauvais traitements de la populace. Aussi étaient-ils plus malheureux encore qu'auparavant; leur vie n'était plus qu'un long, qu'un affreux supplice. Mais Dieu ne les abandonna pas.

Un soir, en effet, à l'entrée de la ville, un grand bruit se fait entendre. D'abord on ne peut rien distinguer ; on n'y attache qu'une faible importance ; à peine y fait-on attention.

Mais de minute en minute le bruit augmente ; il devient plus clair. Bientôt on entend des cris ; on distingue la marche des chevaux ; de toutes parts, résonne le cliquetis des armes.

Le plus grand désordre règne déjà dans l'intérieur des murs. C'est partout la désolation, la terreur, le carnage ; la frayeur pénètre jusque dans les prisons.

Plus de doute : l'ennemi a fait irruption dans la ville ; c'est fini ; il n'y a plus de résistance à opposer ; le vainqueur met tout à feu et à sang ; rien n'échappe à sa fureur ; les prisons elles-mêmes ne sont pas épargnées.

Parmi les captifs, les uns furent mis à mort ; les autres rendus à la liberté. Au nombre de ces derniers se trouvaient des détenus politiques, quelques prisonniers des tribus victorieuses. On n'épargna aucun ennemi ; du premier jusqu'au dernier, ils furent tous passés au fil de l'épée.

Quant aux étrangers, on préféra les conduire au bey d'Alger, Lazaro.

Celui-ci était corse ; il avait été obligé comme tant d'autres de ses compatriotes, de s'exiler pour se soustraire à la tyrannie des Génois. Son génie autant que son courage lui valut la couronne d'Alger. C'était un des plus puissants bey de l'Afrique.

Il avait dans son jeune âge, guerroyé contre les Génois. Dans toutes les rencontres qu'il avait eues avec ces derniers, il s'était vaillamment conduit ; il s'était comporté en brave. Mais quand sa patrie meurtrie, ensanglantée, dut forcément accepter le joug des vainqueurs, Lazaro dont le cœur était trop fier pour se soumettre, s'embarqua nuitamment pour l'Afrique, où les plus hautes destinées l'attendaient. Mais loin du sol natal, il n'en conserva pas moins le souvenir, l'amour. La Corse lui fut toujours chère. Aussi fut-il la providence de ses compatriotes malheureux.

C'est dans une de ces terribles batailles contre Gênes, qu'il avait connu Abbatucci, brave comme lui, lui aussi trop fier pour accepter la domination génoise. Aussi, en se revoyant, n'eurent-ils pas de peine à se reconnaître ; ils coururent l'un à la rencontre de l'autre ; ils s'embrassèrent ; puis, longuement ils s'entretinrent des malheurs de la Corse.

L'armée était stupéfaite de l'accueil fait à ces deux étrangers.

Lazaro voulut retenir dans son armée ses deux compatriotes ;il leur offrit des grades ; il leur promit un brillant avenir; il les pressa d'accepter.

Abbatucci et Alfonso craignaient de lui déplaire en refusant ses offres. Aussi étaient-ils embarrassés; ils ne savaient quel parti prendre.

Lazaro comprit leur embarras ;aussi leur donna-t-il le temps de se concerter.

A cet effet, une tente fut mise à leur disposition. Ils y trouvèrent deux lits, des habits chamarrés d'or, une table copieusement servie ; on les y laissa seuls. D'un côté, on y entendait le clapotement de la mer; de l'autre, le cri des mourants, la crépitation des maisons en flammes ; le ciel — il était déjà nuit — était éclairé par l'embrasement de la ville.

Toup à coup à leur yeux effrayés, s'offre une femme gigantesque, au regard vif, intelligent, fièrement assise sur un rocher, baignant ses pieds dans la mer. D'une main elle tenait une lance ; de l'autre, elle s'appuyait sur une épée. Sur sa tête que surmontait une tour, s'ajustait la peau d'un lion. Autour d'elle folâtraient des génies. L'un d'eux, monté sur un mouflon, soutenait une corne d'abondance, garnie de pampres, de raisins. Un autre portait sur le dos une corbeille pleine de fruits ; il y en avait de toutes espèces. Un troisième recevait les caresses d'un chien, emblème de la fidélité.

A cette vue, ils se troublent. Leur langue se glace d'effroi, d'épouvante ; leurs cheveux se hé-

rissent; leur sang se fige dans les veines; un frisson glacial se répand dans toute leur personne; ils sont épouvantés, hors d'eux-mêmes. Longtemps ils ne savent où ils sont, ce qu'ils doivent faire ; ils sont muets de stupeur, de crainte.

Abbatucci, d'une voix tremblante, lui demanda enfin qui elle était.

— Je suis la Corse, répondit-elle.

Puis des larmes coulèrent de ses yeux; mais les génies les essuyèrent ; on entendit longtemps ses sanglots étouffés.

A la fin ouvrant son sein, elle parla de la sorte.

« Voyez-vous ces cicatrices ? Ce sont d'anciennes blessures. Elles datent des Phéniciens, des Phocéens, des Etrusques, des Carthaginois, des Romains, des Goths, des Vandales, des Sarrasins. Ma poitrine n'a été qu'une plaie continuelle : je n'ai jamais reculé ; j'ai toujours combattu en face, par devant ; jamais je n'ai tourné le dos. On m'a foulée aux pieds; le nombre a quelquefois prévalu. Mais alors même mes oppresseurs ont eu peur ; tout vainqueurs qu'ils étaient, ils craignaient que je ne me redresse. Aussi à chacun de mes mouvements, ils appelaient au secours : seuls ils se sentaient incapables de me maîtriser.

« Jamais, en effet, je n'ai été l'esclave de personne. On a essayé, plusieurs fois de m'enchaîner; mais toujours de mes bras robustes, j'ai brisé mes chaînes. Rome elle-même a senti ma main : ses légions, je les ai écrasées en maintes rencontres ; elles gisent sous la poussière, en plusieurs

endroits, sur les bords de l'Orbi : ses généraux je les ai forcés à accepter des conditions dures, honteuses. La ville éternelle en a été humiliée ; elle s'en consolait en répétant qu'elle ne voulait pas de moi pour esclave ; elle eut été plus dans le vrai, si elle avait dit queje la dédaignais pour ma maîtresse. »

« Puis vinrent les Vandales, les Goths. Mon sein recut encore de profondes blessures ; quelques-unes de mes villes furent détruites : elles s'ensevelirent sous les décombres ; il n'y eut plus partout que des ruines. Je vis même plusieurs de mes enfants mourir de faim, expirer dans les fers. C'était, en tous lieux, la désolation, la misère ; personne n'eut pitié de mes malheurs ; je restai seule ; mais à la fin je les chassai. Ils n'osèrent plus revenir. »

« Puis parurent les Sarrasins. C'étaient des brigands de la pire espèce. Comme des voleurs, ils se jetaient à l'improviste sur les villes, sur les châteaux ; ils pillaient, dévastaient tout sur leur passage. La sûreté n'était plus nulle part ; le deuil régnait partout. On ne pouvoit ni faire les récoltes ni ensemencer les blés ; on mourait de faim. Mais quand je les rencontrais en rase campagne, je leur infligeais de cruelles de sanglantes défaites ; je leur prouvais la force de mon bras ; je me vengeais. Je ne suis pas encore tranquille à leur endroit ; comme des harpies, ils me harcèlent sans cesse. »

« Maintenant je suis aux prises avec Gènes.

Cette république est riche, peuplée ; sa marine puissante ; son commerce étendu. Elle veut régner à n'importe quel prix; bassesses, infamies, rien ne lui coûte pour atteindre ce but. Ses habitants sont cruels, traîtres; ils savent au besoin se servir du venin, du poignard d'un sicaire. C'est le plus infâme, le plus lâche, le plus déloyal de tous les peuples. Mes généraux, mes enfants d'élite, il les empoisonne, ou il les fait frapper par derrière; ils sont ensuite décapités: puis, au bout d'une pique, il promène ces têtes augustes dans les rues de sa ville. Il espère ainsi m'abattre ; il se trompe; il ne réussit qu'à m'irriter. Jamais je ne déposerai les armes;c'est un duel à mort entre nous deux. Un jour même j'enfanterai un vengeur. Il s'appellera Saliceti. Celui-ci humiliera Gênes ; il déterrera les restes aimés de mes enfants ; sur son ordre, le sénat ligurien, en grande pompe, leur rendra de justes honneurs. Ce sera sans doute une réparation tardive ; mais elle n'humiliera pas moins mon ennemie. »

« Mais pour cette lutte qui se prépare,j'ai besoin du concours, de l'assistance de mes enfants. C'est une gloire assurément pour moi, de voir mes fils occuper des postes importants à Venise, à Milan, à Florence, à Madrid, à Rome, à Marseille ; de savoir qu'ils commandent au nord de l'Afrique. Mais qu'y a-t-il de plus sacré que le sol de la patrie ? Qu'y a-t-il de plus touchant que les pleurs d'une mère? Ne l'ignorez pas! Des jours tristes, lugubres m'attendent ; je serai de nouveau éprouvée ; le

fer des sicaires fera plus de victimes encore que par le passé ; tous les peuples seront contre moi; mon sang coulera à flots. Mais ne craignez rien. Je prépare déjà des tranchées aux Prussiens, aux Allemands ; je les y ensevelirai ; ceux-ci n'auront plus envie de se vendre. Un jour même un de mes enfants, Napoléon, les écrasera à Iéna, à Wagram, à Austerlitz, en Italie ; il couchera victorieux dans le lit de leurs rois, de leurs empereurs; il forcera la Germanie à plier le genou devant lui. Ce sera justice ; je serai vengée. »

« La France elle-même, qui se dit ma sœur, se déclarera contre moi. Elle viendra d'abord sur mon littoral sous prétexte de me protéger; puis, peu à peu elle s'enhardira. Un jour, elle tirera l'épée contre moi. En vain, lui prouverai-je que je ne veux être l'esclave de personne par les défaites sanglantes que je lui infligerai à Borgo, à Penta, à Loreto, par les prodiges de valeur que feront mes enfants. Elle insistera ; elle m'accablera par le nombre. Je céderai. »

« Depuis la bonne harmonie ne cessera d'exister entre nous. La France, en réparation de l'injustice commise à mon égard, me donnera son nom ; je serai partie intégrante de son territoire. Je ne serai plus une sœur; je serai sa fille. Moi, à mon tour, je me vengerai de mes griefs, en lui donnant le plus grand génie qui ait jamais existé, en la couvrant de mon corps, en versant pour elle mon sang. »

« Sans doute de temps à autre, la France ne sera pas toujours juste à mon égard. Elle m'en voudra même. Des cris de colère retentiront contre moi, dans ses rues, sur ses places, à sa tribune, dans ses sacristies. Il ne faudra pas lui en vouloir. Comme une enfant, elle sera toujours volage, changeante. Mais, à un moment donné, quand elle aura reconnu ses torts, elle réparera grandement ses injustices. »

« Aussi de hautes destinées sont réservées à mes enfants ; leur intelligence les fera toujours primer. Advienne que voudra — que la France soit en république ou qu'elle ait un empereur, — mes fils marcheront toujours à la tête du mouvement. Ils ont tout pour réussir. Rien surtout ne leur résistera quand ils auront développé l'agriculture, l'industrie. Ce jour-là, qui n'est pas éloigné, ils seront les maîtres de la France. »

« Aussi hâtez-vous de quitter cette terre où tant des miens ont péri, où règne le démon, où le plus illustre de mes enfants expirera attaché à un rocher, où un jeune prince, mon fils lui aussi, — qui eut été empereur — tombera sous la zagaie des zoulous. Des fleurs ! Qui me donnera des fleurs ? — ses yeux versaient un torrent de larmes — pour que je les jette sur les cercueils de ces deux héros ? Mais où les prendre ? Cette terre est maudite. Partez, partez. A ces mots, cette femme gigantesque disparut. »

« Le reste de la nuit, Abbatucci et Alfonso ne purent plus fermer les yeux. Ils étaient agités,

inquiets ; une certaine appréhension régnait dans leur âme ; il leur semblait voir encore cette femme énorme. Ils avaient peur.

Aussi s'empressèrent-ils, le lendemain, à la première heure, de trouver le Bey. Humblement ils le supplièrent de les laisser partir.

Le Bey, voyant que tel était leur désir, ne fit aucune difficulté. Il mit même à leur disposition un de ses meilleurs navires ; il les chargea de présents ; il leur fit cadeau de riches armures.

Le soir même, ils faisaient voile pour la Corse, où ils arrivaient heureusement après quelques jours de traversée. Ils débarquèrent à la Castagna. C'était le 15 octobre.

Là, des bergers leur apprirent ce qui se passait au château des d'Ornano.

Les voyageurs se reposèrent un jour. Le lendemain Antona mettait à leur disposition deux superbes coursiers.

Quelques instants après, ils arrivaient à Forcone.

Alfonso se sentit ému en revoyant son château. Mais son émotion fut encore bien plus grande, quand il aperçut son père, sa mère, sa fiancée. Il brûlait du désir de leur parler, de les embrasser ; un torrent de larmes coulait de ses yeux. S'il se fut écouté, il se serait fait connaître à l'instant ; mais il se retenait : il comprimait ainsi les élans de son cœur. Il voulait posséder Diana, après l'avoir méritée. Aussi souhaitait-il la lutte.

Bozzi, en ce moment, était le vainqueur. Il avait

triomphé de tous ses rivaux. Partout on le considérait déjà comme l'heureux possesseur de Diana. Le jeune comte de la Foata y croyait lui-même. Il avait même fait de grands préparatifs pour son mariage. Aussi attendait-il avec impatience le troisième jour pour que la victoire lui fut adjugée.

Seule Diana était inquiète, agitée.

L'arrivée de ces deux étrangers contraria Bozzi. Mais il ne désespéra pas ; il se promettait, au contraire, de remporter la victoire. Cependant il n'était pas exempt d'inquiétudes.

Diana, au contraire, sentit renaître ses espérances. Elle crut à l'accomplissement de son rêve ; mais elle n'était pas rassurée. Aussi était-elle anxieuse.

La lutte eut lieu le jour même. Elle commença par la *pica*. Le plus jeune des deux inconnus terrassa Bozzi.

Le lendemain, c'était le tour de la *caviglia*. Mais ni l'un ni l'autre, après des efforts inouïs, ne put avoir l'avantage.

Cette fois on était inquiet, — le comte d'Ornano comme les autres, Diana exceptée, — sur les chances de Bozzi. Aussi, sous prétexte que ce dernier était fatigué des combats précédents, on demanda qu'on remît la lutte au 26 octobre.

L'inconnu accepta. Il se retira ensuite chez Antona ; partout on ne parlait plus que de lui ; on le considérait déjà comme le vainqueur de Bozzi.

Pendant son séjour à la Castagna, on célébra le mariage de la fille d'Antona. Il y eut comme d'habitude une grande fête.

Les mariages, en Corse, ont une certaine originalité. On nous permettra facilement, nous pensons, d'en dire un mot.

Le jeune homme et la jeune fille, avant d'être fiancés, se sont déjà rencontrés en plusieurs endroits : à l'église, à la campagne, dans les rues de leur village. Mais jamais, ou à peu près, ils n'ont causé ensemble. Tout au plus ont-ils échangé un salut ; c'est une simple politesse.

Quand les conditions du mariage sont stipulées, le jeune homme fait de fréquentes visites à sa fiancée. Mais il garde vis-à-vis d'elle la plus grande retenue ; il ne se permet même pas de lui donner la main. D'ailleurs il n'est jamais seul avec elle : il y a toujours un membre de la famille.

Quand le jour du mariage est fixé, les deux fiancés, s'ils sont du même village, vont ensemble de porte en porte faire leurs invitations. Ils n'oublient personne, pas même leurs ennemis. Aussi arrive-t-il souvent que des inimitiés séculaires cessent ; qu'on voit des réconciliations inespérées.

Si les deux fiancés, au contraire, sont de différents villages, ils font séparément leurs visites. Ils rivalisent de zèle pour grouper chacun autour de lui le plus grand nombre d'invités ; c'est à qui en aura le plus. Ils y attachent la plus grande im-

portance; ils veulent ainsi prouver combien grande est leur parenté.

On nomme ces invités *mugliacheri*.

Les *mugliacheri*, quand le mariage a lieu entre deux jeunes gens du même village, accompagnent les fiancés à la mairie, puis à l'église.

A la sortie de la messe, — vers neuf heures, — la jeune fille retourne à la maison paternelle; tous ses parents l'y accompagnent. Elle assiste au repas qu'on y donne; mais elle mange fort peu.

A la fin du repas, deux de ses frères, ou à leur défaut, deux cousins lui donnent le bras; ils la conduisent jusqu'à moitié chemin. Là se trouvent deux parents du jeune marié.

Ceux-ci réclament la jeune fille; ils ont l'air de s'impatienter du retard qu'on met à la leur livrer. Une espéce de bataille s'en suit; on feint même de se donner des coups. Mais l'avantage reste à ceux qui représentent le jeune homme.

Les vainqueurs invitent alors les parents de la jeune fille à venir diner avec eux; ceux ci acceptent. C'est la paix.

Tous ensemble ils conduisent alors la jeune mariée à la maison de son époux. Sur le parcours pleut sur la jeune fille une grêle de blé, de riz, de noix. Tout le village est sur pied.

Le jeune homme attend son épouse sur le seuil de la maison. Il l'y embrasse; puis, la faisant entrer dans le salon, il la présente à toute sa famille. Des jeunes filles richement parées font la cour à la jeune mariée.

Le repas commence aussitôt.

A ce moment, des fenêtres de la maison nuptiale, on jette sur la foule des noix, des châtaignes, des amandes, des beignets. C'est à qui en ramassera davantage. En même temps, on trouve sur des tables, dressées exprès sur la place, du vin en abondance ; on boit ; on chante ; on danse. C'est une journée de fête.

La même cérémonie a lieu, si les deux mariés sont de différents villages.

Mais, avant d'arriver à la maison de son mari, la jeune fille, à la dernière fontaine qu'elle rencontre, descend de sa monture. Elle prend un peu d'eau dans le creux de la main ; puis, à genoux, les yeux levés vers le ciel, elle supplie Dieu de la purifier de ses défauts. Ensuite elle reprend sa route. On la reçoit avec des vivats, des cris de réjouissance.

Il n'en serait pas de même si l'homme ou la femme avait été déjà marié. Personne ne les accompagne. Ils sont obligés de profiter de la nuit pour se rendre à la mairie. Le lendemain, avant l'aurore, ils assistent à une messe ; puis, quand leur mariage a été béni, ils se retirent en silence dans la maison de l'époux. Mais ils ont beau faire ; un charivari épouvantable les y attend ; on dirait que toutes les casseroles du village s'y sont données rendez-vous.

Ce bruit dure parfois trois ou quatre jours. En même temps, résonnent de toutes parts, des cris aigus, des complaintes, des voceri. Les deux

infortunés sont enfermés chez eux ; ils ne peuvent ni sortir de leur maison, ni en ouvrir les portes, les fenêtres; ce serait le signal de nouvelles scènes. Aussi se remarie-t-on rarement en Corse.

Le 26 octobre de grand matin, Alfonso arrivait à Forcone. Abbatucci, avant que la lutte fut engagée, examina l'endroit où les deux champions devaient se mesurer. Il craignait qu'on n'eût dressé des pièges à Alfonso.

Il ne s'était pas trompé. Cà et là, par où Alfonso devait passer, on avait pratiqué des trous qu'on avait ensuite recouverts de terre. On ne se serait douté de rien.

Alfonso s'y serait certainement blessé. Aucun doute que Bozzi ne triomphât.

Abbatucci exigea qu'on changeât d'endroit.

Bozzi était consterné. En vain, les siens l'encouragent, l'excitent par leurs clameurs, il se laisse devancer. Alfonso remporta la victoire. Aussitôt il arrache son masque. Il court à son père ; il l'embrasse ; il l'étreint fortement dans ses bras.

Le comte d'Ornano lui aussi reconnaît son fils. A son tour il le presse contre son cœur ; il ne peut plus s'en séparer ; il le baigne de ses pleurs.

Diana l'a reconnu aussi ; elle court à Alfonso. Il se passa alors une scène touchante entre ces deux cœurs héroïques.

Puis arriva la mère. On assista à un spectacle émouvant.

Le fils ne pouvait plus s'arracher aux embras-



sements de sa mère ; celle-ci à son tour était retenue entre les bras de son enfant. L'un et l'autre pleuraient de joie.

Toute l'assistance était émue, en larmes. Puis, les vivats retentirent ; les échos d'alentour répétaient au loin le nom d'Alfonso. Bientôt on n'entendit plus qu'une décharge formidable.

Bozzi s'était retiré dans sa tente ; il y cachait la honte de sa défaite. Mais, apprenant qu'Alfonso était arrivé, il prit le chemin du Talavo. Dans un instant, au grand étonnement de tous, il disparaissait derrière les collines de la Sampolinca.

Le comte Colonna qui lui aussi, en qualité de juge, était au château de Forcone, ne pouvait en croire ses yeux. Il était pâle, embarrassé ; longtemps il demeura interdit. Puis, comme s'il sortait d'une longue rêverie : Dieu soit loué ! s'écria-t-il, d'une voix entrecoupée de sanglots : Dieu soit loué ! Je suis heureux maintenant qu'il m'est encore permis d'aimer ma fille, de la revoir, d'embrasser mon gendre. Puis, il alla à la rencontre d'Alfonso qui vint se précipiter dans ses bras.

A cette vue, les cris redoublèrent ; les vivats devinrent frénétiques ; on n'entendit plus qu'une longue décharge.

La joie était universelle.

Le comte Colonna ne sut répondre aux embrassements des siens que par ses larmes. Longtemps il resta muet ; il ne sut que balbutier quelques mots.

Quelques jours après, dans la chapelle du château, on bénissait l'union d'Alfonso et de Diana, ces deux nobles cœurs qui s'étaient aimés au delà de toute espérance, et qui resteront désormais comme le type immortel de la foi jurée.

Paris-Auteuil. – Imp. des App.-Orph. – ROUSSEL, 40, r. La Fontaine

